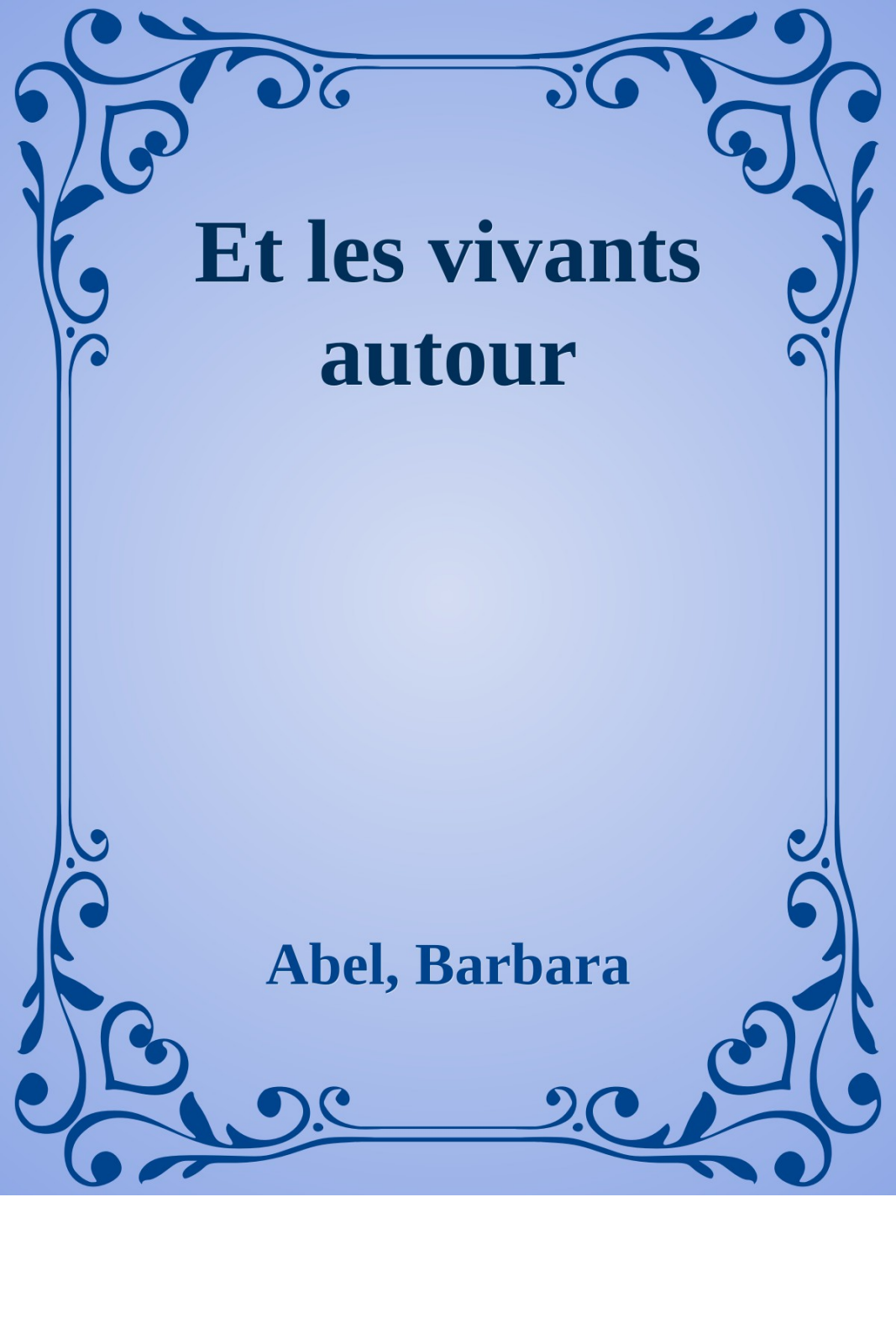


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark blue color, framing the central text.

# **Et les vivants autour**

**Abel, Barbara**

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM

# BARBARA ABEL

ET LES VIVANTS AUTOUR



THRILLER

belfond **3**

## DU MÊME AUTEUR

*Je sais pas*, Belfond, 2016 ; Pocket, 2017  
*L'Innocence des bourreaux*, Belfond, 2015 ; Pocket, 2016  
*Après la fin*, Fleuve noir, 2013 ; Pocket, 2015  
*Derrière la baine*, Fleuve noir, 2012 ; Pocket, 2013  
*La Brûlure du chocolat*, Fleuve noir, 2010  
*Le Bonheur sur ordonnance*, Fleuve noir, 2009  
*Illustre Inconnu*, Le Masque, 2007  
*La Mort en écho*, Le Masque, 2006  
*Duelle*, Le Masque, 2005  
*Un bel âge pour mourir*, Le Masque, 2003  
*L'Instinct maternel*, Le Masque, 2002

BARBARA ABEL

# ET LES VIVANTS AUTOUR

belfond

Le fait le plus incroyable de cette histoire est inspiré d'un fait divers réel. Tout le reste n'est que pure imagination.

*Pour mes enfants, Lou et Gabrielle,  
parce que vous êtes mes vivants autour,  
et que mon cœur ne cessera jamais de battre pour vous.*

# Prologue

---

Gilbert referme doucement la porte derrière lui. Il s'avance de quelques pas vers le centre de la pièce, retenant son souffle comme s'il cherchait à dissimuler sa présence. L'obscurité l'empêche de distinguer les contours de cette chambre dont il connaît pourtant les proportions par cœur. Normal, elle servait autrefois de salle de jeux, et même s'il n'y faisait que de rares incursions, il en garde un souvenir très précis. Il se rappelle parfaitement le vieux canapé dans lequel ses filles se vautraient pour lire leurs bandes dessinées, les étagères surchargées de jeux et de livres, la table qui leur servait de bureau pour faire leurs devoirs, des bricolages ou du dessin...

Aujourd'hui, cette pièce est vide. Une fois les filles devenues grandes, après leur départ de la maison, Micheline a voulu en faire son atelier, une salle dans laquelle elle pourrait s'adonner à quelques loisirs, à présent qu'elle avait un peu de temps pour elle, couture ou peinture, elle ne savait pas encore très bien. Elle l'a vidée de tout ce qu'elle contenait, elle a fait repeindre les murs, changer les tentures... Puis elle n'y a plus jamais remis les pieds. Depuis lors, plus personne n'y va.

Gilbert s'immobilise et regarde autour de lui. Ses yeux s'habituent à la pénombre, il perçoit maintenant le seul meuble qui garnit la chambre, là, légèrement sur sa droite, comme remisé contre le mur du fond. Un vieux lit d'hôpital dont la structure métallique délabrée est surmontée d'une potence rongée par la rouille. La présence de ce lit lui glace le sang. Pourtant, c'est précisément pour lui qu'il est entré dans cette pièce.

Enfin, *pour lui*... Le lit en lui-même, il s'en fout, même si, dans son souvenir, il était moins décrépit. C'est pour la personne couchée dedans qu'il est venu ici. Un corps immobile dont il distingue



la silhouette tout entière recouverte d'un drap.

Il retient sa respiration, déglutit avec difficulté et rassemble son courage. Lorsqu'il se remet en marche, il serre les poings, comme pour endiguer la tension qui contracte ses muscles.

Parvenu au pied du lit, il contemple la forme inerte, se laissant quelques secondes supplémentaires pour affronter la réalité. Il tend ensuite la main vers le drap, au niveau de la tête. Ses doigts tremblent, sa gorge s'assèche, son cœur tambourine dans sa poitrine... Il prend alors une grande inspiration puis, au prix d'un immense effort, saisit un pan du tissu et le rabat sur les épaules du corps couché là.

Il met un peu de temps à reconnaître la jeune femme aux traits émaciés qui se découvre à lui. Son teint est d'une pâleur cadavérique, des cernes profonds creusent ses paupières, ses lèvres entrouvertes sont sèches, virant au gris, presque exsangues. Ses joues ne sont plus qu'un tissu de peau épousant la forme des os de sa figure. Cette vision d'horreur lui perfore les poumons, le vidant instantanément de son souffle. Il ne peut détourner les yeux de ce visage qu'il connaît si bien et que, pourtant, il peine à identifier.

Seigneur !

Qu'a-t-il fait ?

Au moment où il puise en lui ses dernières forces pour s'arracher à ce cauchemar, la jeune femme ouvre les yeux et darde sur lui un regard halluciné. Gilbert sursaute malgré lui, cherchant à expulser un cri de terreur qui meurt au fond de sa gorge dans un pitoyable gargouillis. Il voudrait prendre ses jambes à son cou, mais la peur le paralyse. Il parvient à reculer d'un pas, le geste bafouillant, secoué de spasmes, manque de trébucher, se retient in extremis à la structure du lit...

Une main glacée le saisit au poignet, lui arrachant cette fois un hurlement d'effroi. La jeune femme s'est redressée dans une posture improbable, le corps tendu dans un axe oblique, comment est-il possible de maintenir cette inclinaison sans défaillir ?

Comment un être si famélique peut-il dégager une telle impression de force ?

Elle le regarde toujours, et ses yeux fiévreux lui brûlent la rétine, le foudroient sur place, le transpercent jusqu'au cœur de sa conscience.

— Libère-moi, je t'en supplie ! articule-t-elle dans un souffle

rauque. Laisse-moi partir !

Tétanisé, Gilbert tente piteusement de se dégager, mais l'épouvante a pris le contrôle de ses pensées, de ses intentions, de sa volonté. Il ne peut plus faire le moindre geste, désormais otage de sa propre folie.

— Je t'en conjure, laisse-moi partir, répète encore une fois la jeune femme à l'agonie. S'il te plaît... Papa !

Gilbert se réveille en sursaut, en sueur, en apnée. Il se redresse brutalement dans son lit, le souffle court, tremblant de tous ses membres. Sans doute même a-t-il poussé un cri car, à côté de lui, Micheline se retourne, surprise, visiblement arrachée à son sommeil.

— Ça va ? demande-t-elle d'une voix pâteuse.

Gilbert met quelques secondes à reprendre pied dans la réalité. La chambre est plongée dans l'obscurité. L'espace d'un instant, il se croit encore dans la salle de jeux, peut-être même dans le lit d'hôpital, à la place de ce corps monstrueux...

— Gilbert..., s'inquiète une nouvelle fois Micheline. Tu vas bien ?

— Un cauchemar, se contente-t-il d'expliquer.

Sa respiration retrouve peu à peu un rythme plus régulier. Il déglutit, se passe une main moite sur le visage, avant de répéter sans cacher son trouble :

— Un horrible cauchemar.

« TOUT CORPS TRAÎNE SON OMBRE ET TOUT ESPRIT SON DOUTE. »

VICTOR HUGO

## CHAPITRE 1

— Bonjour, ma chérie ! Comment tu te sens, aujourd'hui ?

Sans attendre de réponse, Micheline referme la porte derrière elle, dépose un sac sur la chaise placée contre le mur à droite, se dirige ensuite vers la fenêtre, dont elle tire le store d'un geste énergique.

La lumière du jour inonde aussitôt la chambre d'hôpital.

— C'est incroyable ! vitupère-t-elle. On dirait qu'ils sont incapables de tirer des stores, dans ce service. Je leur ai pourtant demandé cent fois de ne pas te laisser dans le noir !

Elle se débarrasse de sa veste sur le dossier du fauteuil, puis retourne chercher le sac sur la chaise. Elle l'ouvre, en sort un paquet, le déballe.

— Je t'ai acheté une nouvelle chemise de nuit. Mme Strubois l'a modifiée comme il faut. Je t'ai aussi acheté une nouvelle brosse. Et j'ai pris rendez-vous avec le coiffeur, il m'a promis de passer dans la semaine.

Micheline déplie la chemise de nuit, qu'elle présente rapidement à la jeune femme alitée. L'habit a ceci de particulier qu'il est ouvert dans le dos, à la manière d'un tablier. Elle lui expose l'avant, puis l'arrière, on dirait un représentant de commerce, admirez les finitions, appréciez la qualité du tissu...

— Ça te plaît ?

Toujours sans escompter la moindre réaction, elle pose le vêtement sur le lit et entreprend de déshabiller la patiente. L'opération n'est pas simple : les tuyaux qui la relient aux machines l'obligent à procéder par étapes. Soulever la jeune femme, lui caler deux oreillers dans le dos, la reposer en douceur. La dévêtir, faire passer les poches de liquide médicamenteux dans les manches tout en maintenant les perfusions en place, recommencer dans l'autre sens avec la nouvelle chemise de nuit, les poches d'abord, les bras ensuite...

Micheline s'affaire. Ses gestes sont précis et résolus, d'une efficacité absolue. Chaque mouvement a son utilité. Ils s'enchaînent dans un ballet parfaitement rodé, sans la moindre hésitation. Elle pourrait les accomplir les yeux fermés.

— Papa m'a chargée de te prévenir qu'il passera dans l'après-midi. Enfin, tu le connais, ça veut dire plutôt en fin de journée. Il a un déjeuner important, un client autrichien... ou australien, je ne sais plus.

Tout en parlant, elle achève de vêtir la jeune femme, ajuste le col, tire sur la manche gauche, lisse un faux pli. Voilà, parfait.

— Tu es toute belle, commente-t-elle en reculant d'un pas.

Elle la contemple un moment, pince les lèvres, laisse échapper un bref soupir.

— J'aurais peut-être dû prendre la beige, j'ai hésité, et puis il m'a semblé que la bleue mettrait ton teint en valeur... Mais peut-être que...

Elle s'interrompt, secoue la tête comme si elle chassait un mauvais esprit.

— Non, c'est très bien comme ça. Le bleu te va à ravir !

Satisfaite, elle saisit le papier d'emballage abandonné sur le lit, le chiffonne et le jette à la poubelle. Elle s'empare ensuite de son sac à main, dont elle extrait une brosse à cheveux, s'installe d'une fesse sur le lit avant de coiffer la tête immobile avec douceur et patience. Les secondes s'égrènent au rythme de ses mouvements, lents et réguliers, allers-retours entre les racines et les pointes. Puis elle dispose chaque mèche brossée à côté de la précédente.

Une fois la tâche accomplie, Micheline ramène la frange de la jeune femme sur la gauche afin de libérer son visage, découvrant la finesse de ses traits malgré le masque du respirateur qui lui mange la moitié de la figure.

Dans le lit, Jeanne ne bouge pas. Jeanne ne bouge plus depuis quatre ans. Jeanne n'est plus qu'un corps inerte et allongé. Elle, la vraie Jeanne, celle qui animait cet organisme léthargique, celle qui donnait vie à ce corps désormais passif, s'est perdue quelque part dans les méandres de sa conscience. On ne sait pas très bien où. Loin en tout cas. Si loin qu'elle est incapable de retrouver le chemin. Son esprit erre dans une autre dimension, une perspective inconnue, un monde inexploré d'où elle ne peut pas communiquer. Certains

disent qu'il est hors service, d'autres en sommeil.

Micheline, elle, pense qu'il est parti se balader. Et qu'il reviendra un jour.

— On lit la suite ? propose-t-elle en s'emparant d'un livre dans le tiroir de la table de nuit.

Jeanne ne répond pas, normal : de là où elle est, Micheline n'est même pas certaine qu'elle l'entende. Enfin, si, elle l'entend, son corps continue de fonctionner, bien qu'intubé, ventilé de manière assistée, sous respiration artificielle et nourri par une sonde ventrale. Mais pour le reste, tout est opérationnel. Donc les tympans aussi.

Alors forcément, elle l'entend.

Mais elle ne l'écoute pas.

Jeanne ne l'a jamais vraiment écoutée, d'ailleurs. Même quand elle était enfant : ni franchement rebelle – pas encore, du moins – ni spécialement indifférente, elle paraissait évoluer dans une sphère parallèle dont l'accès se dérobaux autres.

« Étourdie », disait son père.

« Rêveuse », corrigeait sa mère.

Pas méchante en tout cas, même si ce manque d'écoute exaspérait parfois Micheline. Aujourd'hui, elle lutte souvent contre un sentiment de culpabilité quand elle repense aux accès de colère qu'elle a pu éprouver contre cette enfant insaisissable. Les cris, les reproches, les avertissements, les menaces. Les punitions. Elle tente d'apaiser sa conscience, considérant qu'elle ne faisait que remplir son rôle de mère, qu'on ne peut nourrir une relation que s'il existe une écoute réciproque, et que l'attitude de Jeanne, quand elle faisait la sourde oreille, allait au-delà de l'étourderie. Elle avait lu Brazelton et Dolto, elle avait tenté différentes conduites en réponse au détachement qu'exprimait sa fille, ou était-ce une échappatoire – mais alors, à quoi ? Micheline refuse obstinément de se sentir coupable. Et puis quoi, encore ? Elle a toujours été une mère aimante, soucieuse et concernée, et n'a eu de cesse de s'investir corps et âme pour éduquer ses enfants.

Bien sûr, aujourd'hui, tout cela prend des proportions beaucoup plus dramatiques. Que Jeanne n'écoute pas, ça fait bien plus qu'exaspérer Micheline. Ça la déchire. Ça la lacère, ça la dévore. Et pour cause. Le corps alité devant elle n'est pas sa fille. Enfin, si, c'est sa fille, celle qu'elle a fabriquée dans son ventre. C'est sa peau,

son nez, sa main.

Ce sont ses cheveux.

Mais ce n'est pas Jeanne.

C'est juste un corps sans âme qui fait semblant d'être Jeanne.

Micheline ouvre le livre et retrouve la page à laquelle elle s'est arrêtée la veille. Chapitre quatre. Elle reprend sa lecture, renouant avec le fil de l'histoire, quelques lignes pour se rappeler où elles en sont restées. Lire l'apaise, ça lui permet d'alimenter le lien verbal, capital selon les médecins pour garder le contact avec les gens en état d'« éveil non répondant » – c'est ainsi que, aujourd'hui, on désigne les personnes plongées dans le coma ou dans un état végétatif – sans pour autant devoir faire la conversation.

Difficile de discuter avec quelqu'un qui n'écoute pas.

— Madame Mercier ? Vous avez deux minutes ?

Au milieu du cinquième paragraphe, la tête du professeur Goossens est apparue dans l'encadrement de la porte. Chef du service de rééducation, il s'occupe de Jeanne depuis qu'elle a été admise à l'hôpital.

— Bonjour, professeur. Oui, bien sûr, entrez !

Le médecin la remercie d'un sourire pondéré. Il se glisse dans la pièce et referme la porte derrière lui. Puis il s'approche du lit, s'empare de la feuille de soins accrochée au rebord, la parcourt d'un rapide coup d'œil. Micheline l'observe, intriguée. Comme pour la rassurer, il hoche la tête d'un air entendu avant de replacer la feuille de soins sur son support.

— Tout va bien ? s'informe Micheline.

— Oui, tout à fait, répond-il aussitôt.

Il lui adresse un second sourire, plutôt embarrassé cette fois.

— Malgré tout, je souhaiterais vous entretenir de...

Il hésite, ce qui ne lui ressemble pas.

— ... de l'état de Jeanne. Auriez-vous l'amabilité de prendre rendez-vous avec ma secrétaire pour que nous puissions en discuter ?

Le cœur de Micheline se serre dans sa poitrine. Les demandes de rendez-vous du professeur Goossens sont en général de mauvais augure. L'état de Jeanne reste inchangé depuis de trop nombreux mois, alors de quoi veut-il « s'entretenir » avec elle ?

— Ce serait bien que M. Mercier vous accompagne, ajoute-t-il de cette voix monocorde qui le caractérise. Ainsi que M. Delacre.

Micheline hoche la tête en signe d'accord. Elle a bien compris le message.

— Sans trop m'avancer, je crois qu'il me reste quelques possibilités cette semaine.

Cette fois, Micheline accuse le coup. Il est pressé. En général, son agenda est si rempli qu'il faut plusieurs semaines pour obtenir un rendez-vous.

— Comptez sur nous, professeur Goossens, répond-elle en sentant déferler dans sa poitrine une vague d'angoisse. J'en parle ce soir avec mon mari.

Elle parvient à se fendre d'un sourire, par politesse, un sourire de convenance, un sourire pour masquer sa détresse. Le professeur Goossens hoche la tête, satisfait. Il prend ensuite congé et disparaît derrière la porte.

Restée seule, Micheline lâche son livre, dont les pages se froissent en tombant sur le sol. Elle réprime un sanglot avant de tourner vers Jeanne un regard dévasté. Vêtue de sa nouvelle chemise de nuit, coiffée de mèches bien lisses et ordonnées, celle-ci ressemble à une poupée. Elle est si jeune ! Vingt-neuf ans, c'est trop tôt pour mourir. Et même si elle n'est plus vraiment là, ce corps reste le dernier espoir de pouvoir la récupérer un jour.

Il est son vaisseau, son navire, son radeau.

Les larmes aux yeux, Micheline saisit la main de sa fille, qu'elle serre dans la sienne.

— Reviens, ma chérie, murmure-t-elle d'une voix exsangue. Pour l'amour du ciel, reviens. Je t'en conjure. Réveille-toi !

Elle contemple les traits immobiles de la jeune femme, à l'affût d'un signe, d'une réaction, si minime soit-elle. Un battement de cils, un frémissement. N'importe quoi qui pourrait lui donner un argument à opposer au professeur Goossens. Car si celui-ci demande à les voir, ce ne peut être que pour une seule raison : l'annonce cette fois définitive que, en l'absence de changement notable dans l'état de Jeanne, l'équipe médicale recommande d'arrêter les machines.



## CHAPITRE 2

Les rayonnages s'étendent de toutes parts. Charlotte les parcourt à la hâte, la vendeuse lui a dit « au fond du magasin, à droite ». Elle y est, pourtant, au fond. C'est même tellement le fond que, juste après, c'est la réserve. Elle voit les dentifrices, les brosses à dents... Plus loin, ce sont les produits de soins capillaires. Et là, à droite donc, les huiles essentielles. Charlotte grommelle, c'est tout de même pas possible, on demande un truc très simple et finalement c'est très compliqué ! Elle s'apprête à rebrousser chemin, à déverser sa hargne sur cette idiote de vendeuse qui n'est pas foutue de donner un renseignement correct, lorsqu'elle les trouve enfin.

La jeune femme se maîtrise, souffle un grand coup et s'en approche. Il y en a de plusieurs marques, elle hésite. En saisit un, lit la notice, le replace, en prend un second, regarde le prix, le compare à celui des autres... Les plus chers sont-ils les plus fiables ? Après quelques minutes d'indécision, elle reprend le premier et se dirige vers les caisses.

Après tout, un test de grossesse, c'est un test de grossesse.

Lorsqu'elle arrive au Resto, une demi-heure plus tard, Charlotte file aux vestiaires. En passant dans la salle, elle vérifie la mise en place, range une chaise dans l'alignement de sa voisine, corrige la position d'un couvert. Puis, après avoir troqué sa veste contre un tablier, elle fonce aux cuisines. Guillaume s'active déjà, il vient de faire la tournée des frigos, s'apprête à réceptionner la livraison des matières premières.

— T'étais où ? s'agace-t-il. On est à la bourre, merde !

— C'est bon, je suis là, temporise la jeune femme. Tu as vérifié les messages ?

— Le poisson aura du retard. On dirait que vous vous êtes donné

le mot.

Charlotte ne relève pas. Inutile. D'ailleurs Guillaume la plante là, direction l'arrière-cour, où le premier camion de livraison vient de klaxonner. Aux établis, Martin, le cuisinier, et Chloé, son apprentie, sont déjà à pied d'œuvre : ils découpent les légumes avant de les précuire, lavent les salades, préparent les verrines, épluchent les pommes de terre. Charlotte les rejoint, les salue, échange quelques mots sur le temps et leur humeur. Si Martin lui répond cordialement, Chloé, elle, garde un silence buté. Charlotte interroge le cuisinier du regard. Celui-ci hausse les épaules et lui indique d'un mouvement de tête l'arrière-cour, où Guillaume se trouve. Charlotte se tourne alors vers la jeune apprentie.

— Ça va, Chloé ? lui demande-t-elle avec bienveillance.

— Non, ça ne va pas, peste celle-ci. Faut dire à ton homme d'arrêter de se défouler sur moi. Vous vous êtes engueulés ce matin, ou quoi ?

— Heu... Non... Il s'est passé quoi ?

Derrière eux, Guillaume fait irruption dans la cuisine, les bras chargés de cartons.

— Laisse tomber, grommelle Chloé.

Charlotte s'apprête à insister, hésite, tourne finalement les talons et suit Guillaume jusqu'à la remise.

— Qu'est-ce qui s'est passé avec Chloé ?

Guillaume lui jette un œil surpris.

— Avec Chloé ? Rien... Pourquoi ?

— À toi de me le dire ! Elle tire une tronche de six pieds de long. Il paraît que tu as passé tes nerfs sur elle.

— Je lui ai juste fait une remarque, précise-t-il en vidant les cartons. Si elle ne supporte pas les remarques, qu'elle change de métier. Tu me passes le cutter, là ?

Charlotte suit des yeux la direction que lui indique Guillaume. Elle s'empare du cutter, le lui tend.

— OK, mais tu lui as parlé comment ?

— C'est bon, n'en fais pas tout un plat ! Chloé n'est pas en sucre, elle s'en remettra.

— Guillaume, c'est à nous de donner le ton. Si tu eng...

La tête de Martin apparaît à la porte, l'interrompant :

— Le livreur attend avec la facture. Il dit qu'il est pressé.

— J'arrive ! lui répond Guillaume.

La tête de Martin disparaît, Charlotte reprend aussitôt.

— Si tu engueules nos employés chaque fois qu'ils font un pas de travers, le travail va s'en ressentir. Et la qualité du service aussi !

Guillaume répartit les dernières provisions dans leurs espaces de rangement respectifs et quitte la remise. Charlotte lui emboîte le pas.

— Tout le monde sait que des conditions de travail agréables, c'est essentiel pour un bon rendement, poursuit-elle, déterminée.

— Écoute, Charlotte, ne me gonfle pas, OK ? lui rétorque-t-il sans se retourner ni ralentir la cadence. On n'a pas le temps de se prendre la tête pour des conneries.

— C'est pas des conneries, justement ! C'est même hyper important !

— OK, c'est bon, je ferai attention ! concède-t-il avec lassitude.

Charlotte s'arrête et le laisse s'éloigner, le soupir désabusé. Elle serre les lèvres puis retourne en salle afin de vérifier les réservations : une dizaine de couverts pour le déjeuner, à peine la moitié pour le dîner. Si le service du midi trouve lentement une clientèle plus ou moins régulière, celui du soir reste désespérément confidentiel. Il n'est pas rare qu'à 22 heures la salle soit vide, rangée et nettoyée. Depuis l'ouverture du Resto, deux années auparavant, la fréquentation du soir ne décolle pas, générant un manque à gagner qui commence à les inquiéter, Guillaume et elle.

La journée s'annonce interminable.

L'arrivée de Nadège, la serveuse, suivie de peu par les premiers clients, donne le coup d'envoi du service. Pendant deux heures, chacun accomplit sa tâche, concentré et alerte. On court d'un bout à l'autre de la salle, on propose, on conseille, on apporte, on remporte, on envoie. Le lieu n'est pas bien grand, une dizaine de tables rassemblées en arc de cercle autour du comptoir d'où Charlotte et Nadège officient, attentives et efficaces. Dans la salle, un brouhaha diffus accompagne les allées et venues des deux femmes, les bras chargés de plats, vides ou remplis suivant le sens qu'elles empruntent. À ce tumulte ouaté succède, en cuisine, un odorant charivari. Dès qu'elles passent la porte va-et-vient, le bruit des cuissons se mêle à celui des casseroles, des plats, des couverts ; ça bout, ça grésille, ça mijote, ça cuit, ça rissole, ça prépare, ça prévient. Guillaume, Martin

et Chloé ne ménagent pas leur peine. Ils virevoltent aux quatre coins de la cuisine, s'activent autour du piano, égouttent, piquent, déglacent, découpent, assaisonnent... Sitôt les assiettes prêtes, ils disposent, annoncent, puis passent à la commande suivante. Nadège accourt, Charlotte rapplique, elles emportent les plats vers la salle, traits d'union parfaits entre les deux territoires.

Aujourd'hui, pourtant, Charlotte a la tête ailleurs. Le test de grossesse occupe toutes ses pensées, où se mêlent l'impatience et les craintes. Elle guette le moment où, à la faveur d'une pause, elle pourra en faire usage. Un crumble de poireaux et un parmentier pour la huit ! À moins qu'elle n'attende d'être à la maison ? Si le résultat ne correspond pas à ses attentes, le reste de la journée risque d'être compliqué... Charlotte chasse cette idée de son esprit, se force à se concentrer sur sa tâche. Mieux vaut ne pas mélanger le professionnel et le privé. La neuf demande du pain. Et trois cafés pour la six ! Oui, elle fera le test ce soir, chez elle. Pas la peine de prendre le risque de devoir composer devant les clients alors que, au fond d'elle, elle sera peut-être dévastée.

Pourtant, cette fois, la jeune femme a bon espoir : elle a tout de même cinq jours de retard, ce qui ne lui arrive jamais. Sans très bien savoir pourquoi, elle a la sensation que la roue tourne enfin, que sa bonne étoile se remet à briller dans le ciel, quelque part au-dessus de sa tête. Que son destin a retrouvé son axe, réactivant ses rouages. Est-ce la fin de ce long tunnel obscur ? Elle veut y croire. La vie ne peut pas être une interminable succession de désastres et de manques de chance en tous genres ! Depuis le drame, il y a quatre ans, les choses ont été de mal en pis. Son existence n'a cessé de se désagréger sans qu'elle réussisse à refaire surface. Même le Resto n'est pas parvenu à inverser la spirale. Pourtant, Guillaume et elle y ont mis tout ce qu'ils possédaient, leur temps, leur argent, leurs tripes, leurs espoirs...

Quatre ans de galère, c'est assez, non ?

— Au fait, merci pour l'invitation, lui dit Nadège tandis qu'elles se croisent de part et d'autre du comptoir. C'est sympa.

— L'invitation ?

— Pour demain soir. J'apporte le dessert !

Charlotte prépare une carafe d'eau et ses verres, Nadège emporte deux pressions. La seconde a déjà tourné les talons lorsque la première

fronce les sourcils. C'est quoi, cette histoire d'invitation ?

— C'est quoi, cette histoire d'invitation ? demande-t-elle à Guillaume entre deux commandes.

Guillaume marque la surprise un quart de seconde, le temps de rattacher ses wagons.

— Oui ! J'ai invité Nadège à la maison demain soir.

— Merci de me prévenir !

— J'ai aussi invité Martin.

Charlotte maîtrise difficilement un mouvement d'humeur.

— Putain, Guillaume, tu fais chier ! murmure-t-elle en serrant les dents. C'est notre seule soirée !

— On a besoin de créer des liens plus intimes avec eux, tu le sais. On se rattrapera la semaine prochaine, promis !

Elle le dévisage, découragée.

— T'es vraiment...

Les mots lui manquent, se transforment en soupir, puis en silence. À la fois furieuse et désemparée, la jeune femme ronge ses griefs : ce n'est ni le lieu ni le moment pour une scène de ménage. Alors elle fait demi-tour, direction la salle, les nerfs à fleur de peau. Le nœud dans son ventre s'est alourdi de quelques tonnes, la boule dans sa gorge a triplé de volume.

Le service se poursuit, la valse des plats, l'addition pour la sept, de nouveaux clients à la cinq. Il faut accueillir, sourire, échanger des banalités avec légèreté, anticiper, avoir les yeux partout, quatre jambes, six bras. Charlotte digère son dépit et se plonge dans une succession interminable de tâches.

Vers 13 h 30, un jeune couple s'installe à la huit. Ils sont entrés dans le Resto avec un landau qu'ils tentent de caler contre la table de manière qu'il n'entrave pas le service. L'opération demande un peu de patience, l'engin prend de la place, quel que soit le sens dans lequel on le dispose il gêne le passage. Charlotte vient à la rescousse, cherchant le meilleur angle pour positionner l'encombrant objet, sous le regard inquisiteur de la mère dont le principal souci est de préserver le sommeil de son petit. Son déjeuner en dépend. Enfin, elles trouvent ensemble un compromis, un emplacement pas vraiment pratique, mais on s'en accommodera. Le couple s'installe enfin, ils vont pouvoir commander.

Charlotte se montre charmante. La jeune maman s'inquiète

de savoir si le curry ne pique pas trop. Elle adore ça, mais elle craint pour son lait. Charlotte la rassure : ils font le curry le plus doux de la ville. Elle prend la commande et assure qu'ils seront servis sans délai. Avant de s'éloigner vers la cuisine, elle jette un furtif coup d'œil en direction du landau immobile, dont l'ouverture nimbée d'obscurité semble cacher le plus grand des mystères.

Après avoir transmis la commande à Guillaume, elle retourne au bar et prépare les boissons. Soudain, elle n'y tient plus. Elle se rend aux vestiaires et ouvre son sac. Le test de grossesse s'y trouve, qu'elle contemple un moment, le cœur battant. Puis, le dissimulant dans la poche de son tablier, elle va s'enfermer dans les toilettes.

Seule dans l'espace réduit des sanitaires, la jeune femme respire un bon coup. Elle déballe le test, consulte rapidement la procédure, se déculotte. Suit les instructions. Ensuite, elle attend. Cinq minutes, dit la notice. L'œil rivé au bâtonnet en plastique, elle voit apparaître une ligne rose dans la première fenêtre, celle qui permet de s'assurer que le test est fonctionnel. La seconde est encore vide. L'éventuelle petite barre ne se dessinera que dans quatre minutes.

Charlotte ferme les yeux, comme si la force de son esprit pouvait influencer le résultat. Son corps et son cœur se serrent, sa mâchoire se crispe. Elle retient son souffle.

Le temps s'arrête.

Quand elle ouvre les yeux, elle fixe le bâtonnet un long moment sans réaction. Elle sort ensuite des toilettes, rejoint le lavabo, jette le test à la poubelle et se rince longuement les mains. En regardant son reflet dans le miroir, elle essaie de sourire, piètre tentative d'un simulacre qui se solde par une grimace un peu ridicule.

Puis elle retourne en salle.

À la table du couple, la place du mari est vide. Au moment où Charlotte traverse la salle, la jeune maman l'apostrophe :

— Je peux vous demander de surveiller le petit pendant deux minutes ? Mon mari passe un coup de fil dehors et je dois aller aux toilettes...

Charlotte la fusille du regard.

— Vous ne voulez pas que je lui donne le sein à votre place, non plus ? aboie-t-elle sans s'arrêter.

La jeune maman en reste comme deux ronds de flan. Elle la regarde passer, bouche bée, tellement surprise qu'elle ne trouve rien

à répondre.

Sans autre commentaire, Charlotte se hâte vers le bar. Un sentiment d'injustice l'étreint, qu'elle tente d'endiguer en respirant profondément.

Pourquoi ?

Pourquoi le sort s'acharne-t-il contre elle ?

Est-ce le destin qui la punit pour ce qu'elle a fait ?

## CHAPITRE 3

Dernier stop avant l'autoroute, le feu est sur le point de passer au vert. Gilbert perçoit le léger frisson qui parcourt son épine dorsale jusqu'à sa nuque. Au bout de son pied droit, la pédale d'accélérateur semble frémir également, impatiente d'être écrasée. Ses doigts se ventousent au volant, sa main droite caresse le levier de vitesse, il s'apprête à engager la première...

Le feu passe au vert, Gilbert démarre.

Chaque matin, le rituel se répète : une courte pointe sur l'autoroute pour donner de l'élan à la journée. Il pourrait traverser la ville pour se rendre au boulot, ça lui ferait gagner vingt minutes... Il n'y pense même pas.

Ces quelques instants de vitesse sont essentiels à son équilibre.

Homme d'affaires et de pouvoir, Gilbert aime conduire. Il mène son business comme il pilote sa voiture, à vive allure et en maître absolu. La sensation de vitesse le grise, la nécessité d'être concentré, les sens en alerte, prêt à affronter le moindre obstacle, paré à réagir au plus petit imprévu. Faire confiance à son instinct, trouver la bonne réaction en un quart de seconde grâce à des compétences acquises de longue date : trente ans de conduite, voilà une expérience irremplaçable !

Chaque matin, Gilbert file sur l'autoroute, échauffement indispensable à douze heures de négociations, analyses et autres transactions. Et lorsqu'il gare sa voiture sur le parking de l'entreprise, sa journée peut commencer.

Son emplacement est réservé, juste en face de l'entrée.

Arrivée remarquée, marche dynamique, on s'écarte, on salue, on accompagne.

Trajet en ligne droite du point A – hall de réception – au point B – ascenseurs, dont les portes s'ouvrent dans une coordination parfaite.



Gain de temps, économie de mouvements, prodigalité de moyens.

Lorsque l'ascenseur parvient au cinquième étage et que la porte s'ouvre sur l'open space déjà vrombissant, Gilbert Mercier marque de sa présence chaque mètre carré, chaque objet, chaque personne.

— Bonjour, monsieur le directeur.

— Bonjour, monsieur le directeur.

— Bonjour, monsieur le directeur.

Monsieur le directeur répond à chacun, une parole aimable, un salut de la tête. Il rejoint en quelques pas son bureau, dans lequel l'attend sa secrétaire, Valérie, agenda dans une main, expresso dans l'autre.

— Bonjour, monsieur Mercier.

— Bonjour, Valérie.

Elle lui tend le café, qu'il saisit tout en déposant son porte-documents sur la table de réunion. Il la remercie d'un clignement d'yeux tandis qu'elle récapitule déjà le planning de la journée.

— À 9 heures, vous avez rendez-vous avec Mlle Storme de Cigicom pour les clauses trois et quinze du contrat de rendement. À 10 heures, vous avez l'entrevue concernant le licenciement de Mme Houart. À 10 h 30, vous êtes attendu au deuxième étage pour superviser les nouveaux programmes informatiques. À 11 h 15, vous...

— Merci, Valérie.

La secrétaire s'interrompt, hoche la tête, pose l'agenda ouvert sur le bureau. Elle patiente ensuite sept secondes, marquant sa disponibilité pour une éventuelle remarque, un ordre, une demande d'information. Le silence de Gilbert Mercier lui accorde l'autorisation de quitter la pièce.

— Je recevrai Mme Houart dans la salle bleue, l'avise-t-il au moment où elle tourne les talons.

Valérie suspend son mouvement pour revenir à sa position initiale.

— C'est noté.

— Vous préparerez du café et des mouchoirs.

— Entendu.

— Ce sera tout.

Cette fois, Valérie s'exécute dans la seconde : elle fait demi-tour et prend aussitôt congé. Resté seul, Gilbert Mercier s'installe dans son fauteuil, avale deux gorgées de café, allume son ordinateur. Le temps que la machine s'éveille, il fait glisser vers lui l'agenda ouvert, dont

il détaille chaque ligne. Puis il vide sa tasse, qu'il pose à côté de lui d'un geste tranché.

L'ordinateur est maintenant connecté.

La journée peut commencer.

À 10 heures précises, Gilbert Mercier fait son entrée dans la salle bleue, suivi de Valérie, elle-même munie d'un dossier et d'un bloc de feuilles qu'elle tient à la main. Brigitte Houart s'y trouve déjà. C'est une femme d'une quarantaine d'années, d'apparence plutôt modeste, sans fard, sans allure. Seule extravagance dans ce physique ordinaire, une mèche de couleur rose orne sa coiffure. Une coloration qui date déjà de quelques semaines, comme l'atteste son peu d'éclat. Vierge de maquillage, son visage aux traits bien dessinés renvoie une beauté naturelle que même les soucis ne parviennent pas à gâcher tout à fait. Elle se tient droite sur sa chaise, à l'évidence sur la défensive, lèvres pincées et regard soucieux. À ses côtés, un jeune homme tente de donner le change. Tous deux se lèvent à l'entrée de Gilbert. Le jeune homme lui adresse un sourire volontaire et lui tend une main protocolaire.

— Nicolas Degrave, j'accompagne Mme Houart en tant que représentant des employés de l'entreprise.

— Bonjour, Nicolas, le salue le directeur sur le ton de l'évidence.

Gilbert Mercier se tourne ensuite vers Mme Houart, qu'il salue à son tour, main tendue. Elle la saisit d'une poigne moite en se penchant avec maladresse, manquant de faire tomber sa propre chaise. Cette formalité accomplie, Gilbert Mercier prend place sur le siège d'en face, imité par Valérie, qui s'installe à ses côtés. Celle-ci lui présente le dossier, dont il parcourt rapidement les pages, à la manière d'un juge qui s'apprête à entendre un prévenu. Sa secrétaire, quant à elle, dispose le bloc de feuilles devant elle. Puis, stylo à la main, elle attend.

Une fois sa lecture achevée, le directeur redresse la tête et s'adresse à son employée.

— Madame Houart, comme M. Degrave a dû vous en informer, ceci est un entretien préalable de licenciement. Ça veut dire que, durant cet entretien, je vais vous exposer les manquements qui vous sont reprochés. Mais vous avez le droit de vous défendre.

Sa voix est grave, son débit posé. Il marque une courte pause,

permettant de manière implicite à Brigitte Houart de réagir. Celle-ci hoche imperceptiblement la tête.

— Ce n'est donc pas une simple formalité juridique, poursuit-il en revenant à ses documents. C'est une véritable étape dans ma décision de prolonger ou non votre contrat de travail.

Un nouveau coup d'œil. Brigitte Houart se redresse plus encore sur son siège, comme si les paroles du directeur venaient de lui redonner un peu d'espoir. Gilbert Mercier sort alors une feuille du dossier, qu'il garde à la main.

— On vous reproche un comportement agressif envers votre supérieure hiérarchique. Il est énoncé ici que, à la suite d'une remarque de Mme Daugier concernant d'une part votre ponctualité, d'autre part le rendement de votre travail, vous vous êtes violemment opposée à elle.

Sitôt le vif du sujet abordé, Valérie se met à retranscrire la nature des échanges. Le directeur poursuit :

— Après avoir nié des faits pourtant avérés – vos heures d'arrivée sont toutes consignées ici, et force m'est de constater que, en effet, vous êtes rarement ponctuelle –, vous auriez d'abord refusé de l'écouter pour ensuite l'injurier copieusement. Est-ce exact ?

La quadragénaire pousse un long soupir, trahissant sa détresse.

— Je suis désolée, murmure-t-elle d'une voix à peine audible.

— Vous n'êtes pas sans savoir que ces faits constituent plusieurs fautes graves susceptibles de justifier un licenciement.

Elle hoche la tête, les yeux baissés sur sa honte.

— Mme Houart souhaite faire amende honorable, intervient Nicolas Degrave en prenant la parole. L'incident s'est produit alors qu'elle venait de recevoir une mauvaise nouvelle concernant sa vie privée. Ses mots ont dépassé sa pensée. Elle...

Comme si l'intervention du représentant lui avait rafraîchi la mémoire et donné l'énergie nécessaire, Brigitte Houart l'interrompt, affrontant cette fois le directeur sans détourner le regard.

— Je reconnais que j'ai mal agi. Et je tiens à m'excuser auprès de vous, comme je l'ai fait auprès de Mme Daugier. Je venais en effet de recevoir une très mauvaise nouvelle et j'étais dévastée. Ça ne justifie pas mon comportement, mais je n'étais pas dans mon état normal. Ça ne se reproduira plus.

Gilbert Mercier la dévisage comme s'il cherchait à lire dans ses

pensées. Constatant qu'elle retient toute son attention, elle s'enhardit.

— Je suis en pleine instance de divorce, explique-t-elle avec fébrilité, et je me bats pour avoir la garde de mes enfants. Pour l'instant, c'est mon ex-mari qui a obtenu gain de cause, mais, avec mon avocat, nous avons contesté le jugement et introduit une action en appel. Nous repassons devant le juge la semaine prochaine. Je...

La voix de Brigitte Houart se brise soudain. Ses paupières se gonflent de larmes, qu'elle met quelques instants à dominer. D'un geste embarrassé, elle saisit le mouchoir qui dépasse de la boîte en carton prévue à cet effet, puis se mouche bruyamment. Gilbert Mercier ne réagit pas. Sans la quitter des yeux, il attend qu'elle reprenne possession de ses moyens. Ce qu'elle finit par faire, au prix d'un grand effort de maîtrise.

— Je vous avoue que, si je perds ma place, je n'ai presque aucun espoir de faire fléchir le juge en ma faveur, ajoute-t-elle dans un murmure.

Elle darde alors sur le directeur un regard implorant avant de poursuivre, d'une voix plus déterminée :

— Je vous supplie de me donner une seconde chance. J'ai reconnu mes torts, j'ai présenté mes excuses à Mme Daugier, j'ai... J'ai besoin de ce boulot !

Le silence envahit la pièce. Valérie a cessé de prendre des notes. Elle dévisage Brigitte Houart avec compassion, visiblement touchée. Gilbert Mercier attend une dizaine de secondes, puis il hoche la tête. Rien dans son attitude ne trahit la nature de ses pensées.

— Pouvez-vous m'expliquer la raison de vos retards récurrents ? demande-t-il ensuite d'un ton neutre.

Brigitte Houart se tourne vers Nicolas Degrave, soudain inquiète. D'un signe, celui-ci l'encourage à répondre.

— J'ai... J'ai parfois des problèmes d'organisation, dit-elle après un moment d'hésitation. Mais ça va changer, je vous le promets.

Nouveau silence, durant lequel Gilbert Mercier avance ses lèvres en cul-de-poule dans un rictus pensif. Il s'attarde quelques secondes encore sur Brigitte Houart puis referme le dossier d'un geste ferme.

— Très bien ! déclare-t-il en se levant. Je vous ferai part de ma décision dans un courrier que vous recevrez la semaine prochaine.

Nicolas Degrave et Valérie se lèvent à leur tour. Gilbert Mercier serre la main du jeune homme, puis celle de Brigitte Houart. Celle-ci

est toujours assise. Les traits crispés, elle pose sur le directeur un regard anxieux, dont il ne fait aucun cas. Il quitte ensuite la pièce d'un pas énergique.

Après avoir salué le représentant d'un signe de la tête et adressé un sourire encourageant à l'employée, Valérie lui emboîte le pas. Elle le suit jusqu'à son bureau, dont elle referme la porte derrière elle.

— Veuillez rédiger la lettre de licenciement, que vous enverrez dans quarante-huit heures, pas avant, lui ordonne-t-il tandis qu'il s'installe derrière son écran d'ordinateur. Pour les motifs, vous reprendrez les fautes graves énoncées dans la note de plainte de Mme Daugier. Il n'y aura pas de période de préavis. En revanche, voyez avec la comptabilité pour l'indemnité de licenciement et demandez à Dubreuil de calculer l'indemnité compensatrice de congés payés s'il y a lieu. Merci, Valérie.

Il réveille ensuite son ordinateur en touchant le pavé tactile avant de s'abîmer dans la contemplation de l'écran.

Au milieu de la pièce, Valérie reste figée, son bloc de feuilles à la main. La sentence de son patron ne l'étonne qu'à moitié, même si elle l'avait souhaitée différente. Sans grand espoir, d'ailleurs, elle doit bien le reconnaître. Aurait-il pris la même décision avant le drame personnel qui l'a frappé quatre ans plus tôt ? Difficile à dire, mais Valérie ne peut s'empêcher de penser que, même si les conclusions de cette affaire avaient été sensiblement identiques, Gilbert Mercier aurait pris plus de temps pour statuer sur le sort de cette employée. Qu'il aurait peut-être tenté de trouver une solution moins radicale. Que...

— Je sais ce que vous pensez, Valérie, déclare Gilbert Mercier sans pourtant quitter son écran des yeux. Je ne peux toutefois pas me permettre de perdre du temps avec cette employée. Si elle a déjà des problèmes d'organisation qui occasionnent des retards quasi quotidiens alors qu'elle vit seule, qu'est-ce que ce sera lorsqu'elle aura la garde de ses enfants ?

Valérie pince les lèvres en signe de désaccord. Son argument se tient, mais là n'est pas la question. De toute façon, depuis quatre ans, Gilbert Mercier n'est plus le même homme. Quelque chose s'est brisé en lui, que même le temps n'est pas parvenu à réparer.

Au bout de quelques secondes, sans autre commentaire de la part du directeur, la secrétaire fait demi-tour et quitte le bureau.

Derrière son écran, Gilbert Mercier est plongé dans l'analyse de graphiques d'études de marché.

## CHAPITRE 4

— OK, on arrête pour aujourd'hui ! Demain, on attaque l'acte deux. Marie, mon chou, il faut vraiment que tu gardes à l'esprit que c'est une manipulatrice. Quand tu dis à Fédor que tu compatis à sa douleur, tu dois JOUER la sincérité. On doit y croire, mais, en même temps, notre inconscient décèle sa duplicité. C'est là que va se révéler toute la subtilité de ton jeu. Quand, à la fin, on comprend qu'elle a joué sur les deux tableaux...

Le metteur en scène marque une courte pause, levant un doigt didactique...

— Tu remarqueras, « JOUER », « JOUER sur les deux tableaux », c'est tellement ça, la langue française est merveilleuse !

... avant de poursuivre sur son idée :

— Il faut qu'on soit surpris, c'est vrai, mais pas tant que ça, au final. Le spectateur doit penser : « Je le savais ! Je l'avais deviné ! » Et pour ça, il faut que tu sois sincère, mais avec ce petit truc qui génère un doute instinctif. Ça implique que tu sois fourbe dans ta sincérité. Tu vois ce que je veux dire ?

Sur scène, la jeune actrice acquiesce. Aveuglée par les projecteurs, elle se tient debout devant la rampe, un bras relevé à hauteur des yeux afin de se protéger de la luminosité. Elle ne cesse d'opiner du chef, l'air pénétré, tout en se disant qu'elle ne voit strictement rien, ni ce concept de sincérité « vraie mais pas tant que ça », ni le metteur en scène dans la salle, réduit à une vague silhouette.

À ses côtés, dans la même posture, un comédien écoute avec attention, passant de sa partenaire au metteur en scène. Celui-ci se tourne d'ailleurs vers lui.

— Jérôme, c'était bien, n'oublie pas que, toi, tu y crois à fond, hein ! Pour toi, elle est blanche comme neige.

— T'es sûr ? objecte-t-il. Parce que, pour moi, quand il dit :

« J'étais certain que tu dirais ça », j'ai plutôt la sensation qu'il commence à voir clair dans son jeu et que...

— Justement pas ! l'interrompt avec véhémence le metteur en scène. C'est là que réside la finesse du texte ! « J'étais certain que tu dirais ça », ça veut dire « Je te fais entièrement confiance ! ». C'est dans ce sens-là que tu dois le jouer. Tu ne doutes pas d'elle un seul instant. C'est le spectateur qui doit douter, pas toi. OK ?

Un court silence trahit le scepticisme du comédien.

— OK, finit-il par répondre.

— Parfait, mes enfants ! Allez, on remballe ! On se revoit demain à 10 heures !

Joignant le geste à la parole, il rassemble un amas de feuilles éparpillées sur son pupitre, fourre le tout dans une large sacoche en cuir puis, après avoir traversé la rangée de sièges au milieu de laquelle il se tenait, remonte la salle vers la sortie.

Jérôme et Marie relâchent la tension dans un même mouvement de détente. Ils ramassent leurs affaires respectives éparpillées sur la scène, brochure, effets personnels, accessoires, bouteille d'eau. Puis ils se dirigent lentement vers les coulisses, tournant le dos à la salle et aux projecteurs. Au moment où ils quittent la scène, les lumières se coupent par secteurs, jardin, cour, avant-scène, centre, arrière-scène, tandis que retentissent les claquements caractéristiques des spots qui s'éteignent.

Les deux acteurs empruntent un corridor pour rejoindre les loges.

— Il m'emmerde, avec sa sincérité fourbe, grommelle Marie.

— « C'est là que va se révéler toute la subtilité de ton jeu », ironise Jérôme en imitant le metteur en scène.

— Sans oublier la « finesse du texte », ajoute la comédienne sur le même ton goguenard.

Ils gloussent tous les deux.

— Je fais quoi, moi, avec ça ? se lamente-t-elle ensuite. C'est comme s'il me demandait de mentir en disant la vérité, ou d'être méchamment gentille... Ça n'a pas de sens !

— Ne te prends pas la tête, lui conseille Jérôme. Demain, on attaque l'acte deux ; le temps qu'on revienne au premier acte, il aura oublié sa sincérité fourbe.

Marie acquiesce, songeuse. Un pli soucieux lui barre le front.

— Justement. L'acte deux, je ne le maîtrise pas encore. Tu le



connais bien, toi ?

— Je me débrouille.

Ils s'arrêtent devant la loge de Jérôme. Le jeune homme se tourne vers sa partenaire.

— Tu veux que je te fasse répéter ? Je n'ai rien de prévu, ce soir.

Une lueur éclaire le regard de Marie.

— Tu ferais ça ?

— Pourquoi pas ?

— Je veux bien. Ça m'aiderait beaucoup.

— OK. Rendez-vous dans dix minutes dans le hall. On va s'avaler un bout rapido et puis on se met au boulot. Ça te va ?

— Génial !

Elle lui adresse un sourire rayonnant avant de poursuivre son chemin jusqu'à sa propre loge.

Le « petit bout avalé rapido » a pris plus de temps que prévu, mais qu'importe. Installés au fond d'une brasserie située à deux pas du théâtre, les deux comédiens décompressent après une journée de répétition. C'est la première fois qu'ils se voient en dehors du travail, profitant de l'occasion pour faire plus ample connaissance. Ils s'étaient déjà croisés auparavant, lors de premières ou autres événements dans le monde du spectacle, sans jamais avoir été réunis sur un même projet. Les voilà donc l'un en face de l'autre, suivant le fil d'une conversation qu'ils alimentent de questions et de réponses, piqués par la curiosité d'en savoir plus, l'ambition de se livrer sous leur meilleur jour, le défi de se trouver des affinités ou de débusquer l'une ou l'autre différence. Les propos sont badins, le ton léger. On parle un peu de soi, on évoque son parcours, ses expériences passées, ses objectifs actuels, ses espoirs futurs. On se découvre des connaissances communes – le milieu du théâtre est une grande famille – à propos desquelles on échange ses opinions. On tombe très vite d'accord sur le fait que Machine est une vraie chieuse et que Truc-Muche a un côté arriviste, mais bon, il a du talent alors on lui pardonne.

Arrive le moment où il faut se mettre au travail.

Jérôme s'empare de sa brochure, qu'il ouvre à la bonne page. Il balance sa première réplique, Marie lui renvoie la sienne, à laquelle succède la suivante, Jérôme, Marie, Jérôme, et ainsi de suite. Ils se

la font à l'italienne, sans intonation, sans émotion, juste le texte. C'est une scène d'amour, le moment où les deux personnages, vaincus par leurs émois, et après avoir lutté durant tout le premier acte, tombent dans les bras l'un de l'autre, et tant pis pour le désastre que leurs phéromones affolées sont sur le point de provoquer. Après tout, les gens heureux n'ont pas d'histoire.

Marie apprend peu à peu son texte par cœur – et du cœur, elle en met à obéir aux rectifications bienveillantes de Jérôme. Il la reprend quand elle se trompe, la guide quand elle hésite, singe les mots qu'elle ne parvient pas à retenir, ça la fait rire, certaines associations entre les phrases et sa pantomime sont franchement drôles. Ils digressent parfois, se racontent des anecdotes, des mésaventures survenues au cours de répétitions passées, confessent des moments peu glorieux ou relatent, l'air de rien, des fiertés fugaces. L'un et l'autre abandonnent peu à peu leur retenue, se révélant par petites touches, affinant le filtre social couche après couche. Au milieu des répliques, entre deux mots, leurs yeux se croisent, s'accrochent, s'attardent parfois avant de se détourner, vite, à la dérobée.

Le courant passe. Il est rapidement passé, d'ailleurs, dès qu'ils ont commencé les répétitions, deux semaines auparavant. Les lectures d'abord, la mise en place ensuite, les séances de travail se sont tout de suite déroulées dans un climat à la fois plaisant et bienveillant, une bulle au sein de laquelle l'un et l'autre se sont aussitôt sentis en confiance. Une évidence. Se reconnaître sans pourtant se connaître. Bien sûr, tout cela n'est que sensations, rien de concret, pas de mots, pas de textos, pas de gestes, encore que, un frôlement d'épaules, les mains qui se touchent, le bras de l'un qui traîne autour de la taille de l'autre... Des situations qui ne veulent rien dire mais qui disent tout, et qu'on alimente tout seul dans sa tête, c'est moi ou je lui plais ?

— « J'avais cru un moment que tout ça n'avait pas d'importance... Que... »

Marie cherche, fouille dans sa mémoire, piste la suite de la réplique. Au bout de quelques secondes, Jérôme l'aide en chuchotant :

— « ... que je comptais un peu pour vous... »

— « Que je comptais un peu pour vous... », répète la comédienne.  
« Que nous étions... »

Elle s'interrompt, le dévisage, l'interroge du regard. Jérôme ne

la quitte pas des yeux, attend qu'elle retrouve les mots du texte. Marie lui indique d'un signe de la tête qu'elle ne sait plus.

— « Que nous étions faits l'un pour l'autre », lui dévoile lentement Jérôme.

Ils se regardent, trois ou quatre secondes en équilibre, en terrain glissant. La jeune femme se trouble, Jérôme détourne les yeux. Vite on passe à autre chose. Lorsque Marie demande une pause pour se rendre aux toilettes, Jérôme se surprend à la regarder s'éloigner, s'attarder sur le bas de son dos, ses fesses, ses jambes... Quand enfin elle tourne le coin au bout de la salle, il reste un court instant rêveur, fixant l'endroit où elle vient de disparaître...

Avant de se secouer !

Qu'est-ce qui lui prend ?

Les crocs du remords le mordent aussitôt au cœur, une honte piquante le saisit à la gorge. Il fronce les sourcils, chassant l'expression béate qui modelait ses traits un instant plus tôt. Marie est jolie, c'est un fait, mais des jolies filles, il en a croisé des tonnes depuis quatre ans. Dans son métier, les belles comédiennes sont légion, elles rivalisent de charme, de fraîcheur et d'éclat. Certaines auraient même pu lui plaire, la question n'est pas là. C'est juste que...

Jérôme se secoue. Inutile de tenter le diable, la chose est impossible. Il ne peut pas. Il ne veut pas. Son cœur a cessé de battre il y a quatre longues années, et ça ne changera pas. Pas tout de suite, pas maintenant. Sans doute jamais d'ailleurs. Il sent bien qu'il ne laisse pas Marie indifférente, il doit rapidement mettre fin à ce jeu de séduction, être clair avec elle.

— Il va falloir que j'y aille, lui annonce-t-il dès son retour des toilettes.

Marie ne cache pas sa surprise, qu'elle camoufle bien vite en hochant la tête, oui, bien sûr, tu as raison, il est tard. Une pointe de déception se lit sur ses traits, que Jérôme ignore en réclamant l'addition. Lorsque le garçon la lui présente, il calcule rapidement la part de chacun avant d'annoncer à sa partenaire le montant de sa contribution. Le message est clair, ce tête-à-tête au restaurant n'avait rien d'un rendez-vous galant. En sortant de la brasserie pourtant, quelques scrupules le poussent à lui proposer de la raccompagner : il est garé pas loin, le quartier de Marie est sur son chemin. Elle hésite, il insiste, elle finit par accepter.

— Voilà, c'est ici, la porte blanche, lui indique Marie en désignant un petit immeuble de quatre étages.

Jérôme se range en double file.

— C'était sympa, merci beaucoup, sourit Marie sans pourtant faire mine de sortir de la voiture.

Jérôme hoche la tête.

— Oui, très sympa, concède-t-il.

Il s'apprête à ajouter quelque chose, une de ces banalités que l'on sort dans ces cas-là, une pirouette pour prendre congé. Quand il se tourne vers elle, elle s'est sensiblement rapprochée, tendue vers lui pour lui faire la bise, sauf qu'elle ne présente pas sa joue mais bien sa bouche, entrouverte, laissant s'exhaler un parfum de désir. Le temps bogue, ripe dans la tête de Jérôme : le mouvement de Marie s'accélère soudain, un quart de seconde à peine, elle est maintenant tout contre lui avant de s'immobiliser et de bouger au ralenti sans qu'il ait la moindre latitude pour réagir.

L'instant d'après, elle presse ses lèvres contre les siennes.

Jérôme réprime un élan de surprise, de rejet en vérité. Sa galanterie instinctive engourdit son esprit, lui interdit les gestes adéquats. L'idée qu'il se fait d'un gentleman le paralyse tout entier : impossible de repousser une femme qui s'offre à vous. Pendant de trop longues secondes, il oscille entre la sincérité de son propre désir et la tentation du refus malgré le terrible malaise qu'il provoquerait. Son absence de réaction devrait alerter Marie, pourtant elle s'enhardit, comme si l'inertie de Jérôme décuplait sa propre ardeur, ou peut-être retarde-t-elle le constat humiliant du râteau monumental qu'elle est en train de se prendre ? Sans se soucier de cette cinglante impassibilité, elle le bécote avec passion, yeux fermés, souffle court, tout entière à sa tâche, s'applique, s'abandonne et s'épanche, pousse l'audace jusqu'à s'aventurer plus loin du bout de la langue...

Enfin, alors qu'elle ne l'espérait plus, au seuil de la cuisante et irrattrapable confirmation que Jérôme ne partage pas son émotion, il la saisit par la taille, l'attire contre lui et lui rend fougueusement son baiser.

« CE N'EST QUE QUAND IL FAIT NUIT QUE LES ÉTOILES BRILLENT. »

WINSTON CHURCHILL

## CHAPITRE 5

Seul le tintement des couverts résonne dans la pièce, ponctuant le silence d'une orchestration anarchique. Assis l'un en face de l'autre, les époux Mercier semblent appartenir à deux mondes étrangers. Le maintien de Gilbert Mercier est aussi rigoureux que son regard, perdu droit devant, fixant un point connu de lui seul, et encore, on le suppose. Micheline Mercier, elle, paraît tout entière absorbée par son assiette. Tassée sur elle-même, elle est rivée à la nourriture qu'elle a achetée ce matin, cuisinée dans la journée, et qu'elle ingurgite à présent machinalement, sans appétit.

Parce qu'il le faut bien.

Parce que c'est comme ça.

Rien ne se croise plus chez eux, ni leurs yeux, ni leurs pensées, ni même leurs chemins.

La pièce est à leur image : figée dans le temps, ordonnée à l'excès, étouffée par le culte de l'apparence. Rien ne dépasse, rien ne bouge. Les meubles, les bibelots, les livres, les tableaux, tout est à sa place et semble ne jamais devoir en changer.

Ici aussi, la vie s'est arrêtée il y a quatre ans.

Enfin, non, ce n'est pas tout à fait exact. Déjà avant le drame, ils n'avaient plus beaucoup de contacts. Ils vivaient dans la même maison, avaient les mêmes enfants, dormaient dans le même lit, portaient le même nom, mais ça s'arrêtait là. Leurs seules relations se résumaient à des considérations pratiques ou à des échanges d'informations. Et lorsqu'il arrivait à Micheline de parler – le plus souvent pour entendre une voix, n'importe laquelle, fût-ce la sienne –, Gilbert ponctuait son monologue de borborygmes distraits. Leurs vies se déroulaient en parallèle, Gilbert dans son entreprise, Micheline dans sa maison, comme deux rails filant côte à côte, dont on pense qu'ils finissent par se rejoindre là-bas, tout au bout, à l'horizon.

Mais qui, en vérité, ne se touchent jamais.

— J'ai vu le professeur Goossens, déclare soudain Micheline dans un murmure.

Elle est toujours rivée à son assiette, les yeux baissés sur sa nourriture, qu'elle triture du bout de sa fourchette. Alors que souvent elle parle à haute et intelligible voix sans être entendue, elle sent que Gilbert lui porte cette fois une attention soutenue. Et même s'il garde le silence, elle n'a pas besoin de le regarder pour savoir qu'il attend la suite.

— Il veut nous voir cette semaine, ajoute-t-elle sur le même ton.

Alors seulement elle lève les yeux pour affronter ceux de son mari. Ce bref contact les renvoie à leur douleur commune, sans doute la seule chose qu'ils partagent encore.

Gilbert hoche la tête.

— Il t'a donné une raison ?

Micheline fait signe que non.

— Non, mais nous la connaissons tous les deux.

Sans quitter sa femme des yeux, Gilbert dépose ses couverts avant de joindre ses deux mains, sur lesquelles il appuie son menton, pensif.

— Et ?

— Et quoi ?

— Qu'en penses-tu ?

Le temps se fige sur cette question incongrue. Cette fois, Micheline a besoin de le dévisager pour décoder les intentions dissimulées derrière ses mots. Gilbert ne lui demande jamais son avis. Il ne se préoccupe pas de ce qui se passe dans sa tête. Ses opinions, ses pensées, ses croyances ne l'intéressent pas. Alors pourquoi cette question ?

— Comment ça, qu'est-ce que j'en pense ?

— Oui... Si le professeur Goossens demande à nous voir pour la raison que nous connaissons, tu en penses quoi ?

Désarçonnée, Micheline le scrute quelques secondes de plus.

— Que veux-tu que j'en pense ?

— Je ne sais pas, moi... Tu as bien une opinion ?

— Une opinion sur quoi, Gilbert ? demande-t-elle alors d'une voix nettement plus vibrante.

Gilbert soupire. Il observe sa femme comme s'il s'agissait d'un graphique dont l'analyse donnerait lieu à plusieurs

interprétations possibles.

— À quoi ça rime ? ose-t-il enfin.

Micheline ferme les yeux. Sa poitrine se soulève, sa mâchoire se contracte, ses poings se serrent. Un vertige la saisit, faisant tanguer le sol sous ses pieds.

— Je ne veux même pas en discuter, parvient-elle à articuler.

— Il va pourtant falloir le faire, rétorque-t-il sur ce ton autoritaire qui ne souffre pas la discussion.

Puis, dans un effort de maîtrise, il ajoute plus doucement :

— On ne peut pas continuer comme ça, Micheline. Il faut prendre une décision.

Malgré sa retenue, c'est comme s'il avait ouvert la porte d'une cage, libérant les fauves d'une révolte sauvage.

— Mais de quoi tu parles, bon sang ? rugit-elle d'une voix suraiguë. Quelle décision ? Tu veux la débrancher, c'est ça ? Tu veux tuer notre fille ?

— Elle est déjà morte !

— Son cœur bat toujours !

— Son cerveau ne fonctionne plus !

Micheline le foudroie du regard.

— Son cerveau ! Son cerveau ! Je te reconnais bien là ! Il n'y a que le cerveau qui compte pour toi ! Tu ne penses qu'avec ton cerveau !

— Oui, en général, le cerveau est désigné comme le siège de la pensée, rétorque-t-il avec une certaine condescendance. Le problème, c'est que toi, tu ne penses qu'avec ton cœur. Résultat des courses, ça fait quatre ans que notre fille n'est plus qu'un corps sans âme !

— Elle est vivante !

— Je n'appelle pas ça « vivre » ! s'emporte-t-il, perdant patience.

Son exaspération fait tressaillir Micheline. Elle se ratatine sur elle-même, comme un mollusque se rétracte quand on le touche.

— Je ne supporte plus de la maintenir en vie dans ces conditions, reprend Gilbert d'une voix contenue. Comme je ne supporte plus cet hôpital, ses couloirs, ses médecins, ses néons. Aller la voir devient un calvaire, je...

— Parce que tu appelles ça « aller la voir » ? s'offusque Micheline d'une voix outrée. Tu y vas à peine une fois par semaine, quand tu y penses, et encore, en coup de vent !



— Je me passe de ton avis ! réplique-t-il sèchement. Et je n'ai pas de comptes à te rendre.

— Elle va se réveiller ! s'obstine-t-elle.

— Non, Micheline ! Non ! Elle ne va pas se réveiller ! C'est fini, le délai raisonnable est dépassé depuis longtemps ! Quand vas-tu te mettre ça dans la tête ?

— Comment peux-tu dire une chose pareille ? Comment peux-tu même la penser ? Ah oui, pardon, j'oubliais... Ton cerveau est génial ! Il sait tout, il peut tout prévoir !

Le silence qui suit ruisselle de rancœur. Les époux Mercier s'affrontent dans toute l'ampleur de leur discorde, chacun cramponné à ses propres certitudes, entre espoir et détermination.

— OK ! Admettons ! s'impatiente Gilbert. Admettons qu'un jour, hypothétiquement, par miracle, elle se réveille... Dans quel état sera-t-elle ? Tu peux me le dire ?

— Personne ne peut répondre à cette question !

— Ouvre les yeux, bon sang ! Ce ne sera plus elle, ce ne sera plus Jeanne. Ce sera juste un légume ! Jeanne est partie il y a quatre ans !

— On n'en sait rien ! martèle Micheline. Même le professeur Goossens a dit que personne ne pouvait prévoir !

— Tu te voiles la face, ma pauvre Micheline. Tu me fais pitié !

Tant de dédain la fouette dans son amour-propre. Elle grimace sous le coup de l'aversion que provoquent en elle le mépris de Gilbert, son assurance, le peu de cas qu'il fait de ses arguments. Elle se sent démunie, impuissante à traduire sa détresse. L'instant tant redouté est arrivé, celui où même son mari baisse les bras. Celui où elle est désormais seule à se battre pour garder Jeanne en vie. Le corps médical d'abord, leur fille aînée Charlotte ensuite, et même Jérôme, sans vraiment se l'avouer, tous ont peu à peu capitulé, abandonnant l'espoir de la voir se réveiller. Il ne restait qu'eux, Gilbert et elle, pour poursuivre le combat et tenir leur promesse, celle de tout tenter pour que Jeanne revienne parmi eux.

Cette défection la bouleverse. Elle sait que la position sociale de son mari – et par conséquent son portefeuille – n'est pas étrangère au maintien de leur fille depuis de si nombreux mois au service de rééducation. Tant que Gilbert souhaitait sa survie, quel qu'en soit le prix, quelles qu'en soient les conditions, Jeanne était en sécurité, fût-elle devenue une marionnette dont les tuyaux faisaient office

de fils. À présent qu'il s'avoue à son tour vaincu par la trop longue attente d'un résultat improbable, Micheline sait que les jours de son enfant sont comptés. Son avis à elle, ses espoirs, ses désirs, tout cela ne pèse rien dans la balance.

Son esprit fonctionne à plein régime, elle cherche les mots pour convaincre son mari, du moins ébranler ses convictions, toucher son cœur à défaut de son cerveau.

Si tant est qu'il en possède un, de cœur !

— Ce n'est pas à nous de prendre cette décision, tente-t-elle encore avec une fébrilité mal contenue. C'est à Dieu de rappeler Jeanne à Lui, si telle est Sa volonté.

— Ne mêle pas Dieu à cette mascarade ! s'agace-t-il dans un mouvement d'humeur. Dieu a rappelé Jeanne à Lui il y a quatre ans ! C'est nous qui nous opposons à Sa volonté ! C'est nous qui la maintenons en vie !

Il lâche un ostensible soupir, se lève et repousse sa chaise contre la table.

— La discussion est close, déclare-t-il froidement. Si le professeur Goossens préconise d'arrêter les machines, nous suivrons son conseil.

Puis, sans laisser à Micheline le temps de réagir, il tourne les talons et sort de la pièce.

Micheline se fige, terrassée par cette sentence. Quelque chose explose dans sa poitrine. Ça la prend par surprise, sans qu'elle puisse rien faire pour contrer une telle charge d'émotion. Une vague de désespoir déferle, la submerge, anéantissant sur son passage les maigres défenses qui la protégeaient encore d'une réalité trop féroce.

Micheline est une petite femme replète, toute en rondeurs. Sa physionomie est un enchevêtrement de courbes : visage rebondi, pommettes saillantes, poitrine généreuse, silhouette gironde, sempiternel chignon serré. Elle n'a que cinquante-deux ans mais elle en fait bien dix de plus, tant dans son apparence générale que dans l'usure de ses traits. Elle n'a jamais travaillé, du moins pas à l'extérieur. En vérité, elle a passé sa vie à trimer sans relâche à la maison, à entretenir le foyer, à s'occuper des filles, à faire les courses, les repas, trois fois par jour, à écouter et à résoudre les problèmes des uns et des autres, à soigner les bobos du corps et du cœur, à ranger les affaires de chacun, à laver, à reprendre, à réparer,

à conduire puis aller rechercher les filles à l'école, aux activités, chez les copains, à orchestrer le ballet d'une routine immuable, à offrir aux siens le confort d'une présence indéfectible et d'un ménage bien entretenu.

Ensuite, les filles sont parties mener leurs propres combats, emportant avec elles le désordre, les problèmes, les aléas, les imprévus, les obligations, les corvées, les devoirs, les paniers de linge sale, les jeux, les disputes, les pique-niques à préparer, les cris, les pleurs, les rires. Entre-temps, Gilbert et elle s'étaient perdus dans les méandres de leurs charges respectives. Tel un ressac inlassable, les années avaient peu à peu effacé les raisons pour lesquelles, un jour, il y a bien longtemps, dans une autre vie, ils avaient posé les yeux l'un sur l'autre et pris la décision de faire un bout de chemin ensemble. Leurs routes s'étaient finalement séparées, et le temps qu'ils réalisent l'absence de l'autre, il était trop tard pour revenir en arrière.

Micheline s'est retrouvée seule dans cette grande maison désormais silencieuse, tellement propre, impeccablement rangée, complètement déserte. Alors que, pendant des années, elle n'avait pas eu une seconde à elle, ses journées étaient à présent une interminable succession d'heures oisives durant lesquelles elle tentait de combler le désœuvrement que sa condition lui imposait. Elle avait bien quelques connaissances obligeantes ou d'aimables voisines avec lesquelles, de temps en temps, elle partageait une tasse de café, un morceau de tarte et quelques propos anodins. Mais ces moments étaient rares et la renvoyaient plus à sa solitude qu'ils ne la meublaient. Elle n'avait jamais vraiment eu de relation amicale durable. La seule amitié soutenue qu'elle avait entretenue, c'était il y a longtemps, avec ses voisins d'en face, Sophie et Grégoire Demougeon, chez qui elle passait pas mal de temps. Charlotte venait de naître, et les Demougeon avaient eux aussi un enfant en bas âge. Ce furent des années agréables et légères auxquelles Micheline pense encore parfois avec nostalgie. Malheureusement, les Demougeon avaient déménagé rapidement après. Ils avaient quitté la ville pour s'installer dans le Sud, à huit cents kilomètres de là. Micheline venait de tomber enceinte de Jeanne.

Aujourd'hui, la maison des Demougeon est occupée par Bernadette Soyer, qu'elle côtoie de temps à autre. Rien à voir avec la complicité

qu'elle a connue avec les Demougeon.

Après le départ des filles, Micheline a réalisé que le monde lui-même avait tellement changé qu'elle ne le reconnaissait plus. Il lui semblait être une naufragée sur une terre inconnue dont elle ne possédait plus les codes.

Et puis Jeanne est tombée dans le coma. « Tomber » est le terme exact, sa voiture a été retrouvée en contrebas d'un champ qu'elle avait dévalé sur une vingtaine de mètres au dénivelé abrupt, avant de s'écraser contre un muret. Le choc avait dû être particulièrement violent, c'était en plein mois de décembre, au milieu de la nuit, les températures étaient négatives, elle était restée plusieurs heures avant d'être retrouvée... Un cycliste avait découvert sa voiture au petit matin et appelé les secours.

L'état de Jeanne était critique, mais elle était en vie.

Un miracle.

Les experts avaient été catégoriques : Jeanne s'était endormie au volant de sa voiture, seule explication plausible à la raison pour laquelle la jeune femme avait quitté la route à une vitesse bien trop élevée. Son taux d'alcool était nul, pas un gramme dans le sang, et Jeanne était une bonne conductrice, responsable et expérimentée. Malgré les températures négatives, la route était sèche, donc a priori elle n'avait pas perdu le contrôle de son véhicule.

Elle s'était juste endormie au volant. Pour ne jamais se réveiller.

Depuis, elle dort toujours.

Micheline se figure le coma comme un abîme sans fond, sans fin, sans foi. Une absence d'être, un néant tentaculaire. Au moment du drame, elle cherchait un sens à sa vie, une direction à prendre, un but à atteindre. Un emploi du temps à combler. Et voilà que, soudain, sa fille, dans un cri muet, l'appelait à l'aide. Comme si Dieu l'avait punie de ce désœuvrement honteux. Alors elle s'est dévouée corps et âme à son enfant, comblant de sa propre existence la vie que Jeanne avait égarée dans un ravin une nuit de décembre.

Outre que l'idée de perdre sa fille lui est inconcevable, la débrancher signifie pour elle perdre son emploi, son statut, son rôle. Sa raison d'être.

Un licenciement sans préavis.

Restée seule dans la salle à manger, Micheline lutte pour rassembler les débris d'un cœur en miettes, avec cette sensation

insoutenable de n'être plus qu'un corps inutile.

Alors, dans un ultime sursaut d'espoir, elle pense à Charlotte, puis à Jérôme.

Après tout, si Gilbert et elle sont en désaccord, ils sont, l'un et l'autre, en mesure de faire pencher la balance...

Micheline retient sa respiration quelques longues secondes. Elle a peut-être encore une chance de sauver sa fille. Elle se lève, fébrile, cherche son téléphone des yeux... Le repère sur le vaisselier, s'y précipite, s'en saisit. Il faut qu'elle leur parle ! Tout de suite, là, maintenant. Le rendez-vous avec le professeur Goossens est imminent, il n'y a pas une seconde à perdre. Elle veut leur expliquer la situation, leur révéler le désaveu de Gilbert. Leur faire prendre conscience de la gravité du moment et de l'importance de leur décision. Nul doute qu'ils se rangeront à ses côtés, mais Micheline préfère l'entendre de vive voix. Ils sont son ultime espoir.

Elle sélectionne tout d'abord le numéro de Jérôme dans son répertoire et établit la communication. La première sonnerie retentit, faisant tambouriner son cœur dans sa poitrine. Un court silence, puis la deuxième sonnerie résonne à son tour dans le combiné. La troisième arrive, trop tôt, trop vite, immédiatement suivie de la quatrième.

La messagerie se déclenche.

— Jérôme, c'est Micheline, dit-elle après le bip. Je vous appelle au sujet de Jeanne. Je dois vous parler de toute urgence. Rappelez-moi, c'est important !

Fébrile, elle met fin à l'appel avant de pianoter sur son clavier tactile, éditant cette fois le numéro de Charlotte, qu'elle connaît par cœur. La rengaine des sonneries retentit à nouveau dans le combiné, sans plus de succès. Lorsque la boîte vocale s'enclenche, Micheline retient un hoquet de désespoir. Elle répète son message avant de couper la communication. Ensuite elle reste là, debout dans la salle à manger, sans bouger, un long moment inerte, égarée au plus profond d'elle-même. Ses pensées s'entrechoquent dans son esprit, elle tente d'ordonner ses idées, ses déductions, faisant le tri entre la folie de ses attentes et ce qu'elle peut raisonnablement escompter.

Peu à peu, l'espoir renaît. Jérôme et Charlotte ne permettront jamais qu'on débranche Jeanne. Et Gilbert n'aura strictement rien à dire. Cette certitude la galvanise, elle s'y accroche comme à une bouée de sauvetage, qu'elle envisage sous tous les angles pour en revenir

immanquablement à la même conclusion.

Charlotte saura trouver les mots pour convaincre son père et le faire changer d'avis. Ils ont toujours été en très bons termes.

Et en tant que mari de Jeanne, Jérôme est légalement son plus proche parent.

## CHAPITRE 6

Jérôme et Marie sont installés l'un en face de l'autre, dans une brasserie pas loin du théâtre, la même que la veille. Ils tentent de donner à ce tête-à-tête la légèreté qui régnait le soir précédent, sans vraiment y parvenir.

Un baiser s'est immiscé entre eux et, avec lui, une intimité nouvelle dont ils ne savent que faire.

La répétition du jour était étrange. Un goût d'interdit, l'intensité du secret, un parfum d'audace... Lorsque Jérôme et Marie se sont retrouvés le matin au théâtre, comme d'habitude, à 10 heures tapantes – salut, ça va, pas mal, et toi ? –, toute trace de l'intimité clandestine partagée la veille avait disparu.

Hier soir, dans la voiture, passé les premières maladresses, ils se sont fiévreusement embrassés, prenant le temps de s'enlacer, de se sentir, de se goûter. Les choses en sont pourtant restées là. Au moment de passer à la vitesse supérieure, Jérôme a fait marche arrière. Il a marqué une hésitation révélatrice, Marie a senti l'embarras prendre le pas sur l'ardeur, tous deux ont perçu l'importance de se donner du temps. Sans un mot, Marie lui a souri, puis, après avoir déposé un dernier baiser sur ses lèvres, elle est sortie de la voiture pour rejoindre la porte de son immeuble, derrière laquelle elle a disparu. Jérôme est resté là de longues minutes, fixant le vide d'une illusion qu'animaient ses sens en émoi. Puis il s'est repris d'un brusque sursaut, comme s'il venait de s'arracher à un envoûtement extatique.

Alors qu'il redémarrait, un sourire rêveur s'est dessiné sur ses lèvres.

Ce matin pourtant, dans le hall du théâtre, les deux comédiens n'en menaient pas large. Une bise claquée sur chaque joue, l'air de rien – oubliée, l'étreinte passionnée de la veille ! –, pour ensuite se détourner bien vite, saluer les autres personnes présentes, échanger

quelques paroles anodines avant de courir se réfugier dans leurs loges respectives, histoire de se ressaisir.

Là, seul face à son miroir, Jérôme a scruté son visage. Ses traits étaient tirés, ses yeux cernés, creusés par un remords pernicieux, rescapés d'une nuit sans sommeil. Assailli par des émotions contraires dont les sortilèges se disputaient son cœur et sa raison, il venait de passer de longues heures à affronter sa conscience, une nuit blanche tantôt peuplée d'idées noires, tantôt éblouie par le feu du désir. Le baiser échangé avec sa partenaire avait fait exploser les coulisses de son existence, bouleversant ses projets et ses certitudes. Jeanne s'était imposée à ses pensées, plus vivante que jamais. Son visage, son sourire, sa voix, son odeur même, tout cela avait pris une consistance étonnamment dense alors que, depuis plusieurs mois, les souvenirs de leur vie commune avaient plutôt tendance à s'estomper. Bien sûr, la culpabilité s'était frayé un chemin dans le sillon de sa mémoire, agitant ses tentacules accusateurs : il n'était qu'un traître, un salaud ! Jérôme s'était battu toute la nuit contre ses démons, contournant les reproches à coups de justifications embarrassées et d'explications embrouillées : ça faisait plus de quatre ans qu'il n'avait ni touché ni même regardé une femme, tout entier à son chagrin et à son amour pour elle. Il était encore jeune, et les tentations étaient grandes, surtout dans son métier. Il ne voulait pas trahir leur amour, mais elle, de son côté, que lui offrait-elle ? On ne peut pas rester indéfiniment amoureux d'un corps inerte !

À l'immobilité de Jeanne s'opposait l'embrasement de Marie, un tourbillon d'émotions, de mots, d'odeurs, d'intentions. Elle était vivante, elle bougeait, elle parlait ! Telle une sirène dont le chant fait dévier les marins de leur trajectoire, la comédienne agissait sur lui comme un aimant. Bien sûr, il n'était pas question pour Jérôme de reconnaître son attirance. Pas tout de suite, pas complètement. C'était Marie qui l'avait séduit ! Il n'y était pour rien, il n'était qu'une proie, celle du désir de sa partenaire. Sérieusement, qu'aurait-il dû faire quand elle s'est tendue vers lui, lèvres ouvertes et souffle court ? Repousser ses avances ? La nier ? Lui expliquer qu'il ne la désirait pas ? Comment fait-on pour éconduire une femme qui trouve le courage de vous avouer ses désirs ?

— Jérôme, on commence, là ! Tout le monde est sur scène, on t'attend !



La voix impérieuse du metteur en scène l'a rappelé à l'ordre.

— J'arrive !

Le comédien s'est détourné de son reflet. Il allait devoir prendre son courage à deux mains et expliquer à Marie qu'une histoire entre eux était impossible. Qu'il était marié. Et qu'il aimait sa femme. Il s'excuserait, prendrait à son compte la dérive de son émoi, le faux pas qui l'avait conduit, la veille au soir, à lui faire croire qu'il éprouvait quelque chose pour elle. Ce qui n'était pas totalement un mensonge, il le concéderait, ce serait moins humiliant, d'autant qu'ils ont encore devant eux trois mois à se voir chaque jour, il faut savoir ménager les susceptibilités. Oui, c'est ça, il allait habilement lui faire comprendre qu'elle ne le laissait pas indifférent, mais qu'il était fidèle à sa femme. Cela, elle ne pourrait pas le lui reprocher.

— Jérôme !

— Voilà, voilà, je suis là !

Le jeune homme a poussé un long soupir, pour se détendre et se donner du courage. Puis il a quitté sa loge avant de se diriger d'un pas résolu vers la scène.

Peu à peu, la journée a trouvé ses repères. Les deux comédiens se sont dissimulés derrière leurs rôles, bien à l'abri du texte. Après tout, ils n'étaient coupables ni des émois ni des répliques de leurs personnages. La magie du théâtre a opéré, les délestant de toute responsabilité.

Puis le rideau est tombé, les rendant l'un et l'autre à leur vie réelle. La répétition terminée, Marie l'a attendu dans le hall du théâtre. Il n'était plus Fédor, elle n'était plus Servane. Il s'est approché d'elle, ils ont échangé un regard embarrassé, se sont souri...

— Il faut qu'on parle, a tout de suite déclaré Marie, avant même qu'il ait ouvert la bouche.

— Oui, je crois aussi, a convenu Jérôme avec gravité.

Leurs pas les ont naturellement conduits vers la même brasserie que la veille, comme s'ils ne pouvaient négocier que là où tout avait commencé.

À présent installés l'un en face de l'autre, ils prennent le temps de choisir leurs boissons, commentent la répétition de la journée, échangent quelques avis sur leurs performances respectives. C'est Marie qui, soudain, comme s'ils avaient assez tourné autour du pot,

entre dans le vif du sujet.

— Je suis désolée, pour hier.

Surpris – mais déjà soulagé d'aborder enfin le chapitre des remords –, Jérôme marque une courte hésitation avant de prendre à sa charge la majeure partie des responsabilités.

— Non, c'est moi, je regrette sincèrement ce qui s'est passé... Enfin, non ! se reprend-il, conscient d'être blessant. C'était bien, vraiment, j'ai bien aimé ce... Cet échange... Enfin, plus que cet échange, je veux dire...

Il s'empêtre, bafouille, se corrige, s'enfonce plus encore.

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, s'entête-t-il en tentant de sauver les meubles. C'est juste qu'il faut que je t'avoue que je... J'ai...

Il pince les lèvres, agacé contre lui-même autant que contre la situation, bordel, on dirait un ado prépubère, c'est pathétique !

— Je suis marié ! parvient-il enfin à lâcher.

— Oh !

Marie ne cache pas sa stupéfaction d'abord, sa déconvenue ensuite. Voilà bien un paramètre qu'elle pensait réglé. Ça fait plusieurs années qu'elle croise Jérôme à différentes occasions, lors d'événements théâtraux. Jamais elle ne l'a vu accompagné. Depuis le début des répétitions, lorsqu'il évoque son quotidien, il parle de sa vie au singulier. Pour elle, la question ne se posait même pas : Jérôme était célibataire. Le découvrir en couple, marié de surcroît, la prend complètement au dépourvu.

— Je suis désolé, ajoute-t-il, mal à l'aise.

— Non, non, c'est rien, je comprends, pas de souci, au temps pour moi ! débite-t-elle d'une traite, comme s'il s'agissait d'un simple malentendu.

Le silence s'installe entre eux, lourd, confus, interminable. Marie s'efforce de faire bonne figure, elle se cramponne comme elle peut aux débris de sa dignité piétinée.

— Bon, ben, comme ça, c'est clair ! commente-t-elle d'une voix particulièrement enjouée pour bien montrer que, franchement, ça ne lui pose aucun problème, si elle s'est jetée dans ses bras hier soir c'était juste comme ça, un coup de tête, un verre dans le nez, elle n'a pas réfléchi, bon, voilà, pas de quoi en faire un fromage !

Elle attend, espère que Jérôme va dire un truc, n'importe quoi,

juste occuper l'espace sonore, le temps qu'elle se reprenne. Celui-ci se contente de hocher la tête sans cacher son malaise. En désespoir de cause, elle pose la première question qui lui vient à l'esprit :

— Et ta femme... Elle fait quoi, dans la vie ?

— Elle dort.

C'est sorti tout seul.

— Pardon ?

— Elle dort.

Un instant suspendu dans l'incompréhension de cette singulière réponse. La comédienne fronce les sourcils, elle n'est pas sûre de bien comprendre. Un nouveau silence s'impose, la mettant au supplice... À cette seconde, elle voudrait disparaître de la surface de la Terre.

— Depuis quatre ans, précise-t-il enfin. Elle... elle est dans le coma.

Pour Marie, c'est le coup de grâce. La surprise est telle qu'elle reste sans réaction. Rien ne peut suivre une révélation de cette ampleur. Ces quelques mots portent en eux le poids d'une détresse qui dépasse toutes les autres, une situation sans issue, le deuil de l'espoir.

— Comment... Comment est-ce arrivé ? demande-t-elle avec toute la bienveillance dont elle est capable.

— Un accident, sa voiture a basculé dans un ravin en pleine nuit. Elle est restée là plusieurs heures avant qu'on la trouve. C'était en décembre, les températures étaient négatives... Quand les secours sont arrivés, elle était déjà dans le coma.

— C'est horrible..., murmure-t-elle, sincèrement bouleversée. Je... Je suis vraiment désolée.

— Faut pas. Je veux dire : tu n'y es pour rien. C'est comme ça.

Marie le dévisage, cette fois avec curiosité.

— Ça fait combien de temps, tu m'as dit ?

— Quatre ans.

— Quatre ans ! Mais comment c'est possible ? C'est super long !

— Il y a des gens qui sont restés dans le coma beaucoup plus longtemps que ça, explique Jérôme avec une pointe de fatalisme dans la voix. Ça peut durer dix ans, quinze ans, vingt ans même, parfois. Le coma, c'est une altération partielle ou totale de la conscience. Il y a plusieurs stades de coma. Le problème avec Jeanne, c'est qu'elle est dans un état végétatif. Ça veut dire qu'il n'y a que les facultés primaires de son cerveau qui fonctionnent. Par exemple, elle entend,

mais son cerveau n'arrive plus à traiter le son ni à l'associer à un souvenir.

Marie marque sa compréhension d'un signe du menton.

— Elle s'appelle Jeanne ?

— Oui.

— C'est joli.

C'est tout ce qu'elle trouve à dire. Parce que, quand l'épouse d'un homme qui vous attire est dans le coma depuis quatre ans, la rivalité n'est pas de mise.

— Et... Il est possible qu'elle se réveille un jour ? s'informe-t-elle encore.

— Les probabilités sont devenues très minces, avoue Jérôme avec gravité. Mais on a déjà vu des personnes se réveiller après quinze années de coma. Aux États-Unis, un homme est sorti du coma après dix-neuf ans. Les chercheurs ont conclu à une repousse nerveuse des axones des neurones non détruits dans le cerveau du patient.

— Des quoi ?

— Ça veut dire que certaines parties abîmées du cerveau peuvent se régénérer. En gros, tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir.

Marie hoche pensivement la tête. Ils se réfugient ensuite tous deux dans la contemplation de leurs verres respectifs, chacun perdu dans ses pensées, comme si la dernière phrase de Jérôme faisait office de conclusion. Sans doute parce que, en effet, il n'y a rien à ajouter.

Marie finit par relever les yeux.

— Écoute, je... Je ne savais pas. Sans quoi, je ne me serais jamais permis de...

— Je sais. Ne t'inquiète pas.

Pour la première fois depuis que Jérôme lui a révélé la triste réalité de sa situation, ils se regardent droit dans les yeux. L'espace d'un instant, il a des milliers de choses à lui dire. Entre autres, les émotions qui le déchirent, comme cette culpabilité sournoise qui le guette en permanence, parce que Jeanne, il l'a épousée pour le meilleur et pour le pire et qu'on ne trompe pas une femme plongée dans le coma. Il lui a promis de l'attendre, et cette promesse, il veut la respecter. Son cœur est en deuil. Et puis, il y a ce remords lancinant, celui de n'avoir pas été là pour veiller sur elle et empêcher le drame. Depuis quatre ans, il ne cesse de se répéter qu'il aurait pu éviter le pire. Tant de raisons qui rendent impossible toute histoire

entre lui et une autre femme. Entre lui et Marie.

Sauf que. Il doit le reconnaître, le baiser d'hier l'a ébranlé. Quelque chose s'est réveillé en lui, un trouble qui, pensait-il, avait suivi Jeanne dans son coma. Le souvenir d'une sensation dont la douceur n'a d'égale que l'ivresse.

Un vertige, un frisson, une évidence.

Pour la première fois depuis quatre ans, l'interminable attente du réveil de Jeanne lui apparaît comme une impasse.

— OK, je vais te laisser.

Marie vient de se lever. Elle enfle sa veste tandis qu'il la considère, impuissant, la mâchoire crispée sur tous ces mots qui se dérobent à lui. La comédienne achève de se vêtir, son foulard autour du cou, son portefeuille à la main... Lui ne bouge pas, presque vaincu, déjà résigné. Bientôt seul. Elle fait le tour de la table, se penche, lui présente sa joue. Deux bises à la sauvette, tel un protocole obligatoire. Puis elle se redresse et le regarde avec douceur.

— Tant pis, dit-elle en souriant avec regret. À demain ?

Il aurait pu encore l'arrêter, la retenir, lui dire tout ce qu'il avait sur le cœur...

— À demain.

Jérôme se force à ne pas la regarder partir.

Il reste là encore un moment, dominant la sensation d'être sur le quai d'une gare et de voir passer un train. Un train dans lequel il aurait tant aimé monter.

Avant de partir à son tour, il allume son Smartphone et découvre un appel en absence. Micheline. Jérôme fronce les sourcils : sa belle-mère ne l'appelle pas souvent, et encore plus rarement en soirée. Il écoute aussitôt son message, dont la teneur le laisse dubitatif. Ce doit être en rapport avec l'entrevue que le professeur Goossens a demandée, dont il a été informé dans la matinée... Mais pourquoi Micheline veut-elle lui parler avant ?

Il hésite à rappeler, consulte sa montre, décide finalement de lui envoyer un texto, lui proposant de la voir le lendemain matin, à 9 heures, près du théâtre, juste avant sa répétition.

Une fois le message expédié, il range son téléphone dans sa poche et se lève. Quand il quitte la brasserie, l'expectative de rentrer dans un appartement désert achève de le démoraliser complètement.

## CHAPITRE 7

— Comment voulais-tu que je sois au courant ? s'insurge Charlotte, perdant patience.

— Je sais pas, moi ! la fustige Guillaume. Vous êtes des filles ! Ça vous arrive de parler ensemble, non ?

Charlotte se fige, entre fureur et consternation. Elle s'apprête à répliquer, une diatribe bien sentie sur le sexisme dont il fait preuve, lui dire à quel point il est con, c'est abyssal...

Le dîner avec Nadège et Martin vient de s'achever : un fiasco sur toute la ligne. La soirée avait déjà mal débuté quand, au moment de passer à table, Nadège a annoncé qu'elle était végane. Guillaume était en train de découper une épaule d'agneau dont il n'était pas peu fier. En découvrant que sa serveuse – engagée dans un restaurant dont la carte était composée en grosse majorité de plats de viande – était végétalienne, il s'est senti trahi. L'ambiance s'est fortement rafraîchie, et Charlotte a ramé sec pendant une bonne partie de la soirée pour détendre l'atmosphère.

Elle décide donc de contre-attaquer sur son propre terrain.

— Et toi ? fulmine-t-elle. Te renseigner sur les habitudes alimentaires des gens que tu invites, ça ne t'a pas traversé l'esprit ?

— Franchement ? Si j'avais su qu'elle était végétalienne, je ne l'aurais même pas embauchée !

— Super ! persifle-t-elle, ulcérée. Tu fais dans la discrimination, maintenant !

— Ça n'a rien à voir ! se défend Guillaume. Quand tu vends un produit, tu es censé le connaître, non ? Le connaître et l'apprécier !

— Elle ne le vend pas, elle le sert.

— C'est bon, ne joue pas sur les mots.

Le ton est sec, cassant, presque agressif. Charlotte voit venir le point de rupture, ce moment où Guillaume va lâcher les chiens

de ses humeurs, passer du grognement à la morsure, donner libre cours à cette hargne qui semble ne plus le quitter. Depuis quelque temps, ses colères sont féroces. Il est devenu irascible, vindicatif, violent même parfois. Rien à voir avec l'homme dont elle est tombée amoureuse. Un rien l'agace, ses réactions sont extrêmes. Il n'a plus ni patience ni indulgence. Une simple discussion se transforme très vite en dispute disproportionnée, faisant complètement dégénérer une situation au départ anecdotique.

Elle ne le reconnaît plus.

La jeune femme retient un hoquet d'amertume, serre les dents et ravale ses griefs. Pendant de longues minutes, ils débarrassent la table en silence, passent d'une pièce à l'autre dans un ballet nerveux, se croisent sans se regarder, poursuivant leur querelle à travers un va-et-vient distant et tendu. Au gré de ses allées et venues, Charlotte se repasse les moments critiques de la soirée. Elle a la sensation que tout était prétexte à tensions. Même Nadège a fait de gros efforts pour mettre un peu de légèreté dans la conversation.

— Et sinon, vous êtes ensemble depuis combien de temps ? avait-elle demandé de ce ton badin qu'on emploie pour détendre l'atmosphère.

Charlotte et Guillaume avaient échangé un bref coup d'œil.

— Neuf ans, avait répondu Charlotte en même temps que Guillaume annonçait « huit ans ».

Ils s'étaient tous les deux regardés, attendant que l'autre reconnaisse son erreur. S'était ensuivie une discussion pénible pour savoir qui avait raison, à la suite de quoi Charlotte avait capitulé, consciente du piètre spectacle qu'ils offraient à leurs employés.

Au moment où elle croise Guillaume dans la cuisine, elle est frappée par la tension qui déforme ses traits. Une lourde appréhension la saisit à la gorge. Les choses vont trop loin, elles sont pourtant sans fondement. La colère de Guillaume lui semble injuste et abusive. Elle la comprend d'autant moins que ses arguments sont, à ses yeux, dénués de pertinence.

— Non mais c'était quoi, le but de la soirée, au final ? finit-elle par lâcher, à cran. Faire goûter ta cuisine à Nadège ?

Guillaume passe devant elle sans réagir.

— Parce que je ne vois pas ce qui te met dans cet état...

Guillaume continue de se déplacer dans l'appartement sans

desserrer les dents, Charlotte sur ses talons.

— Tu me réponds ? insiste-t-elle en le suivant. Sérieux, je ne comprends pas pourquoi on s'engueule, là. Tu peux m'expliquer ?

— Putain, mais lâche-moi, bordel ! aboie-t-il en faisant soudain volte-face.

Charlotte sursaute, surprise par le brusque mouvement de Guillaume.

Le cœur dans les talons, elle se concentre pour ne pas exploser à son tour. L'attitude de Guillaume l'écœure. Elle ne comprend toujours pas pourquoi il lui hurle dessus, quelle faute elle a commise, ce qu'elle a fait pour déclencher ce déluge d'agressivité. Elle affronte sa fureur comme elle peut, tente de ne pas flancher, se force à l'affronter sans reculer. Sans baisser les yeux.

— Calme-toi, s'il te plaît ! réplique-t-elle en adoptant volontairement un ton grave et lent malgré sa voix tremblante.

— Je me calmerai quand tu arrêteras de me faire chier ! rugit-il de plus belle.

Puis, se détournant d'elle, il écrase de toutes ses forces son poing sur le mur.

— Merde ! hurle-t-il sans plus aucune retenue.

La jeune femme est livide. Tendue à l'extrême, elle ose à peine respirer.

Ils se tiennent face à face, figés dans leur affrontement. Charlotte se sent pétrifiée, anéantie. Jamais elle n'aurait imaginé devenir ce genre de femme, de celles qui subissent l'aigreur ou le dépit de leur conjoint, quand bien même elles n'y sont pour rien ; de celles sur lesquelles on se permet de passer ses nerfs, juste parce qu'elles sont là, au mauvais endroit au mauvais moment. Elle garde en mémoire les pénibles tensions que son père faisait endurer à sa mère lorsque, à son retour du bureau, après des heures de travail, harassé de fatigue, il ne gérait plus des humeurs qu'il avait contenues toute la journée. Elle se remémore les reproches, les critiques, les plaintes, autant de remontrances dont l'origine ne valait jamais les esclandres qui en découlaient. Elle se souvient surtout du regard qu'elle portait sur son père, puis sur sa mère, se jurant ses grands dieux que personne, jamais, ne la traiterait de cette façon.

Devant elle, Guillaume suinte de colère.

La sonnerie du téléphone de Charlotte retentit soudain dans



la cuisine, douchant leur confrontation sur place. Charlotte reconnaît la mélodie réservée aux appels de sa mère. Elle s'étonne, il n'est pas dans les habitudes de Micheline de l'appeler si tard.

En revanche, appeler au mauvais moment, ça, c'est récurrent !

Elle en profite pour détourner ses yeux, qu'elle sent se remplir de larmes et, bon Dieu ! elle préférerait crever plutôt que d'éclater en sanglots. L'injustice du moment la fait suffoquer, son impuissance à désamorcer les tensions la réduit au silence, elle se sent soudain au bout du rouleau.

Depuis combien de temps n'ont-ils plus partagé un geste tendre, un sourire complice, un baiser volé ? Trop accaparés par le Resto, les services à enchaîner, les commandes à passer, les mises en place, les menus, les réservations – ou plutôt le manque de réservations –, la comptabilité, toute la paperasserie qui leur prend la tête, ils perdent de vue l'essentiel. Quand ils rentrent à la maison le soir, ils sont sur les rotules, plus l'énergie de rien faire, et certainement pas l'amour... À peine une petite étreinte à la sauvette quand elle sent que c'est le moment et qu'elle insiste, quand son cycle sonne le gong du match obligatoire.

Dans la cuisine, le téléphone se tait enfin.

Comment faire un bébé quand on se touche si peu ? Une vague de rancœur déferle dans sa poitrine, qui s'embrase au souffle du souvenir. Il rêvait d'un resto, elle rêvait d'un enfant. Ils se sont promis de réaliser le rêve l'un de l'autre : elle de l'aider à monter son affaire, lui de lui faire un bébé. Elle s'en souvient, il avait ri, lui faisant remarquer que, question investissement, il était gagnant. Pas grave, lui avait-elle rétorqué, parce que tant que l'un de nous deux gagne, l'autre gagne aussi.

Le poison de l'amertume l'envahit avec une violence qui la prend de court.

Comment, en poursuivant leurs rêves, ont-ils pu plonger dans un tel cauchemar ?

Mais alors qu'elle s'apprête à tourner les talons, vite avant de craquer, c'est Guillaume qui, soudain, comme si ses dernières résistances lâchaient prise, pousse une longue plainte rauque, expulsant une peine qui semble émerger du plus profond de lui-même. Surprise, Charlotte reste un instant sans réaction. Elle le regarde se recroqueviller, tête baissée pour dissimuler sa détresse, les traits

crispés en un douloureux rictus.

— Guillaume... Ça va ? murmure-t-elle, sans très bien comprendre ce qui se passe.

Pour toute réponse, Guillaume contient un hoquet qui lui soulève le cœur, avant de vite se ratatiner à nouveau, comme s'il essayait de se cacher. Il se détourne d'ailleurs et s'éloigne, secouant la tête en signe de dénégation, c'est bon, ça va aller, laisse-moi tranquille s'il te plaît.

— Guillaume !

Charlotte lui emboîte le pas, une nouvelle fois. Elle le suit, cherche le contact, le devance pour lui barrer le passage.

— Explique-moi ! l'implore-t-elle en le forçant à s'arrêter.

Guillaume se tend mais n'évite pas le contact.

— On est en train de boire le bouillon, finit-il par lâcher.

Le cœur de Charlotte manque un battement. Elle sait que leur couple traverse une zone de turbulences encore inédite, mais de là à parler de...

— De quoi tu parles ?

— Bordel, Charlotte ! T'es aveugle, ou quoi ? Tu ne vois pas que c'est la fin ? Qu'on n'y arrivera pas ?

— Mais... Pourquoi tu dis ça ? demande-t-elle, catastrophée.

— Parce que c'est la vérité ! Je ne parviens plus à payer les fournisseurs, les salaires, le loyer, le prêt à la banque, le gaz, l'électricité. Je n'y arrive plus. Je dois encore je ne sais combien de centaines d'euros à Delange, qui me fait crédit pour la viande. Je... On est en train de boire la tasse, Charlotte ! Et les clients ne viennent pas. Je ne sais pas pourquoi, ces putains de clients refusent de pousser la porte de ce putain de Resto !

Charlotte se sent tellement soulagée de comprendre qu'il parle du Resto et non de leur couple qu'elle manque d'éclater de rire. Le désarroi de Guillaume et la gravité de ses propos la ramènent vite à une attitude plus soucieuse.

— Ça va si mal que ça ?

Guillaume la dévisage en silence.

— Mais... Comment ça se fait ? demande-t-elle encore. Je veux dire... Pourquoi tu ne m'en as pas parlé ?

— Ça aurait servi à quoi ?

— À tout ! Bon sang, Guillaume, ça fait des semaines que j'ai l'impression que tu veux me quitter, que tu ne m'aimes plus !

Le jeune homme la considère, cette fois interloqué.

— Mais jamais ! Charlotte, enfin ! Je t'aime, tu le sais !

— Ah oui ? Et comment je fais pour le savoir ? Tu me tires la tronche à longueur de journée, on n'arrête pas de s'engueuler pour tout et n'importe quoi, chaque fois que tu me regardes, j'ai la sensation de t'emmerder...

Un bref silence s'installe, durant lequel tous deux lisent dans les yeux de l'autre le soulagement que leur procure cette discussion. Au bout de quelques secondes pourtant, le regard de Charlotte se perd dans les méandres de sa pensée.

— On a besoin de combien pour sortir la tête de l'eau ? s'enquiert-elle soudain.

— Pourquoi tu me demandes ça ?

— Réponds.

Il prend le temps de réfléchir, les yeux levés vers le haut comme s'il décodait une succession de chiffres et de signes.

— Je sais pas, dix mille euros, un truc dans le genre.

Charlotte laisse échapper une grimace à la fois soucieuse et sceptique.

— OK. Je vais demander à papa, décide-t-elle gravement.

Guillaume secoue aussitôt la tête.

— Laisse tomber, je n'ai aucune envie de devoir quoi que ce soit à ton père !

— Ce n'est pas toi qui lui devras quelque chose, c'est moi.

— Raison de plus !

— S'il te plaît, Guillaume, épargne-nous ton orgueil mal placé. On a besoin d'argent, mon père en a, on lui en demande. C'est tout.

Guillaume l'observe sans rien ajouter, le regard préoccupé. Il semble peser le pour et le contre, mais, en vérité, il sait déjà qu'il n'a pas d'autre choix.

Il ouvre la bouche...

Charlotte pose son index sur ses lèvres, le forçant à se taire. Ce geste, à la fois ferme et tendre, le prend de court. Il esquisse un mouvement pour s'y dérober avant de changer d'avis. Il la saisit alors par la taille puis la ramène vivement contre lui, approchant son visage du sien, tandis qu'entre leurs deux bouches l'index de la jeune femme dresse toujours un barrage.

— On n'avait pas un bébé à faire, nous deux ?

Charlotte grimace.

— Ça se pourrait...

— Tu enlèves ton doigt ?

— Quel doigt ?

— Celui-là !

Il le happe du bout des lèvres et fait mine de le mordre. Charlotte le retire précipitamment en éclatant de rire.

À présent que la voie est libre, Guillaume l'embrasse fougueusement.

« LA VIE EST UNE ROSE DONT CHAQUE PÉTALE EST UNE ILLUSION  
ET CHAQUE ÉPINE UNE RÉALITÉ. »

ALFRED DE MUSSET

## CHAPITRE 8

— Désolé pour le retard, vous attendez depuis longtemps ?

À 9 h 30 passées, Micheline poireaute depuis presque une demi-heure.

— Je viens tout juste d'arriver.

Jérôme hèle le garçon, lui demande un café puis s'installe en face d'elle. À cette heure de la matinée, passé le rush du premier service, la brasserie est presque déserte ; quelques habitués traînent au comptoir, un couple de touristes japonais vient de commander une formule petit déjeuner, deux hommes d'affaires réclament l'addition.

— Ça fait un bout de temps qu'on ne s'est pas vus ! remarque Jérôme, sourire contrit aux lèvres.

— On ne se croise même plus à l'hôpital, constate Micheline avec regret.

Elle aurait voulu mettre moins de reproche dans le ton de sa voix. Après tout, Jérôme n'a sans doute pas les mêmes horaires qu'elle... Ne plus le croiser dans les couloirs de l'hôpital ne signifie pas pour autant qu'il ne se rend pas au chevet de Jeanne.

— Oui, je sais ! s'excuse-t-il. Je m'en veux, mais...

Il soupire, son regard se fait fuyant. Le cœur de Micheline se serre dans sa poitrine.

— C'est compliqué en ce moment. Je répète toute la journée, j'ai obtenu le rôle masculin d'une pièce à deux personnages... Autant dire que je suis tout le temps sur scène, et je vous avoue que le soir, en rentrant, je suis rincé.

Le garçon dépose devant lui un café et une carafe d'eau. Jérôme le remercie d'un signe de la tête, soulagé de cette interruption. Il se rend moins souvent auprès de Jeanne en ce moment, c'est un fait. La faute à la vie qui le happe et au temps qui passe. Après la douleur vertigineuse de la terrible nouvelle, l'incrédulité, le déni, la prise

de conscience, le chagrin, la colère, le désespoir, l'espoir fou, le désespoir, la confiance, le désespoir... ne reste qu'une interminable attente qui grignote tout autour d'elle, une sorte de purgatoire infernal, un insoutenable no man's land dans lequel il n'y a rien. On n'y meurt pas, sans doute, mais on n'y vit pas non plus. On se meurt d'attendre un signe, un geste, un souffle, un battement de cils. Qui de toute façon n'arrivent pas. Alors oui, les visites de Jérôme s'espacent de plus en plus, il s'en rend compte.

— Vous allez bien ? demande-t-il à Micheline, et sa sollicitude est sincère.

— On fait aller, comme on dit.

— Et Gilbert ?

Elle ne peut s'empêcher de hausser les épaules.

— En grande forme, se contente-t-elle de répondre.

Il hoche la tête, confirmant l'évidence.

— Vous avez obtenu un premier rôle, alors ? demande-t-elle ensuite. Félicitations !

— Oui ! Enfin ! Il était temps !

— Ça parle de quoi, cette pièce ?

Jérôme lui adresse un signe de connivence.

— De quoi voulez-vous que ça parle ? D'amour, bien entendu !

— Bien entendu, répète-t-elle en hochant la tête.

Micheline sourit. Elle connaît la passion qui unissait sa fille à Jérôme. Jeanne disait souvent que son cœur n'avait commencé à battre que le jour où elle avait rencontré Jérôme. Jérôme disait toujours que le jour où il avait vu Jeanne pour la première fois, son cœur s'était arrêté. Entre eux, ce fut le coup de foudre, le vrai, celui qui n'existe que dans les romans. Celui que les mots ne peuvent décrire. Celui qui ne se raconte ni ne s'explique. Celui qui se vit.

— Et... Vous jouez à partir de quand ? demande encore Micheline.

— On commence dans pile un mois, le vingt-cinq novembre. Et on joue pendant sept semaines !

— Merveilleux ! Jeanne serait tellement fière de vous !

Elle lui décoche un sourire ému, sa réflexion n'a rien de cynique, Jérôme en est touché. Quand il a rencontré Jeanne, son statut de jeune comédien débutant était loin de satisfaire ses parents, il le sait. L'art en général – et le théâtre en particulier – n'occupait qu'une place mineure dans leur emploi du temps comme dans leurs

goûts. Une once de mépris perçait parfois au cours de leurs échanges, dont ni Gilbert ni Micheline n'avaient réellement conscience, un dédain instinctif pour tout ce qui n'appartenait pas, a priori, à leur monde. Des bêtises souvent, des réflexions détournées, une intonation à la limite de l'arrogance, autant de vécilles que Jérôme, avec le temps, avait pris le parti d'ignorer parce que Jeanne, elle, était la première à défendre ses aspirations artistiques, à croire en lui, convaincue qu'un jour il deviendrait un acteur connu et reconnu, de ses pairs autant que du grand public. Étudiante en droit, elle se faisait fort de subvenir à leurs besoins le temps qu'il trouve la voie du succès. Et puis, en attendant ses premières plaidoiries, il y avait toujours l'argent de papa. Cette idée plaisait à Jeanne, entretenir son mari comme son père avait entretenu sa mère, sauf que cette fois les tâches seraient partagées. Elle y croyait, lui aussi, et lorsqu'il serait célèbre elle paraderait à son bras lors des cocktails, avant-premières et autres remises de prix, rayonnante sous les flashes des photographes.

Jérôme chasse le souvenir de ces projets moribonds. Comme si ses rêves de gloire s'étaient endormis avec Jeanne.

Micheline, elle, rassemble ses idées pour aborder la véritable raison de leur entrevue.

— À propos de Jeanne, justement...

Le jeune homme vide sa tasse d'une traite, histoire de se donner une contenance. Nous y voilà.

— Oui ?

— Le professeur Goossens a demandé à nous voir.

— Je sais, sa secrétaire m'a laissé un message. Demain matin, 10 heures, c'est ça ?

Micheline acquiesce, elle prend une large inspiration et se lance.

— Je pense – enfin, j'en suis même persuadée ! – qu'il veut à nouveau remettre la question de l'acharnement thérapeutique à l'ordre du jour.

— Vous croyez ?

— Oui.

Le regard de Jérôme s'attarde sur Micheline.

— Et après ? demande-t-il d'un ton égal. Il n'a pas le droit de débrancher Jeanne sans notre consentement.

— Justement...

Micheline pousse un profond soupir avant de poursuivre :



— Gilbert commence à se ranger à l'avis de Goossens.

Jérôme fronce les sourcils.

— Pardon ?

— Il... Il croit de moins en moins à un possible réveil. Il pense qu'il n'y a plus d'espoir. Que Jeanne ne reviendra jamais parmi nous.

Elle marque une courte pause avant d'ajouter avec une douloureuse gravité :

— Il veut la débrancher.

Sa dernière phrase se perd dans un sanglot contenu : malgré tous ses efforts, l'émotion la submerge. Elle déglutit, cherchant à se donner du temps pour se reprendre. De son côté, Jérôme l'observe. Il a visiblement du mal à intégrer cette information.

— Gilbert veut débrancher Jeanne ? répète-t-il, abasourdi.

— En tout cas, si le professeur Goossens remet le sujet sur le tapis, il n'a plus l'intention de s'y opposer.

Jérôme n'en revient pas. Gilbert ne peut pas vouloir une chose pareille ! Il aime sa fille, profondément, le jeune homme n'en doute pas un seul instant. Sans compter que, de la part d'un fervent catholique tel que son beau-père, ce revirement est surprenant. Jérôme a d'ailleurs du mal à intégrer la conséquence de cette sentence, celle de condamner Jeanne à une mort cette fois définitive. Enfin si, il la conçoit, de manière théorique, c'est juste que...

— Pourquoi tout à coup ? demande-t-il soudain, comme si c'était là le point crucial de cette affaire. Pourquoi change-t-il d'avis maintenant ?

Micheline hausse les épaules en signe d'ignorance, comme si les décisions de Gilbert étaient par définition insondables.

— Je n'en sais rien, répond-elle en balayant la question d'un geste de la main. Mais de toute façon, l'important, c'est de faire bloc ! Gilbert ne peut pas toujours tout décider tout seul. Si Charlotte, toi et moi sommes d'accord pour maintenir Jeanne en vie, il ne pourra pas nous en empêcher.

Jérôme la dévisage avec surprise. C'est la première fois qu'il la voit s'opposer à son mari. Micheline est l'image même de l'épouse soumise, dans toute l'ampleur du cliché. Jeanne en parlait parfois avec un certain dédain, une condescendance un peu lasse avec, dans ses propos, une charge de férocité comme seul le jugement d'un enfant à l'égard de ses parents peut en comporter. Elle disait que sa mère

n'avait jamais rien accompli de grand, ni de beau, ni même de simplement utile, hormis faire des gosses, les nourrir, les élever, s'occuper de son mari, entretenir sa maison.

« C'est déjà pas mal ! » lui avait fait remarquer Jérôme, plus indulgent.

Il se rappelle le dépit de Jeanne, celui de porter sur sa propre mère un regard dépourvu d'admiration.

« Tu savais qu'elle souffre d'insuffisance cardiaque ? » lui avait-elle déclaré un jour, comme si elle portait une accusation.

Jérôme avait avoué son ignorance.

« En gros, son cœur est paresseux ! avait-elle expliqué. Il ne pompe pas assez de sang pour répondre aux besoins de son organisme. Elle doit prendre des médicaments pour réguler tout ça. »

Puis elle avait répété dans un murmure :

« Son cœur est paresseux. Ça veut tout dire, non ? »

Jérôme avait tenté de minimiser le côté dramatique de l'information.

« Elle n'y peut rien...

— Je ne sais même pas qui elle est vraiment, avait continué Jeanne, vindicative. Depuis toujours, elle nous inculque ce qui est bien, ce qui est mal, ce qu'il faut faire ou ne pas faire... Mais je crois qu'elle ne nous a jamais dit ce qu'elle pensait vraiment, ses idéaux, ce qu'elle aime, ce qui la dégoûte, ce pour quoi elle se damnerait. »

Elle s'était alors figée, soudain révoltée.

« Peut-être qu'elle est incapable de se damner ! Pour se damner, il faut avoir une âme ! Est-ce que ma mère a une âme ? »

Elle avait réfléchi quelques secondes avant de conclure :

« En fait, ma mère, c'est juste un corps. Un corps au service des autres. Un corps que mon père utilise pour assouvir ses besoins, si ça leur arrive encore. Un corps qui a servi à porter ses enfants. Un corps utile. Un corps qui ne sent rien, qui n'exprime rien. Juste un corps.

— Tu es dure ! » lui avait fait remarquer Jérôme.

La jeune femme avait tourné vers lui un regard chargé d'ironie.

« Ne la plains pas trop ! » avait-elle lâché.

Puis, alors que Jérôme la dévisageait sans comprendre, elle avait ajouté :

« Elle cache bien son jeu ! »

Intrigué, Jérôme avait cherché à en savoir plus, mais Jeanne s'était dérobée à ses questions. Puis elle avait esquissé un sourire à la fois amer et fataliste et...

— Jérôme ? lui dit le visage de Jeanne avec la voix de Micheline.

Jérôme sursaute et revient à lui. Devant lui, sa belle-mère l'interroge des yeux.

— Pardon ? lui demande-t-il, surpris.

— Je peux compter sur toi, n'est-ce pas ? répète-t-elle en dardant sur lui un regard suspicieux.

— Oui, bien sûr ! s'exclame-t-il avec une véhémence un peu théâtrale. C'est juste que...

Il s'interrompt. Ses yeux se lèvent au-dessus de la tête de sa belle-mère, de toute évidence attirés par quelque chose... Ou par quelqu'un.

— Bonjour...

Une voix féminine résonne dans le dos de Micheline, la forçant à se retourner. Elle découvre en effet une jeune femme qu'elle ne connaît pas, contrairement à Jérôme, qui se lève pour l'accueillir.

— Salut, Marie !

Il l'embrasse sur chaque joue, puis il fait les présentations :

— Micheline, je vous présente Marie, ma partenaire...

La jeune femme la salue d'un hochement de tête.

— ... de théâtre ! précise Jérôme.

— Enchantée, répond Micheline.

Elle s'attend à ce que Jérôme la présente en retour, sauf qu'il ne le fait pas, déjà il reporte son attention sur Marie, lui demande comment elle va. Ça va bien, lui répond-elle avec chaleur, merci, et toi ?

— Je suis la belle-mère de Jérôme, ajoute Micheline en toisant la jeune femme d'un œil souverain.

Une demi-seconde suspendue, figée par la surprise. Jérôme et Marie échangent un regard, Marie se trouble, revient sur Micheline, se force à lui sourire.

— Ravie de faire votre connaissance, lui assure-t-elle d'une voix que Micheline juge trop affectée.

— Moi de même, réplique-t-elle avec une soudaine froideur.

## CHAPITRE 9

Gilbert referme doucement la porte derrière lui. Il s'avance de quelques pas vers le centre de la pièce, retenant son souffle comme s'il cherchait à dissimuler sa présence. La chambre baigne dans une semi-pénombre, ses yeux mettent un bref instant à s'y accoutumer. Il discerne à présent le lit d'hôpital, modèle dernier cri, dont la structure métallique est surmontée d'une potence munie de son triangle de soutien. On se demande bien à quoi il sert. Gilbert déglutit avec difficulté puis rassemble son courage. Lorsqu'il se remet en marche, il serre instinctivement les poings, comme pour endiguer la tension qui contracte ses muscles.

Parvenu au pied du lit, il contemple la forme inerte qui y est allongée. Sa gorge s'assèche, ses boyaux se nouent. Malgré le masque du respirateur et quelques mèches de cheveux qui lui mangent une partie de la figure, il savoure la douceur qui se dégage de ce visage si familier. Son cœur se serre dans sa poitrine. On la croirait assoupie. Il retrouve en filigrane la frimousse d'une petite fille qu'il prenait plaisir à contempler pendant qu'elle dormait. Mû par son souvenir, il s'approche d'elle et s'assoit d'une fesse sur le matelas, sans cesser de la regarder. Gilbert fouille dans sa mémoire, à la recherche d'autres réminiscences. Les images qui s'imposent à lui sont souvent celles d'une enfant endormie, pelotonnée dans son lit, qu'il venait embrasser au retour du travail. En semaine, il voyait peu ses filles. Il partait tôt le matin, elles dormaient encore. Il revenait tard le soir, elles dormaient déjà.

Les choses n'ont pas tellement changé, finalement.

Sauf qu'avant, il avait peur de la réveiller.

Il restait quelques minutes, assis sur le lit, osant à peine la toucher, avant de quitter la chambre sur la pointe des pieds.

À présent, Gilbert ne sait plus trop quoi faire. Micheline ne cesse

de lui répéter qu'il faut lui parler, mais c'est au-dessus de ses forces. Parler dans le vide, ce n'est pas son truc, il trouve ça ridicule, il n'y croit pas. C'est comme s'il parlait tout seul, ça n'a pas de sens. Ça, Micheline ne veut pas le comprendre. Normal, lui dit-il, toi tu as l'habitude de parler toute seule.

Micheline ignore ses sarcasmes. Elle se contente de le juger, ça ne l'étonne pas, tiens, il ne veut pas faire d'effort, il ne pense qu'à lui, comme toujours.

À cela, Gilbert rétorque que si c'était vraiment efficace, ça se saurait, depuis quatre ans qu'elle fait la conversation à Jeanne, et d'ailleurs de quoi parle-t-elle comme ça, à longueur de temps ?

De choses et d'autres, répond Micheline, patiente. Des détails, des anecdotes, des nouvelles des uns et des autres. De la vie qui continue malgré tout.

Gilbert objecte qu'elle perd son temps. La preuve que ça ne sert à rien de monologuer dans le vide, c'est que Jeanne aurait dû réagir depuis longtemps, au moins pour lui dire de la fermer.

Micheline réplique en haussant les épaules. Oh oui, c'est malin, sois méchant avec ça.

Gilbert soupire, se détourne, abandonne le débat. Ça ne sert à rien.

Aujourd'hui pourtant, seul face à sa fille, il cherche un truc à lui dire, c'est important, il le sent, il faut qu'il lui parle, qu'il trouve les mots, qu'il exprime ce qu'il ressent, les regrets, la douleur. L'amour aussi.

Et puis la décision qu'il a prise.

Lui demander pardon. Pas pour ce qu'il s'apprête à faire, mais pour ce qu'il a fait. Ces années durant lesquelles il a été incapable de la prendre, cette foutue décision. Accroché comme une larve à l'espoir ténu d'un réveil hypothétique.

Gilbert cherche l'inspiration, regarde autour de lui. Ses yeux balaient la pièce, comme s'il la découvrait pour la première fois. Une chambre aseptisée, sans âme. Murs vert pâle, délavés, vides ; la fenêtre, une ouverture striée des lamelles grises d'un store fonctionnel en plastique ; le fauteuil, gris lui aussi, en plastique lui aussi, moche lui aussi ; une chaise posée contre le mur, on se demande ce qu'elle fait là ; la table de nuit, froide, pratique. Commode. Le lit enfin, flanqué d'appareils, ça clignote, ça bipe, ça ronronne, respirateur, monitoring, écran, graphiques...

Des machines qui maintiennent Jeanne en vie.

Des machines plus vivantes que Jeanne.

Il revient à elle. Ouvre la bouche, prêt à se lancer. Les mots se dérobent, les sons se bloquent dans sa gorge. Bordel de Dieu, ça lui tape sur les nerfs, tout ce silence, ce vide, cette inertie. Et puis on n'y voit rien, avec ce store baissé en plein milieu de la journée, tu parles que ça ne donne pas envie de se réveiller.

Gilbert se lève, agacé, se dirige vers la fenêtre et tire sur le cordon, faisant remonter le store. Une lumière grise se déverse dans la chambre, qu'elle éclaire d'un jour morose, ciel bas, horizon bouché. Il contemple le paysage quelques instants, le parking en contrebas, les immeubles un peu plus loin, c'est gris, c'est laid... Puis il se retourne vers Jeanne.

Elle n'a pas bougé.

Il se sent soudain vidé de toute énergie. Il ne sait pas quoi lui dire, il ne sait même pas ce qu'il fait là. C'est d'autant plus exaspérant qu'il a une tonne de boulot en ce moment, des rendez-vous dans les moindres recoins de son planning, des réunions, des déjeuners, des études de marché à comparer, des contrats à valider, des graphiques à analyser.

Gilbert s'éloigne de la fenêtre et revient près du lit. Il regarde Jeanne, ouvre une nouvelle fois la bouche, s'apprête à lui parler, quelques mots seulement, juste lui dire qu'il est désolé et qu'il l'aime...

Le silence qui règne dans la chambre se fait dense, presque compact. Assourdissant, en fait. Tellement envahissant qu'il ne laisse aucune place aux mots, pas même aux soupirs. Gilbert serre les dents. En vérité, la seule chose qu'il a envie de faire, là, maintenant, c'est hurler un bon coup, pousser un cri à réveiller les morts, empoigner sa fille, la secouer dans tous les sens pour qu'elle bouge enfin, qu'elle cesse de jouer les belles endormies, qu'elle arrête de les faire culpabiliser parce qu'ils veulent qu'elle vive, ils veulent qu'elle meure, parce qu'ils viennent la voir, parce qu'ils ne viennent pas la voir...

Le cœur en miettes, Gilbert regarde Jeanne sans bouger, les bras ballants, muet comme une carpe.

Elle dort.

Alors il se détourne, rejoint la porte en quelques pas, la démarche pressée, et quitte la pièce sans un regard en arrière. Ce n'est qu'une

fois dans le couloir qu'il aspire une grande bouffée d'air, réalisant du même coup qu'il retient sa respiration depuis qu'il s'est éloigné de la fenêtre.

L'urgence maintenant est de quitter l'hôpital. Il s'engouffre dans l'ascenseur, qui, quelle chance, ouvre ses portes sitôt le bouton d'appel enfoncé. Descend huit étages en un rien de temps. Se hâte dans les couloirs pour rejoindre la sortie.

Il faut qu'il sorte de là.

Il zigzague parmi les gens, les patients, dont certains se baladent avec leurs intraveineuses, trimballant leur pied à perfusion comme on promène un chien, vêtus d'une chemise à l'effigie de l'hôpital, fendue dans le dos, ça le dégoûte. Il suit la ligne rouge qui indique le chemin de la sortie, presse encore le pas, voit enfin les portes, se domine pour ne pas courir...

Voilà, il est dehors. Alors seulement il ralentit, avance de façon plus maîtrisée, retrouve peu à peu sa démarche assurée, son allure martiale, son maintien compassé. Il se dirige vers le parking, coupe à travers les rangées de voitures stationnées, fouille dans ses poches à la recherche de ses clés. Les trouve. Les brandit en direction de son véhicule et appuie sur le bouton de déverrouillage. La voiture lui répond par un bref signal sonore accompagné de deux appels de phares, comme si elle se réjouissait de son retour.

En parcourant les derniers mètres qui le séparent de son Audi, il passe devant un véhicule et remarque la présence de la conductrice installée derrière son volant. La chose ne l'aurait pas perturbé si le visage de cette femme ne lui était vaguement familier. La mèche rose délavée au milieu de sa chevelure châtain clair s'imprime dans son esprit. Sur le moment même, il n'y prête pas vraiment attention, quelqu'un qui attend dans son véhicule sur le parking d'un hôpital, c'est banal, pas de quoi se poser des questions. Il rejoint sa voiture, pénètre dans l'habitacle, met le contact, manœuvre pour s'extraire de sa place de stationnement avant de suivre le tracé indiqué sur le macadam pour sortir du site hospitalier.

Ce n'est qu'après avoir quitté le parking que les traits de cette femme s'imposent à son esprit. Oui, il la reconnaît, maintenant, il se disait bien qu'il l'avait déjà vue quelque part. Il s'agit de... Comment s'appelle-t-elle ? Mme Houart. Oui, c'est ça, Brigitte Houart, cette employée qu'il a licenciée il y a deux jours !

Gilbert fronce les sourcils. Que faisait-elle là, comme si elle attendait quelqu'un, à quelques mètres de sa voiture à lui ? Est-ce une coïncidence ? Si c'en est une, elle est troublante.

Instinctivement, il jette un œil dans son rétroviseur. Quelques véhicules le suivent, mais aucun ne ressemble à celui de son ancienne employée.

Gilbert secoue la tête. Il se fait des idées. Puis il reporte son attention sur la route et prend la direction de son bureau.



## CHAPITRE 10

Treize heures, service du midi. Dans la salle du Resto, quelques tables seulement sont occupées. Lorsque la porte d'entrée fait tinter le carillon d'ouverture, Charlotte se tourne vers le vestibule, pleine d'espoir. Des clients !

— Ben maman, qu'est-ce que tu fais là ? s'étonne-t-elle en découvrant Micheline.

— Je suis venue manger un petit bout, répond celle-ci sur le ton de l'évidence.

— Tu as réservé ?

Micheline est prise au dépourvu.

— Heu... Non. Je dois réserver pour venir manger dans le restaurant de ma fille ?

Charlotte maîtrise un soupir impatient.

— C'est pas la question, maman ! C'est juste que je n'ai pas de table libre pour l'instant.

Micheline embrasse la salle d'un coup d'œil sceptique.

— Et celles-là ? demande-t-elle en désignant trois tables disponibles.

— Ce sont des tables de quatre personnes. Et la petite, là, est déjà réservée.

— Bon. Ce n'est pas grave. J'attendrai.

La jeune femme s'apprête à répliquer, hésite, capitule.

— OK, installe-toi au bar.

Elle guide sa mère jusqu'au comptoir, lui indique un tabouret avant de disparaître dans la cuisine. Docile, Micheline tente de s'asseoir. Elle doit s'y reprendre à plusieurs reprises, le siège lui arrive au bassin, la forçant à se hisser sur la pointe des pieds. Elle y parvient finalement puis elle reste là, sagement, n'osant plus bouger de peur de tomber.

— Vous voulez boire quelque chose ? lui demande Nadège en passant devant elle.

— Une eau pétillante, merci.

Nadège hoche la tête, se faufile derrière le bar et prépare la consommation.

— Ça marche, le Resto ? demande Micheline en désignant la salle d'un mouvement de menton.

Nadège esquisse une moue dubitative.

— Le midi, ça va encore. Le soir, en revanche...

— Il n'y a pas beaucoup de clients ?

— Disons qu'on pourrait faire mieux.

Micheline intègre l'information en hochant lentement la tête, songeuse.

— Je suis la maman de Charlotte, précise-t-elle soudain, comme pour justifier la nature de ses questions.

— Je sais, oui. Vous ne pouvez pas le cacher.

— Ah bon ? Vous trouvez qu'on se ressemble ?

— Vous avez un air de famille, c'est indéniable.

Nadège revisse la capsule d'une bouteille de Perrier qu'elle range dans le frigo, sous le bar.

— C'est étonnant, remarque Micheline. On dit toujours que Charlotte est le portrait craché de son père, et que Jeanne me ressemble comme deux gouttes d'eau. Enfin, physiquement, s'entend. Parce que du point de vue du caractère, c'est plutôt l'inverse !

— Jeanne ? demande Nadège en posant le verre d'eau pétillante devant Micheline.

— Ma fille cadette. La sœur de Charlotte.

— Ah bon. J'ignorais que Charlotte avait une sœur.

Sur ce, elle déserte le comptoir et se dirige vers une table qu'elle commence à débarrasser, sous le regard interloqué de Micheline.

Les derniers clients quittent le Resto. Micheline achève des champignons farcis dont elle s'est délectée. Nadège débarrasse son couvert, Charlotte prend place en face d'elle.

— Tu féliciteras Guillaume, c'était délicieux. Dis-lui qu'il peut avantageusement remplacer les champignons à farcir par des cèpes des pins. C'est un peu plus cher, mais ça vaut le coup ! D'autant que cet été leur a été profitable : fortes canicules et orages violents, il y en

a plein les marchés ! Je peux même lui indiquer les endroits où il a le plus de chances d'en trouver.

— Tiens, tu vas encore aux champignons ? s'enquiert Charlotte. Tu te rappelles, quand Jeanne et moi étions petites, on y allait tous les dimanches en saison.

Micheline ébauche un sourire un peu nostalgique.

— Ça fait bien longtemps que je n'y suis plus retournée...

— Les champignons rouges à pois blancs, tu te souviens ? Comme dans les dessins animés... Ça s'appelait comment, déjà ?

— Des amanites tue-mouches ! Très toxiques !

— Tu avais raconté que ça provoquait des troubles digestifs qui se manifestaient par un état d'ivresse suivi d'un profond sommeil. Du coup, moi, je visualisais des mouches complètement bourrées !

Mère et fille rient à l'évocation de ce souvenir.

— Pourquoi tu n'y vas plus ? demande encore Charlotte. Tu adorais ça ! Tu les connaissais tous, les comestibles, les toxiques, les mortels... Ça me fascinait !

Micheline hausse les épaules.

— Je n'ai plus beaucoup de temps depuis que...

Elle achève sa phrase par un bref soupir avant d'enchaîner :

— Et puis, j'en ferais quoi, de ces champignons ? Ton père ne les aime pas. Vous, vous adoriez les omelettes aux champignons, c'était un plaisir de vous les cuisiner. Aujourd'hui, ce serait du gâchis.

Charlotte esquisse une moue fataliste, entre regret et désolation. Elles se donnent ensuite quelques nouvelles. Micheline s'inquiète de la bonne marche du Resto, Charlotte évoque à demi-mot leurs difficultés, passagères elle en est certaine.

— Je dirai à Bernadette de venir manger, lui promet sa mère, comme si c'était la solution à tous leurs soucis.

— Bernadette ?

— Mais oui, tu sais bien, ma voisine, celle d'en face, avec qui je prends le thé de temps en temps.

La jeune femme acquiesce, le sourire indulgent.

— Et toi ? demande-t-elle ensuite. Tu vas bien ? Rien de neuf du côté de Jeanne ?

— J'allais t'en parler.

Micheline lui lance un regard appuyé. Nadège passe derrière elle, elle attend que la serveuse s'éloigne avant de poursuivre. Elle résume

ensuite la situation, ses craintes, la défection de Gilbert.

Charlotte tombe des nues, son père ne peut pas vouloir une chose pareille, Micheline a dû mal comprendre !

— Détrompe-toi, ma chérie, il a été très clair ; il dit qu'il n'y a plus d'espoir et que, de toute façon, même si elle se réveillait, ce ne serait plus qu'un légume.

Charlotte fronce les sourcils et reste songeuse quelques instants.

— Et Jérôme, il en dit quoi ? demande-t-elle ensuite.

— Je l'ai vu ce matin. Il...

Micheline marque une courte hésitation.

— Il s'y oppose, bien sûr ! C'est inconcevable pour lui de débrancher Jeanne. Enfin, quoi ? Nous n'avons pas fait tout ça pour rien ! Tu as vu ta sœur, récemment ?

— J'y suis allée la semaine dernière.

— Comment tu la trouves ?

La jeune femme pousse un soupir indécis.

— Bien ! répond-elle sans grande conviction. Je veux dire... Aussi bien que possible dans ces circonstances.

Charlotte triture un morceau de pain posé devant elle, mal à l'aise : elle va de plus en plus rarement à l'hôpital, elle le sait. La faute au temps qui lui manque, sans doute plus que sa sœur. Au bout de tant de mois, on finit par s'habituer à l'absence. Le relief des souvenirs s'estompe, comme si, en passant, le temps délavait leurs couleurs et leurs contrastes. Ne restent que les moments anodins, ceux qui se répètent en boucle, on dirait que la mémoire radote : la douceur du visage de Jeanne, leurs jeux, leurs fous rires, leurs mensonges quand elles faisaient bloc contre leur père. Même leurs querelles perdent peu à peu de leur gravité. Pourtant il y en a eu, des disputes ! Peut-être même plus que de bons moments. Des pleurs, des grincements de dents, des menaces, des envies de meurtre. Tant de haine qui se déversait au détour d'une délation, d'une injure ou d'un chantage. Charlotte n'a pas oublié, c'est juste que les couleurs finissent par s'estomper, les bruits s'atténuent, la rancœur disparaît. Et le présent se transforme finalement en passé.

— C'est toujours la même chose, avec ton père ! poursuit Micheline de sa voix qui tremble légèrement. Il ne pense qu'à lui. Et tout le monde doit obéir. Mais si nous faisons bloc, Jérôme, toi et moi...

Charlotte ne réagit pas. Elle se contente de garder le silence, observant sa mère à la dérobée. Micheline est tirée à quatre épingles, comme toujours. Son chemisier boutonné jusqu'au col, parfaitement repassé, pas une tache, pas un seul faux pli. Son chignon dont on peut dire qu'il frôle la perfection, son maquillage toujours le même, d'une régularité à toute épreuve, comment fait-elle pour reproduire chaque matin les mêmes effets ? Sa peau fardée, dont le duvet blanc évoque une fine barbe nuageuse. Un peu d'ombre sur les paupières, une touche de mascara. Rien sur les lèvres. Charlotte se demande si sa mère se réveille comme ça le matin. Elle ne parvient pas à l'imaginer au saut du lit, les traits et les cheveux défaits. Fouille dans sa mémoire : l'a-t-elle jamais vue négligée, ou ne fût-ce que démaquillée ? Même petite, elle ne se souvient pas de l'avoir surprise au naturel.

— Il est temps qu'il comprenne que le monde ne tourne pas toujours autour de lui, continue Micheline comme pour se convaincre du bien-fondé de sa rébellion. Il faut qu'il apprenne à tenir compte des opinions des autres !

Charlotte acquiesce distraitement sans cesser de scruter sa mère. Elle entend la panique qui sourd dans ses propos. Micheline semble ne pas savoir quoi faire de cette révolte qui l'assaille et l'encombre, objet étranger qu'elle manipule avec maladresse. Jamais elle ne s'est opposée à son mari. À l'instar de son maquillage et de son chignon, rien n'est jamais venu perturber la parfaite mécanique de son couple. L'un était fait pour diriger, l'autre pour obéir. L'un pour rapporter de l'argent, l'autre pour le dépenser. L'un pour partir, l'autre pour rester. L'un pour parler, l'autre pour se taire. Et soudain la jeune femme comprend l'effroi de sa mère, le gouffre qu'elle voit s'ouvrir sous ses pieds à la seule pensée de laisser partir sa fille, la désolation qui la guette, l'angoisse de voir disparaître la seule occupation qui comble encore son existence.

Depuis quatre ans, la vie de Micheline tourne autour de l'absence de Jeanne.

Parce que le vide de l'une remplit le néant de l'autre.

— Tu devrais en parler à ton père, poursuit Micheline, qui n'a pas cessé de se plaindre. Je suis sûre que si ça vient de toi, il prendra le temps de réfléchir. Moi, c'est peine perdue, je crois qu'il n'entend même plus ce que je dis. Tu m'écoutes, ma chérie ?

— Oui, bien sûr, je t'écoute.

— Tu veux bien essayer de le raisonner ?

L'espace d'un instant, le désir de bébé de Charlotte lui tord le cœur. Elle aimerait tant pouvoir annoncer une grossesse à sa mère ! Détourner son attention pour qu'elle s'intéresse à quelqu'un d'autre qu'à sa sœur. Jeanne occupe une place particulière dans le cœur de Micheline.

Il en a toujours été ainsi.

Charlotte le sait, Micheline a un faible pour sa cadette. Depuis leur plus tendre enfance. Elle s'en défend, mais non, quelle idée, je vous aime exactement pareil l'une et l'autre !

Elle ment.

Leur mère n'a jamais réussi à cacher sa préférence pour sa plus jeune fille. Jeanne lui ressemble comme deux gouttes d'eau, elle est son portrait craché, le reflet de sa jeunesse. Sauf qu'elle a le tempérament de son père. Elle est celle que Micheline aurait voulu être. Son prolongement. En mieux. Celle qu'elle aurait pu devenir si elle avait eu un peu plus de cran.

Alors que Charlotte...

Charlotte ressemble à son père. Elle a ses traits réguliers, légèrement anguleux, les yeux noisette au regard perçant, la bouche fine aux lèvres presque inexistantes. Élançée comme il l'était dans sa jeunesse, elle n'a rien pris des rondeurs de sa mère. Aujourd'hui, la silhouette de Gilbert s'est sérieusement empâtée, une quinzaine de kilos supplémentaires dus à sa vie de sédentaire, passée assis derrière son bureau, dans sa voiture ou à une table de restaurant. Mais à l'époque, c'était un jeune homme mince au profil longiligne.

Est-ce à cause de cette ressemblance que sa mère l'aime moins ?

Charlotte a tendance à le penser. Elle en a beaucoup souffert durant son adolescence, période critique au cours de laquelle la différence de traitement entre sa sœur et elle lui est apparue évidente. Elle a le physique de son père, mais le tempérament de sa mère. Trop raisonnable, trop empathique. Micheline prend le temps de réfléchir à chaque acte qu'elle pose, chaque parole qu'elle profère. En toutes circonstances, elle analyse la situation avant de peser le pour et le contre des réactions qui s'offrent à elle.

Tout le contraire de Gilbert.

Jamais elle n'agit à l'instinct, elle en est incapable. Jeanne lui a

souvent reproché ce tempérament sage et mesuré qui anéantit toute spontanéité et provoque souvent plus d'agacement que de reconnaissance.

Charlotte, quant à elle, se bat avec ses démons. Marquée des traits de son père, elle a hérité de l'exaspérante prudence de sa mère. C'est donc malgré elle que, afin de se démarquer de Gilbert, elle a redoublé de prévenance et de gentillesse à l'égard de Micheline, comme si elle cherchait à lui fournir la preuve que, hormis ce physique dont elle n'était pas responsable, elle n'avait rien en commun avec lui. Peine perdue. Micheline lui était reconnaissante de ses attentions, bien sûr, d'autant que Jeanne, avec son tempérament de feu, s'en montrait avare. Malgré tout, le regard de Micheline n'a jamais été aussi tendre, fier et brillant que lorsqu'il se posait sur Jeanne.

Alors si, aujourd'hui, elle pouvait enfin lui annoncer une bonne nouvelle... Ce serait merveilleux, un peu comme si la vie prenait le pas sur la mort. Comme si elle lui damait le pion, inversant la spirale que le destin de Jeanne a imposée à leurs vies.

Voilà quatre ans que l'ombre de sa sœur plane sur eux. Comme s'ils n'avaient plus le droit de vivre « pour de vrai » tant qu'elle-même était morte « pour de faux ».

Peut-être faut-il affronter la mort en face pour permettre à la vie de s'imposer enfin ?

Charlotte se rend à l'évidence : ce n'est pas à son père qu'elle doit faire entendre raison. C'est à sa mère.

Et puis...

Sans se l'avouer, elle a d'autres sujets à aborder avec son père en ce moment et, vu les circonstances, il ne serait pas judicieux de s'opposer à lui.

— Écoute, maman...

— Oui ?

— Peut-être qu'il faudrait en parler entre nous, justement ? se lance-t-elle en prenant son courage à deux mains. Tu sais, ça fait un bon bout de temps qu'il n'y a aucune évolution et que Jeanne...

Elle s'interrompt, observe le visage surpris de Micheline, pousse alors un ostensible soupir.

— Enfin, maman, tu le vois bien, non ? Les chances qu'elle se réveille un jour et qu'elle reprenne une existence décente sont quasi nulles !

Les traits de Micheline se figent, se crispent, s'affaissent.

— Pourquoi dis-tu ça ?

— Parce que c'est vrai ! Regarde les choses en face, ça peut encore durer des années comme ça ! Des années durant lesquelles on va s'accrocher à un vague espoir auquel on ne croit même plus !

— Moi, j'y crois, s'entête Micheline d'une voix sans timbre.

Charlotte tend la main vers celle de sa mère pour établir un contact plus intime, mais celle-ci se dérobe à l'étreinte, dans un mouvement de rejet instinctif.

— Maman... On discute, là. Je ne dis pas que je n'y crois plus, mais...

Micheline l'arrête d'un geste de la main.

— Tu es bien comme ton père, murmure-t-elle, amère.

— Pour quelle raison veux-tu absolument la maintenir en vie ? lui demande Charlotte sans relever sa remarque. Ou plutôt, la vraie question serait : pour *qui* veux-tu la maintenir en vie ? Pour elle ou pour toi ?

Sa mère la dévisage à son tour. Elle ouvre la bouche, s'apprête à répondre, semble renoncer.

— Tu ne peux pas comprendre, tu n'as pas d'enfants, se contente-t-elle de murmurer.

Charlotte encaisse l'uppercut en plein cœur. Sonnée, elle se détourne pour cacher sa détresse, réprime un rictus déchiré, se reprend, affronte à nouveau sa mère. Elle ne lui a jamais confié son désir de maternité, par superstition, parce qu'elle veut lui en faire la surprise, parce que c'est intime, parce que c'est un rêve que l'on couve à l'abri des conseils des autres. Charlotte met de longues secondes à réagir.

— Ce que je comprends, en revanche, c'est que tu t'accroches à une illusion.

Micheline garde les yeux baissés, la mâchoire crispée sur sa douleur.

— Il faut la laisser partir, maman, murmure encore Charlotte.

— Je ne peux pas, concède sa mère dans un sanglot.

— Il le faut ! Elle est déjà partie. Il y a quatre ans. Tu ne fais que retenir un corps qui n'a plus aucune utilité. Et qui a le droit, lui aussi, de trouver le repos.

Cette dernière phrase semble susciter un écho. Charlotte tente



encore de lui prendre la main. Cette fois, Micheline ne se dérobe pas, mais sans vraiment répondre à son étreinte.

— Et puis, je suis là, moi..., ajoute-t-elle avec douceur.

Micheline soupire. Elle relève enfin la tête pour affronter le regard de sa fille. Encouragée, Charlotte lui sourit, même si ce sourire lui arrache la peau des lèvres.

— Personne ne te demande de prendre une décision maintenant, conclut-elle dans un souffle. Mais moi, je veux que tu y réfléchisses et que tu te poses les bonnes questions. Réellement. Te demander par exemple si, depuis quatre ans, tout le temps que tu consacres à Jeanne, tu le fais vraiment pour elle.

— Pour qui d'autre ? s'exclame Micheline dans un sursaut indigné.

— Je ne dis pas que tu ne le fais pas pour elle, modère aussitôt Charlotte. Mais peut-être que ce n'est plus ce dont elle a besoin. Elle. Jeanne. Le problème, c'est que tu ne vois les choses que de ton propre point de vue. Si tu te mettais un instant à sa place, tu envisagerais la situation autrement. C'est tout ce que je te demande de faire : considérer de manière objective ce qu'il y a de mieux pour elle. Juste pour elle.

Micheline garde un silence douloureux. Ses traits trahissent un trouble nouveau, un doute, une brèche dans la pierre angulaire de ses certitudes. Elle ne quitte plus sa fille des yeux, la dévisage, la détaille. Elle ne dit rien. Mais dans la main de Charlotte, la sienne se réveille enfin, forçant l'autre à s'ouvrir pour prendre le dessus, la couvrir et la serrer fort dans sa paume.

« JE ME DEMANDE SI LA MORT VAUT VRAIMENT LE COUP D'ÊTRE  
VÉCUE. »

FRÉDÉRIC DARD

## CHAPITRE 11

Le professeur Goossens invite les époux Mercier à prendre place en face de lui. Micheline l'observe à la dérobée, cherchant à déchiffrer dans son attitude la mise à mort de son enfant. Le médecin n'a jamais caché son opinion : maintenir Jeanne en vie dans ces conditions relève, à ses yeux, de l'acharnement thérapeutique. Bien sûr, a-t-il reconnu, il est difficile de prévoir l'évolution de son état. Mais vu le peu de changements constaté depuis de trop nombreux mois, la probabilité que les choses s'améliorent soudain est quasi nulle.

Depuis trois ans, il les a régulièrement entretenus de la limite d'un tel « traitement » ainsi que de la nécessité, à terme, de prendre une décision. Décision qui reposerait sur la loi Claeys-Leonetti, derrière laquelle il n'a cessé de se retrancher : maintenir Jeanne dans cet état d'éveil non répondant relève à ses yeux de l'obstination déraisonnable ainsi que de la prolongation artificielle de vie, proscrites l'une et l'autre par cette loi. La détermination et l'influence de la famille Mercier ont eu, jusqu'à présent, gain de cause, les décisions du corps médical ne pouvant être prises que de façon collégiale.

À présent que Gilbert et elle sont divisés sur la question, Micheline craint le pire.

— Jérôme ne vient pas ? s'informe-t-elle, inquiète de ne pas voir son gendre.

— J'ai en effet convoqué M. Delacre, confirme Goossens. Je suppose qu'il ne va pas tarder.

Comme pour lui donner raison, trois coups discrets retentissent à la porte. Celle-ci s'ouvre dans la foulée, laissant apparaître une infirmière qui elle-même s'efface pour céder le passage à Jérôme.

Le jeune homme pénètre dans la pièce. Ses traits sont tendus, ses yeux cernés, trahissant l'ampleur de sa préoccupation. Il salue ses

beaux-parents, serre la main du professeur Goossens avant de prendre place sur le siège encore disponible. Micheline le suit des yeux, cherchant un contact visuel que Jérôme ne lui concède pas.

— La raison pour laquelle j'ai demandé à vous voir aujourd'hui m'est particulièrement pénible, commence le professeur Goossens d'une voix pourtant monocorde. Jamais dans ma carrière de médecin, encore moins dans celle de chef de ce service, je n'ai dû faire face à une telle situation.

Le professeur semble avoir voué son corps, son âme et son existence à la médecine. Long et mince, il trimballe sa silhouette éternellement vêtue d'une blouse blanche dans les couloirs de l'hôpital, mû par la démarche syncopée de ceux qui n'avancent que par nécessité en pensant à mille autres choses. Si ses préoccupations sont nombreuses et complexes, sa manière de les formuler est, quant à elle, beaucoup plus retenue. Il parle la plupart du temps d'un ton égal et monocorde, donnant parfois à ses propos une nuance singulière lorsqu'il s'agit d'annoncer une mauvaise nouvelle. Ce qui, dans sa profession, est récurrent. Mais surtout, son visage semble figé dans une absence d'expression qui frôle souvent l'indifférence. Il arbore en toutes circonstances une neutralité à toute épreuve, comme si l'immensité de son érudition ne pouvait laisser place à la moindre émotion.

C'est donc d'une mine impénétrable qu'il affronte les trois personnes qui lui font face.

— Si je vous ai fait venir, c'est, vous vous en doutez, pour m'entretenir avec vous de l'état de Jeanne. Il se fait que...

Il s'interrompt soudain, trahissant une indécision inhabituelle. Micheline fronce les sourcils, surprise par l'embarras du médecin : jamais il ne s'est prêté à tant de circonlocutions pour évoquer l'obstination déraisonnable qu'il leur reproche, ainsi que son droit à faire appel à la loi Claeys-Leonetti.

— De nouvelles données me forcent à...

Il se tait encore, lèvres pincées dans un rictus qui dénonce une singulière réserve.

— Venez-en au fait, mon vieux ! le presse Gilbert, agacé par les tergiversations de son interlocuteur.

Celui-ci hoche la tête et indique d'un bref mouvement de la main qu'il y vient.

— Nous avons observé certaines variations hormonales chez Jeanne ces dernières semaines, dont l'origine nous a intrigués. Nous avons donc procédé à quelques analyses, afin de déterminer la nature de ces fluctuations...

Micheline retient son souffle, son poulx s'accélère. Si l'équipe médicale a constaté du changement dans l'état de sa fille, peut-être que la raison de cet entretien n'a rien à voir avec un possible arrêt des machines...

— Après plusieurs examens, poursuit-il de sa voix monocorde, nous sommes enfin parvenus à comprendre l'origine de ces perturbations, et...

Sa phrase reste en suspens. Si ses traits demeurent parfaitement statiques, son œil droit est agité de soubresauts nerveux.

— Et ? demande Micheline dans un souffle.

— Votre fille a été victime d'un viol.

— Pardon ?

C'est Jérôme qui a posé la question, spontanément, comme s'il n'avait pas saisi le sens même de la phrase. Micheline avance vivement la tête, elle a dû mal entendre elle aussi, en tout cas il n'a pas dit ce qu'elle a compris, ça n'a pas de sens. Gilbert, lui, reste sans réaction. Il continue de dévisager le médecin. À l'évidence, sa dernière phrase n'est pas encore parvenue jusqu'à sa conscience.

Peut-être même ne l'a-t-il pas entendue.

— Jeanne a été violée, répète le professeur avec lenteur.

Le silence qui suit cette révélation est à la mesure de l'effroi qu'elle suscite : écrasant, insoutenable, consterné. Plus personne ne bouge. Il faut du temps à l'idée pour se matérialiser dans les esprits, aux mots pour libérer leur signification, au sens pour se concrétiser et se muer en une réalité.

Même les aiguilles de l'horloge murale paraissent s'être figées.

— Mais... Comment c'est possible ? demande Micheline dans un souffle.

Ce murmure, si peu audible soit-il, semble remettre le temps en marche. Goossens se racle la gorge avant de répondre :

— Nous n'avons pas encore assez d'éléments pour établir la façon dont les faits se sont déroulés. Mais nous avons dû nous rendre à l'évidence : Jeanne a eu au moins un rapport sexuel ces dernières semaines. Et vu son état, on ne peut douter de la nature de ce rapport.

Il se tait un court instant. Devant lui, Micheline, Jérôme et Gilbert sont encore sous le choc.

— Croyez bien qu'en ma qualité de dirigeant de ce service, je compte assumer la totale responsabilité de ce qui s'est produit, ajoute-t-il en se redressant avec une dignité un peu ridicule. D'autre part, nous...

— Attendez, je ne comprends pas...

Jérôme lève une main crispée, signifiant au médecin l'urgence de se taire. Goossens s'exécute aussitôt.

— Comment... Comment une femme plongée dans le coma peut-elle se faire violer en plein milieu de votre service ?

— Comme je vous l'ai dit, nous n'avons encore aucune information sur le déroulement des faits. Mais nous avons bon espoir de faire toute la lumière sur cette terrible affaire, et surtout de confondre l'auteur de cette ignominie. À ce sujet, il est de votre ressort de déposer une plainte contre X afin que les autorités judiciaires ouvrent une enquête. De mon côté, je peux vous assurer que mon service fera tout ce qu'il faut pour faciliter l'enquête et confondre le violeur.

Il s'apprête à ajouter quelque chose quand le poing massif de Gilbert s'abat sur son bureau avec une violence qui fait sursauter tout le monde.

— Vous vous foutez de nous ? éructe-t-il en serrant les dents.

Il se lève de sa chaise et se penche vers le médecin, qu'il domine de toute sa taille.

— Vous nous annoncez tranquillement, la gueule enfarinée, que... que ma fille...

Incapable de prononcer la suite, Gilbert prend appui sur le bureau. Son souffle est bruyant, il peine visiblement à respirer. En face de lui, Goossens a un mouvement de recul, une attitude de repli, comme s'il se résignait à affronter la tempête sans réagir. Gilbert est penché vers lui, tel un prédateur prêt à fondre sur sa proie.

— Calme-toi, Gilbert, lui enjoint Micheline dans un souffle fébrile.

Elle s'adresse ensuite au professeur, le regard bouleversé :

— Comment avez-vous conclu à un viol ? Je veux dire : c'est quoi, cette histoire de variations hormonales ?

Cette fois, Goossens cligne brièvement des yeux.

— Justement, j'allais y venir.

Il se tourne ensuite vers Gilbert.

— Asseyez-vous, monsieur Mercier.

Gilbert ne bronche pas. Il reste debout, toujours appuyé sur le bureau, le buste incliné vers le médecin. Les deux hommes s'affrontent dans un long regard tendu.

— S'il vous plaît, murmure Goossens.

Instinctivement, Gilbert se laisse retomber sur sa chaise. C'est peut-être ce qui alerte Jérôme, l'intuition tourmentée que ce n'est pas tout, que le pire reste à venir. Il jette un regard inquiet à Micheline. Cette fois, c'est elle qui l'ignore : toute son attention est rivée sur le médecin.

— Ce n'est pas le viol en soi que nous avons découvert, reprend alors le médecin. En vérité, le viol n'est que la déduction logique que nous avons faite en prenant connaissance des résultats des examens. Si nous avons décelé des variations hormonales, c'est parce que...

Il s'interrompt un bref instant, durant lequel il rassemble son courage, juste avant de lâcher une véritable bombe :

— C'est parce que, suite à ce viol, Jeanne est aujourd'hui enceinte.

## CHAPITRE 12

Dans le bureau du professeur Goossens, la stupeur est absolue. Un trou noir. Comme si l'espace, le temps, le son et la matière venaient d'être dévorés par le néant. Le silence s'écrase au milieu de la pièce, entraînant dans sa chute la densité, la température et la lumière. La nouvelle est tellement énorme qu'elle fige chacun sur son siège. Parce que ça n'a pas de sens. On ne peut pas être dans le coma *et* enceinte.

On ne peut pas donner la vie alors que celle-ci vous fuit depuis quatre longues et interminables années.

Ils sont tous les quatre pétrifiés sur leurs chaises, Goossens faisant face aux trois autres en apnée, à l'affût de la première réaction. Gilbert Mercier semble s'être transformé en statue de cire tant il est livide. Ses traits sont figés dans une expression d'effroi, son regard exprime le dégoût, la nausée, un vertige.

À côté de lui, Jérôme n'est guère plus vaillant. La pâleur de son teint trahit la puissance du choc qu'il est en train d'affronter. L'idée peine à se concrétiser dans son esprit, il s'accroche aux mots comme s'il s'agissait d'une langue étrangère, obscure et mystérieuse. Pendant quelques instants, la phrase « Jeanne est enceinte » reste un concept abstrait. Mais lorsque son sens explose à sa conscience, une vague de détresse déferle dans son ventre, comprime ses boyaux, lui retourne l'estomac. Les bruits alentour s'estompent, l'agitation des couloirs de l'hôpital qui leur parvient à travers la porte se dissipe pour laisser place au brouhaha réjouissant d'une terrasse un soir d'été.

« Et si on faisait un enfant ? »

Les mots résonnent dans sa tête, ils font ricocher les sons dans sa mémoire. Et quand l'écho du souvenir s'épuise, ils reviennent en boucle, inlassablement, comme un disque rayé.



Et si on faisait un enfant ?

La voix, c'est la sienne. Il se rappelle très bien avoir posé la question à Jeanne, un soir de juillet, le dernier été avant le drame. Elle est devant lui, ils boivent l'apéro, un mojito pour elle, une bière pour lui. Il ne sait pas vraiment pourquoi il lui pose cette question, c'est venu comme ça, à l'instinct, parce qu'il fait beau justement, et qu'il trouve ça terriblement romantique. Et puis peut-être aussi parce que la soirée s'annonce plutôt pénible, il a envie de partager un truc fort avec la femme qu'il aime. Dans quelques minutes, Charlotte et Guillaume viendront les rejoindre avant qu'ils se rendent tous ensemble chez les parents Mercier pour le dîner hebdomadaire. Une épreuve. Une soirée sacrifiée à la tyrannie de Gilbert, à assister à son show, regardez comme je suis proche de mes filles, mes princesses, mes bijoux, mes poupées. La fierté de Gilbert pour sa descendance n'a d'égale que son indifférence pour sa femme, c'en est gênant. Il en fait étalage sans pudeur, comme de tout ce qu'il possède, sa voiture, sa position sociale, son fric, son autorité. Il règne sur sa tribu de femelles, lui, le mâle dominant. Le message est clair : les autres mâles sont tolérés, pour peu qu'ils fassent allégeance. Jérôme et Guillaume n'ont qu'à bien se tenir.

Les deux jeunes hommes n'ont pas d'atomes crochus particuliers, si ce n'est qu'ils partagent le délicat statut de « gendre de Gilbert Mercier ». Ce qui, en soi, est une épreuve suffisante pour unir leurs forces. Jérôme pratique la famille Mercier depuis plus longtemps que Guillaume : il a deux années d'avance sur lui. Bon prince, il a fait cause commune avec lui dès les premières « audiences » de son acolyte, soulagé de voir arriver un allié dans sa résistance contre la domination de beau-papa. Ils se soutiennent dans ce contexte particulier, à la fois vigilants et fatalistes : le combat contre Gilbert est perdu d'avance, il ne s'agit pas de prendre sa place. En revanche, leur alliance les aide à préserver leur dignité, que la suprématie du patriarche met souvent en péril.

« Un enfant ? Pour quoi faire ? » lui demande Jeanne.

On est le 10 juillet, la journée a été particulièrement chaude. La jeune femme est vêtue d'une robe d'été aussi légère que son état d'esprit. Elle sourit à Jérôme, l'œil malicieux, brandissant son verre de mojito pour trinquer.

Surpris par la question, un peu désarçonné, Jérôme hausse

les épaules.

« Je ne sais pas, moi... Pour l'aimer...

— On ne s'aime pas suffisamment, toi et moi ?

— Si, bien sûr !

— Alors ? »

Devant l'air dépité de son amoureux, Jeanne éclate de rire. Son hilarité le fait sourire. Il saisit son verre, qu'il lève vers celui de la jeune femme.

« Pas d'enfants, alors ?

— Par pitié, non !

— Quoi, c'est vrai ? Tu n'en veux pas du tout ? »

Jérôme réalise qu'ils n'ont jamais vraiment abordé la question. Il leur est déjà arrivé d'évoquer leur rapport aux enfants, et il lui semblait que Jeanne les trouvait plutôt mignons...

« Je croyais que tu les trouvais plutôt mignons...

— Ceux des autres, oui ! »

Il prend le temps de la considérer plus attentivement. Jeanne poursuit sur le ton de l'évidence :

« Franchement, Jérôme, pourquoi faudrait-il absolument faire des gosses ? Donne-moi une seule bonne raison de nous encombrer d'un boulet pareil ! »

Cette fois, c'est au tour du jeune homme d'éclater de rire.

« Un boulet ? À ce point-là ?

— Une étude scientifique a démontré que les gens sans enfants étaient globalement plus heureux que ceux qui en ont ! l'informe-t-elle doctement.

— Ah oui, alors là, évidemment ! rigole Jérôme. Si la science l'a prouvé...

— Quoi, tu en veux ? » demande-t-elle, un peu surprise.

Jérôme prend le temps de réfléchir. En vérité, il ne s'est jamais vraiment posé la question. Ou plutôt, il n'a jamais envisagé la possibilité de ne pas en avoir. Pour lui, le couple et le mariage vont de pair avec la notion de famille, qui, elle-même, implique de faire des enfants.

« J'en sais rien, avoue-t-il.

— Tu vois ! s'exclame-t-elle sur le ton de l'évidence. Si tu n'en sais rien, c'est que tu n'en veux pas ! Sérieux, mon cœur, on ne va pas tomber dans ce piège grossier ! Pas nous ! On vaut mieux que ça !

Tu as déjà regardé autour de toi ? Tu as vu le nombre de couples qui sont hyper bien ensemble, tout est parfait, la vie est belle... Et puis ils font un même, et là les emmerdes commencent. Ils font semblant d'être heureux, mais en vrai... »

Elle réfléchit un court moment avant d'ajouter :

« En plus, je ne vois vraiment pas l'intérêt pour vous, les hommes ! Nous, encore, c'est une affaire d'hormones, mais vous... Sans compter que vous n'êtes jamais sûrs à cent pour cent que l'enfant est bien le vôtre... »

Jérôme la dévisage, surpris par cette remarque.

« C'est rassurant, ça ! »

Une ombre passe sur le visage de Jeanne.

« Si tu savais le nombre d'hommes qui élèvent le gosse d'un autre ! » réplique-t-elle avec une gravité soudaine.

Elle regarde ensuite au-dessus de la tête de Jérôme et, sans transition, affiche un éclatant sourire.

« Hé, coucou ! »

Charlotte surgit derrière Jérôme et se penche vers lui pour lui faire la bise, talonnée par Guillaume. Jeanne s'est levée pour accueillir sa sœur et son beau-frère, Jérôme fait de même, ils se saluent, les nouveaux arrivants s'installent, Jeanne leur propose de commander un apéritif avant d'y aller.

Charlotte choisit une piña colada, Guillaume un verre de vin rouge.

Pendant quelques minutes, Jérôme pense aux paroles de Jeanne, cette révélation à laquelle il ne s'attendait pas, Jeanne ne veut pas d'enfants. En même temps, il n'est pas certain d'en vouloir non plus, après tout elle a peut-être raison, ils sont bien comme ça, ce n'est peut-être pas la peine de tout bousculer pour...

Le garçon dépose les consommations de Guillaume et de Charlotte sur la table. Ceux-ci le remercient.

— Santé ! déclarent-ils en levant leurs verres.

Les quatre jeunes gens trinquent. Jérôme croise le regard de Jeanne, elle lui adresse un clin d'œil. Il le lui rend et lui sourit. Elle est belle. Il se dit alors qu'il s'en fout, de cette histoire de mômes. Ils ont vingt-cinq ans et toute la vie devant eux pour prendre ce genre de décision.

## CHAPITRE 13

Pour tout dire, Micheline n'éprouve d'abord qu'un immense soulagement : ce qu'elle vient de comprendre, la seule et unique information à laquelle elle s'accroche de toutes ses forces, c'est qu'il n'est pas encore question de débrancher Jeanne. Mieux, cette nouvelle, aussi incongrue soit-elle, anéantit dans l'immédiat toute menace d'arrêt des machines. Elle prouve de manière irréfutable que sa fille est en vie et que ce corps inanimé est bel et bien en état de fonctionnement. C'est étrange, mais l'aspect monstrueux de la situation ne lui apparaît pas encore. Son instinct l'alerte sur le caractère inhumain des circonstances, mais son esprit ne parvient pas à le valider.

En vérité, une des premières pensées qui lui vient, c'est qu'elle va être grand-mère.

Elle tente d'imaginer les choses de manière concrète, sans pourtant parvenir à donner à cette information un sens réel. Elle sait ce que signifie « être enceinte », bien sûr, elle sait ce que ça implique, avec cette notion absurde que ce doit forcément être une bonne nouvelle. Elle pressent surtout que cette information va faire chavirer l'ordre des choses, donnant à l'interminable sommeil de Jeanne un caractère beaucoup plus complexe.

Puis, comme si sa conscience cédait enfin sous la charge de l'évidence, un frisson glacé la secoue de la tête aux pieds.

Elle tente de faire bonne figure, sans trop savoir comment réagir, parce que depuis toujours, lorsqu'elle imaginait qu'une de ses filles lui annonçait sa grossesse, elle se voyait exprimer sa surprise d'abord, sauter de joie ensuite, tomber en pâmoison enfin, tandis que la jeune maman arborerait un éclatant sourire en même temps qu'une indéniable fierté. Sauf que la vie en a décidé autrement. Elle a beau se creuser la cervelle, puiser dans les tréfonds inexplorés de son

imagination, sa tête est vide, son cœur aussi, tout comme ses bras, ses jambes, sa gorge. Elle ne bouge pas, se contentant de fixer bêtement le médecin, avec cette sensation agaçante d'être complètement à côté de la plaque.

Alors qu'elle se débat avec sa propre inertie, la frimousse de Jeanne s'impose à son esprit.

La fillette doit avoir une dizaine d'années. Elle s'apprête à aller dormir – décidément ! –, et, tandis que Micheline remet en place sa couette et tapote son oreiller, l'enfant ne cesse de parler, intarissable petit moulin à paroles. Elle raconte sa journée à l'école, les disputes avec ses copines, leurs réconciliations, ce qui s'est passé au cours de gym... Bientôt Micheline n'écoute plus, elle décroche, comme souvent, Jeanne parle peu mais quand elle s'y met il est parfois difficile de suivre sa logorrhée ininterrompue. Son esprit vagabonde ailleurs, elle ne sait plus très bien où, sans doute du côté des tâches qu'elle doit encore accomplir avant d'aller somnoler devant la télé...

« Alors ! Tu devines, maman ? »

La petite voix suraiguë de Jeanne la rappelle à l'ordre.

« Je dois deviner quoi ? »

— Comment je vais appeler mes enfants ! »

Micheline se demande comment, du cours de gym, on en est arrivé aux prénoms des futurs enfants de Jeanne, mais elle se garde bien de la prier de répéter.

« Je n'en sais rien... Ce sont des garçons ou des filles ? »

— Je viens de te le dire, s'agace la fillette. J'aurai trois garçons et deux filles.

— Tout ça ? s'exclame-t-elle, elle qui avec deux filles a déjà l'impression d'être au bout de sa vie les trois quarts du temps. Tu veux cinq enfants ? »

Jeanne acquiesce vigoureusement.

« Bon ! Tu devines comment je vais les appeler ? insiste la fillette.

— Heu... Tristan ?

— Non.

— Bernard ?

— Non.

— Anatole !

— Non. »

Les prénoms défilent. Tant qu'elle doit juste énumérer une série

de noms sans trop réfléchir, Micheline se prend au jeu. Ça lui permet de canaliser l'attention de la fillette et de l'entraîner lentement vers son lit sans que celle-ci songe à s'y opposer.

L'enfant est maintenant couchée. À bout d'imagination, Micheline donne sa langue au chat. Jeanne lui révèle alors les prénoms choisis : Lucie, Agathe, Simon, Arthur et, le plus beau, Grégoire.

Micheline tressaille, son cœur manque un battement.

« Grégoire ? Pourquoi Grégoire ? »

— J'aime bien. »

La mère porte sur l'enfant un regard interdit.

« Tu... Tu connais quelqu'un qui s'appelle Grégoire ? » demande-t-elle dans un souffle.

Jeanne secoue la tête. Micheline insiste.

« Tu me le dirais, si tu connaissais quelqu'un qui s'appelle Grégoire ? »

Jeanne hausse les épaules, elle est déjà passée à autre chose. Pourtant Micheline ne cesse de la dévisager, visiblement bouleversée.

« Ça va, maman ? » demande la fillette, remarquant seulement son teint pâle et son visage défait.

Maman se reprend. Elle tente un maigre sourire et embrasse la petite fille sur le front.

— Ça fait combien de temps ? tonne à côté d'elle la voix de Gilbert.

Micheline sursaute. Brutalement expulsée de la chambre de Jeanne, elle revient dans ce bureau froid et impersonnel, face au professeur Goossens...

Ne reste dans son cœur que l'évocation d'un prénom, hasard ou destin, elle n'en sait rien.

Grégoire.

## CHAPITRE 14

— Ça fait combien de temps ?

Gilbert vient de cracher sa question comme si, après être resté un long moment sans respirer, il reprenait soudain de l'air. Il se tient toujours immobile, si ce n'est que son corps, tendu à l'extrême, semble prêt à jaillir de sa chaise. Son attitude fait tressaillir le médecin. Celui-ci a envisagé beaucoup de réactions, mais pas celle-là. Il dévisage Gilbert Mercier un court instant avant d'ouvrir un dossier posé sur son bureau et d'y plonger le nez, plus pour se donner une contenance que pour y trouver l'information demandée.

— J'allais y venir, déclare-t-il en revenant à ses interlocuteurs. D'après le résultat des analyses, Jeanne est à dix semaines d'aménorrhée. Cette information nous est précieuse à plus d'un titre. D'abord parce qu'elle nous permet de dater avec précision le moment du viol. Ensuite...

— Quand ?

Les mots de Gilbert sont brutaux, il les vomit plus qu'il ne les prononce. D'apparence toujours inaccessible malgré les circonstances, le professeur Goossens revient à son dossier pour, cette fois, y trouver réellement la réponse.

— D'après nos calculs, la chose se serait produite aux alentours du 30 août. Nous avons immédiatement recensé tous les membres du personnel de sexe masculin qui travaillaient à cette période. Nous allons remettre cette liste à la police.

— Avez-vous un suspect ?

— Un suspect ?

Gilbert acquiesce froidement d'un clignement d'yeux.

— Non, bien sûr que non ! Ce sera à la police de tirer tout cela au clair.

— Je veux avoir accès à cette liste !

— Quelle liste ?

— Celle des employés de sexe masculin qui travaillaient dans votre service au moment du viol.

— Dans quel but ?

— Ça me regarde.

Même si les intentions de Gilbert se lisent à livre ouvert sur son visage, le professeur le scrute comme s'il tentait de déchiffrer ses pensées.

— Vous ne comprenez pas bien, monsieur Mercier, finit-il par rétorquer. Si l'individu qui a commis cet acte fait partie de mon personnel, c'est à la justice de s'occuper de son sort.

— Vous ne comprenez pas bien, professeur Goossens, réplique Gilbert en imitant froidement le ton du médecin. Si l'individu qui a commis cet acte compte en effet parmi vos employés, j'ai l'intention de déposer plainte contre votre service, me porter partie civile et vous réclamer des dommages et intérêts tels que le conseil d'administration de cet hôpital n'aura d'autre choix que d'exiger votre démission. À moins que...

Il laisse sa phrase en suspens, donnant à son interlocuteur le temps d'intégrer le sérieux de sa menace. Le professeur se racle la gorge, seul et unique indice du marasme où s'engloutit son esprit. Malgré tout, il ne quitte pas Gilbert des yeux.

— À moins que... ? se résout-il à demander.

Gilbert ouvre les mains, paumes vers le ciel en signe d'évidence.

— Il vous suffirait de faire preuve de bonne volonté et de me donner cette liste.

— C'est du chantage.

— Prenez-le comme vous voulez.

Le professeur Goossens se rembrunit.

— Je ne peux pas faire ça !

— Pourquoi ?

— Parce que rien ne dit que le nom de l'auteur du viol se trouve en effet dans cette liste. Elle ne constitue pas une preuve.

— Elle constitue en tout cas une piste.

Le médecin garde le silence quelques courtes secondes. Comme à son habitude, son visage n'exprime rien, si ce n'est que son œil droit tressaute frénétiquement, signe chez lui de grande tension.

— Je ne peux pas vous empêcher de porter plainte, monsieur



Mercier, finit-il par déclarer. Comme vous ne pouvez pas me forcer à vous jeter en pâture les noms de mes employés sans aucune preuve de leur éventuelle culpabilité. Je suis désolé.

Gilbert accuse le coup, il n'a pas l'habitude qu'on s'oppose à sa volonté. Sa mâchoire se contracte, à l'évidence il mobilise tout son sang-froid pour ne pas exploser. Goossens ne lui laisse d'ailleurs pas le temps de digérer sa réponse, il enchaîne aussitôt :

— D'autant que nous avons des choses plus urgentes à régler.

Il referme le dossier et pose résolument ses bras devant lui sur son bureau, les doigts croisés.

— Nous n'avons, à ce jour, aucune idée de la façon dont la situation va évoluer dans les semaines à venir. Théoriquement, le corps de Jeanne fonctionne, et, après avoir effectué une échographie, nous avons dû constater que jusqu'à présent le fœtus se développe normalement. Comme je vous l'ai dit, Jeanne en est à dix semaines d'aménorrhée. Le délai légal d'une interruption médicale de grossesse, qui se situe à la quatorzième semaine d'aménorrhée, n'est donc pas dépassé, même si, dans ce cas, nous pouvons toujours faire appel à l'avortement thérapeutique, possible jusqu'à la fin de la grossesse. Malgré tout, il faut que vous sachiez que plus nous tardons à prendre une décision, plus nous mettons la vie de Jeanne en danger. Votre fille étant dans l'incapacité d'exprimer sa volonté à ce sujet, c'est à vous, sa famille, de décider si vous voulez garder l'enfant ou non.

Le professeur marque une pause. Il sait que cette information éclaire la situation d'un jour nouveau dans l'esprit de ses trois interlocuteurs. Il attend quelques secondes que l'idée fasse son chemin, avant d'ajouter :

— Je dois toutefois vous prévenir : si vous choisissez de garder l'enfant, sachez que Jeanne a très peu de chances de survivre à l'accouchement. Qui, par ailleurs, consistera en une césarienne, vous vous en doutez. Elle est totalement incapable, dans son état, d'accoucher par voie basse. Mais même avec une césarienne, elle est trop fragile pour résister au choc traumatique d'une intervention aussi invasive.

Il les regarde l'un après l'autre dans les yeux, avant d'ajouter :

— En d'autres termes, il vous faut aujourd'hui choisir entre Jeanne et l'enfant.

## CHAPITRE 15

Le souffle court et le pas fébrile, Micheline talonne Gilbert, dont la démarche péremptoire l'oblige à cadencer les foulées. Jérôme les suit au radar. La pâleur de son teint, associée à sa gestuelle confuse, lui donne une allure égarée. Il percute d'ailleurs quelques personnes à plusieurs reprises, sans s'arrêter, sans s'excuser, on s'indigne sur son passage, non mais ça va bien, vous ne pouvez pas faire attention ? Indifférent aux protestations, le petit groupe poursuit sa progression dans les couloirs de l'hôpital, lesquels semblent s'allonger à mesure qu'ils avancent, comme si les ascenseurs, là, tout au bout, détalaien à leur arrivée.

Ce n'est qu'une fois dans la cabine, quand les portes se referment sur eux, quand ils se retrouvent à trois sans autre témoin de leur stupeur, quand le silence dévore l'espace autour d'eux, quand il n'y a plus rien d'autre à faire que se regarder et peut-être même se parler, au moment où l'appareil se met en branle pour amorcer sa descente, qu'ils se concèdent enfin un coup d'œil à la dérobée. D'abord Micheline. Elle observe Gilbert, puis Jérôme, en guise de préambule, celui de l'opinion qu'elle s'apprête à émettre, juste pour jauger la capacité d'écoute de ses interlocuteurs.

Mais les deux hommes ont déjà détourné les yeux. Gilbert fixe un point droit devant lui, comme toujours, l'œil lointain, hors d'atteinte. Déjà tourné vers demain. Jérôme, lui, c'est tout le contraire. Il est rivé au sol, le regard bas, écrasé par le présent.

Alors Micheline se tait. Elle affronte seule les questions qui se pressent dans son esprit, la détresse qui lui retourne le cœur, les souvenirs qui la happent, éternelle prisonnière de son passé.

L'ascenseur poursuit sa trajectoire vers le bas de l'immeuble, huit étages qu'il dévale en ligne droite. Ses occupants accompagnent sa descente au plus profond de leur âme. Ils chutent vers les abîmes

de leur conscience, broyés par la nouvelle de la grossesse de Jeanne, cet intrus dont le cœur s'est mis à battre en cachette, à l'insu de tous, cette présence qui, avec une violence insoupçonnée, s'est installée dans ce corps dont on n'attendait plus rien.

Une fois au rez-de-chaussée, les portes s'ouvrent sur le hall, les livrant en pâture au flot des gens qui se déplacent dans tous les sens. Gilbert est le premier à jaillir de la cabine, il trace droit devant lui, direction la sortie, vite quitter cet endroit. Micheline lui emboîte aussitôt le pas, elle trotte à nouveau derrière lui, tente de maintenir la cadence, cherche à le retenir, Gilbert, ralentis s'il te plaît, Gilbert, écoute-moi, il faut qu'on parle, pour l'amour du ciel, ne marche pas si vite ! Il ne l'écoute pas évidemment, il poursuit sa course vers l'extérieur, ses pieds martèlent le sol au rythme de son cœur, c'est dire s'il marche vite.

Jérôme, lui, est resté dans l'ascenseur.

Au moment où Gilbert va atteindre les portes du bâtiment hospitalier, une silhouette attire son regard. Ses tripes se nouent avant même que la raison de cette angoisse ne soit parvenue à sa conscience. La femme passe dans son champ de vision, il tourne la tête pour l'examiner, détailler ses traits, la reconnaître. La mèche rose pâle qui ressort dans sa chevelure ne lui laisse aucun doute sur son identité. À cet instant, elle pivote sur elle-même, comme pour lui échapper.

Le cœur de Gilbert se serre dans sa poitrine, se rétracte, se ratatine, se recroqueville comme s'il cherchait à disparaître, en même temps que ses poumons se vident, le forçant à ralentir. Micheline pousse un soupir de soulagement, il l'écoute enfin, Dieu merci, ce n'est pas trop tôt ! Pourtant, sans prêter attention à son épouse, Gilbert tente de suivre la silhouette du regard, juste pour être sûr. Ça l'oblige à dévier de sa trajectoire, car Brigitte Houart le contourne à bonne distance, décrivant un arc de cercle dont il serait le centre mouvant. La sensation d'oppression ne le lâche pas, au contraire elle s'amplifie, écrasant toujours son cœur dans le poing serré de sa hantise, ça lui coupe le souffle pour de bon, l'empêche désormais de reprendre l'oxygène dont il a maintenant un besoin pressant. Il ouvre la bouche, cherche à happer l'air, mais quelque chose se bloque au niveau de la gorge, impossible de respirer, on dirait un poisson hors de l'eau. Alors, tout bascule autour de lui. Le sol commence à se balancer, manquant de le déséquilibrer, il se retient in extremis au bras

de Micheline, qui, c'est un miracle, ne le suit pas dans sa chute.

— Gilbert ! s'écrie-t-elle, soudain effrayée.

Le contact avec sa femme rétablit un peu ses fonctions motrices. Il parvient à prendre une brève goulée d'air, le sol s'apaise, son cœur semble se détendre.

— Ça va, ça va ! s'agace-t-il en la lâchant.

Mais alors qu'il pensait pouvoir se maintenir seul debout, ce sont les murs qui se mettent à valser. Ils ondulent dangereusement, s'éloignent, se rapprochent, ça l'empêche à nouveau de respirer, sauf que le peu de souffle qu'il a réussi à emprisonner dans ses poumons se consume instantanément, embrasé par la surprise. Il veut parler, expliquer à Micheline qu'il a un problème, mais aucun son ne sort. Le voilà une nouvelle fois la bouche ouverte, il tend encore la main vers elle, cherche à s'agripper, mais sa réaction est trop lente. Il la voit s'éloigner de lui, se demande pourquoi elle ne le secourt pas, déjà furieux, avant de comprendre que c'est lui qui part en arrière pour s'effondrer lamentablement sur le sol.

Le choc est rude. Il perçoit une douleur vive au niveau de son bassin.

Puis, tout devient noir.

Au loin, il entend Micheline hurler son prénom.

## CHAPITRE 16

Les portes de l'ascenseur s'ouvrent sur le huitième étage. Le ventre noué, le cœur dans la gorge, Jérôme sort de la cabine et se dirige vers la chambre de Jeanne. Il prend alors quelques secondes pour apaiser la tempête qui se déchaîne dans son crâne, retrouver un semblant de sang-froid. Il rassemble ses forces, tend la main vers la poignée, puis ouvre le battant d'un geste sec.

Une fois dans la pièce, il avise le lit près de la fenêtre, s'en approche aussitôt, la poitrine comprimée par une colère viscérale.

— Jeanne, bordel ! gémit-il dans un souffle tendu.

Il maîtrise un sanglot, de rage autant que de désespoir, lui-même ne sait pas très bien s'il a envie de tout casser ou de s'effondrer. Tout ce qu'il peut faire, c'est la regarder. Et de voir ce corps souillé par la perversion d'un autre, ça lui scie les jambes, ça l'aspire dans un grand trou noir, il doit se retenir au lit pour ne pas défaillir.

Indifférente au tourment de son mari, Jeanne dort. Jérôme la contemple, détaille son visage qui n'exprime rien, cette insupportable absence d'émotion alors que lui déborde de haine, d'amour, de jalousie, de colère, de peine, d'angoisse, des sensations dont il ne sait plus que faire, qui le vampirisent et prennent sa raison en otage.

Perdu dans le marasme de ses émois, il fixe toujours la jeune femme.

Peu à peu, celle-ci ouvre les yeux et son visage s'anime en surimpression. Les murs se transforment autour de lui, la luminosité change, se tamise, ils sont soudain dans leur chambre à coucher, celle de la rue Lafayette, l'appartement qu'ils louaient ensemble au moment du drame. Les traits de Jeanne se tordent, des larmes s'échappent soudain de ses paupières, elle se redresse et s'assoit sur le lit. Lui se

tient près de la porte. Si ses souvenirs sont bons, il s'apprête à quitter la pièce tandis qu'elle l'invective, déversant sur lui une pluie de reproches.

« Tu mens ! rugit-elle en crachant sa hargne à la tête de Jérôme. Tu mens comme tu respirez ! Tu me dégoûtes ! »

Jérôme veut l'apaiser, lui faire entendre raison. Il s'approche du lit, sur lequel il s'installe, tend la main vers elle dans un geste de réconfort, mais cette proximité produit l'effet inverse. La jeune femme se rétracte, elle fuit le contact dans une attitude qui exprime clairement le mépris. Jérôme tente alors le dialogue.

« Jeanne, enfin, je t'assure... Je ne comprends pas pourquoi tu te mets dans un état pareil ! C'est juste une collègue, on se croise depuis des années, on a même joué dans une pièce il y a un peu plus de trois ans. Il ne s'est jamais rien passé entre nous !

— Il ne s'est jamais rien passé entre vous ? répète Jeanne, ulcérée. Même quand je suis là, elle se frotte contre toi comme une chienne en chaleur, c'est plus fort qu'elle ! »

Jérôme ferme les paupières dans un soupir découragé.

« C'est une actrice, chérie. Elles en font toujours des tonnes. Elles sont toujours en représentation, tu le sais, quand même !

— Ne me prends pas pour une conne ! Je le sais, que vous couchez ensemble ! Tu m'entends ? Je le sais !

— Putain, Jeanne ! C'est juste une copine. Tu te fais des films, je te promets ! »

Il tend la main vers elle dans une seconde tentative d'apaisement, mais la fureur de Jeanne lui enlève tout espoir.

« Ne me touche pas ! » crache-t-elle avec dédain.

Le bras de Jérôme retombe sous le poids de son propre embarras. Décontenancé, il décide de se taire, de laisser passer l'orage, conscient que plus il cherchera à se disculper, moins elle le croira.

« Tu ne dis plus rien ? vitupère-t-elle au bout d'une ou deux minutes de silence, alors qu'il s'adosse à la tête de lit. Tu ne sais plus quoi répondre, c'est ça ? »

Jérôme hausse les épaules.

« Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? De toute façon, tu ne me crois pas !

— Je ne te crois pas parce que non seulement tu me trompes, mais en plus tu me mens ! » hurle-t-elle, à présent en pleine hystérie.

Dépassée par son propre égarement, elle se redresse soudain vivement afin de lui faire face. Puis elle martèle son torse de ses poings sans cesser de crier :

« Mais dis-le-moi, que tu couches avec elle ! Dis-le-moi, espèce de salaud ! Je le sais, Jérôme ! Je le sais !

— Bordel, mais c'est quoi, ce délire ? explose-t-il en saisissant ses poignets. Tu débloques à pleins tubes, ma pauvre ! »

Il la regarde, entre aversion et incompréhension, à la fois furieux et blessé. Les mots se bloquent dans sa gorge, impuissants à la convaincre, parce qu'elle l'a déjà condamné et que tout ce qu'il pourrait dire ou faire pour sa défense serait peine perdue.

« Tu sais quoi ? fulmine-t-il en se levant avec brusquerie. Va te faire foutre ! C'est toi qui as un problème, pas moi. C'est toi qui as de la merde dans la tête ! »

Sans un regard pour elle, il se dirige à grands pas enragés vers la porte de la chambre, qu'il claque violemment derrière lui.

« C'est ça, l'entend-il hurler de l'intérieur de la pièce. Va la baiser, ta sale pute de Bérangère ! »

Cette phrase, si laide, tellement obscène, lui retourne le cerveau. Un feu corrosif embrase ses pensées, électrise ses nerfs, il voit rouge, son souffle se bloque, son cœur se fige. Un vertige de rage le saisit à la gorge, puis, juste après, tout s'estompe autour de lui. Un silence glacial s'installe dans sa tête. Il se voit ouvrir la porte de la chambre à pleine volée, se jeter sur Jeanne qui pousse un cri d'effroi, déjà recroquevillée sur elle-même, les mains sur sa tête pour se protéger. Il se voit s'abattre sur elle et libérer toute la colère qu'il contient depuis qu'ils sont rentrés à la maison et qu'elle s'est mise à lui infliger cette scène de ménage. Il se voit frapper n'importe où, dans le désordre de sa fureur, dans le chaos de son dégoût, répulsion d'elle et de lui, frapper encore, pour la faire taire, pour lui faire payer, pour lui apprendre, pour se décharger, pour se soulager. Il s'entend brailler, expulser sa haine, tu vas te taire, oui, tu vas fermer ta gueule, tu vas la fermer, oui ? En écho à ses cris, il entend Jeanne hurler aussi, de peur et de douleur, et encore, qui sait, dans la folie de l'instant peut-être ne sent-elle rien si ce n'est cette terreur vorace qui dévore tout jusqu'à la moindre perception...

« Connard ! »

L'insulte le percute à travers la porte de la chambre et le ramène à

la réalité. Il est toujours dans le corridor, figé sur sa haine, tremblant, effrayé par cette violence qui le submerge, il lutte de toutes ses forces pour se dominer, dompter les pulsions qui l'assaillent, l'envoûtent, le tenaillent. Puis, dans un sursaut de conscience, il tourne les talons et se hâte vers le vestibule, saisit la poignée de la porte d'entrée, qu'il ouvre comme s'il y allait de sa vie, fuit l'appartement, les cris de Jeanne, ses pleurs, ses insultes, et toute la violence qu'elle génère en lui.

Cette nuit-là, il a passé un long moment à marcher dans les rues de la ville, reprenant peu à peu possession de ses moyens. En rentrant, il a retrouvé une Jeanne effondrée. À peine a-t-il passé la porte d'entrée qu'elle s'est jetée dans ses bras, le suppliant de lui pardonner ses crises, la tyrannie de ses tourments, l'injustice de ses colères. Ils ont passé le reste de la nuit à parler. Elle lui a confié sa hantise du mensonge et, au-delà du mensonge, celle du secret, au point que, parfois, elle se laissait submerger par ses angoisses. Quand elle était dans cet état-là, elle ne parvenait plus à se raisonner, tout entière sous l'emprise d'un besoin qui la poussait à prêcher le faux pour savoir le vrai, c'était plus fort qu'elle. Jérôme a tenté de comprendre, de trouver l'origine d'une telle crainte, d'où lui venait cette psychose ?

Jeanne s'est rembrunie, se refermant soudain comme une huître.

Et même si la nuit s'est achevée dans une folle étreinte, leurs deux corps exprimant ce que les mots n'avaient pu formuler, il a malgré tout soupçonné qu'elle avait gardé pour elle la véritable raison de ses appréhensions.

La chambre d'hôpital revient à sa conscience. Debout devant le lit, il ne cesse de la regarder, à la fois hypnotisé et anéanti. La virulence qui l'anime le rend malade, il en ignore la raison mais il lui en veut, et cette animosité l'opprime, comment peut-il lui reprocher une chose dont elle n'est pas responsable, elle, la victime, la proie, la martyre ? Il voudrait la toucher, lui prendre la main, la rassurer, lui demander pardon de n'avoir pas été là pour la protéger, une fois encore... Il en est incapable. Il ne parvient pourtant pas à la quitter des yeux, il détaille son visage, son corps, cette peau qu'il a tant aimée, qu'il connaît si bien, sa texture, son odeur, son goût...

Cette peau qu'il a tant haïe.

— C'est pour me punir, c'est ça ? murmure-t-il dans un souffle



amer.

Il la scrute comme s'il s'attendait à ce qu'elle lui réponde, c'est absurde, il le sait, mais cette situation ne l'est-elle pas complètement, absurde ?

Jeanne dort.

Elle semble le narguer de tant d'indifférence, impassible, imperturbable. Écœuré, il abandonne son visage, descend le long de son corps, suit ses courbes sous le drap, s'arrête au léger creux que forme son sexe.

Sa bouche s'assèche, il déglutit avec difficulté. Sa main se tend malgré lui vers le tissu qui la recouvre. Il s'en saisit. Le rabat d'un coup sec, dévoilant les jambes de la jeune femme, dont les cuisses disparaissent sous le pan de sa chemise de nuit.

Là, enfoui sous le textile, l'objet de son tourment.

Les traits crispés sur son dégoût, il dirige sa main sous l'ourlet de la tunique. Bientôt ses doigts se glissent entre ses jambes et rencontrent une épaisse toison, dont la présence le saisit. La stupeur le fige un bref instant avant qu'il retire précipitamment sa main comme s'il allait se faire mordre par une bête sauvage. Jérôme fronce les sourcils.

Cette fois, la curiosité est plus forte. Il soulève aussitôt le pan de la chemise pour découvrir le pubis de sa femme, recouvert de poils en abondance, bouclés, foisonnants, dont les rives courent jusqu'à la naissance des cuisses.

Un pubis qu'il n'a plus revu depuis quatre ans... Et qu'il ne reconnaît pas.

Subjugué par le spectacle, Jérôme retient un hoquet de surprise. Le sexe de Jeanne tel qu'il le connaît a toujours été soigneusement épilé, laissant éclater la blancheur de sa peau, la douceur de son derme et jusqu'à la frêle texture de ses lèvres rosâtres.

Ce qu'il voit là, c'est une touffe généreuse qui recouvre entièrement tout, dissimulant sous sa luxuriante pilosité la délicatesse d'un sexe dont il ne retrouve plus la forme.

Une sensation étrange s'empare de lui, un embarras mêlé de dépit, de la honte, du ressentiment. Il a l'impression de mettre au jour un mensonge, de le dévoiler, comme s'il découvrait que Jeanne l'avait trompé.

D'un geste écœuré, il rabat le drap sur elle.

Juste après, c'est une colère sauvage qui déferle en lui, un déluge de rage qui fauche en plein vol les quelques débris de raison qui traînaient encore là. Aveuglé par la confusion, il contourne le lit et s'approche du moniteur qui alimente le respirateur de Jeanne.

Jérôme est déchiré par des émotions contraires, elles l'écartèlent avec une violence qu'il ne parvient plus à dominer. Des larmes acides inondent bientôt ses paupières, il se tient juste à côté du visage de la jeune femme et se met à sangloter, cherchant à expulser son dépit, sa haine et son chagrin. Ça le déborde, ça le vampirise, ça le subjugué. Il passe du visage de Jeanne, impassible, immobile et silencieux, au moniteur qui vibre de toutes parts, pulse et s'anime sans jamais s'arrêter. Ses yeux s'accrochent aux nombreux fils rattachés à l'appareil.

Jérôme ne réfléchit pas. Son esprit n'est qu'un trou vide que rien ne parvient plus à combler. L'urgence s'impose à lui, il veut faire taire cet appareil, le réduire au silence comme Jeanne l'est depuis quatre ans. Il en connaît le fonctionnement, ayant à plusieurs reprises assisté aux tentatives du corps médical de rendre à la patiente son autonomie respiratoire.

Le cœur au bord des lèvres, il tend la main vers l'arrière de la machine et sonde les différents boutons, commutateurs et autres fils qui en sortent. Il repère bientôt l'interrupteur principal, qu'il faut actionner vers le bas. Sans plus penser à rien, il appuie dessus.

Le moniteur s'éteint aussitôt.

Durant quelques secondes, Jérôme reste là, hagard. Il semble lui aussi déconnecté, comme expulsé de son propre corps.

Les secondes se succèdent, s'étirent, interminables.

C'est le silence qui le ramène brutalement à la réalité, la brusque absence de bruit, de sifflements, de grésillements et autres bips. Il considère le moniteur d'un œil étonné, réalise soudain la gravité de son geste, se met aussitôt à paniquer. Il tremble de tout son corps, sa main repart vers l'arrière du moniteur, palpant l'enchevêtrement de fils et de fiches à la recherche de l'interrupteur. Il ne le retrouve plus, la nervosité l'embrouille, lui faisant perdre encore de précieuses secondes à repérer les différents boutons.

Soudain, au milieu de son affolement, quelque chose attire son attention. Il se fige d'un coup et écoute, les sens aux aguets. Son cœur martèle sa poitrine, son sang bat à ses tempes, le bruit de sa

respiration envahit la chambre...

Mais non...

Il ne respire pas.

Au contraire, il retient son souffle.

La question fracasse alors sa conscience, brutale et évidente : si ce n'est pas la sienne, à qui appartient cette respiration ?

Avec une infinie lenteur, il tourne la tête vers Jeanne. À quelques centimètres de lui, elle dort paisiblement. Ses traits sont parfaitement détendus. Sa poitrine se soulève avec une régularité aussi sereine que mesurée.

Sous les yeux médusés de Jérôme, Jeanne respire sans l'aide de la machine.

## CHAPITRE 17

— Enceinte ?

Charlotte ne cesse de prononcer ce terme qui, soudain, prend à ses yeux un sens étrange et un peu monstrueux.

— Jeanne ? Enceinte ? répète-t-elle encore, comme si ces deux mots étaient incompatibles, et, de fait, ils le sont, c'est absurde, c'est abscons.

Elle dévisage sa mère, puis son père, les soupçonne de vouloir lui faire une mauvaise blague, mais non, ils tirent une tête de six pieds de long, et, de toute façon, ils ne sont pas du genre à plaisanter.

Ils se tiennent dans une salle d'attente de l'hôpital, attendant qu'on leur délivre les papiers de sortie et, surtout, la carte d'identité de Gilbert, seule raison pour laquelle ils n'ont pas déjà quitté les lieux. Malgré la décharge qu'il était prêt à signer sitôt ses esprits recouvrés, ça fait deux heures qu'on le retient ici contre son gré pour le soumettre à toutes sortes d'examens, électrocardiogramme, prise de sang, etc., afin de déterminer les causes de son malaise. Un médecin a finalement capitulé devant son insistance – lourde et menaçante –, indiquant qu'il le laissait sortir à la seule condition que quelqu'un conduise à sa place.

Micheline n'a pas le permis. Gilbert ne veut pas prendre un taxi, hors de question de laisser sa voiture sur le parking de l'hôpital.

Ils ont donc appelé Charlotte.

— Jeanne ne peut pas être enceinte ! observe la jeune femme comme pour elle-même, l'œil hagard et les sourcils froncés.

Cette nouvelle la tétanise. En rejoignant ses parents, elle s'attendait à ce qu'on l'informe sur le sort de sa sœur, prolonger le traitement ou débrancher les machines. Il n'y avait que deux possibilités. Stop ou encore. Au lieu de quoi, les explications de sa mère au téléphone l'avaient laissée confuse, ou plutôt son absence

d'explications, Micheline n'avait cessé de tourner autour du pot pour ne pas répondre à ses questions.

— Ma chérie, on a besoin de toi, tu peux venir nous chercher à l'hôpital ?

— Vous avez décidé quoi, pour Jeanne ? lui avait-elle aussitôt demandé, le cœur battant.

— Ton père n'a pas l'autorisation de conduire. Il faut que tu viennes nous chercher ! avait insisté Micheline sans répondre.

— C'est quoi, cette histoire d'autorisation ? Depuis quand papa a besoin d'une autorisation pour conduire ?

— On t'attend, ma chérie. Fais vite, s'il te plaît, ton père s'impatiente.

« S'impatisier » dans la bouche de sa mère signifiait « faire un esclandre ». Micheline avait coupé la communication avant que Charlotte ait pu en savoir davantage. Celle-ci en avait déduit que son père avait eu gain de cause, que sa mère s'était rangée à son avis, qu'ils avaient décidé de stopper les machines, que sa mère avait enfin entamé le processus de deuil et que, sans doute, trop occupée à gérer ses émotions pour ne rien laisser paraître, elle ne voulait pas en parler au téléphone. Quant à son père, malgré sa personnalité tyrannique et son tempérament autoritaire, il devait lui aussi affronter une trop lourde charge émotionnelle. Le connaissant, Charlotte imaginait sans peine son exaspération : Gilbert détestait que les choses échappent à son contrôle. Il aimait néanmoins ses filles, plus que tout au monde. Il les aimait comme il pouvait, à sa manière, avec le seul vocabulaire qu'il maîtrisait, un lexique réduit à un domaine restreint, celui des affaires, où tout se vend, tout s'achète, tout se négocie. Mais Charlotte en était certaine : la décision de débrancher les machines qui retenaient Jeanne à un ersatz de vie lui déchirait le cœur.

La communication coupée, la jeune femme avait dû prendre congé alors que le service de midi commençait à peine. Si Nadège l'avait assurée qu'elle s'en sortirait très bien toute seule, Guillaume n'avait pu s'empêcher d'exprimer son mécontentement. Les nerfs à fleur de peau, Charlotte avait néanmoins sauté dans un taxi pour rejoindre ses parents à l'hôpital.

— Et alors ? Vous avez décidé quoi, pour Jeanne ?

— On n'a rien décidé du tout. Elle est enceinte ! lui avait balancé son père sans se préoccuper du choc qu'une telle nouvelle pouvait

provoquer.

Après tout, ce choc, il l'avait lui-même encaissé. Et puis, il n'était pas du genre à prendre des pincettes quand il s'agissait d'annoncer les choses.

Charlotte n'y avait pas cru. Pas tout de suite.

— Très drôle ! Non, allez, sérieux ?

Gilbert ne cessait de s'agiter, l'esprit focalisé sur ce qui lui importait dans l'immédiat, à savoir foutre le camp. Il parlait fort et exprimait ses pensées sans filtre, que faisait-il là, franchement, de qui se moquait-on, y avait-il quelqu'un de compétent dans cet hôpital, il avait autre chose à faire que poireauter ici comme un con !

En se tournant vers sa mère, Charlotte avait commencé à soupçonner la complexité de la situation. Micheline restait prostrée, le teint pâle, les yeux perdus dans le vide.

— Maman ?

Micheline avait tressailli avant de tourner vers sa fille un regard effaré.

— C'est quoi, cette histoire ? avait encore demandé Charlotte en fronçant les sourcils.

— Jeanne est enceinte, lui avait répondu Micheline d'une voix blanche.

— Enceinte ?

Ses traits s'étaient figés dans une expression d'incompréhension mêlée d'horreur.

— Jeanne ? Enceinte ? avait-elle encore répété, comme si ces deux mots étaient incompatibles, et, de fait, ils l'étaient, c'était absurde, c'était abscons.

Le temps s'égare dans son esprit, quelque part entre autrefois et maintenant, Jeanne vivante, Jeanne morte, Jeanne entre la vie et la mort. Charlotte se tient debout dans la salle d'attente. Les mots ricochent entre sa conscience et sa raison, quelque chose se brise dans son cœur, une terrible sensation d'injustice lui broie la poitrine, comme si le destin lui riait au nez. Elle n'a encore aucune idée de la façon dont une telle chose a été possible, mais elle sait déjà que l'information est vraie.

Jeanne est enceinte.

Du tréfonds de son passé, une vague d'amertume déferle en elle et

lui retourne les entrailles, là où c'est vide, et ce néant prend soudain une ampleur qui l'étouffe.

Même plongée dans le coma, Jeanne réussit là où elle échoue.

Parce qu'il en a toujours été ainsi. Jeanne la cadette, la petite, celle que l'on protège, celle que l'on chérit. Celle qui, soudain, s'est posée là comme une fleur en prenant toute la place, pousse-toi de là que je m'y mette. Celle que l'on admire, celle à qui l'on pardonne tout, celle qui a toujours raison, Charlotte laisse ta sœur tranquille, oui mais c'est elle qui m'ennuie, ne discute pas s'il te plaît, c'est toi la grande, tu dois donner l'exemple ! Jeanne qui la regarde avec son sourire d'ange, narquoise, si forte, tellement présente. Jeanne. Celle qui transforme l'amour en haine, la haine en passion, le bonheur en rancœur, les larmes en sourire, les mensonges en vérité, les illusions en promesses, les cadeaux en chantage. Celle qui ne fait pas de bêtises, c'est pas moi c'est elle, celle qui est si jolie qu'on lui donnerait le bon Dieu sans confession, celle qui fait tout bien, et même quand elle fait mal, c'est tellement mignon.

Jeanne, sa sœur, sa douceur.

Jeanne, sa douleur.

— Ça n'a pas de sens !

Charlotte n'y croit pas. Ou plutôt si, elle y croit tellement qu'elle ne peut pas y croire. Elle considère ses parents d'un œil hagard. Devant elle, son père ne cesse de vitupérer, il veut récupérer sa carte d'identité et quitter cet hôpital de malheur !

— Comment c'est possible ? bafouille-t-elle d'un air hébété.

Soudain calmé par la question, Gilbert se renfrogne, Micheline retient un sanglot. Charlotte passe de l'un à l'autre, les interroge d'un regard perdu qui, peu à peu, se charge de tension. Elle tente de lire dans les yeux de son père. Ceux de sa mère se dérobent, Micheline se détourne et, le nez dans un mouchoir, retient maintenant ses larmes comme elle peut.

Un médecin vient les délivrer enfin. Il a reçu une partie des résultats, explique à Gilbert qu'il souffre de tachycardie intermittente due à l'anxiété, peut-être même de fibrillation atriale, mais ça, il faudra faire des analyses plus poussées pour le confirmer. Il lui tend une prescription avec ordre formel de suivre un traitement.

— Voici en tout cas des comprimés à prendre matin et soir pour réduire votre rythme cardiaque, c'est important, sans quoi vous

risquez un incident vasculaire majeur ! Et, s'il vous plaît, prenez rendez-vous chez votre médecin traitant pour des examens approfondis.

L'homme d'affaires hoche frénétiquement la tête, il est prêt à tout pour qu'on le laisse partir. Ce qu'il fait sans plus attendre, il en oublie même de prendre l'ordonnance. C'est Micheline qui s'en charge, elle promet au médecin de s'occuper de tout, le traitement, le rendez-vous, les examens approfondis...

Gilbert se dirige d'un pas lourd vers le bureau d'accueil. Micheline lui emboîte aussitôt le pas, elle le suit comme son ombre, son reflet, son âme damnée. Charlotte reste là, pantoise, anéantie, plantée au milieu de la salle d'attente.

Juste avant de quitter la pièce, Micheline se tourne vers elle.

— Tu viens ?

Rappelée à l'ordre, Charlotte se hâte de la rejoindre.

— Vous allez me dire ce qui s'est passé, à la fin ? s'énerve-t-elle, à cran. Comment Jeanne peut-elle être enceinte ?

— On t'expliquera dehors ! lui répond sa mère dans un sanglot retenu.



## CHAPITRE 18

Charlotte se cramponne au volant de la voiture comme à une bouée de sauvetage. Ils viennent de quitter le parking de l'hôpital et s'insèrent dans le flux de la circulation, les yeux rivés sur l'asphalte, dont le ruban s'étire droit devant elle. Elle vient surtout d'apprendre les circonstances dans lesquelles sa sœur est tombée enceinte. Son esprit trébuche sur les mots, ils forcent maintenant l'accès à sa conscience et allument des flashes d'une violence à lui couper le souffle. Elle voit le corps de Jeanne inanimé, malmené par une masse sombre, un homme sans visage qui la brutalise, sans âme, sans pitié, jouant avec elle comme si elle n'était qu'une poupée gonflable. Malgré son inertie, Jeanne est secouée dans tous les sens, on dirait qu'elle bouge.

Les assauts de l'homme semblent lui donner vie.

Prise d'un haut-le-cœur, Charlotte chasse l'image de sa tête et tente de se concentrer sur la route.

Bientôt la voie rapide s'annonce, elle enclenche le clignotant avant de bifurquer vers la gauche.

— Attention ! hurle son père à côté d'elle.

Un klaxon rugit en même temps qu'une voiture la dépasse, se déportant pour éviter l'accrochage.

— Charlotte, bon sang, tu vérifies ton angle mort, parfois ? vocifère Gilbert.

La jeune femme ne répond pas, elle se contente de vérifier son angle mort, ce qui ne sert strictement à rien vu qu'elle est déjà sur l'autoroute.

— Ils vont arrêter le pervers qui a fait ça ? demande-t-elle d'une voix blanche.

— C'est à nous de porter plainte, lui répond sa mère.

— On y va tout de suite, d'ailleurs ! ordonne Gilbert. Tu prends

la troisième sortie, direction le commissariat !

Charlotte hoche la tête, les traits figés sur son aigreur. Une panoplie d'émotions s'affrontent, avec lesquelles elle se débat, quelque chose de confus, aussi chaotique que sa conduite. Elle se sent déchirée par tout ce qu'elle éprouve, de la colère, du dégoût, de l'incompréhension... De la jalousie aussi, elle le sait. Elle s'en défend tant qu'elle peut, son esprit se démène comme un beau diable pour refouler ce sentiment absurde, mais c'est plus fort qu'elle : ça lui troue le ventre, elle qui rêve d'un enfant depuis des mois, elle ne peut s'empêcher de se demander pourquoi le destin octroie à sa sœur ce qu'il lui refuse obstinément.

— Charlotte, la moto !

Perdue dans ses pensées, elle dévie légèrement vers la gauche. Un motard la dépasse à toute vitesse, elle manque de le percuter. Elle braque à droite, redresse, avant de poursuivre sa route, bercée par l'interminable litanie des questions qui tournent en boucle dans sa tête. Ça défile comme les kilomètres que la voiture avale, pourquoi la vie s'évertue-t-elle à faire les mauvais choix, on dirait qu'elle condamne Charlotte à attendre éternellement son tour, otage d'une file qui, à l'image de son existence, n'avance pas.

À sa droite, Gilbert est vert.

— Range-toi sur le côté ! lui ordonne-t-il. Je vais prendre le volant.

Charlotte ne l'écoute pas, la voiture fonce sans ralentir. Une pensée sournoise vient de naître dans son esprit. L'idée n'est pas neuve, mais elle prend aujourd'hui un tour pernicieux, que la comparaison avec sa sœur amplifie encore : la sensation que le corps de Jeanne est peut-être plus vivant que le sien. Elle en éprouve une amertume corrosive, dont elle a honte mais qui s'incruste malgré elle dans le tombeau qui lui sert de ventre. Un souvenir qui se presse aux portes de sa mémoire et revient sans cesse, comme une litanie agaçante, un air qui trotte dans la tête et dont on ne parvient pas à se défaire.

— Charlotte ! insiste Gilbert d'une voix dure. Arrête-toi, nom de Dieu !

Elle roule au radar, ne semble entendre ni les coups de klaxon qui fusent autour d'elle ni les ordres de son père. Elle se revoit quelques années auparavant, elle a vingt-quatre ans, mille et un projets, des rêves à ne plus savoir lequel réaliser en premier, de l'audace et de l'ambition. À l'époque, elle veut devenir comédienne. Elle suit

des cours de théâtre et passe des castings à longueur de journée. Elle vient de décrocher un petit rôle dans un film avec Guillaume Canet, rien de mirobolant mais c'est le début, elle le sait, elle le sent. Elle est jeune, libre, confiante, la vie lui sourit, elle peut tout espérer.

Côté cœur, c'est plutôt calme. Côté cul, en revanche, ça bouge pas mal. Charlotte collectionne les aventures sans lendemain, ses amants sont des trophées, elle s'éclate sans se poser de questions.

Un matin, elle réalise qu'elle a un retard de règles. Pas grand-chose, quelques jours à peine, même pas une semaine, mais la chose est inhabituelle : son cycle est d'une régularité à toute épreuve, une vraie montre suisse. L'éventualité d'une grossesse s'insinue lentement dans son esprit, qu'elle rejette avec obstination, il n'est pas question de bébé pour l'instant. Les jours suivants sont rivés à l'attente des signes annonciateurs, bas-ventre contracté, crampes, irritabilité.

Rien.

Au contraire, une poitrine gonflée et sensible, une fatigue inhabituelle, des nausées matinales commencent à l'angoisser. Elle se confie à sa sœur, qui prend aussitôt les choses en main.

Pragmatique, Jeanne achète un test de grossesse.

Le résultat est sans appel : Charlotte est enceinte.

C'est la douche froide. La jeune femme est prise de panique, elle passe de l'effroi le plus viscéral au désespoir le plus profond. Elle ne sait même pas qui est le père, et ne veut pas le savoir. Mais Jeanne est là, indéfectible alliée, bien décidée à soutenir sa sœur dans cette épreuve. Elle appelle la gynéco, accompagne Charlotte le jour du rendez-vous, la rassure, l'épaule. Et quand le choix s'impose, elle n'hésite pas une seconde : cet enfant, il ne faut pas le garder. D'ailleurs, ce n'est même pas encore un enfant, juste un amas de cellules sans forme ni âme.

Le jour de l'IVG, elle est là, comme les jours suivants. Leurs parents ne sont pas au courant, et il est hors de question qu'ils le soient. L'avortement est pour ces fervents catholiques un sujet tabou, une invention du diable. Micheline, particulièrement, est intraitable, Charlotte et Jeanne le savent. Pour elle, toute forme de vie est sacrée, il n'appartient pas aux gens de la manipuler pour servir leurs intérêts personnels. Les filles n'ont qu'à prendre leurs précautions, ce n'est tout de même pas compliqué. Et s'il s'avère que

Dieu leur impose malgré tout une grossesse, c'est qu'elles doivent affronter cette épreuve sans chercher à s'y dérober. Un discours qui, bien entendu, fait hurler les deux sœurs. Mais l'heure n'est pas à l'affrontement, Charlotte est trop paumée pour se mesurer aux convictions de sa mère.

Jeanne garde le secret. Elle se démène pour lui changer les idées, l'amuser, lui faire oublier l'existence de ce petit passager clandestin d'abord, son absence ensuite.

Sans elle, Charlotte ne sait pas si elle y serait arrivée. Elle a puisé dans la présence de sa sœur une force qui lui faisait défaut. Elle a retrouvé en elle l'alliée de son enfance, celle que les années avaient quelque peu éloignée. Celle qui est là quand ça va mal. Alors oui, d'accord, Jeanne était instable et lunatique. Au quotidien, elle pouvait être insupportable comme adorable, une vraie peste, un amour, moitié ange, moitié démon. Mais dans les moments critiques, elle était solide, patiente, compréhensive, à l'écoute.

— Bon, ça suffit, arrête-toi ! gronde la voix de Gilbert juste à côté d'elle. Tout de suite !

— Ma chérie, fais ce que ton père te dit, pour l'amour de Dieu ! la supplie Micheline à l'arrière.

Charlotte sursaute, arrachée à ses pensées par les injonctions de ses parents. Elle vérifie la position des véhicules qui la suivent dans le rétroviseur et enclenche son clignotant à droite.

— Il va se passer quoi, maintenant ? demande-t-elle tandis qu'elle change de voie.

Silence chargé dans la voiture. Gilbert regarde droit devant lui, comme à son habitude. Micheline se réfugie dans ses pensées, soudain absente.

— Parce que je suppose que si Goossens vous a convoqués, c'est que le bébé est viable, raisonne-t-elle sur le ton de l'évidence. Sans quoi, il aurait attendu que le problème se règle de lui-même, non ?

Ni son père ni sa mère ne semblent disposés à lui répondre.

— Alors ? insiste la jeune femme. On en fait quoi, de ce bébé ?

— On s'en débarrasse ! déclare Gilbert sans cacher son agacement. À l'arrière, Micheline sursaute.

— Pardon ? glapit-elle, outrée.

— On s'en débarrasse ! répète-t-il avec fermeté.

— Tu en parles comme d'une chose !

— Comment veux-tu que j'en parle ?

Micheline ne répond pas : les mots de Gilbert viennent de la clouer sur place. Intrigué par son silence, celui-ci jette un œil dans le rétroviseur. Leurs regards se croisent, et dans celui de Micheline brille un feu réprobateur, une lueur accusatrice dont l'intensité le met mal à l'aise.

— Qu'est-ce que tu veux en faire ? réagit-il avec brutalité.

Elle garde le silence encore, obstinée, sans le lâcher des yeux. Quelque chose dans son attitude le déstabilise, lui qui n'a jamais fait cas de son avis. Agacé, il abandonne le reflet du rétroviseur pour se tourner vers elle. Son embonpoint et la ceinture de sécurité entravent son mouvement, l'empêchant de pivoter complètement. Il poursuit néanmoins, la fixant du coin de l'œil, comme un poisson :

— Ce n'est pas un enfant, Micheline. Pas encore. C'est juste un amas de cellules qui n'a pas de conscience et qui, bientôt, ne sera plus qu'un mauvais souvenir !

La formulation frappe l'esprit de Charlotte. Elle se rappelle les mots de Jeanne lors de sa propre IVG.

— Ah oui ? le tance Micheline, toutes griffes dehors. Tu crois peut-être que nous avons le choix ?

— Je ne le crois pas, je l'affirme ! Tu as entendu Goossens comme moi : nous avons trois semaines pour prendre une décision.

— Et tu comptes faire quoi ? s'emporte-t-elle d'une voix qui monte rapidement dans les aigus, à l'image de son indignation. Donner ton autorisation pour recourir à l'avortement ?

Gilbert se fige un bref instant. Ses yeux se baissent malgré lui, trahissant son embarras.

— Les circonstances sont exceptionnelles, se justifie-t-il en reprenant sa position initiale.

— Oh ! J'ignorais que tu cautionnais l'avortement en fonction des circonstances !

— Ne joue pas à ce jeu-là avec moi, Micheline ! s'énervé Gilbert. Comment veux-tu envisager la gestation d'un enfant qui, avant même de naître, n'a déjà ni père ni mère ?

— Nous sommes là, nous !

— Non, Micheline ! Nous ne sommes pas là. Nous sommes vieux, nous en avons pour... combien ? Dix ans, quinze ans, en comptant

large ?

— Parle pour toi ! se défend-elle avec une hargne qu'il ne lui connaît pas. J'ai encore quelques belles années devant moi !

— Peut-être, mais dans quel état ? Tu te vois tout recommencer de zéro, la crèche, la scolarité, l'éducation, la crise d'adolescence, tout ça à soixante ans passés ?

— Et pourquoi pas ?

— En tout cas, ne compte pas sur moi !

— Comme si j'avais jamais compté sur toi ! raille-t-elle, mordante.

— Accessoirement, ce bébé est le fruit d'un viol, maman ! lance Charlotte sans cacher sa consternation. Un viol !

— Exactement ! renchérit Gilbert avec un dégoût non dissimulé. On ne sait même pas d'où il vient, ce gosse !

— Du ventre de ta fille ! riposte Micheline dans un cri exalté.

L'image est forte. Elle impose un silence qui glace le cœur de Charlotte et celui de son père. Consciente d'avoir marqué des points, Micheline se penche vers l'avant et parle maintenant d'une voix contenue, fébrile.

— Gilbert, cet enfant, dans le ventre de Jeanne... C'est comme si elle nous adressait un signe par-delà son sommeil. C'est peut-être notre dernière chance de la récupérer. C'est la preuve qu'elle n'est pas morte ! Qu'elle est là ! Son corps est là ! Il fonctionne, il vit ! Et son âme, c'est comme si elle la transmettait à cet enfant ! Cette grossesse, c'est un signe de Jeanne, un message de Dieu...

— Ça suffit ! tonne Gilbert, ulcéré. Arrête avec ça, bon sang ! Dieu n'a rien à voir là-dedans, crois-moi ! En plus, il me semblait que tu voulais maintenir Jeanne en vie, coûte que coûte !

— Justement !

— Tu as entendu Goossens, non ? Si on garde l'enfant, elle y passe à coup sûr !

— Ça t'arrange bien de dire ça maintenant ! lui crache-t-elle d'un ton amer. Il y a quelques heures à peine, tu voulais la débrancher !

— Arrêtez ! crie soudain Charlotte, à bout de nerfs. Je ne sais pas lequel de vous deux me dégoûte le plus ! De toute façon, ce n'est pas vous qui aurez le dernier mot ! C'est à Jérôme de prendre la décision, non ?

Quelques secondes de silence durant lesquelles leurs trois regards

se croisent à travers le rétroviseur.

— Mon Dieu ! s'exclame Micheline, catastrophée. On a oublié Jérôme ! Il faut faire demi-tour !

— Pas question ! s'énerve Gilbert. Je suis déjà suffisamment en retard, et on doit passer au commissariat pour porter plainte ! Il n'a qu'à prendre un taxi ! Charlotte, range-toi sur le côté, bon sang !

— Nous sommes sur l'autoroute, papa ! rugit-elle plus fort que lui. Où veux-tu que je m'arrête ?

— Mais là, enfin ! Sur la bande d'arrêt d'urgence !

— On ne peut pas faire ça, c'est interdit, tu le sais !

— Je m'en tape ! hurle-t-il, explosant littéralement. Tu t'arrêtes, point barre ! Et tu me passes le volant ! Il faut te le dire en quelle langue ?

Dans la voiture, la tension est à son comble. Gilbert est à bout de nerfs, il peine à respirer, manque de refaire un malaise. À contrecœur, Charlotte se rabat sur la voie de droite puis se range enfin sur la bande d'arrêt d'urgence. Avant même que le véhicule soit totalement immobilisé, Gilbert défait sa ceinture et ouvre brutalement sa portière. Il s'extrait de l'habitacle, non sans difficulté, comme si le véhicule le retenait de force. Enfin il parvient à sortir, fait le tour de la voiture à grands pas, ouvre d'autorité la portière de Charlotte. Elle n'a pas le temps de défaire sa propre ceinture qu'il la somme de lui céder sa place, agressif et impérieux. Elle obtempère sans plus chercher à s'opposer, à quoi bon, quand il est dans cet état-là rien ne peut lui faire entendre raison. Elle passe rapidement sur le siège passager. Gilbert s'installe au volant, à l'image d'un roi qui retrouve son trône. Sitôt sa ceinture bouclée, il s'apprête à mettre le contact...

À l'arrière, Micheline a ouvert sa propre portière.

— Tu fais quoi, là ? s'énerve-t-il en se tournant vers elle.

Pour toute réponse, Micheline sort de la voiture.

— Où tu vas ? crie-t-il plus fort encore.

— Maman ! s'exclame Charlotte à son tour.

Peine perdue, Micheline ne les écoute pas. Elle claque sa portière et se met à marcher sur le bord de l'autoroute, rebroussant chemin vers l'hôpital.

Dans l'habitacle, Gilbert reste figé de stupeur. Il regarde sa fille, l'œil rond, estomaqué par le départ de sa femme.

— Qu'est-ce qui lui prend ? demande-t-il d'un ton ahuri.

— J'en sais rien !

Aussitôt, Charlotte baisse son carreau et s'époumone en direction de Micheline.

— Maman ! Qu'est-ce que tu fais ?

Micheline ne se retourne pas.

Gilbert perd patience. Il ouvre sa portière, se penche au-dehors et hurle à tue-tête :

— Reviens ici, tout de suite !

Micheline continue de s'éloigner.

— Reviens, ou je te laisse là ! insiste-t-il en s'égosillant toujours.

Il attend quelques secondes, escomptant qu'elle se retourne et revienne vers eux... Pas de réaction. De rage, il referme violemment la portière.

— Tant pis pour elle ! grogne-t-il en tournant la clé de contact.

— Qu'est-ce que tu fais ? lui demande Charlotte, interdite.

Gilbert passe la première.

— Papa ! s'exclame-t-elle en défaisant sa propre ceinture de sécurité.

Il enclenche son clignotant, tourne la tête vers la gauche pour évaluer le flux de la circulation, dans l'intention évidente de reprendre la route.

— Tu ne vas pas la laisser là ? s'écrie encore Charlotte en ouvrant sa portière.

— Referme ça tout de suite ! lui intime Gilbert.

— Pas question !

Elle porte sur son père un regard stupéfait. L'urgence emmêle ses pensées, elle hésite à sortir, pressent que cette option n'empêchera pas Gilbert de démarrer. De fait, celui-ci fulmine. Hors de lui, il la toise d'un œil féroce.

— Je ne te le répéterai pas deux fois, Charlotte ! la prévient-il d'un ton menaçant.

Cette phrase la renvoie à son enfance : les ultimatums de leur père, Jeanne et elle en avaient si peur quand elles étaient petites. Aujourd'hui, la formule lui semble désuète. Si ce n'était la situation critique, quelque chose dans le ton de Gilbert lui donnerait presque envie de sourire, tout en lui brisant le cœur.

Elle jette un rapide coup d'œil dans le rétroviseur, constate que sa mère s'éloigne toujours, sans manifester la moindre intention



de revenir vers la voiture.

Elle tend alors la main vers les clés de contact, dont elle se saisit rapidement. Un tour à gauche, le moteur se coupe instantanément tandis qu'elle les arrache du verrou d'allumage.

— Qu'est-ce que...

Abasourdi, Gilbert n'a pas le temps de réagir qu'elle a déjà quitté la voiture et court en direction de sa mère.

— Maman, attends !

— Charlotte ! hurle Gilbert, toujours dans l'habitacle.

Il ouvre une nouvelle fois sa portière, met un pied à terre, se précipite à l'extérieur, est stoppé net dans son élan par sa ceinture. À bout de nerfs, il tente de se détacher, perd de précieuses secondes à trouver le bouton, y parvient enfin. Quand il sort de la voiture, Charlotte est sur le point de rattraper sa mère à une cinquantaine de mètres de là.

Bouillonnant de rage, il se met en route pour les rejoindre.

— Maman, arrête ! la supplie Charlotte en arrivant à sa hauteur. Qu'est-ce que tu fais ?

À côté d'elles, les voitures passent à toute vitesse, soulevant leurs cheveux et leurs vêtements. Le bruit des moteurs enfle à leur approche, les dépasse dans un vacarme vrombissant, les forçant à élever la voix pour se faire entendre, puis s'éloigne.

— Je rentre chez moi ! répond Micheline sur le ton de l'évidence.

— Mais enfin, maman, tu ne vas pas rentrer à pied ! Et puis, ce n'est pas la bonne direction !

— Ça ne fait rien. Je trouverai bien.

— Ne dis pas de bêtises ! Retourne à la voiture, s'il te plaît.

— Non. Je ne remettrai plus les pieds dans cette voiture tant que ton père ne m'aura pas écoutée.

Gilbert les rattrape à son tour.

— Micheline ! fulmine-t-il, à bout de souffle. Qu'est-ce qui te prend, bordel de merde ?

— Pas la peine d'être grossier, rétorque-t-elle sans cesser de marcher.

— Remonte tout de suite dans la voiture !

— Non, pas tant que tu ne m'auras pas écoutée !

— Je t'ai écoutée ! s'étrangle-t-il, hors de lui. C'est toi qui ne m'écoutes pas !

Micheline se fige soudain, fait volte-face et affronte son mari.

— Oh, mais si, je t'ai écouté ! Je peux même te répéter mot pour mot tout ce que tu m'as dit. Et toi, tu peux me redire ce que je t'ai dit ?

Gilbert la considère un instant sans cacher sa stupeur.

— Vas-y, Gilbert ! insiste Micheline. Comme tu le vois, je t'écoute !

— Tu m'as dit que tu voulais garder l'enfant, commence-t-il, désarçonné.

— Oui, ça, je suppose que tout le monde l'a bien compris. Mais encore ? Qu'est-ce que je t'ai donné comme argument ?

De plus en plus décontenancé, il ouvre la bouche, s'apprête à répliquer, hésite, semble chercher ses mots, avant de se tourner vers sa fille.

— Bon, ça suffit. Charlotte, rends-moi les clés !

— Pas question ! répond Charlotte, tandis que sa mère ricane en constatant que son mari est incapable de répéter ce qu'elle lui a dit. On part tous les trois ou on ne part pas !

À mesure que sa femme et sa fille s'opposent à lui, Gilbert perd peu à peu ses moyens. Devant le refus catégorique de Charlotte, il manque de s'étrangler, avant de pointer sur elle un doigt menaçant.

— Charlotte, je te préviens...

— Tu ne me préviens de rien, papa ! Je ne laisse pas maman sur le bord de la route. Et toi non plus !

— Alors on fait quoi, là ? hurle-t-il avec de grands gestes, autant pour se décharger de la fureur qui l'étouffe que pour couvrir le bruit des moteurs qui passent à toute vitesse à côté d'eux. On tient un conseil de famille ? On règle nos comptes jusqu'à la tombée de la nuit ? Hein ? On fait quoi ?

Charlotte se tourne vers sa mère.

— Maman, papa a raison sur ce coup-là, lui dit-elle avec une douceur qui contraste avec la violence de Gilbert. On ne va pas tout résoudre ici, sur le bord de l'autoroute. Remonte dans la voiture, et on réglera ça à la maison.

— Non ! Je veux d'abord qu'il m'écoute.

— Il t'écouterà ! lui assure Charlotte. Mais pas ici, maman.

Elle se tourne ensuite vers son père et le prend à témoin.

— N'est-ce pas que tu l'écouteras, papa ?

— Qu'il m'écoute et qu'il tienne compte de mes arguments, ajoute

Micheline en dardant sur son mari un regard impérieux.

Gilbert les considère toutes les deux, l'œil sombre et les lèvres serrées.

— Papa ? insiste Charlotte en le fusillant des yeux.

Il pousse un soupir furieux et hoche sèchement la tête.

— OK, on en parlera à la maison et je t'écouterai, dit-il en serrant les dents.

— Qu'est-ce que tu as dit, Gilbert ? Je n'entends pas bien à cause des voitures.

Gilbert la toise d'une lueur assassine.

— C'est bon, maman, la sermonne Charlotte. N'exagère pas non plus. Allez, viens.

Elle glisse son bras sous celui de sa mère et commence à l'entraîner vers la voiture. Micheline résiste quelques secondes avant d'obtempérer. En passant devant son mari, elle lui adresse un sourire victorieux.

Quelques instants plus tard, la voiture retrouve sa place dans la circulation. Elle fonce maintenant sur l'autoroute, zigzaguant parmi les autres véhicules. À mesure qu'elle prend de la vitesse, Gilbert, lui, reprend vie, son souffle se fait plus profond, sa respiration plus régulière. La voiture imprime en lui une puissance à nulle autre pareille, ils fusionnent, elle est son corps, il est son âme, à se demander finalement lequel conduit l'autre.

À côté de lui, cramponnée à la portière, tendue de la tête aux pieds, Charlotte se sent si oppressée par la situation qu'elle a du mal à déglutir. Elle réalise soudain que si le coma de sa sœur les a rapprochés dans un premier temps, sa grossesse va les déchirer sans pitié.

Les souvenirs reprennent leur danse hypnotique, l'image de Jeanne auprès d'elle dans la chambre d'hôpital, juste après son IVG, ses mots de réconfort, son sourire confiant, la tendresse qui se dégageait de chacun de ses gestes.

Touchée, Charlotte se souvient de lui avoir pris la main.

« Je n'oublierai jamais ce que tu viens de faire pour moi », lui avait-elle dit, sincèrement reconnaissante.

Jeanne avait juste haussé les épaules en souriant.

« Tu ferais pareil, non ? »

## CHAPITRE 19

En rentrant chez elle, Charlotte appréhende l'humeur de Guillaume. Elle a planté tout le monde en plein service, et, malgré un texto envoyé pour lui résumer la situation, elle anticipe déjà ses reproches. Pourtant, la première chose qu'elle découvre en pénétrant dans le salon, c'est l'immense bouquet de fleurs qui trône sur la table basse, une composition de lys, de roses et de jasmin, subtile association de tonalités pâles, une communion de senteurs aux teintes pastel. Son père vient de la déposer en bas de son immeuble, elle est encore sous le choc de la nouvelle du viol de Jeanne, de sa grossesse, sous celui de l'affrontement entre ses parents, déchirée par le dilemme qui se pose, entre les arguments émotionnels de sa mère et la froide analyse de son père. Elle comprend l'une, mais sa raison se range à l'avis de l'autre.

Elle sait surtout que la première concernée, Jeanne elle-même, n'aurait jamais gardé cet enfant. Elle le sait au plus profond d'elle-même. Elle le sait parce que Jeanne le lui a dit.

Après la dispute sur l'autoroute, ils se sont rendus au commissariat pour porter plainte, ultime épreuve de cette journée sans queue ni tête. Devoir mettre des mots sur l'indicible, dire ce que l'on sait, à la fois si peu et en même temps beaucoup trop.

L'affaire est maintenant entre les mains de la justice.

— C'est quoi ? demande-t-elle à Guillaume en désignant du menton le bouquet de fleurs.

Celui-ci sort de la cuisine et vient à sa rencontre pour l'accueillir. Il l'enlace tendrement.

— Ça, c'est un bouquet de fleurs.

— Oui, je le vois bien. Mais de qui ? Pour qui ? Pourquoi ?

— De moi. Pour toi. Parce que.

Le visage de la jeune femme se défroisse.

— En quel honneur ?

— En l'honneur de... rien. Pour te remercier. Pour te dire que je sais que c'est pas facile en ce moment. Pour te demander de me pardonner d'être sur les nerfs les trois quarts du temps.

Il s'interrompt quelques courtes secondes avant d'ajouter :

— Pour te dire que je t'aime.

Charlotte ferme les yeux et se laisse emporter dans un long baiser sensuel. Quand leurs lèvres se séparent, Guillaume la couve d'un regard enjôleur.

— Qu'est-ce qui s'est passé, avec ta sœur ?

Charlotte se détache de lui et se dirige vers la cuisine pour se servir un verre de vin. Il la suit, intrigué. Tandis qu'elle débouche une bouteille, elle lui résume la situation. À mesure qu'elle raconte, les yeux de Guillaume s'agrandissent face à l'extravagance du tableau.

— Vous ne faites pas les choses à moitié, dans ta famille ! s'exclame-t-il enfin, ahuri. Pendant quatre ans, il ne se passe strictement rien, on a l'impression de végéter dans une salle d'attente oubliée de tous, et là, tout à coup... C'est... C'est dingue !

— Dingue, oui, répète Charlotte, pensive. C'est le mot.

Guillaume la dévisage, à la fois attentif et curieux.

— Toi, ça va ? lui demande-t-il avec douceur.

Elle l'interroge du regard, il précise :

— Ta sœur enceinte alors que...

Il ne va pas plus loin, pas la peine. Ils se regardent tous les deux, et dans leurs yeux passe l'écho d'une douleur commune qu'ils ne partagent pourtant pas vraiment. Pour Guillaume, le bébé est secondaire, Charlotte le sait. Son bébé à lui, c'est le Resto, qu'il porte à bout de bras depuis de nombreux mois. Ce projet occupe toute sa tête, tout son cœur, tout son temps. En vérité, c'est elle qui le veut, cet enfant. Ça devient une idée fixe, un cercle vicieux dont elle est désormais prisonnière : plus elle angoisse à la perspective de ne pas y parvenir, moins elle y parvient. Moins elle y parvient, plus elle angoisse.

La grossesse de Jeanne, c'est le coup de grâce. L'ironie du sort qu'elle n'arrive pas à digérer. Elle éprouve une jalousie féroce dont elle ne parvient pas à se défaire, malgré le caractère absurde de la chose.

Comment peut-on être jalouse de Jeanne ?

— Tu te sens comment ? insiste Guillaume, la voyant absorbée par de sombres pensées.

Charlotte lui adresse un pauvre sourire défait.

— J'ai connu des jours meilleurs.

Guillaume hoche la tête, l'air désolé.

— C'est vrai que c'est un peu compliqué, en ce moment, commente-t-il.

— En ce moment ? ricane-t-elle. J'ai l'impression de me débattre depuis des mois dans la poisse... Quand est-ce que ça va s'arrêter ?

— À propos de poisse, tu as pu parler à ton père ?

Charlotte fronce les sourcils, pas certaine de comprendre de quoi il parle.

— Mon père ?

— Oui, tu sais... À propos de l'argent.

Elle se souvient, oui, en effet, elle lui avait promis d'aborder le sujet...

— Désolée, mon cœur, ce n'était pas vraiment le moment ! Et je t'avoue que ça m'est complètement sorti de l'esprit.

Guillaume masque mal sa déception. Il hoche à nouveau la tête, les lèvres pincées sur sa déconvenue.

— Je comprends, réplique-t-il du ton de celui qui ne comprend pas, justement.

Charlotte décèle l'amertume en embuscade, une certaine aigreur dans son intonation, une soudaine distance dans son attitude.

— Tu m'en veux ? lui demande-t-elle, surprise.

— Non ! lui assure-t-il en forçant l'évidence. Bien sûr que non.

Il se tait, quelques secondes indécises, avant d'ajouter :

— C'est pas grave. Je vais m'arranger autrement.

— Ça ne peut pas attendre ?

— Disons que, si je n'ai pas l'argent cette semaine, on risque d'avoir des soucis.

— Quel genre de soucis ?

— Huissiers et compagnie...

Charlotte sent son ventre se nouer.

— Ça va si mal que ça ?

— Je te l'ai dit, Charlotte, je dois de l'argent à tout le monde ! soupire-t-il, un peu exaspéré. Entre le gaz, l'électricité, le loyer, Delange, la banque, les fournisseurs, les salaires, je n'arrive plus à...

Il s'interrompt, la regarde sans dissimuler son agacement.

— Tu m'écoutes, parfois, quand je te parle ?

Charlotte perçoit le changement : l'humeur de Guillaume tourne au vinaigre.

— Oui, bien sûr ! se récrie-t-elle en mettant dans ces mots toute la sincérité dont elle se sent capable. C'est juste que je n'avais pas compris que la situation était si critique.

— Je te l'ai expliqué, l'autre soir, non ? lui rappelle-t-il, de plus en plus froid. J'ai l'impression que tu t'en fous complètement, de ce resto.

— Non ! se défend Charlotte avec véhémence. Comment tu peux croire un truc pareil ? Mais aujourd'hui, franchement, avec ce qui nous est tombé dessus, ce n'était pas du tout le moment de demander du fric à mon père !

— Je ne parle pas de ça, soupire Guillaume sans cacher son irritation. Bien sûr, ce n'était pas le moment ! Je le comprends, ça ! Seulement, quand tu tombes des nues en apprenant que ça va mal, qu'on est à deux doigts de la faillite, ça me troue le cul !

Charlotte se tend. Quand Guillaume devient trivial, elle le sent, le pétage de plombs n'est pas loin.

Elle sait que la moindre étincelle peut mettre le feu aux poudres.

Elle n'a pas la force de subir une scène de ménage, pas ce soir. Pas après ce qu'elle vient de vivre.

— Je vais essayer de voir ça avec mon père, lui promet-elle à contrecœur.

Elle se dit qu'il fait des efforts, les fleurs en sont la preuve, elle peut bien y mettre un peu du sien.

Sa promesse ne semble pourtant pas adoucir l'humeur de Guillaume.

— Écoute, si tu dis que tu vas le faire, fais-le, déclare-t-il sèchement. Sinon, je dois m'arranger autrement.

— T'arranger comment ?

— Je n'en sais encore rien ! s'énerve-t-il, maintenant vraiment à cran. C'est justement pour ça que j'ai besoin de savoir. Je ne peux pas rester les bras croisés, à me tourner les pouces en assistant au naufrage ! Je pensais qu'on aurait une réponse aujourd'hui, et qu'en fonction de cette réponse j'allais pouvoir prendre une décision. Mais si tu oublies d'en parler à ton père, comment veux-tu que j'anticipe ?

Charlotte éprouve la morsure de l'incompréhension. La réaction

de Guillaume lui semble tellement déplacée qu'elle ne trouve pas les mots pour exprimer sa révolte. Elle le regarde, bouche bée, les yeux effarés par l'injustice dont il fait preuve.

Son attitude indignée agace Guillaume plus encore.

— Pas la peine de me regarder comme ça ! Si tu ne peux pas comprendre que...

— Excuse-moi ! parvient-elle enfin à cracher, hors d'elle. Le ciel m'est tombé sur la tête, tout à l'heure. Désolée si je n'ai pas pensé au Resto !

— C'est vrai, riposte-t-il, narquois. Penser aux vivants, ce n'est pas ton truc. Ton truc à toi, ce sont les morts. Et tu t'étonnes que ton ventre ressemble à un cimetière !

La flèche est empoisonnée, elle touche Charlotte en plein cœur. Une vive douleur la frappe de plein fouet, elle lui ronge la gorge, la poitrine, le ventre. Une partie de son corps est en feu alors qu'elle se sent glacée de la tête aux pieds.

— C'est dégueulasse, ce que tu viens de dire ! persifle-t-elle, pleine de hargne.

Il la toise, lui-même écoeuré.

— Non, ce qui est dégueulasse, c'est que toute notre vie dépende du carnet de santé de ta sœur. On est tous coincés parce qu'elle ne se décide ni à vivre ni à mourir. Et maintenant, on a un problème de plus sur les bras !

La gifle part toute seule, vive, sifflante. Elle éclate sur la joue de Guillaume dans un claquement aigu. Sous le coup de la surprise, son visage ne résiste pas à l'impact et valse sur le côté. Il reste quelques secondes en arrêt, sonné par la stupeur plus que par la douleur, avant de revenir à sa position initiale, dardant sur sa compagne un regard noir.

Charlotte, elle-même pantoise, reste un bref instant en apnée. La colère anesthésie ses remords, mais la gifle l'a déchargée d'une partie de sa rancœur. Elle hésite entre exiger des excuses et faire demi-tour, direction la porte de sortie. La perspective de retourner chez ses parents l'empêche de planter Guillaume sur place sans autre forme de procès.

— OK, déclare-t-il alors, la voix vibrante d'amertume. Je crois qu'on s'est tout dit.

Et sans qu'elle s'y soit vraiment attendue, c'est lui qui la plante là.



Il tourne les talons et quitte la pièce sans qu'elle ait eu le temps de réagir.

Restée seule, Charlotte accuse le coup. L'envie folle de courir après lui l'étreint, le rattraper, peut-être même lui demander pardon, s'il te plaît, reviens, ne me laisse pas seule, j'ai besoin de toi, je t'en prie...

La porte d'entrée claque à toute volée, faisant sursauter ses remords et ses griefs.

« SI DEUX ÊTRES QUI S'AIMENT LAISSENT UNE SEULE MINUTE SE LOGER  
ENTRE EUX, ELLE DEVIENT DES MOIS, DES ANNÉES, DES SIÈCLES. »

JEAN GIRAUDOUX

## CHAPITRE 20

Gilbert consulte sa montre. Ça fait douze minutes qu'il attend et, déjà, l'agacement le gagne. Il tient à la main une convocation, lue et relue des dizaines de fois depuis qu'il l'a reçue. Aucune explication sur la raison de sa présence ici, si ce n'est la formule lapidaire, « viol sur personne vulnérable ». Le caractère impersonnel de la lettre le blesse, comme s'il n'était qu'un pion parmi d'autres. Il comprend d'autant moins les raisons de cette convocation qu'il a déjà tout dit aux flics lorsqu'il a porté plainte, tout ce qu'il savait en tout cas, c'est-à-dire pas grand-chose. C'est maintenant à eux de faire leur boulot !

— C'est sans doute ce qu'ils font en te convoquant, lui avait fait remarquer Micheline tandis que Gilbert s'indignait de la nature du courrier.

— Ne dis pas n'importe quoi !

À cela s'ajoutait le côté désinvolte de la démarche, dénuée de toute considération pour son emploi du temps surchargé. L'homme d'affaires avait reçu le pli judiciaire la veille : on le priait de prendre contact avec les services de police pour un entretien dans les plus brefs délais. Au téléphone, on lui avait fixé rendez-vous pour aujourd'hui, le forçant à déplacer deux réunions de la plus haute importance.

— L'intégrité physique de ta fille est également de la plus haute importance, avait objecté Micheline.

Ce à quoi il n'avait rien répondu.

Le pli était signé par le capitaine Perrac, chargé de l'enquête. Gilbert comptait bien lui dire sa façon de penser.

— Gilbert ?

Une voix familière le tire de son exaspération. Il se tourne et découvre Jérôme, qui tient lui aussi un papier à la main. Gilbert reconnaît de loin l'en-tête administratif de la convocation, la même

que la sienne. Jérôme le rejoint, Gilbert se lève, les deux hommes se saluent d'une franche poignée de main, manifestant malgré eux un soulagement pourtant sans fondement.

— Que faites-vous ici ? lui demande Jérôme, plus pour engager la conversation que par nécessité.

— La même chose que vous, j'imagine.

L'homme d'affaires jette un nouveau coup d'œil à sa montre, déjà prêt à exprimer son mécontentement. Au même moment, son nom résonne une seconde fois dans la pièce.

— Monsieur Mercier ?

Il se retourne à nouveau et découvre une femme dans l'encadrement de la porte, tenant sous le bras un dossier.

— Capitaine Florence Perrac, se présente-t-elle en lui tendant sa main libre. Suivez-moi, je vous prie.

Quadragénaire plutôt massive, Florence Perrac est une femme de prime abord directe et joviale. Elle semble assumer un physique à première vue disgracieux, même si, à y regarder de plus près, les traits de son visage ne sont pas dénués de charme. Son style vestimentaire ne l'arrange pas : elle donne clairement la priorité au pragmatisme sur l'élégance. Dotée de formes généreuses, elle dégage une impression de sollicitude qui contraste avec la nature de sa fonction.

Gilbert et Jérôme échangent un regard dans lequel la surprise se mêle au doute. La main toujours tendue, la policière attend. Gilbert finit par la lui serrer avec une certaine maladresse. Elle se tourne ensuite vers Jérôme pour le saluer à son tour.

— Monsieur Delacre, j'imagine.

— En effet.

— Mon collègue, le lieutenant Dambrose, va venir vous...

Elle n'a pas le temps d'achever sa phrase qu'un jeune policier apparaît derrière elle. Costaud, bien fait de sa personne, celui-ci arbore fièrement un bouc qui lui donne quelques années de plus et un cachet d'assurance virile dont il a manifestement encore besoin. Malgré sa jeunesse – il a sensiblement le même âge que Jérôme –, il affiche une attitude déterminée, comme s'il était prêt à en découdre avec les délinquants du monde entier.

— Justement, le voilà.

Avant que le nouveau venu ait eu le temps d'ouvrir la bouche, Gilbert demande d'un ton péremptoire :

— Peut-on connaître la raison de...

— Simple formalité, monsieur Mercier, le coupe-t-elle en lui adressant un sourire franc.

Voyant que l'homme d'affaires s'apprête à rétorquer, peu habitué à ce qu'on l'interrompe, elle prend la peine de lui fournir une explication moins académique :

— Nous avons besoin d'informations sur Jeanne, notamment sur la personne qu'elle était avant son accident.

Le lieutenant Dambrose serre la main de Jérôme et l'entraîne dans les couloirs du commissariat. De son côté, Perrac guide Gilbert jusqu'à une porte qu'elle ouvre d'un geste énergique.

— Entrez, je vous en prie, lui dit-elle en s'effaçant pour le laisser pénétrer dans la pièce.

Il s'exécute et passe devant elle. Elle le suit de près avant de refermer la porte derrière eux.

La salle en question est vide, si l'on excepte la table et les quatre chaises placées en son centre. Le capitaine Perrac invite Gilbert à s'asseoir sur l'une des deux chaises qui occupent le côté droit. Elle-même s'installe en face de lui, déposant sur la table son dossier, qu'elle ouvre aussitôt.

Une fois assis, l'homme d'affaires découvre quelques affiches collées aux murs, qui toutes adressent un message aux victimes d'agressions sexuelles. « Se taire, c'est laisser faire ! », « Parler, c'est dénoncer », chaque formule en appelle à l'importance de la parole. Sur l'une d'entre elles, le visage en gros plan d'une femme bâillonnée par la main d'un homme n'a pas besoin de slogan. Gilbert les détaille l'une après l'autre, et l'ironie de la situation le frappe de plein fouet.

— Et on fait quoi quand la victime est déjà réduite au silence ? lance-t-il à l'intention de Perrac en lui désignant les affiches.

Celle-ci ne prend pas la peine de vérifier ce qu'il lui montre : ces affiches, elle les connaît par cœur.

— On répond à mes questions, lui dit-elle, marquant le début de l'entretien.

Gilbert émet un gloussement narquois, trahissant le peu de cas qu'il fait de l'utilité de sa présence ici. Il se racle ensuite la gorge et tire sur les pans de son veston avant de poser les bras sur la table, indiquant qu'il est prêt.

Florence Perrac commence par des questions assez générales dont

les réponses l'informent peu à peu sur la personnalité de Jeanne avant l'accident : son enfance, le genre de femme qu'elle était, les relations qu'elle entretenait avec les autres en général et les hommes en particulier. Sa voix est douce, son attitude transpire la compassion. Un comportement qui, d'instinct, aigüise la méfiance de Gilbert.

Pourtant, sans très bien comprendre l'utilité de ces questions, il y répond comme il peut.

— C'était une enfant discrète, souvent dans les nuages, raconte-t-il. Elle était plutôt rêveuse.

— Rêveuse ou effacée ?

Gilbert hésite, comme s'il doutait soudain.

— Rêveuse, semble-t-il décider. On aurait dit qu'elle vivait dans un monde parallèle. Elle avait d'ailleurs beaucoup d'imagination.

Florence Perrac l'interroge ensuite sur la puberté de Jeanne : quel genre d'adolescente était-elle ? Quelles étaient ses fréquentations ? Comment s'est déroulé son cursus scolaire ? Lui connaissait-il des aventures ? Si oui, à quelle fréquence ?

Gilbert décrit une enfant introvertie et contemplative. Une petite fille discrète qui prenait plaisir à la solitude. Malgré tout, il réalise très vite que les informations qu'il fournit restent vagues, forçant la policière à lui demander plus de précisions. En vérité, il n'a de sa fille qu'une connaissance imprécise, comme de ces gens qu'on côtoie au quotidien mais dont, finalement, on sait peu de chose. De son « vivant », Jeanne se confiait peu à son père, ne partageant avec lui que des considérations générales.

— Pourquoi me posez-vous toutes ces questions ? finit-il par demander. À quoi ça peut vous servir ?

— J'essaie de définir la personnalité de Jeanne, de me faire une idée de la femme qu'elle était. C'est important pour moi.

Gilbert esquisse une moue peu convaincue.

— J'ai également besoin de savoir s'il y a dans son entourage un homme capable de faire « ça ».

Cette fois, Gilbert l'interroge du regard.

— Un ancien amoureux, un amant, un prétendant éconduit, ce genre de personne, précise-t-elle.

Gilbert hausse alors les épaules, marquant son ignorance.

— Vous devriez interroger sa mère, suggère-t-il. Elles étaient plus complices que nous ne l'étions, elle et moi.

Puis il ajoute, comme pour se justifier :

— Des affaires de femmes, vous comprenez ?

Florence Perrac lui jette un regard amusé.

— Nous convoquerons votre femme également, c'est prévu.

Alors qu'elle s'apprête à lui poser une autre question, un bref signal s'échappe de l'intérieur de sa veste. La capitaine s'excuse, elle plonge la main dans sa poche et en sort son téléphone, qu'elle consulte rapidement. Puis, levant vers Gilbert un sourire formel, elle le prie de l'excuser avant de quitter la pièce.

Une fois dans le couloir, elle se dirige sans traîner vers une autre salle, dans laquelle elle pénètre aussitôt. Une jeune femme installée derrière une table, le nez plongé dans l'écran d'un ordinateur, l'accueille en lui désignant une enveloppe brune de format A4 posée sur un bureau, au milieu d'un capharnaüm de dossiers, papiers, documents et autres procès-verbaux. Florence Perrac s'empare du contenu de l'enveloppe et le parcourt immédiatement.

— Putain ! s'exclame-t-elle, à l'évidence abasourdie.

— Tu as aussi reçu ça, l'informe sa collègue en lui tendant une seconde enveloppe, de dimension standard cette fois. Ça vient de l'hôpital.

La capitaine l'ouvre et en sort un court feuillet qu'elle lit aussitôt.

— Putain ! répète-t-elle, cette fois visiblement très contrariée.

— Ça va ? lui demande la jeune femme assise à l'autre bureau.

Sans lui répondre, la capitaine saisit son téléphone et compose un numéro. Lorsque la communication s'établit, elle demande à parler au professeur Goossens. Elle patiente encore un court instant avant d'obtenir son correspondant.

— Bonjour, professeur, capitaine Perrac à l'appareil ! Je viens de prendre connaissance de votre courrier. Je... C'est une blague ?

Elle se tait et écoute la réponse.

— Ce n'est pas la question, professeur ! réplique-t-elle au bout de quelques secondes. Sans l'ADN du fœtus, impossible de procéder à la moindre comparaison. Je...

À l'autre bout de la ligne, Goossens développe ses arguments. Perrac s'impatiente.

— Je comprends bien ! Le souci, c'est que tant que nous n'avons pas cette autorisation, nous ne pouvons pas avancer dans l'enquête !

Une nouvelle fois, le professeur défend son point de vue. Les traits

de Perrac s'assombrissent à mesure qu'il parle.

— Et on saura ça quand ?

La réponse semble ne pas lui convenir davantage. Elle grommelle quelques réflexions désabusées avant de couper la communication.

À quelques mètres de là, le lieutenant Dambrose interroge Jérôme, lui posant sensiblement le même genre de questions que Perrac à Gilbert.

Contrairement à son beau-père, le jeune homme fait de son épouse un portrait très précis. Il en parle avec ferveur, décrivant une personnalité enflammée auprès de laquelle la vie était un tourbillon ininterrompu. Selon lui, Jeanne n'existait qu'à fleur de peau et ressentait tout avec une passion qui, parfois, tournait à la susceptibilité exacerbée.

— Ce n'était pas de tout repos, admet-il avec une certaine nostalgie, mais c'était fort. Aucune journée ne ressemblait à une autre, on vivait à cent à l'heure. Je crois que c'est la personne la plus intense que j'aie jamais rencontrée.

Pendant que Jérôme parle, Dambrose note consciencieusement tout ce qu'il dit. Il s'interrompt soudain, porte la main à sa poche et en tire son téléphone, auquel il jette un coup d'œil rapide. Puis il se lève et s'excuse.

— Je reviens tout de suite, dit-il juste avant de quitter la pièce.

Dans le couloir, il rejoint rapidement Florence Perrac, qui l'attend un peu plus loin.

— J'ai une bonne et une mauvaise nouvelle, l'informe-t-elle en brandissant les deux enveloppes qu'elle tient à la main. Je commence par laquelle ?

— On s'en fout, allez-y.

— Bon, alors je commence par la bonne : le gynéco nous a...

Elle hésite, puis se ravise :

— Non, je vais plutôt commencer par la mauvaise.

Dambrose s'impatiente, Florence Perrac lui indique la petite enveloppe blanche.

— Goossens nous a adressé un certificat médical qui fait mention de l'impossibilité de prélever l'ADN du fœtus.

— Putain ! s'indigne le lieutenant. Pourquoi ?

— Il dit que l'ADN du fœtus ne peut s'extraire que du liquide



amniotique, c'est le principe de l'amniocentèse, c'est-à-dire qu'il faut introduire une longue aiguille dans le ventre de la mère. Selon lui, c'est un acte invasif et risqué, il peut d'une part déclencher une fausse couche, d'autre part perturber le fonctionnement de l'organisme de la mère, déjà très vulnérable.

— On fait quoi, alors ? s'impatiente Dambrose.

— On attend.

— On attend quoi ?

— Dans le meilleur des cas, l'interruption de grossesse, c'est-à-dire une dizaine de jours au maximum. Dans le pire, la naissance, c'est-à-dire six mois.

— Vous rigolez ?

Perrac secoue la tête, Dambrose ronge son frein. Tous deux restent un instant rivés à leur déconvenue.

— En revanche, personne n'est obligé de savoir que nous ne possédons pas l'ADN du fœtus, déclare ensuite l'enquêtrice sur le ton de la consolation.

— On procède tout de même au prélèvement d'ADN des suspects ?

— On va se gêner !

Le lieutenant opine, marquant son accord.

— Et sinon, la bonne nouvelle ? demande-t-il ensuite.

— En fait... C'est pas vraiment une bonne nouvelle, mais ce n'en est pas une mauvaise non plus.

Dambrose s'insurge :

— Pourquoi vous m'avez fait croire qu'il y avait une bonne nouvelle ?

— Pour mieux faire passer la pilule de la mauvaise...

Le lieutenant la fusille du regard tandis que Perrac lui adresse un gentil sourire.

— Je viens de recevoir les conclusions du gynéco, lui annonce-t-elle en lui montrant la grande enveloppe brune qu'elle tient toujours à la main.

— Ça dit quoi ?

— Il confirme ses premières impressions : Jeanne n'a pas eu un seul, mais plusieurs rapports sexuels, de manière récurrente, et ce pendant plusieurs semaines. Des rapports sexuels sans aucune violence. Au contraire. De ce qu'il a pu en déduire, ces relations sexuelles étaient même empreintes d'une certaine... délicatesse.

Dambrose la dévisage d'un air intrigué.

— Ça veut dire quoi ?

Perrac pousse un profond soupir, décontenancée.

— Juridiquement, ça ne change pas grand-chose. Le viol est un acte de pénétration sexuelle non consenti. On peut facilement prouver dans ce cas-ci qu'il ne l'était pas. C'est plutôt au niveau psychologique que ça coince. Comme si... Comme si l'homme qui avait fait ça éprouvait quelque chose pour Jeanne.

— Autrement dit, comme s'il la connaissait..., murmure Dambrose, complétant la pensée de Perrac.

Celle-ci hoche lentement la tête. Dambrose tente de pousser la déduction un peu plus loin.

— Vous pensez ce que je pense ?

Perrac reste quelques secondes sans réaction. Puis elle acquiesce une nouvelle fois.

— Rappelez-moi, demande encore le lieutenant. Qui prend la décision de procéder ou non à l'interruption volontaire de grossesse ?

— Sa famille, répond l'enquêtrice sur le ton de l'évidence.

Les deux policiers se dévisagent un bref instant.

— On y retourne, décide-t-elle. Et on ne les lâche pas !

## CHAPITRE 21

— Les caméras de surveillance dans les couloirs de l'hôpital nous indiquent que vous avez rendu visite à votre fille le 27 et le 30 août passés. Avez-vous remarqué quelque chose d'inhabituel ?

Florence Perrac porte sur Gilbert un regard placide, dénué de toute émotion.

— Comme quoi ? demande l'homme d'affaires.

— Je ne sais pas, n'importe quoi. L'« attitude » de votre fille, les personnes présentes dans le service ces deux jours-là, l'atmosphère qui régnait dans la chambre, l'odeur. Si vous avez vu quelqu'un quitter sa chambre, ou y entrer. N'importe quel détail qui sortirait de l'ordinaire.

Gilbert fouille dans sa mémoire avant de manifester son ignorance.

— Pas que je me souviene. Mais ça remonte à...

Il fait un rapide calcul dans sa tête.

— Deux mois, acquiesce Florence Perrac. Huit semaines.

Leurs regards se croisent, lourds de sous-entendus.

— Prenez le temps de réfléchir, insiste la policière. Ça peut juste être une impression, quelque chose d'indéfinissable mais qui vous a paru curieux. Même si ça vous semble ridicule, ça peut peut-être nous aider.

L'homme d'affaires prend le temps de réfléchir, mais au bout de quelques secondes il secoue la tête d'un air de regret.

— Non, je ne vois pas.

La capitaine ne commente pas. Elle se contente de noter quelques mots dans son dossier. Puis elle relève la tête et poursuit son interrogatoire :

— Quels rapports votre fille entretenait-elle avec son mari ?

Gilbert écarquille les sourcils, marquant l'étonnement.

— Avec Jérôme ?

Perrac acquiesce.

— Des rapports sans problème particulier ! répond-il sur le ton de l'évidence.

Puis, nuancant sa réponse :

— Elle n'avait pas l'air malheureuse, en tout cas.

— Se disputaient-ils, parfois ?

— Des querelles d'amoureux, j'imagine, comme tous les couples.

— Dans leur couple, justement, y en avait-il un qui semblait avoir un ascendant sur l'autre ?

— Je ne pense pas, non !

Puis, après quelques secondes de réflexion, il ajoute :

— En tout cas, s'il y en avait un qui portait la culotte, c'était plutôt Jeanne.

— Ah oui ?

— Elle avait un foutu caractère, il faut bien le reconnaître.

— M. Delacre était-il ou se sentait-il écrasé par son épouse ?

Gilbert commence à s'impatienter. Il laisse échapper un soupir agacé avant de répondre :

— Comment voulez-vous que je le sache ? Je ne vivais pas avec eux !

— Vous pouvez avoir des impressions, objecte la policière. En général, certains détails transparaissent en public. Et puis, quand on est parent, on sent ces choses-là.

L'homme d'affaires la dévisage : est-ce un reproche déguisé ? Embarrassé par l'approximation de ses réponses, il devine que la policière attend de lui plus de précisions. Cherche-t-elle à le blâmer ?

— Jérôme n'est pas un mâle dominant, c'est le moins que l'on puisse dire, finit-il par affirmer.

Florence pose sur lui un regard intéressé.

— Pensez-vous qu'il était à ce point écrasé par la personnalité de Jeanne qu'il puisse éprouver un sentiment de pouvoir sur elle depuis qu'elle est plongée dans le coma ?

La question interpelle Gilbert. Il l'observe un instant avant de réagir :

— Vous croyez que Jérôme aurait pu faire « ça » ? s'exclame-t-il ensuite sans cacher sa surprise.

— Je ne crois rien, monsieur Mercier. Je cherche juste à

comprendre la nature des relations que Jeanne entretenait avec son entourage.

— Franchement, ça m'étonnerait ! Jérôme n'est pas le genre d'homme à faire un truc pareil.

— Quel genre d'homme est M. Delacre ?

— C'est un gentil garçon, répond Gilbert en haussant les épaules. Pas le mari que j'aurais espéré pour ma fille, mais bon...

— Qu'auriez-vous espéré pour votre fille ?

— Quelqu'un de plus sérieux, de moins...

Il cherche ses mots avant de trancher :

— De moins bohème.

— C'est ainsi que vous définiriez M. Delacre ? Bohème ?

— Il est comédien, se contente-t-il d'expliquer.

Florence ne peut retenir un gloussement ironique.

À quelques mètres de là, dans l'autre salle d'interrogatoire, Jérôme continue lui aussi de répondre aux questions.

— Vous vous entendez bien avec M. Mercier ?

Le jeune homme plisse les yeux, dubitatif.

— Je ne sais pas si on peut « bien s'entendre » avec Gilbert. On peut en tout cas entretenir des relations courtoises.

— Alors je reformule ma question : vos relations sont-elles courtoises ?

— On va dire ça comme ça.

— Quel genre d'homme est M. Mercier ?

Cette fois, Jérôme prend le temps de réfléchir avant de répondre.

— C'est avant tout un homme d'affaires.

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire qu'il considère la vie comme un immense marché commercial. Je crois que pour lui, rien n'est jamais gratuit.

— Quelles relations entretenait-il avec sa fille ?

Le jeune homme marque une brève hésitation.

— Il adore Jeanne... Il adore ses filles, d'ailleurs ! Un amour un peu maladroit, mais il les aime, c'est sûr.

— Maladroit... Dans quel sens ?

— Je vous l'ai dit, Gilbert fait du business. Du coup, c'est aussi un homme de pouvoir. Il a un besoin maladif de tout contrôler, les affaires, les choses, les gens. Avec ses filles, c'est pareil. C'est un

peu comme si elles lui appartenaient.

— Par exemple ?

Jérôme prend quelques secondes pour fouiller dans sa mémoire.

— Par exemple, il les appelait rarement par leurs prénoms. Il parlait d'elles en disant « mes » filles, « mes » poulettes, « mes » trésors. Ça peut vous sembler anecdotique, mais à la longue, ça devient lourd. Surtout quand il s'agit de votre femme. Il décide beaucoup pour elles aussi. Au restaurant, par exemple. Il leur commande un plat sans leur demander leur avis, elles n'ont pas vraiment leur mot à dire.

— Ses deux filles, ou l'une en particulier ? interroge Dambrose, très intéressé par le témoignage de Jérôme.

Jérôme hésite à peine.

— Les deux, de la même façon, répond-il. Autant la mère, Micheline, a clairement une préférence pour Jeanne, autant Gilbert ne fait pas de différence entre ses deux filles.

Pendant que Dambrose prend note, Jérôme réalise que les questions tournent principalement autour de Gilbert. Le jeune homme fronce les sourcils.

— Vous... Pourquoi vous me posez toutes ces questions ?

— Nous essayons de définir le cadre familial de Jeanne, précise Dambrose sans lever le nez de ses notes. À ce propos, vous parlait-elle de son enfance ?

Surpris par le changement de sujet, Jérôme réfléchit quelques instants.

— Oui, on en a déjà parlé.

— Et ?

Il secoue lentement la tête, perplexe.

— Une enfance normale, je ne sais pas trop quoi vous répondre. Famille classique, le père qui bosse beaucoup, toujours absent, la mère au foyer, complètement dévouée à son ménage. De ce côté-là, Jeanne se sentait plus proche de son père que de sa mère. D'ailleurs, elle ne voulait pas d'enfants.

Dambrose observe Jérôme quelques secondes avant de demander :

— Et vous ? Vous en vouliez ?

— Je ne me suis pas trop posé la question, avoue-t-il. De toute façon, quand elle est tombée dans le coma, ce n'était pas à l'ordre du jour. J'avais vingt-six ans, je n'étais nulle part au niveau

professionnel, je n'avais aucune intention de m'encombrer d'un bébé.

— Et aujourd'hui ? Vous en voulez ?

— Il faudrait d'abord que je rencontre quelqu'un, pour ça ! s'exclame-t-il spontanément.

Dambrose le considère un bref instant en silence.

Dans l'autre salle d'interrogatoire, Gilbert pose à son tour une question au capitaine Perrac :

— Vous avez une idée du genre d'individu qui a pu faire ça ?

La policière hésite à répondre. Elle observe l'homme d'affaires, scanne ses traits préoccupés. Puis elle semble prendre une décision. Elle dépose alors son stylo sur la table et se laisse aller contre le dossier de sa chaise.

— Il est difficile de dresser un portrait type. Le viol est le crime pour lequel le « chiffre noir » est le plus élevé. Seules 10 à 25 % des victimes portent plainte, d'après les informations qui remontent jusqu'à nous aujourd'hui. La moitié des auteurs souffrent de carences éducatives ou psychoaffectives et sont déjà connus de nos services. 23 % d'entre eux font partie du personnel médical ou paramédical et passent relativement inaperçus. Ils ont en général une vie sociale peu gratifiante, éprouvent le sentiment de ne pas être à leur place. Ils manquent de confiance en eux et en leurs capacités de séduction car, il faut le reconnaître, ils sont souvent peu attirants. Les deux tiers des crimes de viol ont lieu dans un cercle d'interconnaissances. Bien que l'agresseur soit gouverné par des pulsions irrépressibles, la majorité des faits sont prémédités, et donnent lieu à des pratiques sexuelles déviantes.

— Quel type de déviances ?

— Violer une femme dans le coma est déjà une déviance en soi. Peut-être quelqu'un qui aurait des tendances nécrophiles... Un net penchant pour une sexualité anale, ça c'est certain...

— Sexualité anale ? s'exclame Gilbert, horrifié. Vous voulez dire que Jeanne a aussi été...

Il s'interrompt, incapable d'achever sa phrase. Florence Perrac le dévisage sans comprendre, puis, réalisant le sous-entendu, elle s'écrie :

— Non ! Pas du tout ! Désolée d'avoir induit ce genre d'idée. Non, vraiment, pas dans ce cas-ci !

— Mais vous venez de dire...

— Je me suis trompée, le coupe-t-elle. Je voulais dire « vaginale ».

Gilbert la scrute à son tour, méfiant ; il jurerait qu'elle ne s'est pas trompée.

À quelques mètres de là, Jérôme perd lui aussi patience :

— Vous avez dit « anale » ! s'énerve-t-il.

— Non, j'ai dit « vaginale », vous avez mal compris ! se défend Dambrose. De toute façon, le problème ne se pose pas : Jeanne n'a pas été...

— Ça va, c'est bon ! l'interrompt sèchement Jérôme. Je ne veux pas de détails.

— OK, soupire Dambrose. Je crois que nous en avons fini. Il ne reste plus qu'à prélever un échantillon d'ADN, et vous pourrez partir.

— Un échantillon d'ADN ? s'indigne le jeune homme. De *mon* ADN ?

— Pas du mien, en tout cas ! confirme Dambrose.

Les yeux de Jérôme s'écarquillent d'horreur.

— Vous... Vous croyez vraiment que j'aurais pu... C'est ma femme, bon sang ! Je... Je n'ai pas besoin de...

— Vous n'avez pas besoin de quoi ? l'interroge froidement Dambrose.

Jérôme fronce les sourcils, surpris par la brusque hostilité du policier. Celui-ci poursuit d'ailleurs en le recadrant :

— Vous pensez vraiment que le viol n'existe pas au sein d'un couple ? Que tous les maris ne se préoccupent que de la sécurité et du bien-être de leur épouse ? Que le mariage est un gage de protection pour les femmes ?

Jérôme réalise l'énormité de ce qu'il vient de suggérer. Il se renfrogne en secouant mollement la tête.

— Quoi qu'il en soit, ça fait partie de la procédure, ajoute Dambrose d'un ton moins hargneux. Nous demandons de pouvoir prélever l'ADN de toutes les personnes que nous entendons. Sachez cependant que vous n'êtes pas obligé d'accepter. Vous avez le droit de refuser.

— Non, ça va, c'est bon, capitule Jérôme.

Du côté du capitaine Perrac, les choses sont un peu plus



compliquées.

— Et comment, que je refuse ! s'exclame Gilbert, outré. Comment pouvez-vous imaginer un seul instant que je fasse une chose pareille ! C'est... C'est abject !

— Je partage votre avis, monsieur Mercier, rétorque calmement Florence Perrac, affrontant la fureur de l'homme d'affaires. C'est la raison pour laquelle je n'aimerais pas passer à côté d'une telle ignominie sous prétexte de...

— Je ne vous permets pas !

Gilbert vient de se lever, renversant sa chaise dans son mouvement, et pointe sur le capitaine Perrac un doigt menaçant.

— Votre fonction ne vous donne pas tous les droits, et je n'hésiterai pas à porter plainte pour calomnie si vous...

— Asseyez-vous, monsieur Mercier ! le somme durement la policière.

Surpris de se voir intimer un ordre, par une femme de surcroît, il s'interrompt mais n'obtempère pas. Florence Perrac se penche à son tour vers lui pour l'affronter directement.

— Vous me reprochez quoi, au juste ? l'apostrophe-t-elle. De faire mon boulot et de n'omettre aucune hypothèse ? Si vous êtes innocent, je ne vois pas où est le problème.

— Vous ne voyez pas où..., manque-t-il de s'étouffer. J'aurais dû me méfier quand je vous ai vue !

— Ah oui ? se rebiffe-t-elle. Et pourquoi ça ?

— Vos questions sont absconses, futiles et hors sujet, vous ne savez pas mener un interrogatoire, ça se voit comme le nez au milieu de la figure. Ça fait une demi-heure que vous perdez votre temps et que vous me faites perdre le mien. Sans compter que c'est absurde, comme démarche ! Bien sûr que vous retrouverez mon ADN dans celui du fœtus ! Il est dans le ventre de ma fille ! Vous êtes complètement incompétente. Ce n'est pas étonnant, de la part d'une...

Il s'interrompt soudain, terminant sa phrase par un rictus chargé de mépris.

— Une... quoi ? lui demande-t-elle sans parvenir à dissimuler totalement son irritation.

Gilbert hésite. Il ouvre la bouche, prêt à répondre, avant de serrer les dents, conscient d'être sur le point de dépasser une limite. Florence Perrac attend quelques secondes, dardant sur lui un regard accusateur.

— Primo, c'est le pourcentage d'ADN partagé qui nous renseignera sur votre innocence ou votre culpabilité. Un grand-père ne partage que vingt-cinq pour cent d'ADN avec son petit-enfant. Un père en partage cinquante. Secundo, dans les affaires de viol, continue-t-elle d'une voix contenue, une personne du cercle proche de la victime est impliquée trois fois sur cinq. Plus d'un tiers des agressions sexuelles sont perpétrées par un membre de la famille. Alors ne venez pas me faire pleurer avec vos grands airs scandalisés. Acceptez-vous, oui ou non, qu'on vous prélève de l'ADN ?

— C'est hors de question ! s'insurge Gilbert, rouge d'indignation.

La policière mime un mouvement de capitulation.

— Très bien, c'est vous qui voyez. Je note ici que vous refusez le prélèvement d'ADN.

— Notez ce que vous voulez et foutez-moi la paix, rétorque-t-il en remplaçant sa chaise contre la table. Et maintenant, laissez-moi partir, j'ai autre chose à faire que d'écouter vos élucubrations de malade hystérique.

Il se dirige à grands pas vers la porte, qu'il ouvre à la volée.

— Monsieur Mercier ! le hèle Florence Perrac en haussant le ton. Je n'ai pas mis fin à l'entretien !

Gilbert se retourne vers elle.

— En effet ! C'est moi qui y mets fin.

Puis il sort de la pièce en claquant la porte derrière lui.

Seule dans la pièce, Florence Perrac reste rivée à la porte. Son visage est tendu, exprimant l'outrage qu'elle vient de subir. Puis, peu à peu, ses traits se décontractent. Elle se rassoit à sa place et écrit quelques mots dans son dossier.

## CHAPITRE 22

Le carillon de la porte d'entrée tinte gaiement tandis que Micheline traverse la pharmacie en faisant claquer ses talons sur le carrelage.

— Bonjour, madame Mercier ! s'exclame avec emphase la pharmacienne. Comment allez-vous aujourd'hui ?

Micheline lui offre un éblouissant sourire protocolaire.

— Très bien, merci, répond-elle en posant son sac à main sur le comptoir. Je viens cette fois pour mon mari.

Elle plonge la main dans son sac, en sort son portefeuille dont elle extrait la prescription médicale donnée à l'hôpital. Puis elle tend le papier à la pharmacienne, qui s'en saisit d'une main professionnelle.

— M. Mercier va bien ? s'inquiète-t-elle après avoir déchiffré le contenu de la prescription.

— Ça va mieux, la rassure Micheline. Une fausse alerte, sans plus. La pharmacienne esquisse une moue sceptique.

— Ne prenez pas cela à la légère, lui conseille-t-elle d'un ton docte. Les fausses alertes sont là pour annoncer les vraies.

Micheline hoche la tête.

— Je n'arrête pas de le lui dire ! Mais vous savez comment il est...

— Au moins, vous aurez fait ce qu'il faut, déclare la commerçante avec un haussement d'épaules fataliste.

Sur ces bonnes paroles, elle tourne les talons et disparaît à l'arrière de l'officine. Micheline patiente quelques instants avant de la voir réapparaître, tenant à la main une boîte de médicaments.

— À prendre deux fois par jour, matin et soir, après le repas, ainsi qu'en cas de besoin. Ne pas dépasser quatre comprimés par jour. Je vous note ça ici, ajoute-t-elle en griffonnant à même l'emballage.

Micheline la remercie d'un sourire que, affairée à sa besogne, la pharmacienne ne voit pas.

— Voilà, annonce-t-elle une fois sa tâche accomplie. Assurez-vous

qu'il suit bien son traitement.

— Comptez sur moi.

Les deux femmes échangent un regard entendu.

— Rien pour vous ? s'enquiert encore la pharmacienne.

— Non, c'est gentil. Il me reste deux boîtes de Digoxine.

Micheline sort la carte Vitale de son mari et sa carte bancaire.

— C'est étrange, sourit la pharmacienne en tapant le montant sur le terminal bancaire. Votre cœur bat trop lentement, tandis que celui de monsieur bat trop vite.

Elle retourne l'appareil pour permettre à Micheline d'y insérer sa carte.

— À vous deux, vous pourriez peut-être trouver le bon rythme, suggère-t-elle pendant que sa cliente tape son code.

— Impossible ! maugrée Micheline.

La pharmacienne extrait le ticket de la machine et le lui tend avec sa carte.

— Ah bon ? s'étonne-t-elle. Pourquoi donc ?

Micheline reprend la carte Vitale, qu'elle glisse dans son portefeuille. Elle laisse délibérément le ticket sur le comptoir.

— Parce que, en vérité, mon mari n'a pas de cœur, dit-elle en rangeant son portefeuille ainsi que la boîte de médicaments dans son sac à main.

La pharmacienne émet un gloussement navré. Micheline lui répond par un sourire empreint de fatalisme.

Ensuite elles se saluent, l'une et l'autre nimbées de cette force commune, celle des êtres conscients d'être aussi indispensables que dépréciés. Complices dans la mésestime que leur témoignent leurs maris, elles sont de cette génération sacrifiée, lestées du poids des convenances, déjà sur le banc de touche, encore trop jeunes pour ne pas avoir de regrets, pourtant trop vieilles pour profiter des révoltes de leurs petites sœurs, même si elles rêvent, elles aussi, de « balancer leur porc ».

Sauf qu'elles ne le font pas.

Parce que, avant toute chose, il faut sauver les apparences.

— Au revoir, madame Mercier.

— Au revoir, madame Michotte.

Les talons de Micheline marquent la cadence de son pas, jusqu'à ce que le carillon de la porte d'entrée sonne la fin de la mesure.

## CHAPITRE 23

La brasserie affiche complet, mais la table du fond est désormais réservée à Jérôme et à Marie. Tous les midis, ils viennent déjeuner ici, quelquefois avec l'un ou l'autre membre de l'équipe du théâtre, d'autres fois en tête à tête.

C'est le cas ce midi.

Jérôme se tient accoudé à la table, il parle bas, son visage est fermé. Marie, elle, bien droite sur sa chaise, l'écoute avec attention, sans le quitter des yeux. De temps à autre, elle hoche la tête en signe de compréhension, même s'il ne semble pas le remarquer. Elle suit depuis plusieurs jours les multiples rebondissements de cette affaire. Jérôme vient de lui raconter son interrogatoire, les questions de Dambrose, sa sensation perturbante de faire partie des suspects, les propos du policier sur la menace que représente parfois un mari pour son épouse. Et puis les allusions à Gilbert, à sa relation à ses filles, envahissante, exclusive, voire déplacée. Les soupçons étaient réels, suggérant le pire.

— Et tu crois que c'est possible ? lui demande Marie.

— Possible, quoi ?

— Qu'il soit... Enfin, tu sais... Les affaires d'inceste, ce n'est pas ça qui manque. Et ça arrive partout, même dans les milieux privilégiés...

Jérôme hausse les épaules en secouant la tête.

— Rien à voir ! Gilbert est un sale con pour plein de trucs, mais ce n'est ni un pervers ni un dépravé.

Il parle avec une conviction un peu forcée, faisant resurgir à sa mémoire des images du passé. Il revoit Gilbert en compagnie de Jeanne et de Charlotte, l'exubérance de leurs liens, l'expression d'un amour qui n'avait d'égal que sa fierté. Gilbert adorait ses filles et aimait le faire savoir. Il l'exposait, l'exhibait, le hurlait à qui voulait l'entendre. Et même à qui ne voulait pas. En y repensant, le jeune

homme se trouble. Et soudain, l'intensité de ces démonstrations se teinte d'un doute pernicieux, le détail qui cloche, la fausse note en pleine symphonie. Le souvenir de Gilbert se pervertit, se déforme : ses gestes, ses regards, ses allusions...

Et si la vérité se cachait au milieu de l'évidence ?

Jérôme secoue la tête, chassant l'ignominie de ses pensées. Est-il possible qu'il n'ait rien vu ?

— Et toi ? Ils t'ont aussi prélevé de l'ADN ? s'informe Marie.

— Comme à tout le monde...

Marie fouille son regard sombre, ses traits marqués...

— Jérôme... Ça va ?

Il tressaille, revient à elle, tente un sourire qui ressemble plus à une grimace.

— Tu penses à quoi ? insiste-t-elle.

Il pense à Jeanne, à la violence qui l'habitait, à ce tempérament qu'on disait fort et qui dissimulait peut-être la plus grande des faiblesses. Il pense à ses excès, à ses débordements, aux limites qu'elle repoussait sans cesse, à cette soif de vivre, insatiable, dévorante...

À celle qu'elle est devenue aujourd'hui, un légume, une écorce, juste un corps.

Un corps inutile.

— Jeanne était très jalouse, dit-il soudain. Maladivement jalouse. Je pouvais à peine parler à d'autres filles sans que ça dégénère en scène de ménage. Au début, je trouvais ça flatteur, mais à la longue... J'étais pourtant fidèle. Pas par principe, mais parce que je l'aimais. J'étais très amoureux d'elle.

— « Étais » ?

La question de Marie le frappe en pleine conscience. Cette question, il se l'est posée bien des fois, et pas seulement depuis que Jeanne est dans le coma. Une incertitude lancinante, qui fluctuait au gré des tempêtes conjugales. Les soupçons de Jeanne, ses doutes entêtants, ses réflexions perfides qui s'insinuaient entre les phrases, injustes, blessantes. Ce regard meurtri qu'elle posait sur lui comme s'il avait fait quelque chose de mal. Et puis ses accusations ! Terribles accusations qui ne reposaient sur rien. Cette obsession qui la consumait sans qu'il puisse rien faire pour la rassurer. Puis, peu à peu, les interdits qu'il s'était imposés à lui-même. La tête

qu'il détournait lorsque, marchant dans la rue avec elle, il croisait une connaissance féminine entre vingt et quarante ans. Les invitations qu'il déclinait si telle jeune femme ou telle autre était également conviée. Les premières, les avant-premières qu'il manquait sous un prétexte futile, juste pour ne pas s'y rendre avec elle. Son estime de lui-même qui s'étiolait, lentement mais sûrement.

Et puis ce jour où on lui a proposé un rôle dans une pièce à gros budget. Un personnage secondaire, pas grand-chose, trois fois rien. Mais dont le rôle principal était tenu par une jeune actrice dont Jeanne était convaincue qu'il la trouvait séduisante. Deux mois de répétitions, quatre mois de tournée, six semaines de représentations à Paris. Pour commencer. Des grandes salles, du public, et peut-être la reconnaissance au bout de l'aventure. Le paradis pour n'importe quel jeune comédien débutant.

Un enfer annoncé pour lui.

Il avait lu la pièce, le cœur battant, les nerfs à fleur de peau. Il avait deux scènes, de quelques minutes chacune. Le reste du temps, il ferait de la figuration, un ivrogne à l'acte deux, un passant dans la foule à l'acte trois. Pas beaucoup d'opportunités pour tirer son épingle du jeu.

À cette époque, Jeanne sortait de la fac de droit, diplôme en poche. Elle avait décroché une mention « bien », distinction honorable, même si elle ambitionnait un « très bien ». Elle dissimulait sa déception sous une apparente indifférence. Son père lui avait dégoté une place de stagiaire dans un cabinet d'avocats où elle passait ses journées à recopier des actes juridiques et à faire du café. Elle s'ennuyait. Et donc, elle cogitait.

Jérôme avait décliné le rôle.

Ce refus, c'était une entaille qui fissurait leur relation. Son amour-propre se lézardait. Il avait honte. De lui, d'elle, de ce qu'ils étaient en train de devenir. Quelques mois plus tard, il avait appris que le comédien qui avait finalement joué dans la pièce avait été engagé pour tenir le rôle principal du prochain spectacle du metteur en scène. Cette nouvelle l'avait foudroyé. Il en voulait à Jeanne, mais il s'en voulait plus encore. Il détestait l'homme qu'il était devenu, lâche, craintif, un gentil toutou à sa maman.

Depuis, il se pose la question : est-il encore amoureux de Jeanne ?

Jérôme affiche un sourire mélancolique.

— La passion s'exprime toujours dans la démesure, on se croit unique, on a l'impression de vivre un truc exceptionnel. Tout prend des proportions extrêmes, le bon comme le mauvais, on vit à cent à l'heure, on regarde les autres avec pitié parce qu'on se dit qu'ils ne peuvent pas comprendre. Et puis, finalement, on arrive au bout de ses limites. En vérité, on se lasse de tout, même de l'excès.

Marie écoute, silencieuse.

— Jeanne était obnubilée par la possibilité que je lui sois infidèle. Je ne sais pas pourquoi elle avait tellement peur de ça... Comme si c'était écrit. Je crois qu'elle aurait préféré que je tue quelqu'un plutôt que je la trompe.

Il s'en est posé, des questions, pendant que Jeanne l'accusait du pire. Aujourd'hui, pourtant, à la lumière de celles de Dambrose, d'autres ne cessent d'affluer, les seules peut-être auxquelles il aurait dû répondre. Pourquoi était-elle comme ça ? D'où provenait cette fragilité excessive, cette méfiance à fleur de peau ? Quelle blessure l'avait rendue à ce point instable ?

Peu à peu, Jeanne se dévoile à ses yeux sous un jour nouveau. Ses reproches se transforment en fractures, celles qui détruisaient les fondations de leur amour. Comment aimer quand l'amour ne se manifeste plus qu'à travers d'injustes accusations ?

— Alors j'en ai eu marre de sa jalousie, de ses délires, de sa parano, de son amour fou, reprend-il après quelques secondes de silence. J'en ai eu marre de cette exclusivité qui n'engendrait plus que des cris et des pleurs. Je me suis dit que, tant qu'à en subir les inconvénients...

Il se tait un bref instant. Quand il reprend la parole, son visage exprime une douleur indicible.

— Alors je l'ai trompée.



## CHAPITRE 24

Quand les portes de l'ascenseur s'ouvrent, Gilbert Mercier marque un temps d'arrêt. Le couloir est désert, comme souvent à cette heure-ci, même s'il devine la rumeur des conversations des infirmières, là-bas, plus loin, en provenance de leur local. L'homme d'affaires prend quelques secondes pour observer ces lieux qu'il connaît par cœur, habitué à les traverser de son pas martial pour rejoindre la chambre de sa fille. Cette fois, pourtant, quelque chose le retient, une certaine appréhension, inhabituelle. Il jette un regard sombre dans le couloir désert, comme à l'affût, le souffle suspendu.

L'entrevue avec le capitaine Perrac lui a laissé un goût amer. Ses soupçons à peine voilés ont fait plus que le blesser : ils l'ont déstabilisé au point de fissurer sa légendaire assurance, entraînant dans la brèche sa force, son aplomb et son autorité. Gilbert devine la fêlure plus qu'il ne l'éprouve, mais il sent qu'il a laissé quelques plumes dans l'affaire. À cela s'ajoute le douloureux constat qu'il en sait peu sur sa fille, trop peu en tout cas pour répondre avec précision et fermeté aux questions de la policière. Et soudain, la vacuité de son existence se révèle à lui, le prenant de court. Ce sont de vagues sensations qui fluctuent au gré de ses réflexions, des émotions nouvelles dont il ignore quoi faire, des questions sans réponses qui soudain l'encombrent. De plus en plus démuni, Gilbert sait qu'il doit agir.

En tout cas prouver son innocence.

Car même s'il n'est pas un bon père, il n'est pour autant pas un salaud.

Au bout de quelques secondes, les portes de l'ascenseur semblent se réveiller : après un bref sursaut, elles se referment sur elles-mêmes, forçant Gilbert à glisser le pied pour empêcher les deux battants de se rejoindre. Ceux-ci s'ouvrent à nouveau, il en profite pour sortir et

s'engager dans le corridor.

— Bonjour, monsieur Mercier !

Gilbert tressaille. Derrière lui, surgissant d'une des chambres du couloir C, à quelques mètres, une jeune infirmière rousse et accorte le salue avant de se planter devant lui.

— Bonjour, Blanche !

Gilbert se targue de connaître le prénom de chaque employé du service de rééducation.

— Ah non, sourit-elle avec gentillesse. Moi, c'est Rose.

Enfin, presque. Blanche ou Rose, il confond sans cesse les deux prénoms. Il s'excuse, elle rigole, ce n'est rien, ne vous inquiétez pas.

— Je suis contente de vous croiser, monsieur Mercier, ajoute-t-elle sans se défaire de son charmant sourire. J'aimerais vous parler.

Gilbert marque son étonnement, vite remplacé par une expression engageante. Rose est absolument délicieuse. Elle ne doit pas avoir plus de trente ans, son visage est constellé de taches de rousseur qui lui donnent un air mutin, ses traits ont conservé un reste d'enfance, à la fois espiègle et angélique.

— Je vous écoute.

— Pas ici, objecte-t-elle en embrassant du regard le couloir pourtant désert. Suivez-moi.

Elle l'entraîne vers une chambre dont elle ouvre la porte avant de s'effacer pour laisser passer Gilbert. Celui-ci a un mouvement d'hésitation.

— Ce ne sera pas long, lui dit-elle comme pour le rassurer.

Gilbert pénètre dans la pièce. Il découvre une chambre en tout point semblable à celle de Jeanne, si ce n'est que le corps allongé dans le lit est celui d'un homme d'une cinquantaine d'années. Interloqué, Gilbert se tourne vers Rose, qui referme la porte derrière elle.

— Ne vous inquiétez pas, lui dit-elle en déchiffrant son expression ahurie. Il n'entend rien.

L'homme d'affaires fronce les sourcils : il comprend de moins en moins ce qu'il fait là. L'infirmière ne lui laisse pas le temps de lui poser la question.

— Je voulais vous parler de... de votre fille.

Elle marque un bref silence, destiné à lui permettre de sonder la réaction de Gilbert.

— Jeanne, ajoute-t-elle, comme si la précision était nécessaire.

Gilbert ne peut s'empêcher de manifester son impatience. Rose reprend :

— Sachez que je suis scandalisée par ce qui s'est passé dans notre service. Je n'ose même pas imaginer comment une telle chose a été possible. Je...

— Venez-en au fait, la coupe-t-il sèchement.

La présence du patient à côté d'eux l'incommode. Il ne cesse de lui jeter de furtifs coups d'œil, comme s'il avait peur qu'il ne se réveille à tout moment.

Rose se trouble. Elle hoche nerveusement la tête, semble rassembler ses idées puis se lance :

— Écoutez, je... J'ai pris la décision de vous parler parce que le temps presse et que je sais que vous devez vous décider très vite, pour l'enfant.

— Quel enfant ? lui demande-t-il abruptement.

Décontenancée par la question, la jeune infirmière bafouille :

— Le... L'enfant que porte votre fille... Je veux dire... Jeanne est enceinte, non ?

De plus en plus agacé, Gilbert se contente de hocher la tête.

— Je ne me serais jamais permis de vous aborder si vite si le temps ne pressait pas, poursuit-elle nerveusement. Monsieur Mercier, je suis très touchée par cette situation, à un point dont vous n'avez pas idée. Je m'occupe de Jeanne depuis un peu plus de deux ans, maintenant. Alors je sais bien que je ne la connais pas, pas vraiment du moins, mais...

Gilbert soupire ostensiblement, ajoutant encore au stress palpable de l'infirmière.

— Bref, tout ça pour dire que je me sens particulièrement concernée par cette affaire. D'autant que, dans ma vie privée, les choses ne sont pas simples non plus. Pour résumer la situation, je cherche à concevoir un bébé avec mon mari depuis plus de trois ans et...

Elle s'interrompt, son joli visage se crispe, elle baisse les yeux avant d'ajouter :

— Disons que la nature nous refuse ce bonheur.

— En quoi cela me concerne-t-il ? s'agace sèchement Gilbert.

Rose relève les yeux, et son regard se fait désespéré.

— Croyez-moi, nous avons beaucoup hésité avant de venir vous

trouver...

— Nous ?

— Mon mari et moi. Après deux années d'essais infructueux, nous avons passé tous les tests possibles et imaginables, et les résultats sont sans appel : je ne tomberai jamais enceinte. Même par fécondation assistée. Alors nous avons commencé à envisager des solutions parallèles. Avez-vous déjà entendu parler des mères porteuses ?

L'impatience de Gilbert a maintenant fait place à une froideur distante. Il reste sans réaction durant de longues secondes, sans toutefois cesser de la scruter. Les traits de Rose lui paraissent à présent moins candides, comme pervertis par l'indécence de ses intentions. Et puis il y a toujours cet homme à côté d'eux, un étranger qui assiste malgré lui à cet entretien surréaliste, tel un espion grossièrement camouflé.

Tandis que l'infirmière attend une réponse qui ne vient pas, l'atmosphère s'alourdit encore, chargée de tension, et le silence qui s'installe s'éternise.

— Êtes-vous en train de me dire que l'homme qui a violé ma fille est votre mari ? l'interroge enfin Gilbert d'une voix lente et glaciale.

Les traits de Rose se figent dans une expression horrifiée. Elle ouvre de grands yeux ahuris et se met à secouer la tête de gauche à droite.

— Non ! s'exclame-t-elle. Bien sûr que non ! Je n'ai jamais insinué une telle...

— Outre le cadre totalement illégal de ce que vous me proposez, à savoir la gestation pour autrui, être mère porteuse implique que le sperme qui conçoit l'enfant soit celui du père qui passe la commande, l'interrompt-il sèchement.

— Je me suis mal exprimée, se dépêche-t-elle de préciser d'un ton fébrile. Cela fait plusieurs mois que nous envisageons toutes les solutions possibles et que des montagnes d'épreuves se dressent devant nous les unes après les autres. L'adoption est une démarche fastidieuse, avec des formalités administratives interminables. Nous devons attendre entre trois et cinq ans dans le meilleur des cas. Sans compter que nous ne saurons rien des origines de notre enfant. J'ai trente-deux ans, et je n'ai plus le courage d'attendre si longtemps avant de devenir mère pour la première fois. Nous avons donc envisagé l'idée de la mère porteuse, mais, comme vous venez

de le dire, cette pratique est totalement illégale en France, et les enfants nés de mères porteuses ont beaucoup de mal à se faire reconnaître. Ça implique donc que nous devons faire cette démarche à l'étranger, mais tout cela génère énormément de frais et nous n'en avons pas les moyens.

Elle se tait quelques instants, visiblement désespérée. Gilbert ne la quitte pas des yeux et la considère sans mot dire, imperturbable.

— Je sais que cette idée peut vous sembler choquante, ou même obscène, reprend-elle sans parvenir à maîtriser les accents de la panique qui l'assaille. Mais je vous assure que mon mari et moi avons longuement réfléchi avant de vous faire cette proposition. Depuis que nous avons appris la grossesse de Jeanne, je ne peux pas m'empêcher de me dire que la vie est injuste. Ou alors qu'elle nous adresse un signe, et que c'est à nous de saisir la chance qu'elle nous offre. Je connais vos convictions religieuses pour en avoir déjà discuté avec votre femme. Si ça peut vous rassurer, ces convictions, nous les partageons, mon mari et moi. Je sais aussi que vous et votre famille devez prendre en quelques jours une décision impossible. Je voulais juste vous faire part de cette solution, à laquelle vous n'avez peut-être pas pensé. Le but de ma démarche aujourd'hui est seulement de vous informer de cette possibilité. Il est évident que si vous vous montrez intéressés, ou si vous avez la moindre hésitation, nous sommes prêts à vous rencontrer, vous et votre femme, ainsi que M. Delacre. Nous...

Gilbert reste impassible, et son attitude décontenance la jeune infirmière, lui faisant perdre peu à peu tous ses moyens. L'homme d'affaires ne trahit aucune émotion, et Rose ne parvient pas à déceler la nature de ses pensées. Après une courte hésitation, elle prend son courage à deux mains :

— Nous vous proposons cinquante mille euros, finit-elle par lui dire, à bout d'arguments.

Cette fois, Gilbert esquisse un sourire d'intelligence.

À présent, Rose se tait. Elle a tout dit. Pas du tout comme elle l'avait prévu, elle avait préparé un discours beaucoup plus posé, plus argumenté, plus convaincu. Plus sensible, aussi. Mais le message est passé. Son cœur se déchaîne dans sa poitrine, un émoi qu'elle tente de dissimuler comme elle peut. Une fois de plus, le silence se prolonge, de plus en plus pesant. Gilbert la considère toujours de ce

regard imperturbable qui la met à l'agonie.

— Je dois en discuter avec ma femme, dit-il enfin au moment où elle allait lui demander de laisser tomber, c'était idiot de notre part, oubliez ça !

Rose lève vers lui un regard foudroyé par l'espoir.

— C'est vrai ? ne peut-elle s'empêcher de s'exclamer.

— Non, bien sûr que non, assène-t-il d'une voix soudain glaciale.

Le regard de Rose se métamorphose, passant de l'incompréhension à l'incrédulité. À ses côtés, le corps inerte de l'homme de cinquante ans semble prendre de plus en plus de place dans la pièce.

— Pardon ? balbutie-t-elle en fronçant les sourcils.

— Ce que vous me proposez est illégal, éructe Gilbert, contenant difficilement son aversion. Ça s'appelle de la « gestation pour autrui ». Dans notre pays, cette pratique est strictement interdite. Chercher une mère porteuse n'est pas permis selon le droit pénal, tout comme devenir mère porteuse. C'est passible de trois années d'emprisonnement et de quarante-cinq mille euros d'amende. Je dois continuer ?

Les jolis traits de Rose se décomposent sous les yeux de Gilbert, dans lesquels brille une lueur d'acier. Une vague de panique la saisit, elle ouvre la bouche, tremblante, cherchant la parade, sans parvenir à proférer le moindre son. En face d'elle, Gilbert plonge la main dans la poche intérieure de son veston et en sort son Smartphone, qu'il allume.

— Dois-je avertir les services compétents de la proposition indécente et criminelle que vous venez de me faire ainsi que de vos intentions ?

De plus en plus affolée, Rose secoue la tête avec frénésie tandis que ses yeux se gorgent de larmes. Le temps s'arrête entre la jeune infirmière et l'homme d'affaires. Il la considère de longues secondes sans bouger, d'un regard dépourvu de pitié, comme un prédateur observe sa proie, juste avant de fondre sur elle. Elle est rivée à lui, le souffle à l'agonie, ne respirant plus que par réflexe.

— Vous... Vous m'avez mal comprise, tente-t-elle, désespérée.

Contre toute attente, le visage de Gilbert s'éclaire légèrement, prenant une expression interrogative.

— Ah bon ?

Il esquisse ensuite une moue dubitative.

— Je veux bien faire l'effort de le croire, ajoute-t-il avec une certaine indulgence.

Rose le regarde, éberluée, sans trop savoir s'il est sincère ou si ses propos sont ironiques.

— Mais pour cela, il va falloir me rendre un petit service, poursuit-il sur ce même ton, à la fois grave et clément.

La jeune infirmière retient un hoquet de dégoût. Elle a tout de suite saisi la nature du service, décelant maintenant dans les yeux de son interlocuteur tout le désir qu'elle lui inspire. L'image la révolte, elle imprime dans son corps une aversion épidermique, elle lui donne la nausée.

— C'est à prendre ou à laisser, insiste Gilbert.

Rose contient un haut-le-cœur. Perdue entre épouvante et aversion, elle oscille entre l'envie de s'enfuir et l'effroi que provoquent en elle les menaces de l'homme d'affaires. Le cœur au bord des lèvres, elle rassemble ce qui lui reste de force, fermant les yeux sur les débris de son intégrité. Elle se raccroche à ce qu'elle peut, répétant en boucle dans sa tête que ce n'est qu'un sale moment à passer, et qu'ensuite tout redeviendra comme avant.

— D'accord ! dit-elle enfin, résignée.

Gilbert attend quelques secondes supplémentaires, puis, comme s'il détectait un signal par lui seul perceptible, il se lance :

— Je veux connaître le nom de celui qui a violé ma fille, dit-il simplement.

— Pardon ?

Rose s'était préparée à tout sauf à cette requête. Gilbert manifeste aussitôt son impatience.

— Ma condition est très simple, je ne vois pas ce qui demande des explications. Vous venez de me faire une proposition qui dépasse le cadre légal et dont les implications morales sont obscènes et offensantes. J'ai quant à moi une exigence très simple : je veux savoir qui a fait ça. Je pourrais évidemment mener ma propre enquête, mais vous comprendrez que ma démarche serait vite considérée comme...

Il cherche le terme approprié pendant une ou deux secondes.

— ... suspecte, tranche-t-il en esquissant un sourire plein d'ironie. J'attends de vous que vous mettiez tout en œuvre pour me fournir les renseignements dont j'ai besoin.

Rose le dévisage, stupéfaite. Gilbert, quant à lui, lui adresse un

sourire conquérant.

— Il est plus que probable que l'auteur de cette ignominie soit un membre du personnel de l'hôpital. Autrement dit, l'un de vos collègues. Je ne vous demande pas de porter des accusations définitives sur l'un d'entre eux en particulier, je veux juste rassembler quelques informations pour me mettre sur une piste sérieuse. C'est dans vos cordes ?

Rose est pétrifiée. Elle réfléchit à toute vitesse, incapable de formuler la moindre réponse.

— Ne me faites pas croire que vous ne parlez pas entre vous et que certaines rumeurs ne sont pas déjà en train de courir sur l'identité de l'un ou l'autre suspect, ajoute-t-il avec une certaine exaspération. Je veux juste que vous me teniez informé de tout ce qui se dit dans votre service.

Rose hésite encore un bref instant. Elle le scrute comme si elle cherchait à interpréter un texte incohérent. Puis elle semble prendre une décision.

— D'accord, finit-elle par dire.



## CHAPITRE 25

— Prenez place, je vous en prie.

Micheline s'installe sur la chaise que lui indique le capitaine Perrac. Elle arbore l'air guindé des gens qui ne se sentent pas à leur place, crispée par la gêne que sa présence ici lui inflige. Florence Perrac n'a pourtant cessé de lui répéter que son témoignage serait purement informatif, puisqu'elle ne figure bien évidemment pas dans la liste des suspects. Malgré tout, Micheline peine à se détendre.

— Je vous remercie beaucoup de vous être déplacée, madame Mercier, dit la policière en s'asseyant en face d'elle. Ce ne sera pas long, je vous le promets.

— Je l'espère, soupire Micheline. J'ai beaucoup de choses à faire.

Perrac lui jette un bref regard, qu'elle détourne très vite sans faire de commentaire. Elle embraye donc sans plus attendre, ouvre le dossier et pose les premières questions de circonstance : elle lui demande de décliner son identité...

— Micheline Mercier, née Angevin.

... son âge...

— Cinquante-deux ans.

... sa profession...

— Sans.

... la façon dont elle occupe ses journées.

— Je passe beaucoup de temps auprès de Jeanne, dit-elle, non sans fierté.

— Que faites-vous quand vous êtes auprès d'elle ? s'informe Perrac avec douceur.

— Ce que fait toute mère avec son enfant, répond-elle sur le ton de l'évidence. Je commence par m'occuper d'elle, je lui fais un brin de toilette, je la coiffe, j'arrange sa tenue... Sans remettre en cause la compétence du personnel hospitalier, ils ne se foulent pas vraiment

pour soigner l'apparence de leurs patients. Oh, je ne dis pas qu'ils s'en fichent, mais disons que ça ne fait pas partie de leurs priorités.

Perrac hoche la tête en signe de compréhension. Elle adresse un bref sourire à Micheline avant de passer à la question suivante.

— Quel genre d'enfant était Jeanne ?

Micheline prend une profonde inspiration, sans doute celle dont elle a besoin pour rassembler ses idées.

— C'était une enfant sans problème particulier, se contente-t-elle pourtant de répondre.

— Plutôt calme ou plutôt expansive ?

— Plutôt calme.

Micheline attend la question suivante. Comme celle-ci ne vient pas, elle se sent obligée de développer :

— Elle était d'un naturel discret, assez secrète, en fait. Elle observait beaucoup tout ce qui l'entourait, les choses, les gens, les événements... Elle avait un imaginaire très riche. J'avoue que, quelquefois, son attitude m'exaspérait. Elle parlait peu, et il était parfois difficile d'avoir un échange avec elle. Mais quand elle se confiait, c'était sans restriction. J'avais droit à tout : les disputes avec ses amies, le menu de la cantine, le nombre de fois qu'elle s'était rendue aux toilettes... C'était une logorrhée ininterrompue !

Perrac la remercie d'un bref hochement de tête. Puis elle enchaîne :

— Cette complicité... S'est-elle prolongée par la suite ? Avez-vous conservé ce genre de relation durant son adolescence ?

Micheline réfléchit une ou deux secondes avant de répondre :

— Globalement, oui. Avec les quelques désagréments inhérents à cet âge compliqué, cela va sans dire.

— A-t-elle gardé sa nature discrète et observatrice ?

— Oui, répond Micheline sans hésitation.

— Elle était donc plutôt introvertie ? insiste Perrac.

— On peut dire ça, oui.

La policière sort une feuille du dossier ouvert devant elle, qu'elle parcourt rapidement.

— Votre mari nous en a fait le même portrait, dit-elle en replaçant la page à sa place.

Micheline laisse échapper un rictus chargé d'ironie.

— Pour une fois que nous sommes d'accord...

Avant de poursuivre, la policière consulte un autre feuillet du dossier.

— M. Delacre, en revanche, nous l'a décrite comme une jeune femme volcanique. Il a dit d'elle, je cite : « Jeanne n'existait qu'à fleur de peau et ressentait tout avec une passion qui, parfois, tournait à la susceptibilité exacerbée. Ce n'était pas de tout repos, mais c'était fort. Aucune journée ne ressemblait à une autre, on vivait à cent à l'heure. Je crois que c'est la personne la plus intense que j'aie jamais rencontrée. »

Elle lève ensuite sur Micheline un regard énigmatique. Pourtant, elle ne pose aucune question.

— Et alors ? finit par demander Micheline, mal à l'aise.

— C'est un portrait très différent de celui que votre mari et vous nous en faites...

— Jeanne a changé, voilà tout, réplique-t-elle en haussant les épaules. Ça arrive à beaucoup de gens.

— Tout à fait ! s'exclame Perrac. Elle a changé ! Et c'est bien ce qui m'intrigue. Quand et comment une petite fille discrète, secrète même, plutôt introvertie, devient-elle une jeune femme volcanique, intense et susceptible ?

Micheline considère la policière sans comprendre.

— Je ne vois pas où vous voulez en venir...

Perrac darde sur elle un regard soutenu.

— Madame Mercier ! Vous aviez une petite fille renfermée, plutôt silencieuse, qui se réfugiait volontiers dans son univers. Or, une fois adulte, cette même personne est devenue véhémence et impulsive, parfois même hystérique d'après son mari.

Elle attend une ou deux secondes avant de poursuivre :

— Avez-vous pris conscience de cette métamorphose ?

Sans répondre, Micheline écarquille les yeux, comme abasourdie.

— Que s'est-il passé ? insiste Perrac. Qu'est-ce qui a motivé un tel changement de comportement ?

Micheline commence à s'agiter sur sa chaise.

— Quel événement a transformé cette petite fille introvertie en une jeune femme excessive ? demande encore la policière.

— Je n'en sais rien ! s'exclame Micheline. Comment voulez-vous que je réponde à cette question ? C'est à Jeanne qu'il faut demander ça !

Perrac ne peut retenir un gloussement narquois.

— Le problème, c'est qu'elle est dans l'incapacité de me répondre ! C'est donc à vous que je pose la question.

Micheline se contente de secouer la tête, marquant son ignorance.

— À quel âge Jeanne a-t-elle quitté la maison ? s'enquiert alors Perrac en changeant d'angle d'attaque.

Micheline soupire, on dirait que la réponse lui demande un gros effort de concentration.

— Vers dix-neuf ans, si mes souvenirs sont bons, dit-elle au bout de quelques secondes.

— Était-elle déjà cette personne impétueuse décrite par M. Delacre ?

— Écoutez, je...

Elle s'interrompt, de plus en plus mal à l'aise. Le capitaine Perrac ne la lâche pas des yeux.

— Je vous écoute, madame Mercier, insiste-t-elle tandis que Micheline semble ne plus savoir quoi dire.

Et domine un mouvement d'humeur.

— Franchement, je ne vois pas de quoi vous voulez parler ! s'agace-t-elle. Vous prétendez que Jeanne adulte n'était pas la même personne que quand elle était petite, mais c'est vous qui le dites ! Moi, je n'ai pas spécialement remarqué de différence. Je veux dire... Bien sûr qu'elle était différente ! Vous êtes la même personne que quand vous étiez enfant, vous ? Vous insinuez quoi, au juste ? C'est vraiment absurde, comme question !

— Madame Mercier, s'impatiente Perrac en articulant avec un soin excessif. Je n'insinue rien de précis. Je m'interroge juste sur la différence qui existe entre la description que vous me faites de Jeanne lorsqu'elle était enfant et celle de son mari quand il décrit la femme qu'elle était avant son accident. J'ai la sensation qu'on me dépeint deux personnes différentes. J'essaie donc de comprendre ce qui s'est passé pour que cette personne se métamorphose de façon aussi spectaculaire. Quoi qu'il en soit, je vous pose une simple question. J'attends donc une simple réponse. Si vous me dites que vous n'en savez rien, c'est que vous n'en savez rien. Peut-être que je fais fausse route. Ou encore que je cherche midi à quatorze heures. Tout ce que je vous demande, c'est si vous vous souvenez d'un événement marquant durant l'adolescence de Jeanne qui pourrait

expliquer un tel changement de comportement.

Micheline serre les lèvres et pousse un ostensible soupir, adoptant délibérément une attitude excédée.

— Je ne vois pas, non, répond-elle d'un ton sec.

— Voilà, c'est tout ce que je voulais savoir, réagit aussitôt la policière. Merci, madame Mercier.

Florence Perrac lui décoche un sourire entendu, auquel Micheline ne répond pas. Puis elle saisit son stylo et inscrit quelques mots dans le dossier.

## CHAPITRE 26

L'église se dresse au détour d'un virage telle une escale nécessaire sur l'avenue : la route bifurque juste devant son parvis comme si elle l'évitait de justesse avant de poursuivre son trajet sinueux. Un trajet que Micheline effectue tous les jours pour rejoindre l'arrêt de bus.

Même si elle assiste chaque dimanche à la messe afin de rendre grâce à Dieu et d'y accomplir ses obligations pieuses, elle s'y arrête quelquefois en semaine lorsque la vie lui soumet des épreuves trop lourdes à surmonter. Parler à Dieu l'apaise, même si, elle le concède, ça ne la change guère des moments fréquents où elle parle toute seule. Elle confesse ses erreurs, fait amende honorable et Lui demande conseil. En général, dans Sa grande bonté, le Seigneur lui apporte la paix qu'elle espère.

Aujourd'hui particulièrement, Micheline éprouve l'impérieux besoin de se confier à son Créateur. En sortant du commissariat, sur le chemin du retour, elle décide de faire une halte dans la maison de Dieu. Après être descendue du bus, elle se hâte vers les marches qui mènent au porche d'entrée, puis elle pénètre dans les lieux sacrés. Là, elle se signe rapidement avant de s'avancer jusqu'à la croisée du transept, où elle s'installe sur un des sièges de la première rangée, côté gauche, juste devant le chœur.

À cette heure de la journée, l'église est déserte. Même le curé semble absent. Micheline frissonne : baigné de fraîcheur et de pénombre, l'endroit fait ricocher entre ses murs de pierre les craquements du mobilier en bois et la plainte lancinante des courants d'air. Elle remonte le col de son manteau et s'abîme dans une longue prière, faisant appel à la clémence du Père céleste. Devant elle, le Christ crucifié exhibe ses plaies et sa souffrance, comme pour souligner la mesquinerie de ses soucis. Micheline ignore le reproche, elle s'abandonne à la transe des mots, à leur cadence et à leurs

consonances, ses lèvres se meuvent, tête baissée et paupières closes.

« Je vous salue Marie pleine de grâce le Seigneur est avec vous vous êtes bénie entre toutes les femmes et Jésus le fruit de vos entrailles est béni sainte Marie mère de Dieu... »

D'ordinaire, la litanie détourne le cours de ses pensées et l'entraîne vers des rives plus sereines : le tempo des sons emporte avec lui ses angoisses, telle l'eau d'une baignoire aspirée par la bonde.

Aujourd'hui pourtant, les questions du capitaine Perrac ne cessent de tourner en boucle dans son esprit.

« ... priez pour nous pauvres pécheurs maintenant et à l'heure de notre mort amen je vous salue Marie pleine de grâce le Seigneur est avec vous vous êtes bénie entre toutes les femmes et... »

Un peu plus loin sur la droite, juchée sur un socle en pierre, une Marie de marbre blanc pose sur elle son regard d'albâtre. Cette statue, Micheline la connaît bien. Malgré le recueillement de sa posture, elle perçoit sa présence nimbée d'une aura bienveillante. Parfois, quand elle la regarde, le beau visage de la Sainte Vierge semble s'animer d'émois divers. Il trahit tantôt la tristesse, tantôt la compassion. Il ne bouge pas, jamais. Pourtant, il s'en dégage une force qui bouleverse Micheline.

« ... Jésus le fruit de vos entrailles est béni sainte Marie mère de Dieu priez pour nous pauvres pécheurs maintenant et à l'heure de notre mort amen je vous salue Marie pleine de grâce quel événement a transformé cette petite fille introvertie en une jeune femme excessive ? »

Micheline tressaille. La voix du capitaine Perrac résonne soudain dans sa mémoire, chassant les paroles saintes d'une interpellation impérieuse. Elle se redresse dans un sursaut et, instinctivement, tourne la tête vers la statue.

Aussitôt, les mots s'évanouissent, son esprit se vide, le silence reprend ses droits.

Tout est calme autour d'elle. Alors qu'elle observe la Sainte Vierge, Micheline retient son souffle. D'une immobilité parfaite, la statue la contemple en retour. Pendant un temps indéfinissable, les deux femmes se regardent, l'une de chair, l'autre de pierre. Puis Micheline pousse un long soupir, laissant s'échapper l'air qu'elle retient depuis trop longtemps dans ses poumons.

Alors elle baisse la tête et, recueillie dans l'intimité de sa foi,

reprend sa prière.

« ... le Seigneur est avec vous vous êtes bénie entre toutes les femmes et Jésus le fruit de vos entrailles est béni sainte Marie mère de Dieu... »

À mesure qu'elle déclame les paroles pieuses, le visage de Jeanne émerge lentement du tréfonds de ses pensées. Un visage baigné de larmes, dont les yeux s'accrochent aux siens avec tant de détresse que son cœur de mère se désagrége dans sa poitrine. Jeanne a seize ans. Micheline retrouve sur ses traits l'arrondi juvénile de son adolescence. Une jeunesse qui, elle le sait aujourd'hui, brûle de ses derniers feux.

Une lueur dans son regard qui, depuis, s'est éteinte à jamais.

Jeanne pleure à gros sanglots, elle s'est recroquevillée sur elle-même comme un petit oiseau blessé que l'on vient de chasser du nid. Micheline contemple, impuissante, la douleur de son enfant. Elle voudrait la prendre dans ses bras, la serrer contre elle, la soigner, la soulager... Mais chaque fois qu'elle tend la main vers elle et l'effleure, Jeanne se raidit.

— Ne me touche pas ! lui hurle-t-elle, pleine de haine.

Alors Micheline suspend son geste avant de tomber à genoux devant sa fille.

Puis, se prenant la tête entre les mains, elle pousse une longue plainte et la supplie de lui pardonner.



« RIEN N'EST PLUS DANGEREUX POUR TOI QUE TA FAMILLE,  
QUE TA CHAMBRE, QUE TON PASSÉ. »

ANDRÉ GIDE

## CHAPITRE 27

Les différents bruits des machines battent la mesure d'un interminable désœuvrement. Inaccessible, Jeanne repose, tellement absente et pourtant si présente. Gilbert la regarde. Il se tient debout devant son lit et la détaille, observe son visage, ses traits impassibles dont une moitié disparaît sous le respirateur. Il la contemple avec une intensité nouvelle, peut-être même est-ce la première fois qu'il la dévisage si attentivement. Son regard accroche le masque qu'elle porte, derrière lequel se cachent son nez et sa bouche, et d'où émerge son menton. Puis, juste sur le côté, le tube qui la relie à l'appareil respiratoire.

L'idée du tuyau débranché lui traverse l'esprit. Et la simplicité de cette image le frappe. Il suffirait de si peu. Un tube que l'on retire, une prise que l'on débranche. La vie ne tient qu'à un fil.

Gilbert suit le dispositif des yeux et remonte vers la machine. Celle-ci semble battre en sourdine, elle s'anime à intervalles réguliers d'un bref signal sonore tandis que lumières et graphiques palpitent à un rythme immuable. Ici, chaque seconde est la même que la précédente. Rien ne bouge, rien ne change. Il règne dans cette chambre une sensation d'éternité qui, étrangement, présente quelque chose de rassurant. Inconsciemment, Gilbert calque son souffle sur celui de l'appareil. Un bip pour inspirer, un autre pour expirer.

Alors que sa respiration se régule, un nom s'imprime en écho dans sa tête. Francis Leroux. Gilbert le scande en cadence. « Francis » : l'air s'engouffre dans ses poumons. « Leroux » : il l'expulse hors de lui, comme en un soupir de soulagement.

Francis Leroux.

C'est son homme. Le nom que Rose lui a fourni. Et les informations qu'elle a pu rassembler autour de lui sont pour le moins intéressantes. Francis Leroux est membre du personnel depuis un an environ,

« technicien de surface » comme on dit aujourd'hui, et ne s'est plus présenté à l'hôpital depuis que l'affaire a été mise au jour. Motif de l'absence ? Personne n'en sait rien. Personne ne sait grand-chose sur lui, d'ailleurs. Tempérament introverti, peu communicatif, plutôt déplaisant, en tout cas pas très sympa. Physique ingrat. La description qu'en a faite la jeune infirmière a immédiatement alerté Gilbert. Il se souvient de ce que lui a dit le capitaine Perrac, « En général, ils sont peu attractifs, il faut bien le reconnaître. À quelques exceptions près, les pervers de ce genre sont plutôt laids ». Un homme rejeté par ses semblables en général, par les femmes en particulier. Ici aussi, les informations concordent : un homme que ses pulsions rendent marginal. Perrac a parlé de déviance sexuelle, évoquant la nécrophilie. L'esquisse d'un profil se précise : d'après Rose, Francis Leroux a précédemment travaillé à la morgue, et cet élément a interpellé Gilbert. À présent, plus il y pense, plus ça colle : violer Jeanne lui aurait permis d'assouvir un fantasme sans dépasser une limite qu'il n'était peut-être pas encore prêt à transgresser.

Mais surtout, Leroux figure sur les bandes de vidéosurveillance : on le voit à plusieurs reprises entrer dans la chambre de Jeanne à l'époque des faits. Les flics sont venus interroger le personnel hospitalier à son sujet, et les rumeurs se sont mises à circuler. D'après Rose, il figure sur la liste des suspects.

Gilbert fulmine. Comment se fait-il qu'avec de tels éléments, les flics s'acharnent encore sur lui ?

Une fois en possession de ce nom, Gilbert a à son tour mené sa propre enquête, récoltant l'air de rien des informations auprès d'autres membres du personnel hospitalier. L'une d'elles a attiré son attention : il y a quelques mois, la rumeur a couru que Leroux s'était fait embrigader par les Témoins de Jéhovah. Plusieurs jours durant, il a tenu un discours exalté sur le Jugement dernier et l'importance de faire partie des élus pour être sauvé. Deux ou trois semaines plus tard, il ne parlait plus que de bouddhisme, karma, chakras et réincarnation. Et tout récemment, c'est du côté de la scientologie que sa quête spirituelle semblait se tourner. Ces revirements auraient laissé Gilbert de marbre s'ils n'avaient témoigné d'une réelle instabilité psychique – la fragilité d'un homme qui se cherche. Seul un homme psychiquement vulnérable peut éprouver une sensation de pouvoir en violant une femme plongée dans le coma. C'est du moins ce qu'a

conclu Gilbert.

Ses investigations lui ont fourni d'autres informations : Nicole, à l'accueil, a généreusement donné son avis sur le bonhomme, un garçon bizarre et inconstant qui pouvait se montrer aussi aimable que déplaisant. Célibataire, ça c'est sûr. Elle le sait car, le 14 février dernier, elle lui avait demandé s'il avait une Valentine pour le soir. Il avait haussé les épaules en levant les yeux au ciel, genre « Ne dites pas n'importe quoi ! ».

— Bon, c'est vrai qu'il n'est pas attrayant, mais la beauté ne fait pas tout, n'est-ce pas, monsieur Mercier ?

Elle pensait savoir qu'il vivait dans une HLM pas loin de l'hôpital. Rue de la Jonction, elle en était presque sûre. Gilbert avait feint l'indifférence.

Il possède à présent un nom, une adresse approximative, ainsi que l'ébauche d'un profil psychologique.

Fragile, influençable, farouche et inadapté, Francis Leroux devient peu à peu le coupable idéal.

Et maintenant ? Quel sort lui réserver ?

Tandis qu'il réfléchit aux différentes options qui se présentent à lui, les arguments de Micheline se fauillent malgré lui dans son esprit. Il les chasse d'une grimace agacée. Un signe de Jeanne, un message de Dieu...

Si Dieu vient mettre son grain de sel là-dedans, on n'a pas fini d'en chier !

Micheline et lui se targuent d'être de bons chrétiens. Autrefois, ils se rejoignaient sur leurs convictions religieuses, mais leurs fois respectives ont suivi des trajectoires différentes. Celle de Micheline n'a cessé de s'intensifier au fil des ans, nourrie par une existence tout entière consacrée à la famille, aux enfants, au foyer. Nul doute que la solitude a contribué à renforcer sa dévotion, le prétexte de s'adresser à Dieu lui fournissant un alibi pour parler toute seule.

Sa foi à lui, en revanche, a végété dans les coulisses d'une carrière pérnante, et sa piété s'est lentement fanée, à l'image d'une plante qu'on n'arrose pas. Il accomplit ses devoirs en bon pratiquant, se rend à la messe quelques fois par an, apporte sa contribution financière à l'œuvre de Dieu, n'oublie jamais ses prières du soir, même si elles sont expédiées la plupart du temps.

Au fil des années, il a assisté – de loin – à l'évolution des émois mystiques de Micheline, expression d'une foi exacerbée derrière laquelle elle se retranchait chaque fois qu'un problème survenait. Jeanne refusait de faire ses devoirs ? Micheline s'en remettait à Dieu. Charlotte fumait en cachette ? Micheline s'en remettait à Dieu. Charlotte mentait, Jeanne séchait les cours ? Micheline s'en remettait à Dieu. Une prière, un cierge à l'église, une confession... Le pire, c'est que, en général, ça marchait. Peut-être parce que, nantie de sa foi et de la force de Dieu, elle dégageait l'aplomb nécessaire pour remettre les filles dans le droit chemin. Les années passant, c'est à peine si elle tenait Gilbert au courant des frasques de leur progéniture. De toute façon, même si elle l'avait voulu, les occasions d'aborder ces problèmes en parents complices et concernés se faisaient rares, pour ne pas dire inexistantes.

De son côté, l'homme d'affaires s'est accommodé de cet adultère céleste. Pour être franc, ça l'arrangeait même plutôt. Dieu se chargeait à sa place des responsabilités familiales tout en lui assurant une stabilité domestique : très à cheval sur les principes religieux, Micheline ne l'aurait jamais trompé, encore moins quitté.

Gilbert ébauche un sourire narquois : l'idée saugrenue que, aujourd'hui, Dieu lui rappelle la place qu'il a tenue au sein de son foyer durant toutes ces années s'impose à son esprit. Et que, à ce titre, il a son mot à dire.

Il doit bien l'admettre, Micheline et lui n'ont jamais été très épris l'un de l'autre. Ils s'entendaient bien, partageaient une même vision du couple, et c'est sans doute ce qui les a attirés l'un vers l'autre. Mais ils n'étaient à l'aise ni avec les choses de l'amour ni avec celles de la chair. Gilbert, particulièrement, n'a jamais eu l'âme sentimentale. Le langage des émotions lui était étranger, il ne comprenait rien aux codes de la romance. Au début de leur histoire, il s'est fendu de quelques attentions délicates, mais, pour être sincère, la chose l'ennuyait plutôt.

Il y a bien eu ce sursaut, quand Charlotte était encore bébé... Micheline s'était achetée une broche en forme de « G ». Pour « Gilbert », disait-elle en caressant l'objet avec tendresse. Elle la portait sans cesse, arborant le bijou en toute occasion. Gilbert s'en souvient, il avait essayé de répondre à ses signaux, cherchant à se comporter en gentleman, à la mesure de ses attentes. Micheline

semblait touchée par ses efforts. C'est d'ailleurs à cette époque-là qu'elle est tombée enceinte de Jeanne.

Cette grossesse a été plus compliquée que celle de Charlotte. En proie à la tyrannie des hormones, Micheline a sombré dans une dépression dont Gilbert ne comprenait pas l'origine. Elle ne cessait de lui reprocher tout et n'importe quoi, rien n'était jamais assez bon, la moindre contrariété donnait lieu à des crises de larmes. Après la naissance du bébé, les choses sont plus ou moins rentrées dans l'ordre, mais le quotidien a achevé de les broyer entre ses tentacules monstrueux, s'enroulant autour de leur maigre complicité pour l'aspirer et l'étouffer.

Un jour, il a remarqué qu'elle ne portait plus la broche en forme de « G ». Il lui a demandé pourquoi...

— Je l'ai perdue, s'est-elle contentée de lui répondre.

Il a accepté cette explication comme une autre.

Cet épisode a sonné le glas de leurs échanges sentimentaux.

Devant lui, Jeanne dort, indifférente aux tourments de son père. Celui-ci ne peut s'empêcher de fouiller des yeux la zone de son ventre, là où se cache l'intrus. Ses traits se tendent malgré lui, laissant apparaître un rictus haineux. Comment Micheline peut-elle seulement songer à garder ce bâtard, cette... chose ? La progéniture d'un demeuré, d'un dégénéré, d'un psychopathe ?

Il contourne le lit et s'approche du respirateur. La machine ronronne, il l'observe comme on surveille une bête étrange, en effleure les touches. Il suit des yeux le câble relié à la prise de courant...

Ça semble si simple.

Une prise que l'on débranche, un fil que l'on retire...

Francis Leroux, rue de la Jonction.

Et maintenant ?

La vie ne tient-elle réellement qu'à un fil ?

Perdu dans les méandres de ses pensées, Gilbert sursaute en entendant la porte s'ouvrir dans son dos. Il tourne vivement la tête, interdit, comme pris en flagrant délit... Charlotte pénètre dans la pièce, elle ne le voit pas encore, de toute évidence elle se croit seule... Lorsqu'elle l'aperçoit enfin, elle fait un bond et pousse un cri de stupeur. Surpris par cette réaction à laquelle il ne s'attendait pas, Gilbert crie à son tour.

Puis le père et la fille se reconnaissent enfin, le cœur battant, à la fois saisis et soulagés.

## CHAPITRE 28

— Tu pourrais frapper avant d'entrer ! la morigène Gilbert, presque indigné.

Charlotte lève un sourcil stupéfait.

— Ah oui ? Parce que tu crois qu'elle va me répondre, si je frappe ? se défend-elle en désignant Jeanne du menton.

— Non, mais moi, je peux te répondre !

— Comment je peux savoir que tu es là ?

Gilbert grommelle, ça va, c'est bon, laisse tomber.

— D'ailleurs, qu'est-ce que tu fais là ? lui demande-t-elle encore en refermant la porte derrière elle.

Elle s'immobilise soudain et le dévisage, à la fois surprise et intriguée. Gilbert se tient toujours à côté du respirateur, la main posée sur le câble d'alimentation. Charlotte jette un bref coup d'œil à la prise, une demi-seconde, pas plus, puis revient à son père. Celui-ci a surpris son regard, et le sien se fait fuyant malgré lui, ce qui l'agace au plus haut point, il n'a de comptes à rendre à personne. Il lâche la prise, un peu trop précipitamment à son goût... Et soudain, il ne sait pas très bien si elle lui demande ce qu'il fait là, dans la chambre, ou là, à côté du respirateur. Il réplique donc en redressant la tête et leurs yeux se croisent, offensifs pour Gilbert, suspicieux pour Charlotte.

— Je ne peux plus venir voir ma fille ? se justifie-t-il d'une voix dure.

L'espace d'un bref instant plane entre eux le venin du doute.

— C'est bon, pas la peine de t'énerver ! C'est normal que je te pose la question, tu viens si peu...

Gilbert s'apprête à répondre, de quoi je me mêle, je viens quand je veux.

Abandonne finalement.



Soupire.

— Rien de neuf ? demande alors Charlotte pour chasser le malaise qui règne entre eux.

Gilbert secoue la tête et en profite pour s'éloigner du respirateur. Charlotte, elle, s'avance vers le lit. Ils se retrouvent tous les deux côte à côte, face à Jeanne.

Pendant quelques instants, ils ne disent rien, se contentant de fixer la belle endormie.

— Tu as parlé avec maman ? demande Charlotte.

— Pas encore. Nous allons régler le problème une bonne fois pour toutes ce soir. Jérôme sera là aussi. J'ai réservé chez Ducastel.

Charlotte ne cache pas sa surprise.

— Merci de me prévenir !

— Je croyais que ta mère l'avait fait, se justifie Gilbert.

Un bref silence souligne le dépit de Charlotte.

— Et quoi ? insiste son père. Tu es disponible ? Tu veux venir ? Tu es la bienvenue !

— Tu sais très bien que je ne peux pas : je travaille au Resto.

— Alors ne te plains pas.

Fin de la discussion. Charlotte ravale ses griefs, Gilbert en profite pour consulter sa montre.

— Je vais devoir y aller...

Charlotte hoche la tête.

— OK...

Gilbert attend deux ou trois secondes, s'apprête à se détourner, quand Charlotte lui demande :

— Tu as encore un instant ? Je peux te parler ?

Surpris, son père interrompt son mouvement.

— Me parler de quoi ? s'enquiert-il, sur la défensive.

— Du Resto, justement.

— Fais vite, je n'ai plus beaucoup de temps.

Ils se tiennent toujours côte à côte face au lit et se parlent sans se regarder. Charlotte prend son inspiration et se lance :

— Les affaires ne marchent pas, en ce moment. Je ne sais pas pourquoi, mais on ne parvient pas à attirer et à fidéliser la clientèle. Le soir, surtout. Quand on a dix couverts, on peut s'estimer heureux, alors qu'on aurait besoin de cinq fois plus pour rentrer dans nos frais. Je ne parle même pas de faire du bénéfice, juste de rentrer dans nos

frais. On est à deux doigts de mettre la clé sous la porte.

Un long silence ponctue cette déclaration.

— Et ? se résout finalement à demander Gilbert.

— On a besoin d'un peu d'argent pour calmer la banque et les fournisseurs.

— Ça veut dire quoi, un peu d'argent ?

— Je sais pas... Dix mille euros...

Gilbert fait la grimace.

— Et il n'est pas capable de me les demander lui-même, ton cuisinier ?

— C'est moi qui ai proposé de te demander. C'est mon idée. Lui n'était pas d'accord, au début.

— Oui, on connaît ça : « Non, je ne veux pas que tu ailles demander de l'argent à ton père ! » ricane Gilbert en prenant une voix de fausset désespérée. Puis, trois secondes plus tard : « Bon, OK, si tu insistes, mais c'est bien pour te faire plaisir ! »

Charlotte réprime un soupir exaspéré.

— Ça ne s'est pas passé comme ça !

— Ah non ? Fais-moi croire qu'il t'a fallu plus de dix minutes pour le convaincre.

Charlotte se tait. Elle sait qu'il ne lui a pas fallu plus d'une minute pour que Guillaume capitule. Sa poitrine se serre sur la désagréable sensation d'être une marionnette que l'on manipule.

— La question n'est pas là, réplique-t-elle, agacée. Peux-tu, oui ou non, nous aider à sortir la tête de l'eau ?

— Non.

La réponse a claqué dans l'air, nette et sans fioritures, à l'image de Gilbert. La stupeur de Charlotte est telle qu'elle tourne vers son père un visage ahuri.

— Non ?

— Non !

Elle le considère, bouche bée, les traits marqués par l'incompréhension.

— Mais... pourquoi ?

Gilbert, lui, ne la regarde toujours pas.

— Quand tu poses une question, Charlotte, tu dois anticiper toutes les réponses. Dans ce cas-ci, il n'y avait que deux possibilités. Je m'étonne que tu n'aies envisagé qu'une seule des deux réponses.

— Dix mille euros, papa ! C'est rien, pour toi ! Pourquoi tu ne veux pas m'aider ?

— Je veux bien t'aider, ma chérie. C'est ton cuisinier que je refuse d'aider.

— Mais pourquoi ? répète-t-elle, révoltée. Qu'est-ce qu'il t'a fait ?

— À moi, rien.

Charlotte attend une suite qui ne vient pas.

— Alors quoi ? s'énervé-t-elle.

— Franchement ! lui dit-il en se tournant enfin vers elle. Tu en as vraiment quelque chose à faire, de ce restaurant ?

— Mais oui, bien sûr ! proteste-t-elle, outrée. Bien sûr que ça m'importe ! J'y ai investi deux années de ma vie !

Gilbert la considère un instant sans rien dire.

— Justement, se contente-t-il de commenter.

— Quoi, justement ?

— Deux années, c'est déjà beaucoup. Je pensais qu'au bout de quelques mois, tu réaliserais que tu étais en train de perdre ton temps. Sauf que maintenant, tu veux en plus perdre du fric ! Mon fric !

— Tu es injuste, papa ! C'est un vrai projet, un réel investissement, dans lequel je suis partie prenante ! D'accord, c'est l'initiative de Guillaume, mais ce resto, aujourd'hui, j'y tiens autant que lui !

Gilbert secoue lentement la tête, l'air désolé.

— Que tu me mentes, c'est une chose, Charlotte. C'est décevant, mais après tout, c'est humain. Le problème, ici, c'est que tu te mens à toi-même. Et ça, c'est moche.

Il a prononcé le mot « moche » avec tant de mépris que son écho plane dans la pièce comme une odeur pestilentielle. La jeune femme veut réagir, là, tout de suite. Elle ouvre la bouche, prête à dire quelque chose, à clamer son désaccord, à contester les affirmations de son père, qui ne reposent sur rien... Ses pensées se bousculent... Ses objections ne sont qu'une succession de points de suspension... Rien ne sort.

Rien qui soit à la mesure de ses convictions.

Comme si, pour convaincre son père, elle devait d'abord y croire.

Gilbert, lui, n'a aucun problème pour rassembler ses arguments.

— T'ai-je jamais entendue dire que tu rêvais de tenir un restaurant ?

Il attend une réponse qui ne vient pas.

— Tu voulais devenir comédienne, non ?

Toujours pas de réponse.

— Je t'avoue que ça ne me plaisait pas, comédienne, poursuit-il comme pour lui-même. J'aurais préféré que tu fasses ton droit, ou médecine, un truc brillant, quoi. Mais au moins, c'était ton choix. À défaut de prestige, tu suivais ta voie.

— Je la suis, ma voie ! tente encore Charlotte.

— Non, ma petite fille ! rétorque aussitôt Gilbert. Le Resto, c'est la voie de Guillaume, pas la tienne.

Un silence s'installe, chargé d'aigreur. Charlotte bout, plus furieuse encore contre elle-même que contre son père.

— OK, c'est bon, merci ! finit-elle alors par éructer, pleine de rancœur.

Une rancœur d'autant plus virulente qu'elle sent que son père a raison. En tout cas qu'il n'a pas tort. L'évocation de son espoir d'être un jour comédienne réveille en elle d'anciens rêves qu'elle a négligés, des prétentions aujourd'hui oubliées. Ça lui fait comme un creux dans l'âme, le souvenir d'une ambition qu'elle brandissait autrefois avec confiance et fierté. Elle se rappelle ses années de conservatoire, la perspective d'une carrière prometteuse, la richesse d'un répertoire qui faisait naître en elle des émotions insoupçonnées, les répétitions, les analyses de texte, les partenaires, les copains... C'est là qu'elle a rencontré Jérôme. Ils étaient dans la même classe au conservatoire, ils avaient le même âge, les mêmes aspirations. Ils ont tout de suite sympathisé. Quelques semaines plus tard, alors qu'ils se donnaient la réplique dans une scène de *Britannicus*, de Racine, Jérôme est venu chez elle pour répéter.

Il a rencontré Jeanne et en est tombé éperdument amoureux.

La jeune femme soupire. C'est étrange, de penser à tout ça, quand on voit comment les choses ont tourné. Suivre sa voie, réaliser ses rêves...

Peut-être, mais à quel prix ?

Charlotte tire le fil des événements, avec cette sensation d'avoir été prise dans un engrenage, otage malgré elle d'un destin qui ne lui correspond pas. Car finalement, à bien y réfléchir, si elle n'avait pas suivi ces cours de théâtre, si elle n'avait pas rencontré Jérôme, si elle n'avait pas...

Tout ça ne serait pas arrivé.

— Tant pis, maugrée-t-elle à l'adresse de son père. Je pensais que je pouvais compter sur toi.

Gilbert ne se laisse pas émouvoir.

— Tu peux compter sur moi, ma chérie, lui dit-il avec douceur. Toujours. Tu le sais.

La jeune femme ravale un sanglot d'amertume. Elle serre les dents, les larmes au bord des yeux, portant sur son père un regard vindicatif. Puis, à bout d'embarras, elle fait demi-tour et sort de la chambre sans rien ajouter.

Gilbert reste seul face au lit, devant une Jeanne inerte et indifférente. Il la regarde sans vraiment la voir, abîmé dans l'échange qu'il vient d'avoir avec Charlotte. Il se remémore les années d'enfance de ses filles, ce clan qu'elles formaient avec leur mère, sans doute même malgré elles, que leur sexe leur imposait et lui rendait inaccessible. Lui, seul homme au milieu des femmes, étranger malgré les liens du sang, juste parce qu'il était un homme et qu'il ne pouvait ni savoir ni comprendre. Il s'en est accommodé, bien sûr, que pouvait-il faire d'autre que trouver refuge dans son open space, là où tout était clair, visible, accessible, cohérent. Là où il connaissait les codes. Là où il se sentait à sa place. Après tout, ça arrangeait bien tout le monde, et...

Gilbert se fige soudain, et ses réflexions avec lui. Un mouvement perçu du coin de l'œil attire son attention. Il fronce les sourcils et observe plus attentivement.

A-t-il rêvé, ou le doigt de Jeanne vient-il de bouger ?

L'homme d'affaires retient son souffle, fixant intensément la main de sa fille, à présent immobile. Il l'a vue bouger, il en est presque sûr ! C'était dans sa vision périphérique, mais il s'est passé quelque chose ! Gilbert ne quitte plus les doigts de Jeanne des yeux, son cœur bat à se rompre. Il voudrait appeler quelqu'un, trouver un témoin, mais se refuse à détourner le regard, encore plus à quitter la pièce.

— Jeanne ? tente-t-il dans un murmure, comme s'il avait peur d'y croire.

Il la regarde toujours, elle ne bouge pas d'un pouce, c'est le cas de le dire. Le temps se fige avec lui, pétrifié dans l'attente d'un signe, la confirmation d'un espoir...

Soudain, les yeux de Gilbert s'écarquillent à l'extrême.

Son souffle se bloque.

Là, devant lui, le doigt de Jeanne vient de bouger une nouvelle fois.

## CHAPITRE 29

Micheline contemple les rues qui défilent derrière la vitre du taxi. Son regard est fixe, son esprit en ébullition. Tandis que la voiture passe dans un tunnel, le reflet de sa silhouette attire son attention. Elle réalise que sa coiffure est complètement de travers. Pas étonnant aussi : le coup de téléphone de Gilbert l'a bouleversée, elle a eu du mal à se peigner pendant qu'elle attendait le taxi, appelé sitôt la communication avec son mari coupée. Elle jette un œil dans le rétroviseur du chauffeur et constate avec dépit que, en effet, elle ne ressemble à rien. Son chignon, d'ordinaire symétrique et bien serré, évoque plus le postiche mal posé qu'une coiffure disciplinée : des mèches éparses s'en évadent, qui frisent et se dressent maladroitement sur l'amas de cheveux, comment a-t-elle fait son compte ? En même temps, la nouvelle qu'elle venait d'apprendre l'avait, elle aussi, laissée sens dessus dessous. Elle a eu du mal à coordonner ses gestes, ses mains tremblaient, bref, elle n'était pas dans son assiette.

Elle tente de mettre de l'ordre dans ses cheveux et son esprit. Gilbert lui a annoncé que le doigt de Jeanne avait bougé. Il semblait troublé, et, pour Gilbert, être troublé, ce n'était pas un état ordinaire. En décrochant le combiné, elle a tout de suite perçu dans le ton de sa voix qu'il s'était passé quelque chose d'inhabituel, et elle n'a pas été déçue. Elle lui a demandé de répéter trois fois l'information, pour être sûre d'avoir bien compris. Oui, c'est en effet ce qu'il lui a dit : le doigt de Jeanne avait bougé. À deux reprises ! Elle a demandé à son mari ce que ça signifiait... Gilbert s'est empêtré dans une succession de suppositions, mais, en vérité, il n'en savait pas plus. Il avait aussitôt prévenu le personnel hospitalier, lequel avait appelé le professeur Goossens, qui, lui aussi, était en route.

Micheline n'ose pas y croire. Elle se dit que, forcément, Gilbert

s'est trompé. Qu'il a mal vu. Qu'il a confondu, même si elle ne voit pas très bien avec quoi. Parce que si le doigt de Jeanne a bougé, vraiment bougé, ça veut dire qu'elle réagit. Et si elle réagit...

Elle inspire une grande bouffée d'air, piètre tentative pour relâcher la tension. Est-il possible qu'après quatre longues et interminables années, Jeanne revienne peu à peu ? Et si oui, peut-on voir une relation de cause à effet entre cette réaction et sa grossesse ? Micheline considère la question avec attention, ses pensées s'associent, elle suit le fil d'un raisonnement et... Ça se tient ! Le corps de Jeanne fonctionne différemment depuis qu'il a été fécondé. Une vie l'habite désormais.

Peut-être que l'être nouveau auquel elle donne la vie la lui rend à son tour ?

Le cœur de Micheline recommence à s'affoler. Elle se dit que les bouleversements subis par l'organisme de Jeanne doivent entraîner des changements physiologiques, c'est forcé ! Elle n'y connaît rien, bien sûr, ne peut s'appuyer sur aucune certitude médicale ou biologique, mais... Elle a été enceinte, elle aussi ! Et même si ça remonte à trente ans, elle n'a pas oublié à quel point elle a été soumise à toutes sortes de perturbations, qu'elles soient hormonales, physiques, névralgiques, musculaires et... psychologiques. Dès lors, il est tout à fait logique de pouvoir envisager que le corps et l'esprit de Jeanne réagissent également à ces métamorphoses.

Mais surtout, au-delà de l'aspect médical, elle ne peut s'empêcher de voir dans cet événement la manifestation d'une force plus puissante encore. Ce rebondissement, c'est le signe incontestable de la volonté de Dieu ! C'est également la récompense de toutes ces années d'attente durant lesquelles le corps médical n'a eu de cesse, invoquant l'acharnement thérapeutique, de les pousser à abandonner, à arrêter les machines, à rendre la main à la nature ! Micheline laisse échapper un gloussement dédaigneux. Il va avoir l'air fin, le professeur Goossens, lorsqu'il devra se rendre à l'évidence que Jeanne leur a adressé un signe par-delà son sommeil ! Lorsqu'il devra enfin admettre que l'état de la jeune femme suit une évolution qui lui échappe. Ah ça ! Voilà ce qui arrive quand on se croit plus malin que Dieu !

Micheline se perd quelques instants dans la réjouissante perspective de mettre Goossens face à ses contradictions. La satisfaction qu'elle en retire lui procure un bien-être qu'elle n'a plus



éprouvé depuis trop longtemps. Pourtant, ces pensées futiles cèdent peu à peu la place à d'autres, plus intenses. Pour la première fois depuis quatre ans, un feu d'espoir, infime mais bien réel, crépite au fond de son cœur. Elle ne peut s'empêcher d'imaginer l'émotion qu'elle éprouvera lorsque, peut-être, Jeanne ouvrira les yeux. Elle rêve déjà à ce qu'elle lui dira, aux premiers mots qu'elles échangeront, aux émois qui en naîtront. Tout ce qu'elle a à lui raconter ! Est-il possible que...

— Ça fera quarante-deux euros soixante, lui annonce le chauffeur du taxi.

Micheline sursaute. Perdue dans ses pensées, elle n'a pas vu que la voiture s'était rangée à côté du bâtiment hospitalier. Elle fouille dans son sac, en extrait son portefeuille et paie. Puis elle sort du véhicule et se hâte vers l'entrée.

Parvenue au huitième étage, elle se dirige vers la chambre de Jeanne. Au bout du couloir, elle aperçoit déjà Gilbert, en grande discussion avec Goossens. Elle accélère le pas, pressée de les rejoindre. Lorsqu'elle arrive près d'eux, elle entend le professeur tenter de calmer les espoirs de Gilbert. Elle vient aussitôt se placer aux côtés de son mari.

— Un mouvement du doigt ne veut rien dire en soi, explique le médecin de ce ton flegmatique qui le caractérise. Il peut s'agir d'un simple mouvement réflexe.

— Ah bon ? réagit aussitôt Gilbert. Je n'ai pas l'impression qu'elle ait eu tellement de mouvements réflexes depuis quatre ans !

— Les mouvements réflexes n'obéissent à aucune règle, objecte calmement Goossens. C'est le principe du mouvement réflexe.

— Vous ne trouvez pas ça étrange qu'elle tombe enceinte et que, quelques semaines plus tard, elle remue le petit doigt, alors qu'elle n'a pas bougé depuis quatre ans ?

— Ce n'est peut-être pas elle qui a bougé son doigt, monsieur Mercier, précise le professeur avec une patience infinie.

— Ah non ? C'est qui, alors ? Moi, peut-être ?

Goossens ne semble pas percevoir l'ironie des propos de Gilbert.

— Je veux dire, il faut envisager la possibilité qu'elle ne l'ait pas bougé de manière consciente. Ce sont ses nerfs, ou ses muscles, qui réagissent à je ne sais quels stimuli...

Gilbert s'apprête à émettre une autre objection, mais Goossens ne

lui en laisse pas le temps.

— De toute façon, nous allons faire le bilan de son état, avec échelle comportementale, IRM fonctionnelle et tomographie par émission de positrons. Nous en saurons plus à ce moment-là. Mais je dois vous prévenir : nous n'aurons les résultats que dans trois semaines. Autrement dit, vous ne pouvez pas tabler là-dessus pour prendre votre décision concernant l'enfant.

— Je peux la voir ? demande Micheline.

Gilbert se tourne vers elle, surpris de la découvrir à ses côtés. Puis il la considère quelques secondes sans cacher son étonnement.

— Qu'est-ce que tu as fait à tes cheveux ? lui demande-t-il en la dévisageant.

Micheline esquisse un geste agacé : c'est bien le moment de parler de ses cheveux ! Elle se tourne vers Goossens et attend sa réponse.

— Oui, bien sûr, lui répond ce dernier sur le ton de l'évidence. Médicalement parlant, rien n'a changé depuis hier...

Micheline ne se le fait pas dire deux fois. Elle tourne aussitôt les talons et se dirige vers la chambre de sa fille, dans laquelle elle pénètre avec une dévotion nouvelle. Elle s'approche du lit et contemple la jeune femme sans cacher son émotion.

— Jeanne ? Jeanne, ma chérie, c'est maman !

Elle attend quelques instants, retient son souffle, observe avec fébrilité ses traits, ses bras, ses mains... Ses doigts...

Jeanne dort, dans une immobilité parfaite.

— Jeanne, tu m'entends ? insiste Micheline. C'est maman, mon poussin !

Pendant qu'elle attend une réaction qui ne vient pas, Gilbert entre dans la pièce à son tour. Il s'approche de sa femme à pas retenus mais reste en retrait, comme s'il ne voulait pas perturber une expérience de la plus haute importance.

Tous deux sont rivés au corps de Jeanne, à son visage, à ses membres. Allongée sur le lit, la jeune femme ne bouge pas. Au bout de quelques instants, Micheline demande à son mari :

— C'est quel doigt, qu'elle a bougé ?

— Celui-là, lui répond-il en indiquant l'index de la main gauche, posée juste devant eux.

Micheline hoche doucement la tête, on dirait qu'elle visualise la scène.

— Il a bougé fort ?

— Il a tressauté. Comme ça.

Gilbert passe le bras devant elle et lui montre en mimant la scène avec son propre index.

— Deux fois, ajoute-t-il.

Micheline demeure songeuse.

— Tu... Tu crois qu'elle est en train de se réveiller ? lui demande-t-elle encore, pleine d'espoir.

Un silence, durant lequel Gilbert se tourne vers sa fille, qu'il contemple intensément.

— Je ne sais pas.

— Oui, mais toi, Gilbert ! s'entête Micheline. Toi ! Tu en penses quoi ? Qu'as-tu ressenti quand tu as vu son doigt bouger ? Tu étais près d'elle, tu as bien dû éprouver quelque chose, non ? Sentir ce qui se passait, si c'était elle ou un simple réflexe !

Gilbert hésite, décontenancé.

— J'ai vu son doigt bouger..., finit-il par répéter.

Micheline le considère un bref instant, une pointe de dédain au fond des yeux.

— Ne me regarde pas comme ça ! se défend-il, agacé. J'ai vu son doigt bouger, je ne vais pas te réécrire *Guerre et Paix* autour de ça, non plus ! Son doigt a juste bougé, point. Après, ce que ça signifie, je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est que ça fait quatre ans que rien ne bouge, et là...

Il s'interrompt dans un soupir, à la fois irrité et désarmé. Micheline revient à Jeanne, qu'elle examine avec attention. Le temps s'arrête, suspendu au regard d'une mère posé sur son enfant.

— Il faut que tu me croies, Micheline, continue Gilbert. Je l'ai vu ! J'ai vu son doigt bouger.

Micheline baisse les yeux sur la main de Jeanne. Elle fixe l'index de la jeune femme, rivée à l'espoir de le voir bouger à son tour.

— Tu me crois ? s'entête Gilbert derrière elle.

L'insistance de son mari la perturbe, pourquoi a-t-il à ce point besoin de la convaincre, lui qui ne tient jamais compte de son opinion ?

— En tout cas, ajoute-t-il d'une voix plus contenue, ce qui est sûr, c'est que je ne suis pas prêt à la sacrifier pour ce...

Micheline se fige.

Même s'il laisse sa phrase en suspens, elle a parfaitement saisi l'allusion. Et l'évidence de ses intentions la frappe soudain de plein fouet.

Son visage se raidit tandis que, dans ses yeux, s'opposent la révolte et l'incrédulité. Pourtant, tout devient clair dans son esprit.

Gilbert ne la voit pas, il se tient toujours derrière elle.

Micheline prend le temps de digérer l'aveu qu'il vient de lui faire, intentionnellement ou non, elle l'ignore. La cruauté du procédé l'écœure. Elle contemple sa fille, les yeux embués, anéantie. Le chagrin le dispute à la colère : elle se sent accablée, mais en même temps, au plus profond de son ventre gronde une fureur nouvelle.

Jeanne n'a jamais bougé le doigt, volontairement ou non, Micheline en est maintenant certaine.

Gilbert lui ment.

Quel meilleur moyen de la convaincre de ne pas sacrifier leur fille pour sauver le fœtus ? Mais oui ! C'est si simple ! Gilbert invente une réaction de la part de Jeanne, et soudain le dilemme se dénoue : entre Jeanne et un fœtus engendré par un violeur, le choix s'impose de lui-même ! Même elle n'hésiterait pas un instant ! Voilà pourquoi il insiste tant, cherchant à savoir si elle le croit ou non ! Sans compter que, une fois le fœtus avorté, la police pourra procéder aux analyses ADN, et c'est tout ce qui importe à Gilbert : confondre le violeur ! Il est gagnant sur toute la ligne !

C'est tellement clair ! Déjà, dans le taxi, elle s'était révoltée contre une telle injustice : elle se rend quotidiennement au chevet de Jeanne, plusieurs heures durant, et ce serait Gilbert qui aurait eu l'honneur d'assister à un tel miracle ?

Micheline grimace sous le coup du dépit. Ne pas hésiter à jouer avec les espoirs les plus fous de sa propre épouse, risquer de blesser féroce ment son âme et son cœur, oser inventer un bouleversement si énorme sans se préoccuper de l'équipe médicale qui va passer plusieurs jours à l'analyser pour le comprendre...

Elle n'en revient pas.

Quel genre d'homme est son mari pour jouer ainsi avec le temps et les espoirs des gens ?

— Bon, tu comptes rester là encore longtemps ? s'impatiente Gilbert dans son dos.

Micheline tressaille. Le désordre qui règne en elle l'empêche

de prendre une décision. Une alarme vrille dans un coin de sa tête, qui ne la laisse pas en paix. Si elle ne sait pas encore comment réagir à une si abjecte manœuvre, elle possède en tout cas une longueur d'avance : elle a percé à jour les intentions de Gilbert.

— C'est bon, soupire-t-elle en se composant un visage de circonstance. Allons-y.

Elle rassemble ses forces, adresse un dernier regard à sa fille et fait demi-tour, avant de se diriger vers la porte de la chambre. Elle perçoit Gilbert derrière elle, qui la suit. Elle s'engage dans le couloir et fonce vers les ascenseurs. Elle s'y engouffre et attend que Gilbert se soit placé à côté d'elle pour appuyer sur le bouton du rez-de-chaussée.

Les portes se referment.

Et tandis que la cabine entame sa descente, Micheline se sent soudain étrangement calme.

« LE LIT EST L'ENDROIT LE PLUS DANGEREUX DU MONDE : QUATRE-  
VINGT-DIX-NEUF POUR CENT DES GENS Y MEURENT. »

MARK TWAIN

## CHAPITRE 30

Jérôme gravit les marches du perron quatre à quatre et pénètre dans le hall de Ducastel. Aussitôt, le responsable vestiaire l'invite à se débarrasser. Le jeune homme s'exécute et lui tend son vieux blouson élimé, dont le garçon s'empare comme s'il s'agissait d'une veste de marque. Un autre commis lui demande son nom.

— Il doit y avoir une réservation au nom de Mercier, l'informe Jérôme.

L'employé plonge le nez dans son registre et hoche la tête. Il fait signe à l'un de ses collègues, lequel rapplique aussitôt avant de prier Jérôme de le suivre.

Tandis qu'il traverse la vaste salle du restaurant, le comédien jette un œil au somptueux décor. Hauts plafonds parés de lustres, sol en marbre, tables rondes recouvertes de nappes blanches, vaisselle de porcelaine et service de cristal... Le personnel évolue avec grâce entre les tables. Tout est parfait, jusqu'à l'ambiance sonore, un quatuor à cordes que le brouhaha des conversations perturbe à peine. Et vice versa.

Le faste du lieu n'étonne pas Jérôme : il reconnaît bien là le genre d'endroits qu'affectionne son beau-père, y débusque aussi une possible manœuvre d'intimidation. Quand il veut obtenir gain de cause, l'homme d'affaires ne lésine jamais sur les moyens.

— Vous êtes en retard, lui fait remarquer Gilbert lorsque Jérôme se présente à leur table.

— Bonsoir, Gilbert, se contente de répliquer le jeune homme.

Il lui tend une main que son beau-père serre rapidement, puis il se tourne vers sa belle-mère.

— Micheline, ajoute-t-il en lui faisant la bise.

— Installez-vous, Jérôme, nous vous attendions.

— Désirez-vous un apéritif ? lui demande le garçon.

— Non, merci.

Le serveur s'éloigne alors, abandonnant Jérôme à son triste sort. Celui-ci regrette aussitôt d'avoir décliné la proposition – un apéritif lui aurait donné du courage pour affronter la soirée – et se promet de se rattraper sur le vin.

— Vous allez bien, mon petit Jérôme ? lui demande Micheline de cette voix enjouée qui tente désespérément de compenser l'allure sinistre de son mari.

— Aussi bien que possible, répond-il avec prudence.

Son regard s'attarde une demi-seconde sur sa belle-mère. Quelque chose a changé chez elle, sans qu'il détecte avec précision ce dont il s'agit. Il avise ensuite son chignon, constate qu'il est de travers, des mèches rebelles s'en échappent, dénotant une négligence totalement inhabituelle. Malgré son étonnement, Jérôme se garde bien de lui en faire la remarque.

Le sommelier se présente à leur table, muni d'une bouteille qu'il montre à Gilbert. Puis il la débouche et remplit son verre au quart. D'une main experte, l'homme d'affaires s'empare du verre, fait tourner le vin sous ses yeux, l'approche de son nez puis le goûte, faisant claquer sa langue contre son palais.

Micheline et Jérôme patientent. Depuis le temps, le rituel ne les impressionne plus.

Tandis que son beau-père goûte le vin, Jérôme l'observe du coin de l'œil. L'interrogatoire du lieutenant Dambrose en général et les questions autour de Gilbert en particulier n'ont cessé de le préoccuper. Depuis, il n'arrête pas d'y penser, ajoutant de la culpabilité à la culpabilité.

À présent que Gilbert est en face de lui, le jeune homme se sent mal à l'aise. Il ne peut s'empêcher de le soupçonner, en dépit de tout ce que sa raison lui souffle. Un dégoût latent s'est logé au creux de son ventre, dont il ne parvient pas à se défaire. L'enfance de Jeanne le tараude, se gorgeant à présent de mystères et de non-dits, de honte et de secrets. Même Micheline se nimbe d'une aura corrompue. Elle porte en elle la faute de ceux qui savent mais se taisent, à moins que ce ne soit celle de ceux qui ne voient rien. Qu'importe ! Par ignorance ou par silence, aux yeux de Jérôme, elle est tout aussi coupable !

— Parfait, déclare Gilbert en reposant son verre sur la table.

Le sommelier procède au service. Gilbert, Micheline et Jérôme



gardent le silence, attendant son départ pour entamer la conversation. Pourtant, une fois seuls, le silence s'attarde un peu, tel un invité importun.

C'est Gilbert qui, au bout de quelques interminables secondes, prend la parole avec une gravité décuplée. Il darde sur Jérôme un regard chargé de tension et de mystère.

— Il s'est passé quelque chose, cet après-midi à l'hôpital.

Le jeune homme l'interroge des yeux. Gilbert poursuit :

— Jeanne a bougé.

La nouvelle est tellement inattendue que Jérôme pâlit à vue d'œil. Il fixe son beau-père en écarquillant les yeux, les traits figés et le souffle coupé. Il est si surpris que, l'espace d'un instant, il en oublie ses soupçons.

— Pardon ?

— J'ai vu le doigt de Jeanne bouger sous mes yeux. Deux fois.

Jérôme tourne la tête vers Micheline, cherchant auprès d'elle une confirmation à cette annonce incroyable. Celle-ci le considère sans expression particulière, elle l'observe plutôt mais ne trahit aucun émoi.

— Vous l'avez vu bouger ? murmure le jeune homme, visiblement sous le choc.

— Moi, je n'ai rien vu, répond Micheline. C'est Gilbert qui l'a vu.

— Vous avez vu quoi, exactement ? demande Jérôme en revenant à son beau-père.

— Ce que je vous ai dit. Son doigt a bougé. Comme ça.

Il imite le mouvement de l'index de sa fille, la main sur la table incarnant celle de Jeanne posée sur son lit. Jérôme contemple le doigt de Gilbert, les yeux hallucinés. Il repense au respirateur débranché, à la poitrine de Jeanne qui se soulevait avec régularité, à son souffle profond et indépendant.

Et soudain, l'évidence le frappe, lumineuse, incontournable : Jeanne est en train de se réveiller ! Elle retrouve peu à peu des automatismes vitaux qu'elle avait perdus depuis quatre ans. Respirer et bouger sans aide, fût-ce un doigt, elle en était incapable il y a quelques semaines encore !

Le cœur de Jérôme s'emballe, son souffle s'accélère. Il voudrait en informer Gilbert, ajouter à cette nouvelle la confirmation qu'elle mérite : Jeanne peut désormais respirer toute seule...

Sauf que cette information appellera des preuves et des explications.

Comment raconter à Gilbert et à Micheline qu'il a tenté de débrancher Jeanne ?

Le jeune homme déglutit.

— Et Goossens ? demande-t-il, le cœur battant. Il est au courant ? Il dit quoi ?

— Il est sceptique, répond Micheline. Il parle de mouvements réflexes, rien de plus.

— Mouvements réflexes ? demande Jérôme en se tournant vers Gilbert. Ça veut dire quoi ?

— Ça veut dire que ça ne veut rien dire, résume l'homme d'affaires. Pour Goossens en tout cas. Il pense que ce geste n'est relié à aucune réaction. Que c'est un simple réflexe nerveux ou musculaire.

Jérôme le dévisage, attendant une suite, le souffle court, suspendu aux paroles de son beau-père.

Celui-ci marque un temps d'arrêt avant d'ajouter :

— Je ne partage pas son avis.

Le jeune homme continue à le considérer, cherchant à lire entre ses mots. Il connaît Gilbert et sa façon de voir les choses, toujours sous l'angle qui l'arrange. Tout va très vite dans sa tête : Gilbert a vu le doigt de Jeanne bouger, ce n'est pas anodin. Mais si Goossens dit que ça ne veut rien dire, il faut rester prudent.

En vérité, il ne sait pas trop quoi penser.

— Je crois au contraire que ce mouvement, aussi bref soit-il, est un signe, poursuit l'homme d'affaires comme s'il avait besoin de se convaincre lui-même. Alors j'ignore encore à quel niveau de conscience il correspond, mais j'ai l'intime conviction que Jeanne essaie de communiquer avec nous.

Jérôme en est lui aussi de plus en plus convaincu. Ses nerfs se tendent, sa gorge s'assèche, il tente d'avaler une salive inexistante.

— OK, mais Goossens va tout de même lui faire passer des tests ? insiste-t-il.

— Bien sûr ! confirme l'homme d'affaires. Il va faire tout ce qu'il faut ! Sauf que nous n'aurons les résultats que dans trois semaines, au mieux. Impossible donc de se baser là-dessus pour prendre une décision au sujet du fœtus.

Il marque une courte pause avant d'ajouter :

— Il faut néanmoins en tenir compte.

Micheline ne peut contenir un sourire ironique, que Jérôme remarque aussitôt.

— Vous en pensez quoi, vous, Micheline ? lui demande-t-il en se tournant vers elle.

Sa belle-mère hausse les épaules avec une désinvolture qui ne lui ressemble pas.

— Qu'est-ce que ça change ?

Sa réaction irrite Gilbert, qui y voit une attaque personnelle.

— S'il te plaît, ne commence pas ! Je te rappelle que nous sommes ici pour discuter et prendre une décision !

— Elle est déjà prise, non ?

— Pourquoi dis-tu ça ?

— Parce que c'est la vérité. Ni l'un ni l'autre, vous ne comptez garder cet enfant. Je ne sais même pas ce qu'on fait ici.

— C'est toi qui as insisté pour qu'on se réunisse ! s'énerve Gilbert.

— Maintenant que Jeanne a « bougé », ajoute-t-elle en mimant des guillemets avec ses doigts, je ne vois pas très bien comment je pourrais vous convaincre de garder cet enfant.

— Ça veut dire quoi, ça ? s'irrite Gilbert en imitant le geste de sa femme.

Celle-ci se renfrogne aussitôt. Dans son attitude, Jérôme décèle une capitulation qui précède même le combat.

— Tu n'y crois pas, c'est ça ? poursuit Gilbert avec hargne. Tu ne crois pas que Jeanne réagit et qu'elle essaie de communiquer avec nous ? Tu penses comme Goossens, que ce n'est qu'un réflexe ?

Micheline ne dit rien. Elle garde la tête baissée, le regard fixé sur les lambeaux de sa dignité. Jérôme, de son côté, sent un lourd malaise l'envahir.

— Tu sous-entends que je mens ? poursuit Gilbert, de plus en plus à cran.

Micheline se tait. Elle sait qu'il est inutile de répondre et que, quoi qu'elle fasse, quoi qu'elle dise, rien n'apaisera l'exaspération de son mari.

— Regarde-moi quand je te parle ! ordonne-t-il d'un ton sans appel.

— Ça suffit ! intervient sèchement Jérôme.

Gilbert se fige. Puis il tourne vers le jeune homme un regard ahuri.

— Pardon ? demande-t-il, glacial.

Jérôme ne se laisse pas démonter. Il affronte son beau-père sans sourciller.

— Faut arrêter, Gilbert. Faut arrêter de traiter les gens comme ça. Micheline n'est pas votre domestique.

Un bref silence ponctue son intervention, stupéfait pour le couple Mercier, écœuré pour Jérôme.

— Tout comme vos filles ne sont pas votre propriété, ajoute-t-il d'un ton nettement plus mordant.

Cette fois, le regard de Gilbert se fait carnassier.

— Vous voulez répéter ça ? le somme-t-il avec une lenteur menaçante.

— Vous avez très bien compris, se contente de répondre son gendre sans s'émouvoir. Vous avez toujours considéré les autres comme des êtres inférieurs qui vous devaient allégeance. Le Moyen Âge, c'est terminé depuis longtemps, Gilbert !

— De quel droit...

— Mais d'aucun droit ! le coupe Jérôme sans même attendre la fin de sa phrase. C'est justement ce dont je vous parle. Il n'y a plus de droits pour les uns et de devoirs pour les autres. Si j'ai quelque chose à vous dire, je vous le dis en face, sans détour, même si j'ai la moitié de votre âge !

Micheline ébauche un geste d'apaisement dont personne ne fait cas.

— En revanche, les mœurs ont bien évolué ! poursuit Jérôme. Et les femmes ne sont plus des morceaux de chair dont vous pouvez disposer comme vous le voulez.

Il hésite une courte seconde avant d'ajouter :

— A fortiori vos filles !

L'attaque est détournée, mais elle est bien réelle. C'en est trop pour Gilbert, qui se redresse d'un bond, abattant son poing au milieu de la table avec une violence qui, de toute évidence, lui échappe.

— Tu insinues quoi, là, petit con ? crache-t-il à l'adresse de Jérôme.

Tout autour, les conversations s'estompent, les têtes pivotent vers eux, les regards se font interloqués ou réprobateurs.

— Gilbert ! chuchote Micheline. Calme-toi, tout le monde nous regarde !

Puis, se tournant vers Jérôme, toujours dans un murmure :

— Qu'est-ce qui vous prend, Jérôme ? Vous êtes devenu fou ?

Le jeune homme ne quitte pas son beau-père des yeux.

— Je n'insinue rien, Gilbert, articule-t-il sans répondre à Micheline. Je me pose juste des questions. Des questions que les flics se posent aussi !

— Quelles questions ? s'exclame Micheline en passant de l'un à l'autre, nageant dans la plus totale incompréhension.

— Tout va bien, monsieur ? demande le maître d'hôtel, accouru dès le début de l'esclandre.

Gilbert se ressaisit. Il détourne les yeux et adresse un sourire froid au garçon.

— Tout va très bien, répond-il d'une voix trop douce pour être sincère. D'ailleurs, monsieur était sur le point de partir, ajoute-t-il en désignant Jérôme d'un bref mouvement du menton.

Le maître d'hôtel comprend aussitôt l'injonction. Il hoche la tête et se tourne vers Jérôme.

— Si Monsieur veut bien me permettre..., l'invite-t-il en lui indiquant la sortie.

Jérôme ne bouge pas d'un pouce. Les yeux toujours levés sur Gilbert, il esquisse un sourire railleur.

— Il paraît que vous avez refusé de vous soumettre au prélèvement d'ADN...

Les traits de Gilbert se figent autour d'un rictus haineux et d'un regard assassin.

— C'était pourtant le meilleur moyen de vous disculper ! continue Jérôme sans renoncer à son ton narquois.

— Se disculper de quoi ? glapit Micheline en ouvrant de grands yeux interdits.

— À moins évidemment que ça ne vous mette dans une sale position, achève le jeune homme, le regard accusateur.

L'accusation est à présent frontale. Elle saisit Gilbert à la gorge, l'asphyxie par son abjection. D'un mouvement d'une étrange souplesse pour un homme de sa corpulence, il fond sur Jérôme, l'empoigne par le col et le soulève de sa chaise, renversant tout sur son passage, assiettes et couverts, verres, carafe d'eau et bouteille de vin. Micheline pousse un cri de stupeur, le maître d'hôtel manque de l'imiter, retenu in extremis par une réserve irréprochable et un self-control à toute

épreuve.

— Espèce de sac à merde ! fulmine Gilbert en délogeant Jérôme de son siège. Disparaiss de ma vue ou j'éclate ta sale petite tronche de trou-du-cul !

Jérôme ne fait pas le poids face à la fureur de son beau-père. Il tente d'échapper à son emprise, en vain, entraîné sans ménagement vers le milieu de la salle. Micheline s'est levée à son tour et glapit sans discontinuer, suppliant Gilbert de faire attention à son cœur, il sait comme il s'emballe vite, c'est dangereux ! Le maître d'hôtel tâche de mettre fin à l'algarade, voltigeant autour de l'homme d'affaires.

Dans la salle, la consternation est totale.

Même le quatuor à cordes s'est tu.

Enfin, Jérôme parvient à se dégager de la poigne de Gilbert. Celui-ci finit par le lâcher, contraint et forcé, tandis que le jeune homme, déséquilibré par l'affrontement, s'étale lamentablement sur le sol. Il se relève aussitôt, blessé dans son orgueil plus que dans son corps. Puis, cherchant à rassembler le peu de dignité qu'il lui reste, il pointe sur son beau-père un doigt accusateur :

— Vous perdez les pédales, Gilbert ! Les choses commencent à vous échapper. C'est la fin de votre règne ! Vous le sentez, ça ?

Il prend le temps de le scruter d'un air triomphant et, tout en le dévisageant, frotte son pouce contre son index juste sous son nez, comme s'il humait un agréable parfum. Puis il fait demi-tour et quitte la pièce la tête haute, sous les regards et les murmures d'une clientèle scandalisée.

Le départ de Jérôme apaise peu à peu les tensions. Gilbert met quelques secondes à se recomposer une façade, puis, sans se soucier de la rumeur, il reprend place à table. Micheline l'imité aussitôt. Par de brefs mouvements successifs du menton, le maître d'hôtel ordonne à l'ensemble du personnel de poursuivre le service. Peu à peu, la salle reprend vie et retrouve son ambiance à la fois empressée et feutrée.

À la table des Mercier, tandis que deux garçons s'affairent pour dresser un nouveau couvert, le climat reste tendu.

Pendant de nombreuses minutes, Micheline et Gilbert ne disent mot ni ne se regardent. Ils demeurent tous deux immobiles, comme figés sur leurs sièges.

Enfin, les garçons leur rendent un semblant d'intimité.

Quelques secondes encore sans rien dire... Puis Gilbert déclare dans un murmure crispé :

— Je te préviens : cette histoire de viol et de grossesse commence à me porter sur les nerfs. Alors on arrête les conneries : je ne veux plus entendre parler de ce fœtus, point barre. On fait avorter Jeanne, et le premier qui ose la moindre remarque à ce sujet, je lui envoie une armada d'avocats pour régler le problème.

Le silence qui suit suinte la rancœur et l'aversion. Micheline pince les lèvres. Elle semble concentrer toutes ses forces pour maîtriser son tumulte intérieur.

— Très bien, finit-elle par dire avec froideur. La seule chose que je te demande, c'est d'attendre le délai de dix jours défini par Goossens avant de lui annoncer notre décision.

Gilbert fronce les sourcils.

— À quoi bon ? Pourquoi faire traîner ce...

— J'aimerais avoir le temps de faire mon deuil, l'interrompt-elle sèchement.

— Faire ton deuil de quoi ? De qui ?

— De cet enfant...

— Quel enfant ? s'énerve l'homme d'affaires. Il n'y a pas d'enfant ! Arrête de...

— C'est ma seule condition ! le coupe-t-elle à nouveau.

L'homme d'affaires la considère avec lassitude.

— Si ça peut t'aider à... faire ton deuil, concède-t-il finalement dans un soupir.

Micheline ne répond pas. Elle se contente de regarder droit devant elle. Puis, le geste lent et mesuré, elle ouvre son sac, en sort une boîte de médicaments dont elle extrait une pilule qu'elle pose sur la table, juste devant Gilbert. Celui-ci s'en empare et la porte à sa bouche. Il prend ensuite son verre comme s'il allait trinquer, sauf qu'il ne le fait pas. Il avale une gorgée de vin. Puis il repose son verre sans rien ajouter.

Et malgré leurs piètres tentatives de discussion avortées, seule oraison funèbre prononcée pour cet enfant qui ne verra jamais le jour, le reste du repas se déroule dans un silence pesant.

## CHAPITRE 31

Pour la première fois, Charlotte prie le ciel pour qu'il y ait peu de monde ce soir au Resto. Les réservations sont au nombre de trois, huit clients en tout, deux tables de deux et une de quatre. Elle sait que d'autres personnes peuvent encore se présenter au cours de la soirée, car beaucoup le savent : pas besoin de réserver, ici il y a toujours de la place ! C'est l'avantage des établissements qui ne marchent pas, se plaît à dire Nadège, qui a le chic pour remonter le moral aux autres.

Gilbert l'a appelée dans l'après-midi pour lui annoncer que Jeanne avait bougé, quelques minutes seulement après son départ. Cette nouvelle l'a bouleversée. Elle a tenté d'en savoir plus, mais son père ne lui a pas fourni plus de détails, en dehors d'une allusion au scepticisme de Goossens. Depuis, elle tourne en rond comme un lion en cage. Son esprit s'enflamme, elle échafaude un nombre incalculable de possibilités, conduisant toutes au réveil de Jeanne. Elle imagine alors sa sœur ouvrant les yeux, enfin, qu'elle poserait sur elle et...

Charlotte frémit et chasse aussitôt l'image de sa tête. Cette perspective, elle l'a visualisée des centaines de fois durant les premiers mois du coma de sa sœur. Jeanne s'éveille et la reconnaît. Jeanne revient de cette contrée étrange et lointaine dans laquelle elle s'était réfugiée. Jeanne ouvre la bouche et s'apprête à prononcer ses premiers mots, à parler enfin, après cet interminable silence.

À partir de là, l'image se brouille. Sa respiration s'emballe, son cœur pulse à plein régime dans sa poitrine, ses boyaux se tordent dans son ventre...

Stop !

Il ne faut pas qu'elle se remette à imaginer le retour de sa sœur comme ce fut le cas les premiers mois après le drame. Cette période a été si éprouvante qu'elle se sent déjà au bout du rouleau rien que d'y penser.



— Un chèvre et deux asperges pour la quatre ! annonce Guillaume en cuisine.

Charlotte quitte le bar et disparaît derrière la porte va-et-vient. Nadège achève de déboucher une bouteille de vin dont elle verse la moitié dans un pichet avant de le porter au jeune couple de la six.

Pour une fois, le ciel a entendu les prières de Charlotte : il n'y a pas eu d'autres réservations, pas de clients imprévus, pas de miracle. À 22 heures, la salle était rangée, nettoyée, tout était plié. Ce soir-là, en quittant le Resto, Charlotte a l'impression de fuir l'endroit plus que d'en sortir.

Quand elle arrive tout essoufflée chez Ducastel, elle se présente à l'accueil et patiente, attendant qu'on la mène à la table de ses parents. Un commis la prie de le suivre. Elle traverse la salle escortée du pingouin, slalome entre les tables, admire l'endroit. Le quatuor à cordes a cédé la place à une pianiste, la clientèle du lieu est autrement plus fournie et plus sélecte que celle du Resto, même à cette heure avancée de la soirée.

En approchant de la table des Mercier, pourtant, Charlotte s'étonne.

— Où sont papa et Jérôme ?

Assise seule à table, Micheline lui adresse un sourire fataliste.

— Ils sont partis. Les choses ne se sont pas tout à fait passées comme prévu. Mais de toute façon, la discussion était close. Et tu les connais, ma chérie : ils n'allaient tout de même pas t'attendre !

Charlotte émet un gloussement ironique. Ça ne l'étonne qu'à moitié, après tout. Son père n'est pas du genre à attendre qui que ce soit.

Et Jérôme...

Ça fait quatre ans que Jérôme et elle s'évitent avec soin. Et c'est très bien ainsi.

Charlotte est tirée de ses pensées par Micheline qui, levant son verre, l'invite à prendre place à côté d'elle.

De toute évidence, elle est ivre.

## CHAPITRE 32

Les yeux écarquillés par la stupeur, Charlotte écoute sa mère lui raconter la soirée. Un récit haut en couleur dont Micheline ne néglige aucun détail, d'autant que, aiguisés par l'alcool, ses mots sont imagés et son phrasé chantant. Elle décrit avec minutie les accusations de Jérôme, l'indignation de Gilbert, l'affrontement verbal des deux hommes, leur empoignade...

— Jérôme soupçonne papa d'être le... ? résume Charlotte, estomaquée.

— Ni plus ni moins ! raille Micheline, l'œil trouble et l'intonation savonneuse. Et pas seulement Jérôme, apparemment ! La police aussi !

— La police ? s'exclame la jeune femme, de plus en plus surprise. C'est... Ça n'a pas de sens ! Papa serait incapable de...

Elle s'interrompt, écoeurée par cette idée.

— Papa a beaucoup de défauts, mais pas celui-là ! murmure-t-elle ensuite, toujours sous le choc. Au contraire ! Pour recevoir un câlin, il fallait se lever tôt !

Elle réfléchit encore une ou deux secondes avant de demander :

— Ils se basent sur quoi pour dire de telles conneries ?

— Est-ce que je sais ! s'exclame Micheline d'une voix avinée.

Elle dodeline lentement de la tête, bercée par les effets de l'alcool. Charlotte l'observe plus attentivement.

— Qu'est-ce que tu as fait à tes cheveux ? lui demande-t-elle soudain.

Micheline prend l'air contrit d'une fillette surprise en flagrant délit de maladresse. Elle porte la main à sa tête et palpe sa coiffure.

— Je ne sais pas ce que j'ai, en ce moment, je ne parviens plus à faire mon chignon correctement. On dirait que mes cheveux refusent d'obéir...

Charlotte dévisage sa mère.

— Pas comme toi !

— Quoi, pas comme moi ?

— Toi, tu obéis ! La preuve, tu acceptes que Jeanne se fasse avorter. Je veux dire... Tu n'as même pas essayé de convaincre papa ?

Micheline ricane.

— Franchement, Charlotte ! se défend-elle d'une voix pâteuse. Tu crois vraiment que je serais parvenue à le faire changer d'avis ?

— Je ne sais pas. Sans doute que non. Tu n'as même pas essayé.

— À quoi bon...

Un ange passe, que Micheline chasse en plongeant ses yeux dans ceux de sa fille.

— Et toi ? Tu n'en veux pas, toi, de ce bébé ?

La question est abrupte, elle ébranle Charlotte, qui se raccroche in extremis à la première réaction qui lui passe par la tête.

— Ne dis pas de bêtises !

— Je ne vois pas en quoi c'est si bête ! Tu as trente et un ans, tu vis en couple depuis quelques années, l'horloge biologique doit sonner à toute volée dans ton corps et, apparemment, pas de bébé à l'horizon pour l'instant. Je me trompe ?

Le silence de Charlotte est la plus éloquente des réponses.

— Je sais ce que tu es en train de te dire, continue Micheline du ton docte des gens ivres. Tu te dis qu'il est temps de le faire, cet enfant. Sauf que tu n'es plus vraiment certaine de vouloir le faire avec Guillaume, mais ce n'est pas le moment de tout remettre en question. Parce que, du temps, tu n'en as plus tant que ça. Si tu le quittes maintenant et que tu dois tout reprendre de zéro... Rencontrer un autre homme, faire sa connaissance, vivre un peu ensemble... Tu te vois déjà à trente-six ou trente-sept ans, à devoir affronter une première grossesse... Quel âge auras-tu pour d'autres enfants ? Parce que tu en veux plusieurs, je suppose...

Charlotte pince les lèvres dans un douloureux rictus.

— Je n'y arrive pas, murmure-t-elle pour toute réponse. Je n'arrive pas à tomber enceinte.

— Ça fait combien de temps que vous essayez ?

— Un peu moins de deux ans. Guillaume a déjà passé un test de fertilité, tout va bien de son côté. Donc c'est chez moi que ça coince. On a pris rendez-vous chez une obstétricienne pour faire un bilan. On doit la voir après-demain.

Micheline hoche pensivement la tête, Charlotte garde le silence quelques instants. Puis elle soupire et lève les yeux pour croiser ceux de sa mère.

— J'y ai pensé, au bébé de Jeanne, finit-elle par dire. L'idée m'a traversé l'esprit, forcément... Ce serait si simple.

Elle ébauche un sourire amer.

— La vie est ironique, n'est-ce pas ? D'un côté il y a un gosse qui n'a pas de parents, d'un autre il y a nous qui ne sommes pas foutus d'en faire un... Alors oui, la logique voudrait que... Mais ça ne marche pas comme ça, maman. Et puis, cet enfant... Tu as déjà pensé aux conditions dans lesquelles il va se développer si on le garde ? Grandir dans un ventre mort, sans vie, sans mouvement, sans bruit, pas même le son de la voix de sa mère... C'est comme s'il se construisait dans un cercueil.

— Un cercueil ! s'exclame Micheline d'une voix fébrile que le vin exalte plus encore. Tout de suite les grands mots !

Puis elle cherche ses arguments, visiblement agacée.

— C'est l'enfant de Jeanne avant tout ! C'est tout ce qu'elle nous laissera d'elle ! Nous n'avons pas le droit de le tuer !

— Tu dis n'importe quoi, maman, soupire Charlotte, soudain lasse.

Elle s'apprête à abandonner le débat mais se ravise ensuite.

— OK, admettons ! reprend-elle d'une voix plus énergique. En effet, c'est l'enfant de Jeanne. Tu sais quoi ? C'est peut-être pour ça que je n'en veux pas, justement ! Je crois que cet enfant, s'il devait exister un jour, je serais incapable de le regarder dans les yeux.

Micheline la dévisage, ahurie. Elle ouvre la bouche, prête à répliquer... Au lieu de quoi elle hausse les épaules comme une petite fille qui s'en fout.

— Je savais que tu étais du côté de ton père...

— Je ne suis pas « de son côté », maman ! s'impatiente Charlotte. Mais je pense, en effet, qu'il ne faut pas garder ce bébé. Ce qui m'étonne, en revanche, c'est que toi tu te sois finalement rangée à son avis...

Elle s'interrompt, décide finalement de formuler sa pensée autrement :

— Je croyais qu'au-delà du bébé de Jeanne, tu étais résolument contre l'avortement !

Micheline pousse un gloussement ironique. Elle tend le bras vers

la bouteille de vin pour s'en saisir.

— Tu ne crois pas que tu as assez bu pour ce soir ? lui fait remarquer Charlotte en tentant d'arrêter son geste.

Micheline esquive la main de sa fille et s'empare d'autorité de la bouteille. Charlotte soupire mais n'insiste pas.

— L'avortement ! éructe Micheline avec dégoût tout en remplissant son verre. Est-ce que je suis contre l'avortement ? C'est une bonne question, ça !

Elle se met à ricaner, un rire nauséeux, un peu traînant, dépourvu de joie. Elle avale ensuite une grosse gorgée de vin et étouffe un rot humide.

— Est-ce que je suis vraiment contre l'avortement ? répète-t-elle dans un murmure, le regard vitreux.

— On va rentrer, maman, je crois que ça vaut mieux.

Charlotte s'apprête à héler le garçon, mais sa mère la retient.

— Pas question ! Je ne rentre pas avant d'avoir fini mon verre !

Une nouvelle fois, Charlotte capitule. Pendant quelques instants, elle garde le silence tout en observant le spectacle navrant que lui offre sa mère.

— En plus, tu es mal placée pour me reprocher d'être contre l'avortement ! ajoute celle-ci dans un glapissement aviné.

— Ah bon ?

Micheline glousse en roulant des yeux, mimant le mystère de façon caricaturale. Puis, soudain, elle fixe Charlotte avec une étrange hilarité contenue.

Dans la salle, la pianiste entame un nouveau morceau, à la fois lent et triste.

— Tu savais que, quand j'étais jeune, on m'appelait « Mocheline » ?

— Mocheline ? s'indigne Charlotte.

— Oui ! confirme-t-elle en hochant outrageusement la tête. J'étais moche, c'est pour ça. Du coup, j'ai été rebaptisée « Mocheline ». Oh, je ne dis pas que je suis plus jolie aujourd'hui, mais disons que je me suis bonifiée avec le temps.

Elle porte son verre à ses lèvres et engloutit une nouvelle gorgée.

— Comme le bon vin ! dit-elle en le reposant sur la table.

— Qui t'appelait comme ça ?

— Les copains, à la fac. Enfin, les copains... Façon de parler !

Les autres étudiants, quoi !

— La fac ? s'étonne encore Charlotte. Tu as fait la fac, toi ?

Micheline ricane une nouvelle fois.

— Mais oui, ma petite fille, j'ai fait la fac, moi ! répond-elle en imitant à outrance le ton de sa fille. Enfin, la fac... J'ai fait une école de commerce, quoi. C'est même là que j'ai rencontré ton père.

— Ah bon ? s'exclame Charlotte, de plus en plus stupéfaite. Tu ne m'as jamais dit que tu avais été à la fac !

— Tu ne me l'as jamais demandé ! rétorque Micheline en parodiant la stupeur de Charlotte.

— Maman, arrête de m'imiter, soupire la jeune femme. C'est normal que je tombe des nues, non ? Tu n'as jamais...

— Qu'est-ce qui est normal ? la coupe avec véhémence Micheline, de cette voix chancelante des gens ivres, attirant sur elle une bonne dizaine de regards. Tu n'as jamais imaginé un instant que ta mère ait pu faire des études ? C'est ça qui est normal ?

— Maman, s'il te plaît..., chuchote Charlotte en se penchant vers elle. Ne fais pas d'esclandre, je crois qu'on s'est assez données en spectacle pour aujourd'hui. Et non, je n'ai jamais dit que...

— Non seulement j'ai fait des études, la coupe-t-elle sèchement, mais en plus, je n'étais pas mauvaise. J'étais même plutôt bonne !

— Mais... Pourquoi tu n'as pas continué ? Je veux dire... Pourquoi tu n'as pas fait carrière ?

— Parce que je suis contre l'avortement, ma petite chérie ! raille Micheline d'un ton gorgé d'amertume.

Charlotte dévisage sa mère. Et ce qu'elle entrevoit dans son regard ressemble à un long serpent gluant et glacé qui ondule dans son dos et s'enroule lentement autour d'elle, comprimant peu à peu sa poitrine et sa gorge.

— Comme j'étais parmi les meilleurs élèves de ma promotion, ton père s'est intéressé à moi, continue Micheline, le regard maintenant perdu dans les vestiges de son passé. Il était différent des autres garçons, plus mature, plus sérieux. Crois-le ou non, il était même gentil, à l'époque ! Nous avons pas mal échangé pendant nos années d'études, je dirais même qu'on partageait une certaine complicité.

L'évocation de ses souvenirs la plonge dans une langueur morose qu'accompagne le morceau de piano. Elle raconte sans regarder Charlotte, elle semble seule au monde. L'alcool la fait buter sur

certains mots et elle en écorche d'autres, mais elle s'en fiche. Elle raconte, c'est tout.

— Je n'étais pas amoureuse de lui, ni lui de moi, mais bon, voilà, il est arrivé ce qu'il devait arriver. On s'entendait bien, c'était déjà pas mal. Et puis, je ne pouvais pas faire la difficile, rappelle-toi, on m'appelait « Mocheline »... Ton père, je crois qu'il ne me trouvait pas si moche que ça. En tout cas, il ne le montrait pas. Quelques mois plus tard, je suis tombée enceinte.

Elle marque une courte pause avant d'ajouter :

— De toi.

Charlotte accuse le coup. Micheline poursuit.

— Je t'avoue que je ne me suis pas posé la question. J'avais vingt et un ans, l'idée de fonder une famille s'est imposée naturellement. Nous nous sommes mariés. Sans vraiment l'avoir décidé, juste parce que nous étions en âge de le faire et que la situation rendait cette union nécessaire. D'ailleurs, je ne me souviens même pas que ton père m'ait demandée en mariage. J'étais enceinte, ça tombait sous le sens.

Le cœur de Charlotte se pétrifie dans sa poitrine et bat à présent au ralenti, comme s'il menaçait de s'arrêter à tout moment. Tandis qu'elle écoute sa mère, elle observe la pianiste. C'est une splendide jeune femme, elle ne doit pas avoir plus de trente ans. Elle est vêtue d'une somptueuse robe de soirée vermeille qui ressort sur le noir du piano à queue.

— Nous étions en dernière année, reprend Micheline. J'ai décidé de passer tout de même mes examens, malgré mon gros ventre. J'ai réussi haut la main, avec les félicitations du jury. Quelques semaines plus tard, j'accouchais.

— Et papa ? demande Charlotte, la gorge serrée.

— Ton père, lui, a eu de bons résultats aussi. Moins bons que les miens, mais tout à fait honorables. Ensuite, il s'est lancé dans les affaires. Au début, c'était pour subvenir à nos besoins. Mais après... Après, il y a eu ta sœur, j'ai encore dû attendre quelques années avant de penser à mon avenir professionnel... Et après...

Elle soupire.

— Quand ta sœur est enfin entrée à l'école, sept ans avaient passé. J'ai cherché du boulot, mais très vite j'ai réalisé que j'étais complètement perdue, à côté de la plaque. Has been, comme vous dites aujourd'hui.

Charlotte a envie de dire à sa mère que l'expression *has been* est complètement *has been*, mais elle s'abstient. Micheline marque une pause, le temps d'avaler un hoquet. Un peu plus loin, la pianiste achève son morceau dans l'indifférence générale. Personne n'applaudit. Elle entame aussitôt une nouvelle pièce, plus enjouée, que nul ne semble écouter.

— Les choses avaient beaucoup évolué, et je n'étais plus dans la course, reprend Micheline au bout de quelques secondes. J'ai tout de même trouvé une place dans une boîte de marketing. Pas le travail le plus passionnant qui soit, mais au moins, je faisais quelque chose de mes journées, et je me disais que c'était le moyen de me remettre en selle.

Nouvelle pause, nouveau hoquet. Elle émet un petit rire aigre.

— Sauf que, comme vous n'aviez pas été à la crèche ni en maternelle, vous avez attrapé tous les virus qui passaient et, évidemment, c'est moi qui devais poser des congés pour rester avec vous. Ton père refusait de faire appel à des gardes d'enfants malades, des « étrangères », comme il disait. Je n'ai jamais su ce qu'il craignait exactement, mais c'était tout simplement hors de question.

Elle glousse, un peu amère, même si tout cela est bien loin, à présent. Charlotte l'écoute gravement, c'est à peine si elle ose respirer.

— Au bout d'un an, j'ai été virée, poursuit Micheline dans un soupir. J'ai compris que, tant que vous seriez à l'école primaire, je ne pourrais pas réaliser mes ambitions professionnelles qui, d'ailleurs, se réduisaient comme peau de chagrin. Bien sûr, quand vous êtes entrées au collège, il était trop tard.

Elle esquisse une grimace étrange, entre nostalgie et ironie.

— Et, de toute façon, je n'en avais plus envie.

Elle vide alors son verre de vin, saisit la bouteille et le remplit à nouveau. Charlotte ne dit rien.

— Tu en veux ? lui demande sa mère en lui présentant la bouteille.

Pour toute réponse, la jeune femme pousse le verre qui se trouve devant elle. Micheline la sert. Elles gardent le silence quelques instants encore, puis Micheline reprend le fil de ses évocations.

— En fait, je mens ! J'y ai pensé, à l'avortement. Sauf que ça ne se faisait pas, mes parents m'auraient très certainement reniée. En plus, Gilbert était un beau parti. Il n'était pas l'exacte réplique du prince charmant, mais disons qu'il pouvait prétendre à mieux que moi.



D'ailleurs certains ont cru que je l'avais piégé...

Micheline glousse avec une certaine répugnance. Au fil de son récit, son phrasé est devenu plus net, moins chancelant, comme si sa confession la dessaoulait peu à peu. Elle sourit et jette un regard contrit à sa fille.

— Oui, j'ai envisagé la possibilité d'avorter. Et tu sais quoi ? J'aurais mieux fait !

Charlotte darde sur sa mère un regard douloureux. Comme pour s'excuser, Micheline lui prend la main, qu'elle serre fort dans la sienne.

— J'ai subi ma vie d'épouse et ma vie de mère pendant des années, poursuit-elle en regardant cette fois sa fille dans les yeux. Je ne peux pas dire que ces deux rôles m'aient épanouie, bien au contraire. Quant à ma vie de femme... Elle a presque été inexistante. Sacrifiée au nom de la famille. J'ai souvent repensé à cet instant où l'idée m'a traversé l'esprit, celle de mettre fin à ma grossesse. Je savais que j'avais les compétences pour mener à bien une carrière qui, sans être exceptionnelle, aurait en tout cas pu me combler. Me rendre fière de moi. Seulement... Seulement les obstacles à franchir pour prendre cette décision m'ont semblé insurmontables : l'opprobre de mes parents, celui de la société, Dieu, mes propres convictions aussi, qui me soufflaient que si je tuais cet enfant-là je n'en aurais jamais d'autres... J'ai eu peur. Je n'ai rien osé dire. J'ai chassé cette idée folle et j'ai subi mon destin.

Elle boit une autre gorgée de vin avant d'ajouter :

— Et tu es née.

Puis elle se tait. Par un effet du hasard, le morceau de piano s'achève à cet instant précis. Charlotte retient son souffle. Elle ne sait pas quoi dire. Quelque chose se déchaîne en elle, une sensation d'injustice, un chapelet de regrets qui s'entrechoquent dans un bruit de ferraille, un rejet viscéral, comme des ongles qui rayeraient la surface d'un tableau noir. Elle domine un haut-le-cœur puis tourne la tête vers la pianiste. Celle-ci s'est levée de son tabouret et s'éloigne à présent vers le bar. Elle a fini son numéro et va profiter d'une pause bien méritée. Toujours pas d'applaudissements dans la salle. Elle semble ne pas s'en formaliser. Quelques personnes – des hommes principalement – la félicitent sur son passage. Elle leur adresse un sourire bienveillant en guise de remerciement. Puis elle rejoint

le comptoir et commande à boire.

— Alors tu vois, reprend Micheline, ramenant sur elle l'attention de Charlotte, l'avortement et moi, on a un vieux compte à régler. En tout cas, il faut arrêter de se lamenter sur son sort en se disant que c'est la faute de l'autre. Finalement, d'une certaine façon, en te gardant dans mon ventre, j'ai choisi. C'est ça que tu dois retenir, ma chérie : ne pas se battre, ne pas prendre de risques, c'est aussi faire un choix. Mais n'oublie pas que, quelles que soient les surprises que la vie te réserve...

Un garçon passe devant leur table, qu'elle hèle d'un mouvement du bras.

— L'addition, s'il vous plaît !

Puis, revenant vers sa fille, elle achève sa phrase :

— ... il y a toujours un moment où il faut payer.

## CHAPITRE 33

Dans le taxi qui les ramène chez elles, Charlotte et Micheline regardent chacune par la vitre de sa portière. Elles ne parlent pas, comme si tout avait été dit. La discussion qu'elles viennent d'avoir résonne encore à leur conscience, faisant planer entre elles un écho insistant. Si les traits de Micheline reflètent une certaine sérénité, ceux de Charlotte renvoient une indéniable tension. Une tension qui semble ne plus vouloir la quitter.

Le front appuyé contre la vitre, la jeune femme fixe l'extérieur sans rien voir des rues, des façades d'immeuble, des lumières qui éclairent les trottoirs. Absorbée par d'intenses réflexions, loin de tout, elle ne réagit pas quand le taxi se range devant chez elle.

— Tu es arrivée, Charlotte, l'informe Micheline, la ramenant à la réalité.

La jeune femme sursaute. Elle reconnaît l'endroit, s'excuse, se penche vers sa mère pour l'embrasser.

— On déjeune ensemble bientôt ? lui propose celle-ci entre les deux bises. Ailleurs qu'au Resto, je veux dire. Juste toi et moi.

Charlotte est surprise par la proposition. D'instinct, elle grimace un rictus préoccupé.

— C'est compliqué, maman, se justifie-t-elle. Nous n'avons qu'un seul jour de fermeture par semaine, et ce jour-là, en général...

— Bien sûr, la coupe aussitôt Micheline. Je comprends.

Elle lui sourit avec indulgence.

— On fera ça une autre fois, quand ce sera plus facile pour toi.

Charlotte acquiesce, mal à l'aise.

En sortant du taxi, elle adresse un pauvre sourire à sa mère, entre excuse et promesse. Elle claque ensuite la portière d'un geste sec, comme on met fin à une journée particulièrement éprouvante. Puis le taxi démarre, emportant Micheline sans un regard en arrière.

Charlotte reste seule sur le trottoir, lourde des révélations de la soirée. Elle se sent vide, désertée de toute perception, telle une écorce sèche près de tomber en poussière. Elle vient de poser des mots sur des impressions, de donner sens à une intuition, mettant ainsi au jour la preuve que, contrairement à ce qu'elle a toujours cru, Micheline ne lui a jamais préféré sa sœur. Elle le réalise seulement, Jeanne n'a strictement rien à voir là-dedans.

En vérité, leur mère ne l'aime pas, elle, Charlotte. Tout simplement.

Elle ne peut pas l'aimer.

De le savoir enfin, d'en comprendre la raison surtout, ça la laisse pantoise, un peu tremblante, comme si elle venait de subir une intervention chirurgicale, l'ablation d'une tumeur maligne : elle sent qu'on lui a enlevé quelque chose, une partie d'elle-même, dont elle soupçonne pourtant que l'absence lui sera bénéfique. En attendant, elle a mal, parce que les effets de l'anesthésie sont en train de s'estomper et que tout se réveille peu à peu, son corps, son cœur, sa conscience. Pour l'instant elle ne sait pas trop comment réagir, elle bouge à tâtons, elle se meut à l'instinct, encombrée de toute cette place que prenaient les questions, les rancœurs et les regrets.

Lorsque le taxi franchit le coin au bout de la rue, Charlotte se détourne pour rejoindre le hall de son immeuble.

Un hoquet de stupeur la fige.

Jérôme est là, devant sa porte, qui l'attend.

Le premier choc passé, elle soupire.

— Je me doutais que j'allais te revoir, dit-elle en s'approchant de lui.

— Bien obligé ! rétorque-t-il, manifestement à cran. Tu ne réponds pas à mes appels !

Charlotte fronce les sourcils. Elle plonge la main dans son sac pour prendre son Smartphone, l'allume et découvre en effet quatre appels en absence de Jérôme.

— Désolée, je l'avais mis sur silencieux.

Elle le considère un bref instant, comme on jauge la puissance d'un ennemi. Les traits du jeune homme sont crispés à l'extrême, trahissant la vive tension qui règne en lui.

— Qu'est-ce que tu me veux ?

— Il faut qu'on parle !

— Tu m'étonnes ! ne peut-elle s'empêcher de ricaner.

Elle l'observe un peu plus attentivement.

— Il paraît que tu soupçonnes mon père ! raille-t-elle, sans cacher la piètre opinion qu'elle a de cette hypothèse.

Jérôme la considère gravement.

— Je ne suis pas le seul, dit-il en guise de défense.

— C'est absurde, crache Charlotte avec mépris. Papa ne ferait jamais une chose pareille ! Je l'aurais su ! En tout cas, je me poserais des questions !

Jérôme dissimule mal son embarras. Il pousse un ostensible soupir.

— De toute façon, je ne suis pas venu te parler de ça.

— Ah non ?

— Je suis venu parce que, selon ton père, Jeanne est en train de se réveiller.

Charlotte grimace, à la fois interdite et amusée.

— Elle n'a fait que bouger un doigt, objecte-t-elle en faisant la moue.

Jérôme hausse les épaules, feignant le détachement.

— OK. Si ça ne t'inquiète pas...

Il fait mine de vouloir passer à autre chose, peut-être même prendre congé...

— Ce n'est pas moi qui ai déconné, Jérôme, déclare alors froidement Charlotte.

Ses mots semblent faire mouche : le jeune homme se fige et pointe sur sa belle-sœur un index accusateur.

— Ce n'est peut-être pas toi qui as déconné, mais l'état dans lequel elle est, tu en es responsable autant que moi !

— Pardon ? s'exclame-t-elle, outrée. Répète-moi ça ?

— Ne joue pas les pauvres innocentes, Charlotte ! Pas avec moi ! Je veux bien assumer ma part de responsabilité, mais je ne serai pas tout seul à devoir rendre des comptes !

Charlotte soupire. On dirait bien que l'instant à la fois attendu et redouté approche. Depuis quatre ans, elle y pense. Moins régulièrement ces derniers mois, mais elle y pense. Et si Jeanne se réveillait ? Et si elle racontait tout, la façon dont les choses se sont déroulées, dont les événements se sont enchaînés...

Comme s'il lisait dans ses pensées, Jérôme poursuit :

— Je suis surtout venu te dire que je compte entamer une

procédure de divorce.

Charlotte dissimule mal sa surprise, qu'elle camoufle bien vite sous une apparente désinvolture.

— Qu'est-ce que ça peut me faire ?

— Rien, en effet. Finalement, c'est ce que tu voulais, non ?

— Pourquoi tu dis ça ? demande-t-elle, piquée au vif.

— Parce que c'est vrai. C'est pour ça que tu lui as tout balancé !

— C'est faux ! ne peut-elle s'empêcher de s'exclamer. C'est elle qui...

— Je m'en fous ! l'interrompt-il d'une voix dure. Je veux simplement que, si en effet elle se réveille, tu lui expliques que j'ai payé ma dette et que pendant les quatre années de son coma, je lui suis resté fidèle. On est quittes.

— Qu'est-ce qui me dit que c'est vrai ?

— Moi, je te le dis.

Jérôme la fixe droit dans les yeux.

— Et toi, Charlotte ? Tu l'as payée, ta dette ?

La jeune femme détourne le regard. Les souvenirs refont surface et, avec eux, les regrets et les remords. Un vertige désespéré la saisit, le désespoir de ne pas pouvoir réparer son geste. Les images chahutent dans sa tête, les couleurs et la lumière fluctuent, elles apparaissent et disparaissent pour finalement s'imposer : Charlotte est dans ce parc qu'elle ne connaît pas, en compagnie d'Ariane, une amie d'enfance qui vient d'accoucher et qu'elle est venue voir. Celle-ci habite de l'autre côté de la ville, un quartier dans lequel Charlotte se rend rarement. Les deux amies se promènent, Ariane tient son bébé contre elle, emmitouflé dans une écharpe de portage. Elle arbore le sourire béat et le regard fatigué des jeunes mamans. Il fait beau ce jour-là, c'est un jeudi, Charlotte s'en souvient, le parc est à moitié désert, la plupart des gens sont au boulot et les enfants à l'école. Le Resto n'existe pas encore, Charlotte est toujours comédienne, Guillaume et elle sont amoureux. La vie est belle.

Au détour d'une allée pourtant, le regard de Charlotte accroche une silhouette familière. Ou plutôt non. C'est le son qui attire son attention. Un rire. Un rire qu'elle reconnaît aussitôt. Elle tourne la tête vers cet éclat d'hilarité et découvre un spectacle improbable.

Un couple est assis sur un banc. L'homme tient dans ses bras une jeune femme qui se presse contre lui, de ces étreintes qui exilent

le reste du monde. L'homme, Charlotte le reconnaît tout de suite. C'est Jérôme.

En revanche, la femme, elle ne l'a jamais vue.

La stupeur est de taille. Ça fait des années que Jeanne et Jérôme se connaissent et vivent ensemble. Partout où ils se rendent, ils arborent l'attitude désinvolte des couples qui vont bien, et affichent au grand jour leur amour et leur bonheur. Comme toujours, la vie sourit à Jeanne. Elle vient d'achever ses études de droit, et leur père lui a trouvé une place dans un cabinet d'avocats. Elle commence tout en bas de l'organigramme, mais Charlotte ne doute pas qu'elle grimpera un à un les barreaux de l'échelle sociale. Leurs parents sont fiers d'elle, elle a mené à bien des études ambitieuses, même si sa mention « bien » a légèrement – mais très légèrement – terni cette retentissante réussite. Lors des repas de famille, Gilbert ne cesse de l'encenser, Micheline la considère avec orgueil.

Comme à chaque fois, Charlotte attend que l'engouement s'essouffle. Elle se dit que son tour viendra, forcément, le succès ne peut pas toujours s'acharner sur les mêmes. Elle décrochera bientôt un rôle, elle le sent, de ceux qui feront parler d'elle et marqueront le début de sa carrière. Ce n'est qu'une question de temps. Il suffit d'y croire.

Sauf que son tour ne vient pas. À peine quelques petites victoires, comme ce rôle secondaire dans une pièce de théâtre. Pas de quoi pavoiser, mais elle se fait remarquer par le metteur en scène, qui lui reconnaît un certain talent et lui promet de penser à elle pour une de ses prochaines créations. Aujourd'hui, Charlotte sait qu'elle n'aura jamais de ses nouvelles, mais, à l'époque, elle y croit. Elle en parle même à sa mère, qui la félicite et l'encourage.

De tout temps, c'est à Jeanne que sont revenus les plus beaux lauriers. Souvent à juste titre, Charlotte doit bien le reconnaître. Mais cette roue qui tourne toujours dans le même sens commence à la déprimer.

Alors, quand elle voit Jérôme au bras d'une autre femme, dans un lieu où il n'est pas censé être, quelque chose résonne en elle, comme si le destin lui adressait un signe. Elle s'en défend, bien entendu, éprouve aussitôt une vive colère contre son beau-frère ainsi qu'un élan de compassion pour sa sœur, mais elle ne peut s'empêcher de penser que la roue tourne enfin. Comme si sa chance dépendait de l'infortune

de Jeanne.

Dans le parc, Jérôme remarque Charlotte à son tour, et sa stupéfaction n'a d'égale que sa consternation. Il repousse d'un geste instinctif la femme serrée contre lui, dérisoire tentative pour sauver les apparences. Celle-ci s'insurge en minaudant, revient se lover dans ses bras, réalise trop tard la gravité de la situation. Charlotte passe devant eux. Elle les dévisage l'un et l'autre sans cacher son ahurissement. L'espace d'un instant, Jérôme hésite à l'interpeller, peut-être même à la rejoindre pour lui expliquer. Elle note son mouvement d'indécision, ces quelques secondes durant lesquelles il hésite, que faire, comment réagir, lui parler ?

Pour dire quoi ?

Durant le reste de l'après-midi, Charlotte oscille entre différentes impressions : incrédulité, révolte, mépris pour Jérôme, tendre sollicitude pour sa sœur... Elle découvre comme il est facile d'éprouver de la bienveillance et de l'empathie pour quelqu'un dont on connaît l'infortune. Ensuite seulement se pose la seule vraie question à laquelle elle doit de toute urgence trouver une réponse : que faire de cette information ?

En vérité, le problème est de taille. Sa première impulsion est de ne rien dire à Jeanne. Évidemment ! Il ne faut pas qu'elle sache, ça lui briserait le cœur. Mais peu à peu apparaissent les implications tentaculaires de ce terrible dilemme. Si mentir est une chose, ne rien dire en est une autre ! Comment faire comme si on ne savait rien alors qu'on sait ? Comment faire semblant ? Comment se taire sans devenir complice ?

Charlotte réalise très vite qu'il lui sera impossible de voir sa sœur sans rien dire, de la regarder dans les yeux, de l'écouter raconter sa vie, ces anecdotes du quotidien dans lesquelles Jérôme tient souvent le beau rôle. Le secret est trop lourd. Et puis, elle n'y croit plus, à ce couple modèle, avec ses œillades mutines, ses sourires complices, ses petits mots d'amour glissés entre deux phrases.

Elle lâche le morceau un après-midi, deux semaines après l'épisode du parc. Jeanne et elle se retrouvent au centre commercial, elles cherchent un cadeau pour l'anniversaire de Gilbert. Jeanne propose du parfum, Charlotte une chemise. Elles rigolent, ça fait dix ans qu'elles tournent autour des mêmes cadeaux, la cravate et les boutons de manchettes y sont déjà passés. Jeanne raconte son boulot au



cabinet, ses responsabilités, l'ambiance avec ses collègues. Elle parle de cette avocate qui bosse dans le bureau situé juste à côté du sien, spécialisée dans les divorces, mariée, trois gosses, et qui se tape le juge aux affaires familiales, tout le monde le sait. Jeanne pérore, s'exclame, s'insurge : c'est l'hôpital qui se fout de la charité ! Leur comportement va à l'encontre de la déontologie qu'ils sont tenus de respecter. Charlotte s'étonne : leur vie privée ne regarde qu'eux, ça n'a rien à voir avec le boulot, si ? Jeanne n'est pas d'accord : dans ce genre de métier, la frontière entre l'intime et le public est très mince.

« C'est un peu comme si ta psy était dépressive ou ton diététicien obèse ! » résume-t-elle, péremptoire.

Elle poursuit ensuite sur la piètre opinion qu'elle a de cette femme, dont elle a déjà croisé le mari au cabinet, c'est dingue d'ailleurs qu'il ne se doute de rien, ça se voit comme le nez au milieu de la figure que sa femme le trompe !

Jeanne palabre, pontifie, épilogue.

« Il doit être un peu con ! Ou alors c'est un lâche : il sait, mais il n'a pas les couilles de taper du poing sur la table. Note bien, quand tu le vois, ça n'a pas l'air d'être un foudre de guerre ! J'imagine qu'au plumard, c'est pareil... »

Charlotte tempère, mal à l'aise. Peut-être ne se doute-t-il de rien, après tout ? Dans les histoires d'adultère, les cocus sont toujours les derniers au courant.

Jeanne éclate de rire, se moque de la crédulité de sa sœur.

« Tu es vraiment naïve ou tu le fais exprès ? »

C'est cet insupportable aplomb qui horripile Charlotte. Cette inébranlable conviction d'avoir raison. De savoir tout mieux que tout le monde. Cette façon de ne jamais douter. Charlotte est l'aînée, mais une fois de plus elle a la sensation d'être la cadette qui ne sait rien.

Jeanne, elle, a tout compris de la vie.

Plus tard, en y réfléchissant, en tentant de dompter l'insoutenable morsure de la culpabilité, en se repassant sans relâche la bande-son de ces considérations aujourd'hui si dérisoires, Charlotte doit bien le reconnaître : c'est la forme, plus que le fond, qui l'a fait sortir de ses gonds.

Après tout, qu'est-ce qu'elle en avait à cirer, de cette avocate et de son juge aux affaires familiales ?

Elle ne lâche pas sa bombe tout de suite ; la conversation se

poursuit encore un peu. Jeanne campe sur ses positions, tellement sûre d'elle, elle analyse tout, la personnalité ambitieuse de l'avocate qui couche avec le juge par opportunisme, parce que tu comprends, avec la tronche qu'il se paie, ce n'est pas pour ses beaux yeux qu'elle s'envoie en l'air avec lui.

« Ou alors c'est pour mettre un peu de piment dans sa vie sexuelle, quand tu vois celle de son mari, de tronche, tu comprends qu'elle ne doit pas se marrer tous les jours ! »

Charlotte se sent de plus en plus mal à l'aise. De plus en plus irritée par l'intransigeance de sa sœur, aussi. Elle tente de changer de sujet, Jeanne continue de tirer à boulets rouges sur cette pitoyable histoire d'adultère. La discussion s'envenime...

Charlotte finit par lâcher le morceau.

Au début, bien sûr, Jeanne ne la croit pas. Elle suppose que Charlotte a mal vu, qu'elle a confondu. Celle-ci n'en démord pas : elle n'est ni aveugle ni idiote, c'était bien Jérôme assis sur ce banc, enlaçant une inconnue ! Jeanne l'accuse alors de tout inventer. Pour lui prouver qu'elle a tort, par jalousie, par dépit... Charlotte se vexe, le ton monte.

« Tu disais quoi à propos du mari qui ne voit pas que sa femme le trompe ? lui rappelle-t-elle avec une joie mauvaise. Ah oui ! Qu'il est un peu con, c'est ça ? Ou alors, c'est un lâche... »

La stupeur tétanise Jeanne, la douleur l'égare. Une bouffée de haine la submerge.

« Salope ! »

Personne ne remercie le messenger porteur de mauvaises nouvelles.

Charlotte n'a rien vu venir. Jeanne pousse un cri d'animal blessé, elle saisit un présentoir de cravates placé juste à côté d'elle et le projette à terre, manquant de briser une vitrine qu'il percute dans sa chute. Autour d'elles, les clients s'indignent. Un peu plus loin, derrière son comptoir, une vendeuse décroche déjà son téléphone. Surprise, Charlotte tente de calmer sa sœur, de lui faire entendre raison. Peine perdue, Jeanne la tient à distance, pointant sur elle un index menaçant.

« Si tu me touches, je t'arrache les yeux ! » éructe-t-elle, gorgée de haine.

Charlotte se fige, tétanisée par l'intensité de sa réaction. Elle hésite, ébauche un pas vers sa sœur, dont l'attitude se fait plus

offensive encore : elle rugit sa douleur, insulte le monde entier avant de s'enfuir, plantant là Charlotte entre les cravates et les chemises, meurtrie et bouleversée.

Cette année-là, Gilbert n'aura pas de cadeau d'anniversaire.

Trois jours plus tard, la voiture de Jeanne est retrouvée au fond d'un ravin.

Et Jérôme découvre sa lettre de suicide.

## CHAPITRE 34

*« Comment survivre à une telle douleur ? Je me sens broyée au plus profond de moi-même. Je ne m'en relèverai d'ailleurs pas. Jamais. Être trahie par un proche est la pire des épreuves. Quand les bases sont pourries, rien de bon ne peut plus en sortir. Je n'en peux plus des mensonges et des secrets, se taire pour sauver les apparences, sourire alors qu'on en crève. Je n'en peux plus de ceux qui disent m'aimer alors qu'ils me blessent sans cesser de sourire. Je n'en peux plus de ceux qui savent et ne disent rien. Je n'en peux plus de ce silence qu'on m'impose depuis tant d'années, pour ne pas faire de vagues et rester dans le rang. C'est fini, je n'y crois plus. Je refuse désormais d'être victime de la perversion des autres.*

*Tant pis.*

*Adieu. »*

C'est tout. Pas d'injonctions, pas de conditions, pas d'insultes, pas de compromis, pas de réflexion, pas de seconde chance. Pas de doute. Jérôme doit pourtant relire le message plusieurs fois. Les lettres dansent sous ses yeux, les mots se suivent sans livrer leur secret. Il les déchiffre, les caractères forment des sons, jusque-là rien d'anormal. Mais impossible d'en extraire une signification globale. Ils semblent déconnectés les uns des autres, sans rapport, complètement autonomes.

Bien sûr, au début, il devine que c'est une lettre de rupture. Ce ne serait ni la première ni – il en est encore persuadé – la dernière. Cette fois, pourtant, une alarme résonne quelque part en lui, de façon très lointaine au début. Puis, petit à petit, à mesure qu'il décrypte les syllabes et les assemble les unes aux autres, le signal d'alerte s'intensifie. Peu à peu, sa conscience soupçonne quelque chose

d'inhabituel. Son esprit s'affole, c'est agaçant, ça s'agite dans sa tête, difficile de focaliser son attention sur cette foutue lettre qui ne veut rien dire...

Enfin, au terme d'un immense effort de concentration, il parvient à comprendre les mots, la place qu'ils tiennent dans la phrase, le sens qui s'en dégage.

Son sang se fige dans ses veines.

Entre ses mains, la lettre tremble comme une feuille d'arbre encore jeune, solidement arrimée à sa branche, que le vent malmène de ses bourrasques. Jérôme regarde autour de lui, s'agrippe au maigre espoir que ce ne soit qu'un mauvais rêve. Que Jeanne soit là, quelque part, dans la pièce d'à côté par exemple. Qu'elle soit sur le point d'apparaître dans l'embrasement de la porte.

Le silence qui règne dans l'appartement s'abat sur lui comme une chape de plomb.

Au chaos de l'incompréhension succède celui de la prise de conscience. Qu'entend-elle par « tant pis » ?

L'« adieu », surtout.

Que signifie-t-il exactement ?

Les questions se bousculent dans son crâne, bientôt remplacées par une vague de panique. Elle déferle dans sa poitrine, encercle ses poumons, étreint sa gorge. Dans un sursaut de lucidité, il se précipite dans la chambre, ouvre la penderie à toute volée...

Les vêtements de Jeanne s'y trouvent, parfaitement alignés, aucun ne manque, à première vue on n'a touché à rien.

Cette vision le remplit d'effroi.

Si elle le quitte pour de bon, pourquoi n'a-t-elle pas emporté ses affaires ? Il aurait tellement préféré découvrir la garde-robe vide, preuve que, en l'absence d'intention claire, elle avait du moins encore celle de s'habiller.

En contemplant le contenu de l'armoire, Jérôme s'exhorte au calme. Il ne peut pas croire ce qu'il soupçonne, c'est impossible, il y a forcément quelque chose qui lui échappe.

— Mais oui ! s'exclame-t-il sur le ton de l'évidence.

C'est un canular, une mauvaise plaisanterie, une vengeance, une punition. Évidemment ! Comment a-t-il pu prendre cette lettre au sérieux un seul instant ? Jeanne est folle de rage, meurtrie, blessée dans son amour-propre. Il la sait terriblement rancunière. Elle a voulu

le faire chier, lui faire du mal, en tout cas lui foutre la trouille de sa vie. Lui faire prendre conscience qu'il tient à elle. Et puis, il la connaît, elle a le sens de la mise en scène. Si elle avait réellement décidé d'attenter à ses jours, elle aurait laissé son alliance bien en évidence. Sur la lettre par exemple.

Par acquit de conscience, et sans cesser de se morigéner – bon sang, qu'il est con ! –, il referme les portes de la penderie et cherche dans la pièce. Aucune trace de l'alliance. Il fait ensuite un rapide tour de l'appartement, pour vérifier... Tout est à sa place. Comme si Jeanne allait rentrer d'un instant à l'autre.

OK, c'est bon. Il va juste attendre qu'elle rentre. Ensuite on verra.

Pourtant, malgré les mots de réconfort qu'il ne cesse de murmurer, plus pour se rassurer que par conviction, Jérôme sent l'angoisse refaire une incursion au centre de ses tripes, remonter jusqu'à sa poitrine, se loger dans sa gorge. Il tente de mettre de l'ordre dans ses idées, de retrouver un semblant de sang-froid, ne serait-ce que pour prendre une décision, entre ce qu'il sait et ce qu'il pressent. Il ne peut pas rester là sans bouger, il doit certainement y avoir quelque chose à faire, un coup de fil à passer, un endroit où aller...

Comment aurait-il réagi à sa place ?

Durant d'interminables secondes, rien ne lui vient à l'esprit. Le problème, c'est que Jeanne est imprévisible.

Quelques minutes passent dans un silence de mort.

L'attente a raison de ses dernières forces. La vague de panique en profite pour revenir à l'assaut, elle le submerge maintenant tout entier, à tel point qu'il ne parvient plus à réfléchir. La culpabilité le ronge, c'est un poison acide qui se répand dans ses veines et érode chaque terminaison nerveuse. Il tourne en rond dans l'appartement, son téléphone à la main, passe de la fenêtre à la porte d'entrée, se cramponnant de toutes ses forces au fol espoir qu'elle réapparaisse soudain, comme par miracle. Il lui en veut, il s'en veut, il regrette, il se lamente, il se traite de tous les noms, il remet tout en cause. Pourquoi a-t-il fallu que...

Il pense soudain à Charlotte. La colère s'abat sur lui, une rafale de haine, un sursaut de rage. Au-delà de sa propre faute, cette salope a bien foutu la merde ! S'il arrive quoi que ce soit à Jeanne, elle aussi aura sa part de responsabilité ! Qu'avait-elle besoin de tout balancer à sa sœur ?

La rancœur déforme ses traits, le ressentiment le rend mauvais. Il ne veut pas être seul à supporter le poids de la culpabilité. Mains tremblantes, doigts nerveux, il allume son Smartphone, ouvre le répertoire, sélectionne le numéro de Charlotte. Lorsque la première sonnerie retentit, l'aversion qu'il éprouve pour elle atteint son paroxysme.

Quelques secondes plus tard, Charlotte lui répond. Jérôme doit se dominer pour organiser sa pensée, résumer la situation, formuler les tenants et aboutissants. Puis il tente de mettre des mots sur la violence de ses idées. Il dénonce, il accuse. Si Jeanne meurt, ce sera à cause de toi !

À l'autre bout du fil, Charlotte passe de l'incompréhension à l'incrédulité, du déni à la consternation, d'un raisonnement calibré à une panique en roue libre.

« Elle avait le droit de savoir ! glapit-elle dans le combiné.

— Elle avait tellement le droit de savoir qu'elle va en crever ! hurle Jérôme à l'autre bout du fil. Tu la connais, merde ! Tu le sais, qu'elle est capable de faire une connerie !

— Il fallait y penser avant de t'envoyer en l'air avec une autre, rugit Charlotte à son tour.

— Mais de quoi tu te mêles, putain ? C'est quoi, ton problème ? Tu t'emmerdes tellement avec Guillaume que tu as besoin de foutre la merde ailleurs ? »

La querelle tourne en rond, les reproches pleuvent, les cris résonnent, on se renvoie la faute, on s'accable.

On se raccroche au nez.

À nouveau seul dans le silence de son effroi, dans un accès de colère, Jérôme balance son Smartphone à terre. Salope ! Sale pute ! Connasse ! Le souffle court, la raison en équilibre entre l'épouvante et le désespoir, il ne sait même pas s'il insulte Charlotte ou Jeanne. Sans doute les deux. Peut-être même Bérangère. Il les hait. Il les exècre. Il les vomit. Si elles étaient là, devant lui, une seule d'entre elles même, il se jetterait sur elle et lui ferait passer l'envie de le torturer. Galvanisé par la fureur, il pousse un cri de rage.

L'instant d'après, anéanti par la peur et la honte, il tombe à genoux et se met à sangloter.

« LES CONSCIENCES SE SOULAGENT COMME DES VENTRES. »

GEORGES BERNANOS



## CHAPITRE 35

Le capitaine Perrac et le lieutenant Dambrose déambulent dans les couloirs de l'hôpital à la suite de Goossens, lequel les guide jusqu'à son bureau. Une fois installée, l'enquêtrice informe le professeur des raisons de leur visite, dont la principale concerne les membres du personnel présents au moment des faits. Le nom de chacun de ces employés est repris dans une liste que le professeur leur a remise au début de l'enquête.

Les policiers ont également eu accès aux vidéos des caméras de surveillance. Celles-ci sont disposées dans les couloirs à intervalles réguliers et permettent d'enregistrer les différentes allées et venues, ainsi que les entrées et les sorties des chambres. L'une d'elles, placée à quatre mètres de celle de Jeanne, a permis à Perrac et à Dambrose de dénombrer onze personnes de sexe masculin ayant eu un contact avec la jeune femme durant la période ciblée.

Parmi eux, deux n'ont pas répondu à la convocation judiciaire : un technicien de surface, du nom de Francis Leroux, et un kinésithérapeute, un certain Lambert Matis.

— M. Matis est en vacances en ce moment, les renseigne Goossens. Le connaissant, je suis certain qu'il répondra à votre convocation dès son retour. Il rentre la semaine prochaine.

— Et Francis Leroux ? lui demande Perrac.

— Je ne le connais pas. Je ne m'occupe pas des employés du service d'entretien. Mais ses coordonnées doivent figurer sur la liste que je vous ai remise lors de votre première visite.

— En effet, confirme Dambrose. Qui s'occupe du service d'entretien ?

— Solène Hension, du bureau des RH de l'hôpital. Elle pourra vous renseigner sur ce Leroux.

— Il travaille, aujourd'hui ? s'enquiert Perrac.

— Je n'en ai aucune idée. J'imagine que oui.

— Serait-il possible de l'interroger ?

— Je n'y vois pas d'inconvénient.

— Nous aurons besoin d'un local.

Goossens hoche la tête en signe d'accord.

— Ça ne devrait pas poser de problème.

Florence Perrac scrute le professeur, cherchant à déceler une forme de dérision dans son attitude. Son ton monocorde lui évoque ces comiques dont le côté pince-sans-rire rend l'humour encore plus hilarant.

Elle penche la tête sur le côté, se faisant plus taquine :

— J'imagine qu'il n'y a toujours pas moyen d'obtenir un prélèvement d'ADN du fœtus sans l'accord de M. Mercier...

— Malheureusement non, se contente de répondre Goossens sans qu'un seul de ses muscles zygomatiques frémisses.

La capitaine esquisse une moue désolée. Le lieutenant poursuit :

— Nous avons interrogé les neuf autres hommes qui ont eu accès à la chambre de Jeanne Mercier. Tous ont accepté le prélèvement d'ADN, à l'exception de M. Mercier.

— Ça ne m'étonne qu'à moitié, murmure Goossens.

Perrac le dévisage.

— Pourquoi ?

— C'est un homme rustre et impulsif qui ne considère les choses que de son propre point de vue.

— Sur les vidéos, on le voit à deux reprises entrer et sortir de la chambre de sa fille : le 27 et le 30 août. À chaque fois, il y est resté environ un quart d'heure. Savez-vous si cela correspond à la fréquence et à la durée de ses visites, en général ?

— Je ne peux pas vous répondre avec précision, mais je pense que oui. Mme Mercier se rend presque chaque jour au chevet de sa fille, ce qui n'est pas le cas de son mari. Il vient en moyenne deux fois par semaine. Et il reste beaucoup moins longtemps.

— Et M. Delacre ?

Goossens secoue la tête.

— Je n'en sais rien. Je le croise quelquefois dans les couloirs, mais de façon très sporadique.

Perrac et Dambrose échangent un rapide coup d'œil.

— La famille Mercier a-t-elle pris une décision en ce qui concerne

la grossesse de Jeanne ? demande ensuite l'enquêtrice.

— Pas jusqu'à présent. Ils ont encore une semaine devant eux pour se mettre d'accord.

— Ils ne sont pas d'accord ?

Le professeur hausse les épaules en signe d'ignorance.

— J'imagine que s'ils l'étaient, ils m'auraient déjà informé de leurs intentions, répond-il non sans logique.

Perrac interroge Dambrose du regard. Celui-ci secoue la tête, non, c'est bon pour lui, il n'a pas d'autres questions.

— Très bien ! s'exclame-t-elle en revenant à son interlocuteur. Pouvons-nous interroger Francis Leroux ?

Le professeur se lève et les invite à le suivre.

— Je vous conduis jusqu'au bureau de Solène Hension. Si ce monsieur travaille aujourd'hui, elle pourra vous dire où il se trouve en ce moment même.

Perrac se lève, tout de suite imitée par Dambrose.

— Une dernière chose, professeur, dit-elle tandis qu'ils se dirigent vers la porte du bureau. J'ai été assez étonnée de constater que vous n'apparaissez sur aucune des vidéos. Vous ne vous rendez jamais dans les chambres de vos patients ?

Goossens s'immobilise devant la porte qu'il s'apprête à ouvrir. Au lieu de cela, il se tourne vers l'enquêtrice.

— J'étais moi-même en vacances à cette période. Je me suis absenté durant une quinzaine de jours. Il est donc tout à fait logique que je n'apparaisse pas sur les vidéos à ce moment-là. Mais sachez que, lorsque je travaille, je me rends dans la chambre de mes patients au moins une fois par jour.

Perrac le remercie d'un sourire entendu. Puis ils sortent tous les trois de la pièce et se remettent à arpenter les couloirs labyrinthiques de l'hôpital.

## CHAPITRE 36

Micheline descend du bus. Le temps que le véhicule redémarre et s'éloigne, elle se met à marcher en direction de la forêt toute proche. Ça fait des siècles qu'elle n'est plus venue ici. Bien trop longtemps !

Quatre ans, en vérité.

Arrivée à l'orée du bois, elle s'immobilise quelques courtes secondes et prend une grande inspiration, le sourire aux lèvres. Dieu, que c'est bon de revoir tout ça ! Comment a-t-elle fait pour tenir le coup sans ces parenthèses vitales ? La forêt a toujours été nécessaire à son équilibre, un réconfort, un apaisement quand la pression se faisait trop forte. Elle n'aurait jamais dû se priver si longtemps de ce plaisir. N'est-ce pas pourtant ce qu'elle a fait toute sa vie ? Remettre à plus tard ses envies, faire passer les besoins des autres avant les siens, sacrifier son bonheur personnel au nom de sa famille...

Il est temps que ça change !

Micheline se sent habitée par une force nouvelle, qu'elle regrette de découvrir si tard. Toutes ces années perdues ! Tous ces compromis qu'elle n'a cessé de faire, de son propre chef qui plus est, sans que personne l'exige vraiment, juste parce que... Parce que quoi ? Pour quelle raison a-t-elle passé sa vie à obéir, à arranger, à consentir, à négocier, à prendre sur elle, à ronger son frein, à étouffer ses exigences, à se taire, à maîtriser ses émotions ? Pour plaire à qui ? Pour sauver quoi ?

C'est terrible, mais elle ne trouve pas le début d'une réponse.

De grands arbres séculaires se dressent à présent devant elle, à l'image d'une cathédrale végétale. Elle embrasse les alentours d'un regard reconnaissant, le cœur battant, frissonnant sous la brise automnale. Juste avant de s'avancer plus loin et de pénétrer à l'intérieur de la forêt, elle jette un coup d'œil derrière elle. Même si sa présence n'a rien d'exceptionnel, elle a besoin de s'assurer que

personne ne la suit. Elle veut être seule. Totalement seule. De cette solitude qui apaise et reconforte.

Autour d'elle, seules les branches s'agitent.

Alors elle rejoint le sentier et s'enfonce lentement dans la fraîcheur de l'endroit.

Malgré sa longue absence, Micheline n'a aucun mal à se repérer. Elle marche d'un pas retenu, avide de profiter de chaque seconde, de prendre le temps de renouer avec la magie des lieux, de savourer les odeurs, d'admirer la lumière qui ondoie entre les feuillages aux couleurs automnales. À mesure qu'elle avance, les bruits de la route toute proche s'estompent pour laisser place aux clameurs animales et au souffle du vent dans les branches. Si ses souvenirs sont bons, elle a un quart d'heure de marche devant elle avant de pouvoir quitter le sentier et de repérer l'endroit où elle les a vus la dernière fois. En espérant qu'ils y soient encore...

Elle parvient sans encombre à destination. Quelques instants plus tard, elle reconnaît les châtaigniers au pied desquels ils poussent à foison. Il ne lui faut pas plus de quelques secondes pour les localiser. Elle les repère de loin, l'œil attiré par leur teinte jaune tirant sur le vert et leur forme caractéristique, très épais quand ils sont jeunes, rebord replié mais régulier, lames plutôt espacées.

Satisfaite, Micheline entame la cueillette. Elle déplie son sac de toile apporté pour l'occasion et se met à le remplir, sélectionnant d'abord les plus beaux spécimens, récoltant ensuite les autres, sans plus faire le détail.

Une demi-heure plus tard, le sac en est rempli.

Il est temps de rentrer, Micheline le sait.

Jérôme ne va pas tarder, et elle a une omelette à préparer. Elle a convié son gendre afin de clarifier la situation et de discuter avec lui de ses intentions. Celles qui concernent Jeanne et celles qui concernent Gilbert.

Ça, c'est la version officielle.

Elle s'octroie encore un moment durant lequel elle s'imprègne de la beauté du site. En ce jour de semaine, l'endroit est désert. Autour d'elle, les troncs s'élèvent de toutes parts comme des traits d'union entre le sol et le ciel, jouant avec les rais de lumière au rythme des trouées, telle la partition d'un piano mécanique.

## CHAPITRE 37

Les quatre tours de la rue de la Jonction se dressent comme des sentinelles moroses qui ne tiennent debout que par habitude. Les revêtements s'écaillent, les tags se superposent de génération en génération, c'est gris et triste, les murs, les rues, les gens, jusqu'à l'acoustique dont l'écho fait ricocher les clameurs entre les parois meurtries.

Ici, tout est moche. Rien à sauver, pas même les rêves oubliés de ceux qui y vivent. Des grappes de jeunes s'agglutinent au pied des tours. Leurs vêtements bariolés se confondent avec les tags des murs qu'ils lambrissent à longueur de temps. Ils occupent un territoire conquis à force de violences et de commerces illicites, interdit aux autres groupes de plus de trois unités, à part peut-être aux poubelles qui s'entassent, nombreuses, devant l'entrée. On ne vient ici que pour dealer ou acheter dans le meilleur des cas, parce qu'on y habite dans le pire.

Calé au fond de son siège, dissimulé derrière les reflets de son pare-brise, Gilbert observe l'entrée du numéro douze. C'est là que vit Francis Leroux, sixième étage, deuxième porte gauche. Depuis plusieurs jours, l'homme d'affaires mène une minutieuse enquête. Les réseaux sociaux lui ont été d'une aide précieuse pour définir son profil psychologique, acquérir des photos récentes et le localiser. Gilbert a encore réussi à glaner quelques informations, concernant notamment un contexte social difficile ainsi qu'un antécédent judiciaire, une condamnation pour un cambriolage qui a mal tourné. Même si le délit n'avait rien à voir avec une quelconque affaire de mœurs, ça commence à faire beaucoup. Si ses déductions sont bonnes, en planquant ici, Gilbert devrait finir par le repérer avant la fin de la journée.

La seule chose qu'il n'a pas prévue, c'est le groupe de délinquants

qui traîne devant l'entrée de l'immeuble. Impossible d'y pénétrer sans se faire repérer, surtout avec son allure de bourgeois, son costume à cinq cents balles, sa démarche de patron. Il fait tache dans le décor, on le détecte à dix lieues à la ronde. L'idée de recourir aux services d'un professionnel lui a traversé l'esprit, un bon moyen de donner une leçon à ce Leroux sans se salir les mains, de lui foutre la peur de sa vie, de lui faire passer l'envie de poser désormais ne fût-ce que les yeux sur une femme... Méfiant, Gilbert rechigne à laisser derrière lui le moindre témoin de ses intentions. Il en a entendu, des histoires de sbires que l'on engage pour une sale besogne et qui vous font chanter par la suite. Avec sa position sociale, il ne peut pas prendre ce risque.

Son plan est simple : coincer Leroux et le confondre. Faire pression sur lui, obtenir des aveux dans le meilleur des cas, prêcher le faux pour savoir le vrai, le pousser dans ses derniers retranchements. Le convaincre de la nécessité de tout avouer. Le payer au besoin. En tout cas ne pas le lâcher.

Identifier un coupable, ça veut dire prouver sa propre innocence.

De son poste d'observation, Gilbert surveille les alentours et observe la vermine, attendant d'abord qu'elle s'en aille, comprenant ensuite qu'elle y campe toute la journée et sans doute même une partie de la nuit. L'homme d'affaires grommelle. Il détaille leurs tronches de gouapes, raille leur gestuelle tellement cliché qu'on se croirait dans un nanar américain, observe les allées et venues d'un petit commerce dont la rentabilité n'a d'égale que l'indiscrétion...

Afficher à ce point l'illégalité, ça relève presque de l'honnêteté !

Le temps passe, Gilbert ronge son frein. Hormis la bande de dealers et les toxicos qui leur rendent visite, les rares passages ne l'intéressent pas : Leroux ne montre pas le bout de son nez. L'homme d'affaires commence à douter de l'efficacité de son enquête, peut-être s'est-il trompé, le bonhomme ne vit pas ici, ou alors il est parti pour de bon, ce qui compliquerait les choses mais serait en quelque sorte un bel aveu de culpabilité.

Et puis, enfin, sur le coup de 11 heures, une silhouette qui lui correspond sort de l'immeuble. Gilbert se redresse lentement sur son siège, soudain aux aguets. Oui, c'est lui, c'est pile poil la tronche qu'il affiche sur sa photo de profil Facebook. Gilbert ne le lâche pas des yeux. Francis Leroux s'arrête à hauteur des desperados et échange

quelques mots avec un gars de la bande, un Black musclé avec lequel il semble en bons termes. Puis il remonte la rue en direction de la voiture de Gilbert, qui se ratatine sur son siège. Inutile, l'homme passe à côté de lui sans lui prêter la moindre attention.

Alors qu'il s'éloigne vers l'avenue, Gilbert hésite : que faire ? Attendre son retour ou le suivre ? L'homme d'affaires s'agite : ce n'était pas du tout ce qu'il avait prévu ! Il comptait le coincer dans son immeuble, à l'abri des regards, mais les cerbères qui montent la garde devant la porte de la tour compromettent toute intervention discrète. Il sort alors de sa voiture pour filer le train à Leroux, lequel marche d'un bon pas à quelques mètres devant lui sans se douter de rien.

Gilbert le suit jusqu'au métro, où il manque de le perdre. D'abord parce qu'il ne possède pas de ticket et gâche un temps précieux à s'en procurer un. Ensuite parce qu'il n'est pas très aguerri à l'exercice de la filature. C'est d'ailleurs un miracle qu'il retrouve sa cible sur le quai, juste avant qu'une rame s'arrête et les emmène tous les deux vers le centre-ville.

En sortant de la station, ils débouchent sur une grosse avenue dans un quartier que Gilbert connaît peu. L'affluence lui facilite la tâche dans un premier temps, il passe désormais inaperçu au milieu de la foule et se permet de serrer Leroux de plus près. Une chance pour lui, car le bonhomme semble très bien connaître le secteur et file droit devant lui sans ralentir. Il longe l'avenue sur trois cents mètres environ, puis tourne à droite dans une rue moins fréquentée, forçant Gilbert à mettre un peu de distance et à redoubler de prudence.

Pendant qu'il le talonne, l'homme d'affaires se demande où tout cela va le mener. Il piste sa proie à l'instinct, parce qu'il la tient, incapable de laisser filer cet homme pour lequel il éprouve une haine féroce. Son âme de père crie vengeance, on a touché à sa fille, on a souillé sa mère, on a profané sa chair. Gilbert tente de faire le vide dans son esprit, de ne penser à rien, pas maintenant, pas tout de suite...

Quand Leroux bifurque encore à droite, c'est pour s'engager dans une ruelle. Une ruelle déserte, cette fois.

Le cœur de Gilbert s'emballe. Il attend quelques instants, planqué derrière le mur qui fait le coin, laissant prudemment sa tête dépasser pour étudier la configuration des lieux. La ruelle, étroite mais longue,



file vers ce qui semble être un gros boulevard si l'on en croit le nombre et la vitesse des voitures qui passent là-bas, tout au bout.

L'homme d'affaires hésite, il doit se décider avant que la silhouette de Leroux ne disparaisse à l'extrémité de la ruelle. La discrétion de l'endroit lui souffle que c'est peut-être le moment d'intervenir.

— Et merde ! fulmine-t-il en s'engageant dans le passage.

Il s'avance avec précaution, se colle contre le mur, qu'il se met à raser, marchant de biais afin d'offrir le moins de surface possible à la vue de sa proie... Puis il hâte le pas, conscient que Leroux a pris une nette avance et que, lorsqu'il atteindra le boulevard, il disparaîtra des radars durant de trop longues secondes.

Le bruit de sa course alerte son fugitif.

Alors qu'il n'est plus qu'à une vingtaine de mètres du boulevard, Leroux se retourne et découvre Gilbert sur ses talons. Sans s'arrêter, il le dévisage d'abord avec curiosité, avant de manifestement le reconnaître. La surprise lui fait ralentir le pas. Puis il se retourne et s'immobilise face à Gilbert.

— Monsieur Mercier ? Qu'est-ce que...

Gilbert ne s'attendait pas à ce que Leroux le reconnaisse. Avant de s'intéresser à lui, il ne l'avait jamais vu, du moins jamais remarqué, que ce soit au centre de rééducation ou même dans les couloirs de l'hôpital. À la réflexion, la chose n'est pas surprenante, Jeanne est une patiente connue dans le service, depuis le temps qu'elle y séjourne... Gilbert vient régulièrement lui rendre visite depuis quatre ans, il est normal que le personnel hospitalier le connaisse et le reconnaisse.

L'homme d'affaires se hâte. À présent qu'il est découvert, il doit agir vite, coincer le bonhomme afin de pouvoir le confondre.

— Je veux vous parler ! lui crie-t-il en accélérant encore le pas.

Intrigué, Leroux l'attend sans cacher sa perplexité.

— Qu'est-ce que vous faites là ? lui demande-t-il alors que Gilbert parvient à sa hauteur.

L'instant qui suit est étrange. Leroux scrute Mercier, à l'évidence il ne comprend pas sa présence ici, dans cette ruelle, juste derrière lui. Il le fixe, les sourcils froncés, et l'on peut lire dans ses yeux la pléthore de questions qui y passe.

Gilbert, lui, l'observe avec une froideur méfiante, comme un prédateur jauge sa proie. Ce qui le surprend de prime abord, c'est sa

petite taille, sa silhouette chétive, comme s'il n'avait pas été fabriqué à la même échelle.

— Vous voulez me parler de quoi ? insiste Leroux, que l'attitude de Gilbert intrigue de plus en plus.

Celui-ci reste encore un bref instant sans réaction, il le contemple avec gravité, la mâchoire crispée et l'œil sombre. Puis, soudain, sans que Leroux ait pu anticiper son geste, Gilbert le saisit à la gorge d'une poigne d'acier, juste sous l'os maxillaire, serrant entre ses doigts ses amygdales, et lui comprime brutalement la trachée. Tétanisé par la douleur et la surprise, Leroux met quelques secondes à réagir. Un laps de temps qui permet à Gilbert d'approcher son visage et de plonger dans les yeux du pauvre homme un regard assassin.

— C'est toi qui as violé ma fille, je le sais, murmure-t-il tout près de son oreille.

En entendant cette accusation, Leroux se cabre, cherchant à s'extraire de l'emprise de son agresseur. Il tente désespérément de dire quelque chose, mais rien ne sort de sa bouche, ni air ni son. La réaction de Leroux galvanise Gilbert.

— Dis-le, que c'est toi, charognard ! continue-t-il dans un souffle saturé de haine. Je le sais, tu entends ? Je sais que c'est toi !

Pour toute réponse, Leroux émet un pauvre gargouillis, tandis que ses bras commencent à battre l'air. Gilbert réalise enfin que, même s'il le souhaitait, le bonhomme ne pourrait plus prononcer le moindre mot.

À regret, il desserre son étreinte.

Sitôt que l'air parvient à passer dans sa gorge, Leroux le happe dans un râle, puis se met à tousser et à cracher, forçant Gilbert à le lâcher tout à fait.

Une fois libre, Leroux se plie en deux sans cesser d'éructer. Décontenancé, Gilbert reste une dizaine de secondes sans trop savoir quoi faire, les bras ballants, à le regarder cracher ses poumons. Il enrage, conscient de lui laisser une trop grande latitude, l'occasion de retourner la situation à son avantage. Survolté par la menace, il revient alors à la charge et fond sur lui dans le but évident de reprendre sa prise...

Toujours courbé, Leroux perçoit néanmoins le danger. Il se dérobe au moment où Gilbert cherche à le saisir, lui faisant perdre l'équilibre ainsi que de précieuses secondes durant lesquelles il dévie de sa

trajectoire. Il n'en faut pas plus à Leroux pour prendre ses jambes à son cou et détalé sans demander son reste. L'urgence lui donne des ailes, l'affolement anesthésie sa douleur. Gilbert a à peine le temps de réagir que Leroux a déjà presque atteint le bout de la ruelle et s'apprête à débouler sur le boulevard.

L'homme d'affaires pousse un cri de rage. Il se précipite à sa poursuite, mais son âge, sa tenue et sa condition physique ne lui laissent que peu de chances de le rattraper. Mû par l'énergie de la fureur, il fonce néanmoins, sans lâcher des yeux la silhouette de Leroux. Parvenu au croisement de la ruelle et du boulevard, celui-ci court ventre à terre, droit devant lui, à une vitesse sur laquelle Gilbert ne pourra jamais s'aligner. Il le voit se ruer dans le flux des passants, traverser la voie au milieu des voitures, provoquant des cris et des protestations, continuer droit sur la chaussée sans ralentir.

Tout se passe en quelques dixièmes de seconde. La masse d'un bus surgit de la gauche à une rapidité inattendue. Elle traverse le champ de vision de Gilbert ainsi que le bout de bitume encadré par les immeubles de la ruelle. Elle poursuit ensuite sa trajectoire sans freiner, heurtant violemment Leroux au passage, dans un bruit mat de chair éclatée et d'os brisés, ponctué par les hurlements des piétons et l'avertisseur du bus qui tonitrué dans le brouhaha de la foule. Puis l'homme disparaît de la vue de Gilbert, désormais caché par les bâtiments du côté droit de la ruelle.

L'homme d'affaires s'arrête net en pleine course, hors d'haleine. Il reste pétrifié par ce qu'il vient de voir, le corps de Leroux désarticulé par la violence du choc, le jet de sang expulsé de sa bouche, le bus ensuite qui passe à toute vitesse et l'emporte, faisant hurler ses freins et son klaxon.

Le souffle court, Gilbert hésite. Il s'avance d'un ou deux pas vers le boulevard, hésite, s'immobilise...

À quelques mètres de là, il entend les clameurs des gens qui se précipitent vers le bus.

Il tourne en rond, l'affolement le gagne. Pas besoin d'être devin pour savoir : la collision n'a laissé aucune chance à Leroux. Il tente de retrouver son sang-froid, s'exhorte mentalement au calme, il n'y a plus rien à faire, et, désormais, l'important est de ne pas être relié à cette affaire. Oui, c'est ça ! Il faut qu'il disparaisse au plus vite. Rien ne le rattache à ce qu'il vient de se passer. Les gens ont juste vu un

homme courir et se jeter sous les roues d'un bus. Lui, Gilbert Mercier, n'a rien à voir là-dedans ! Il doit partir, vite !

Alors qu'il fait demi-tour pour s'éloigner à la hâte, l'homme d'affaires se fige une nouvelle fois. Ses tripes se tordent, son cœur se pétrifie. Là, quelques mètres plus loin, une silhouette l'observe, immobile.

Une silhouette qu'il reconnaît maintenant au premier coup d'œil.

Ses yeux s'agrandissent d'effroi.

Dans la ruelle, un peu plus loin, Brigitte Houart le dévisage d'un air accusateur.

## CHAPITRE 38

La coupe transversale d'un utérus dans lequel se niche un fœtus d'environ six semaines côtoie le schéma du développement d'un ovule, lui-même placé à côté du diagramme du cycle menstruel d'une femme. Les affiches sont enchâssés dans des cadres bon marché, une simple vitre couronnée d'une bordure en bois clair. Charlotte détaille chacune de ces illustrations avec curiosité, cherchant dans ces graphiques et autres représentations un sens, un message, peut-être même une prédiction...

Assis à côté d'elle, Guillaume feuillette distraitemment un magazine féminin. Il tourne les pages sans les regarder vraiment, s'arrête sur celle des recettes de cuisine, les survole, émet un gloussement plein d'ironie.

— Je peux te jurer que si tu suis cette recette à la lettre, ton plat est immangeable, ricane-t-il en refermant le magazine. C'est n'importe quoi.

Charlotte acquiesce distraitemment. Un silence protocolaire règne dans la salle d'attente, deux autres femmes patientent elles aussi, l'une enceinte jusqu'au cou, l'autre pas, ou peut-être en début de grossesse.

À moins qu'elle ne soit là pour un examen de fertilité, comme Charlotte et Guillaume.

— Charlotte Mercier ?

L'obstétricienne, Martine Chamiec, vient de passer la tête par la porte, invitant le couple à la suivre. Charlotte sursaute. L'espace d'une seconde, on dirait qu'elle se demande ce qu'elle fait là. Puis elle se lève, imitée par Guillaume, qui ne peut s'empêcher de pousser un soupir ostensible.

Dans le couloir, le docteur Chamiec les mène jusqu'à la porte de son cabinet. Elle les prie d'entrer et de prendre place sur les deux chaises qui font face à son bureau. Le couple s'exécute, Charlotte à

droite, Guillaume à gauche – comme dans le lit conjugal –, tandis que l'obstétricienne rejoint son siège et s'installe à son tour.

— Bien ! commence-t-elle en leur adressant un chaleureux sourire. C'est la première fois qu'on se voit, je me trompe ?

Charlotte acquiesce.

— Et c'est...

Elle jette un rapide coup d'œil au dossier ouvert devant elle.

— ... le docteur Chapuis qui vous envoie.

— En effet, confirme Charlotte.

— Parfait. Vous désirez faire un test de fertilité, c'est bien ça ?

— Oui.

— Je vais ouvrir un dossier à votre nom et procéder à un bilan, dit-elle en s'emparant d'une chemise neuve dans laquelle elle glisse une feuille de papier vierge. Pour cela, je vais tout d'abord vous poser une série de questions auxquelles il faudra répondre le plus précisément possible. OK ? Allons-y.

Elle commence par les informations de base, nom, prénom, âge...

— Profession ?

Charlotte ouvre la bouche, s'apprête à répondre, hésite...

— Comédienne, souffle-t-elle.

Elle perçoit la tête de Guillaume, qui se tourne vers elle, à l'évidence surpris par sa réponse. Elle ne réagit pas et se contente de fixer l'obstétricienne.

— J'ai également besoin d'informations concernant monsieur, continue celle-ci en regardant Guillaume.

Celui-ci marque son accord d'un hochement de tête. Le docteur Chamiec note alors son identité, son âge, sa profession. Puis elle s'adresse au couple et s'enquiert de la durée de leur vie commune.

— Neuf ans, répond Charlotte en même temps que Guillaume annonce « huit ans ».

Charlotte soupire.

— Ça fait neuf ans, Guillaume.

— Non, huit. C'était un an après notre rencontre.

— Justement, ça fait neuf ans.

— Non, on s'est rencontrés en 2012, donc on s'est installés ensemble en 2013. Rue des Bégonias.

— La rue des Bégonias, c'était fin 2012, juste après la rue de la Charité. Tu peux vérifier sur le bail.

— Ça ira, merci, intervient le docteur Chamiec. J'ai seulement besoin d'une estimation.

Elle note quelques mots sur la feuille avant de reprendre :

— OK. Quelle est la fréquence de vos rapports sexuels ?

Un court silence marque la surprise que provoque la question.

— Pas assez souvent, rigole Guillaume.

— Environ combien de fois par semaine ? insiste l'obstétricienne.

Cette fois, le couple se consulte du regard avant de répondre.

— Par semaine ? souligne Guillaume. Je dirais deux, trois fois...

— Moins que ça, commente Charlotte d'un ton pincé.

— Moins de deux fois par semaine ? interroge le docteur Chamiec, cherchant à compléter son dossier.

— Ça dépend, répond Charlotte. Si c'est pendant ma période d'ovulation, c'est plus fréquent. Sinon, on ne doit pas le faire plus d'une fois par semaine.

— Comment ça, pendant la période d'ovulation ? s'étonne Guillaume.

Charlotte ne réagit pas.

— C'est quoi, cette histoire de période d'ovulation ? insiste-t-il.

Cette fois, la jeune femme se tourne vers lui.

— C'est le moment où je suis féconde, lui répond-elle froidement. Tu te rappelles, on t'a appris ça à l'école primaire, non ? Pour faire un bébé, il faut un ovule, qui n'est disponible à la fécondation qu'une fois par mois pendant un jour ou deux. Donc c'est en général la période pendant laquelle j'insiste lourdement pour qu'on fasse l'amour.

Le ton cynique de Charlotte jette un réel malaise dans la pièce. Le sourire de Guillaume se fissure. Il pince les lèvres, la fusille du regard puis se détourne, dégoûté.

Le docteur Chamiec se racle discrètement la gorge.

— À quel âge avez-vous eu vos premières règles ? continue-t-elle en s'adressant à nouveau à Charlotte.

— Douze ans.

— Parfait. Quel était votre moyen de contraception avant vos tentatives de grossesse ?

— Je prenais la pilule.

— Depuis quand ?

— Depuis... 2005.

— Y a-t-il eu des antécédents de grossesse, interrompue ou non ?

— Si elle avait déjà été enceinte, on ne serait pas là, intervient Guillaume avec un certain bon sens.

— Pas nécessairement, répond doctement le docteur Chamiec. Il faut différencier l'infertilité primaire et l'infertilité secondaire. Une femme peut très bien avoir eu une ou plusieurs grossesses avec un partenaire et être infertile avec un autre.

Elle se tourne ensuite vers Charlotte et attend la réponse à sa question. La jeune femme reste étrangement silencieuse. L'obstétricienne répète sa question.

— Avez-vous déjà connu une ou plusieurs grossesses ?

— Oui, finit-elle par répondre d'une voix atone. Une.

Guillaume tourne une nouvelle fois la tête vers elle, visiblement stupéfait.

— Ah bon ?

Il continue de la dévisager, bouche bée. Charlotte ne quitte pas le docteur Chamiec des yeux.

— Tu as déjà été enceinte ?

— Oui, se contente-t-elle de répondre sans le regarder.

— Quand ?

Elle garde le silence, toujours rivée à l'obstétricienne.

— Tu veux bien me répondre ? insiste Guillaume.

— Il y a longtemps, c'était avant toi.

— Et... Il est devenu quoi, le gosse ?

— J'ai avorté.

Sa réponse sidère son compagnon, qui met plusieurs secondes à reprendre ses esprits.

— Tu... Tu comptais me le dire quand ?

Charlotte ne répond pas. Elle pense soudain à cet enfant dont elle n'a pas voulu, parce que ce n'était pas le bon moment, parce qu'elle ne connaissait pas le père, parce que... Quel âge aurait-il eu aujourd'hui ? Elle se pose mille questions, comment se serait-il appelé, quel aurait été son caractère, lui aurait-il ressemblé, quelle vie auraient-ils eue tous les deux, se seraient-ils bien entendus ?

Aurait-elle connu Guillaume si elle avait été mère célibataire d'un enfant sans papa ?

Des suppositions s'ébauchent, telles des arabesques évanescentes, elles se forment et se défont, tantôt douces, tantôt féroces. De questions en conjectures, Charlotte entrevoit une vie qui n'a pas eu



lieu, un chemin qu'elle n'a pas pris. Un choix qu'elle n'a pas fait. Les paroles de sa mère résonnent à sa mémoire, ses déconvenues, ses regrets, elles entraînent avec elles d'autres doutes, d'autres questions.

Devant elle, Charlotte voit s'étaler une route de bitume à perte de vue, droite, symétrique, régulière. Grise. Un voyage qui ne suscite aucune curiosité, pas de virage dont on se demande ce qu'il y a derrière, pas de dénivellation, pas de relief. Un chemin de croix qu'elle n'a aucune envie de parcourir.

Le cœur de Charlotte se met à battre plus vite, plus fort. Un vertige la saisit. Des images surgissent dans sa tête, se percutent, des souvenirs, Jeanne et elle quand elles étaient petites, ce lien étrange qui n'a cessé de la tourmenter, leur force, leurs serments, leurs trahisons, cet amour sans mesure qu'elle lui portait, cette haine féroce qu'elle lui rendait...

— Tu comptais me le dire quand ? répète Guillaume d'un ton nettement plus agressif, l'arrachant à ses pensées.

Charlotte sursaute, exsangue.

— De toute évidence, il y a un souci qui n'est pas vraiment dû à un quelconque problème de fertilité, remarque le docteur Chamiec d'une voix douce.

Voyant que les choses dérapent, l'obstétricienne dépose son stylo et enlève ses lunettes.

— Vous voulez en parler ? ajoute-t-elle. Je ne suis pas thérapeute, mais...

— Non ! l'interrompt vivement Charlotte.

— Pardon ?

— En fait, non, répète-t-elle d'une voix plus retenue.

— Non... Quoi, non ? demande le docteur Chamiec en fronçant les sourcils.

— Attendez ! s'exclame Guillaume. Je viens d'apprendre que ma femme, qui ne parvient pas à me faire de gosse, a déjà été enceinte et...

Charlotte se lève. Coupant la parole à Guillaume, elle s'adresse au docteur Chamiec et répond à sa question.

— Non, je ne veux pas en parler, mais surtout non, je ne veux pas d'enfants. Je suis désolée de vous avoir fait perdre votre temps.

Elle se tourne ensuite vers Guillaume.

— Désolée, Guillaume. Je... Je crois qu'on s'est tout dit.

— Putain, Charlotte ! tente Guillaume, qui tombe des nues. Qu'est-ce que tu racontes ?

Elle le considère comme si l'explication qu'il demandait allait être beaucoup trop complexe pour lui.

— Je ne peux plus... répond-elle simplement.

— Tu ne peux plus quoi ?

— Travailler avec toi, vivre avec toi, être avec toi...

Puis, s'adressant à l'obstétricienne :

— Excusez-moi.

Elle s'empare de son sac et tourne les talons, se dirigeant d'un pas pressé vers la porte. Guillaume la regarde quelques secondes sans réagir. Au moment où elle ouvre la porte, il se lève d'un bond, comme s'il venait de recevoir une décharge électrique.

— Charlotte !

Il lui emboîte aussitôt le pas et quitte précipitamment la pièce, laissant l'obstétricienne seule derrière son bureau, sourcils levés dans une expression plutôt amusée.

## CHAPITRE 39

Après une brève hésitation, Jérôme écrase son doigt sur le bouton de la sonnette. Celle-ci retentit à l'intérieur de la maison, provoquant un remue-ménage en provenance de la cuisine. Le jeune homme patiente, une sourde appréhension chevillée au cœur. Cette entrevue, il la désire autant qu'il l'appréhende. D'abord parce qu'il souhaite ardemment pouvoir échanger avec Micheline en dehors de la présence tyrannique de Gilbert. Ensuite parce qu'il a besoin de lui faire part de ses motivations. De lui parler de Jeanne telle qu'il la connaît. De mettre fin au mythe du couple parfait. De lui expliquer pourquoi il ne veut pas de cet enfant. De lui annoncer qu'il se retire de la course. Qu'il a décidé de divorcer.

Un bruit de pas se fait entendre juste derrière le battant, suivi de celui d'une clé que l'on tourne dans la serrure. Juste après, la porte s'ouvre.

— Jérôme ! s'exclame Micheline. Je vous attendais !

— Bonjour, Micheline. Merci de m'avoir invité. Je comptais de toute façon vous appeler pour...

— Entrez, entrez, ne restez pas là ! l'exhorte-t-elle en jetant un œil suspicieux dans la rue.

Elle s'efface aussitôt, il pénètre dans la maison, elle referme la porte. Il avise son chignon, plus effondré encore que l'autre soir au restaurant. Le spectacle de cette coiffure l'embarrasse, comme un bout de persil collé sur une dent dont on tarde à dénoncer la présence.

Sans se douter de rien, Micheline s'empresse autour de lui.

— Laissez-moi vous débarrasser. Vous avez déjeuné ?

— Heu... Oui, je sors de table, merci.

Micheline cache mal sa surprise d'abord, sa déconvenue ensuite.

— Je viens de me cuisiner une délicieuse omelette aux champignons, il en reste, j'en ai fait pour un régiment !

— C'est gentil, mais...

— Ne soyez pas gêné, Jérôme, ça me fait plaisir.

Elle l'entraîne vers la cuisine, sur la table de laquelle, en effet, traînent encore les vestiges de son repas.

C'est la première fois que Jérôme revient ici depuis longtemps. Depuis le tout début du coma de Jeanne, pour être exact. Rien n'a changé, les meubles, les bruits, l'odeur, tout est exactement pareil, comme si le temps s'était arrêté.

Micheline le fait asseoir d'autorité, débarrasse rapidement sa propre assiette, qu'elle dépose dans l'évier, puis en sert une à Jérôme.

— Je ne mangerai jamais tout ça ! s'exclame le jeune homme en découvrant la portion *king size* qu'elle lui présente.

Sans faire cas de sa remarque, elle s'installe elle-même en face de lui et l'encourage à goûter. Malgré le malaise qu'il éprouve à se trouver ici, Jérôme ne peut s'empêcher de sourire. Micheline a toujours été une mère nourricière. Chaque fois qu'ils venaient, avec Jeanne, la première chose qu'elle faisait, c'était les nourrir, persuadée qu'ils n'avaient plus mangé depuis leur dernière visite et qu'ils étaient morts de faim.

Pour toute réponse, Micheline pousse un peu plus l'assiette vers Jérôme. Le jeune homme avale quelques bouchées, félicite la cuisinière, mange encore un peu. Micheline le regarde se délecter avec un plaisir non feint.

Puis, croisant les bras sur la table, elle passe aux choses sérieuses.

— Dites-moi, Jérôme... Avant l'accident... Vous... Vous en parliez, avec Jeanne ?

— Parler de quoi ?

— D'enfants... Vous en vouliez ?

Le regard de Jérôme se trouble. Il n'était pas prêt à ce qu'elle aborde le sujet si vite. Il dépose ses couverts et soupire.

— Pas exactement, en fait.

— Pas exactement quoi ? demande Micheline, décontenancée. Vous n'en parliez pas ou vous n'en vouliez pas ?

— On n'en voulait pas, lâche Jérôme. Enfin, pour être plus précis, Jeanne n'en voulait pas.

Cette réponse semble perturber Micheline.

— Donc vous en avez parlé, conclut-elle.

— On a évoqué l'idée. Et elle a été catégorique : elle n'en voulait

pas.

— Qu'est-ce qu'elle a dit, exactement ? Elle a donné une raison ?

— Oui... Elle a dit que...

Il prend quelques instants pour se remémorer la conversation à la terrasse, le dernier été avant le drame, juste avant l'arrivée de Charlotte et de Guillaume.

— Elle a dit qu'une enquête avait prouvé que les gens sans enfants étaient plus heureux que les gens avec enfants. Que la plupart des couples se séparaient à cause des gosses. Que c'étaient des tue-l'amour. Ce genre de choses.

Micheline paraît à présent déstabilisée. Elle scrute Jérôme comme s'il essayait de lui tendre un piège, une embuscade qu'elle devait déjouer à tout prix.

— Je comprends mieux, murmure-t-elle ensuite, songeuse.

Jérôme hoche la tête.

— En dehors de tout ce qui s'est passé, je ne peux pas vouloir garder un enfant dont Jeanne n'aurait jamais voulu. Ce serait... Ce serait abject !

Il esquisse un sourire contrit avant de poursuivre :

— C'est assez ironique, d'ailleurs, comme situation. En général, c'est l'inverse. Ce sont les femmes qui ont le pouvoir de garder un enfant contre la volonté des hommes...

Ses mots s'attardent, ils s'étirent et s'emmêlent, se transforment, font naître d'autres pensées... Tous deux s'abîment dans leurs réflexions durant quelques longues secondes.

— Est-ce que Jeanne vous parlait de moi, parfois ? demande soudain Micheline.

Jérôme fronce les sourcils.

— Heu... Oui, bien sûr... Vous êtes sa mère !

— Non, ce n'est pas ce que je veux dire. Est-ce qu'elle faisait des réflexions sur ma personnalité, est-ce qu'elle avait une opinion sur moi ? Comment me voyait-elle ?

En vérité, elle sait. Elle sait que sa fille n'avait que peu d'estime pour elle. Jeanne ne s'était jamais privée de lui dire sa façon de penser : elle l'aimait, mais elle lui reprochait souvent son manque de courage, sa réserve, qu'elle associait à de la lâcheté, cette agaçante faiblesse dont elle faisait preuve au nom de l'indulgence et de la compréhension. Cette insupportable prudence dont elle se paraît

en toutes circonstances, toujours réfléchir avant d'agir, tourner sept fois sa langue dans sa bouche, envisager les conséquences de chacune des options qui s'offraient à elle...

Jérôme ouvre de grands yeux, désarçonné.

— Elle vous voyait comme... comme sa maman ! Elle vous aimait ! Vous...

Il allait dire « Vous étiez son modèle », mais le mensonge aurait été trop énorme. Lui aussi sait à quel point Jeanne jugeait sa mère avec sévérité. Étonnant, d'ailleurs, qu'une femme aussi volcanique que Jeanne soit sortie du ventre de la trop raisonnable Micheline.

Soudain, l'image le frappe de plein fouet : ce corps auquel Jeanne réduisait sa mère...

Aujourd'hui, c'est elle.

« Juste un corps au service des autres », avait-elle dit au sujet de Micheline, la résumant à son seul aspect fonctionnel. Un corps qu'un homme a exploité pour assouvir ses besoins. Un corps qui ne sert qu'à porter un enfant. Un corps utile, mais qui ne sent rien. Qui n'exprime rien.

Juste un corps.

L'idée le pétrifie. Jeanne est devenue ce corps dont elle parlait autrefois avec tant d'aversion.

— Oui... ? lui demande Micheline, le tirant de ses terribles conclusions.

— Pardon ?

— Vous me disiez que Jeanne me voyait comme sa mère, et puis vous n'avez pas terminé votre phrase...

— Excusez-moi. Je disais juste que vous... Que vous comptiez beaucoup pour elle, achève-t-il, soulagé d'avoir trouvé cette pirouette.

Micheline observe Jérôme un bref instant d'un regard dépourvu d'émotion. Puis, tout à coup, elle lui sourit.

— Alors ? Cette omelette ?

— Je... Je n'ai pas vraiment faim...

— Ne vous faites pas prier, Jérôme, je connais votre appétit légendaire ! Mangez-en encore un peu, au moins pour m'en dire des nouvelles.

Le jeune homme hoche la tête et avale deux autres portions.

— Elle est vraiment très bonne ! se délecte-t-il avec sincérité.

Elle lui laisse le temps d'engloutir quelques bouchées de plus avant

d'ajouter :

— Vous pouvez tout manger, je devrai de toute façon la jeter, Gilbert déteste les omelettes.

L'allusion à Gilbert rappelle à Jérôme l'une des raisons de sa présence ici.

— Je suis désolé pour l'autre soir, déclare-t-il, contrit. Je ne voulais pas que les choses tournent de cette manière, je...

— Jérôme ! le coupe-t-elle avec humeur. Vous avez clairement accusé Gilbert de relations incestueuses avec sa fille ! Vous vous attendiez à quoi ?

— Je sais...

Il soupire, mal à l'aise.

— Sincèrement, reprend Micheline d'une voix sombre. Vous croyez vraiment que Gilbert serait capable de...

Elle n'achève pas sa phrase. Pas la peine. Elle attend qu'il la contredise, non, c'est évident, désolé, j'ai dit n'importe quoi, je ne sais pas ce qui m'a pris !

Pourtant, Jérôme ne dit rien. Il continue de fixer son assiette sans broncher. Son silence résonne plus violemment qu'une accusation en bonne et due forme.

À mesure qu'il s'enferme dans son mutisme, les yeux de Micheline s'écarquillent.

— Jérôme, enfin, vous n'êtes pas sérieux ! s'écrie-t-elle, atterrée. Je pensais que c'était plus une provocation qu'autre chose, que vous cherchiez à le pousser dans ses derniers retranchements, à vous mesurer à lui, que sais-je ! Je n'ai jamais imaginé que vous pensiez réellement que...

— J'en sais rien ! finit-il par s'exclamer, à cran. Combien d'histoires de ce genre n'a-t-on pas entendues à la télé ou lues dans les journaux ? C'est toujours la même rengaine : une fois les faits avérés, l'entourage, la famille, les amis, les voisins, tout le monde affirme que jamais au grand jamais ils n'auraient cru le coupable capable d'une chose pareille ! Ensuite, on prouve par A + B que tous les indices étaient là, visibles comme le nez au milieu de la figure, et que c'est une honte de n'avoir rien remarqué.

— Et quels sont ces fameux indices qui prouveraient que mon mari aurait pu commettre une telle ignominie ?

Jérôme hésite à répondre. Micheline dit rarement « mon mari » en

parlant de Gilbert, et cette appellation le déstabilise.

— Quand les flics m'ont posé des questions sur lui, réplique-t-il enfin, j'ai pensé qu'ils avaient peut-être de bonnes raisons de le soupçonner...

— C'est absurde !

— Pas si absurde que ça. Malgré les apparences, Jeanne était quelqu'un de fragile. Elle passait d'une assurance à toute épreuve aux doutes les plus terribles. Elle devenait hystérique, parano, persuadée que tout le monde lui voulait du mal, que je lui cachais des choses, que je lui mentais. Elle pouvait donner une impression de force indestructible, et le lendemain, sans que je comprenne comment ni pourquoi, elle manquait de confiance et se méfiait de tout et de tout le monde. J'ai souvent eu l'impression qu'elle cachait une blessure. Aujourd'hui je réalise que cette blessure existe vraiment. Une blessure liée à l'enfance.

— C'est faux ! se révolte Micheline. Jeanne était brillante, forte et volontaire.

— Vous savez très bien que non ! C'était une façade derrière laquelle elle se cachait. Dans l'intimité, elle était loin d'être aussi forte qu'elle voulait le faire croire. Je n'arrête pas d'y penser ! Et plus j'y pense, plus je me dis qu'il s'est passé un truc, forcément. Quelque chose qui l'a complètement déstabilisée.

À mesure qu'il parle, Micheline se raidit en même temps qu'elle détourne les yeux. Elle remet une mèche en place, et ses mains tremblent sous le coup d'une émotion trop forte.

Sa réaction n'échappe pas à Jérôme.

— Il s'est passé quelque chose, n'est-ce pas, Micheline ? persiste-t-il en dardant sur elle un regard accusateur. Quelque chose durant son adolescence, quelque chose avec son père. Je me trompe ?

— Vous délirez, Jérôme !

— Je ne pense pas, non.

— Je ne dis pas que Gilbert a été le meilleur des pères, mais du moins il a toujours respecté ses filles.

— Comme il vous respecte, vous ? ricane Jérôme.

Micheline se fige, saisissant la critique. Elle pince les lèvres, furieuse.

— C'est facile de dénigrer quand on voit les choses de l'extérieur, persifle-t-elle, toutes griffes dehors. C'est facile pour vous, Jérôme, qui



formiez un couple si parfait avec ma fille !

Jérôme la dévisage, piqué au vif, cherchant à déceler l'attaque, l'ironie ou le reproche. Que veut-elle dire par ces mots ? Il hésite à poser la question. Demander des explications, c'est avouer qu'elle l'a touché là où ça fait mal. C'est mettre le doigt sur son point faible.

— En tout cas, ajoute-t-elle avec amertume, tout ce que je peux vous dire, c'est que Gilbert n'aurait jamais commis une horreur pareille ! Jeanne et Charlotte ont eu une enfance heureuse. La seule chose qu'elles pourraient reprocher à leur père, c'est son absence ! Finalement, vous ne connaissez ni Gilbert ni Jeanne !

Cette affirmation blesse Jérôme plus qu'il ne l'aurait imaginé.

— Ah bon ? Parce que vous la connaissez, vous ? riposte-t-il, mordant.

— Bien sûr que je la connais ! C'est ma fille !

Le sang de Jérôme ne fait qu'un tour : tant d'aplomb confine à la bêtise.

— Vous saviez qu'elle avait des tendances suicidaires ?

Micheline ouvre la bouche, prête à répliquer comme on riposte en plein duel, dans l'urgence, sans ajuster son tir.

— Des tendances suicidaires ? demande-t-elle, les sourcils froncés sur un regard interdit.

Jérôme se mord les lèvres. Lui aussi a tiré sans viser, juste pour blesser. Il détourne les yeux, finalement embarrassé.

— Vous essayez de me dire quoi ? insiste Micheline, soudain glaciale. Que le soir de l'accident, Jeanne venait d'apprendre que vous la trompiez allègrement depuis plusieurs semaines ? Que vous vous étiez violemment disputés ? Qu'elle était furieuse contre vous, bien décidée à demander le divorce ?

— Demander le divorce ?

C'est au tour de Jérôme de froncer les sourcils.

— Elle est venue à la maison, cette nuit-là, continue Micheline. Elle était dans tous ses états. Elle vous haïssait aussi profondément qu'elle vous avait aimé. Gilbert n'était pas là, il avait un repas d'affaires ou je ne sais quoi. Il n'est au courant de rien. Elle m'a tout raconté, vous, votre maîtresse, votre lâcheté ! Elle était dans un tel état de rage... Elle m'a également parlé de la lettre qu'elle vous avait laissée.

Jérôme sent le sol se dérober sous ses pieds.

— Sa lettre de « suicide », parodie Micheline en agitant ses doigts en forme de guillemets.

Les traits du jeune homme s'allongent.

— Ça vous en bouche un coin, n'est-ce pas ? ricane-t-elle encore. Votre petit secret que vous gardez bien au chaud depuis quatre ans ! Sachez en tout cas qu'elle n'avait pas du tout l'intention de se suicider. Au contraire ! Elle a écrit cette lettre pour vous faire peur, vous faire souffrir, au moins autant qu'elle souffrait, elle ! Elle comptait d'ailleurs vous adresser une seconde lettre : celle de son avocat exigeant le divorce.

Micheline marque une courte pause, et son visage se contracte plus encore, abîmé dans une douleur infinie.

— Elle ignorait seulement qu'elle allait avoir cet accident et qu'elle n'allait jamais se réveiller.

Abasourdi, Jérôme dévisage sa belle-mère.

— Pourquoi vous n'avez rien dit ?

— Je n'ai rien dit parce qu'il n'y avait rien à dire ! C'était un accident, point à la ligne ! C'est la conclusion à laquelle sont parvenus les experts et les médecins.

— Alors pourquoi vous ne me l'avez pas dit, à moi ?

— Et vous ? réplique-t-elle. Pourquoi n'avez-vous rien dit ?

Il la regarde sans comprendre.

— J'ai cru que vous alliez raconter les circonstances dans lesquelles Jeanne avait pris le volant, cette nuit-là, explique-t-elle. Que vous alliez parler de la lettre. Que vous alliez assumer vos responsabilités. Je vous aurais détrompé, pour alléger un peu votre peine et votre conscience... Sauf que vous n'avez rien dit. Lâche jusqu'au bout ! Alors j'ai respecté la volonté de Jeanne. Vous l'aviez déjà trompée une fois, je ne pouvais pas moi aussi la trahir à mon tour !

Jérôme la dévisage, abasourdi.

— Et Gilbert ? Il est au courant ?

Micheline hésite un court instant avant de répondre.

— Non, il ne sait rien.

— Vous ne le lui avez pas dit ?

— Non. Je voulais mener ça à ma manière. Gilbert a la fâcheuse manie de tout gérer comme il l'entend, sans prendre l'avis des autres en considération. Je suis souvent obligée d'aménager la vérité pour

avoir mon mot à dire.

Jérôme la considère maintenant avec horreur.

— Pendant quatre ans, j'ai cru qu'elle s'était suicidée à cause de moi ! murmure-t-il, écoeuré. J'ai cru que je l'avais rendue si malheureuse que je l'avais tuée ! J'ai porté tout le poids de la culpabilité !

Micheline le toise avec dédain.

— C'est exactement dans ce but que je ne vous ai rien dit.

## CHAPITRE 40

Les mains posées sur le volant, Gilbert fixe quelque chose par-delà le pare-brise, dans le lointain. Il semble prostré, du moins abîmé dans de sombres pensées. Les événements se rejouent en boucle dans son esprit, la filature, la ruelle, Leroux qui se retourne et le reconnaît. Ses propres mains qui lui enserrèrent la gorge. Le bus, le choc, le sang... Et puis Brigitte Houart.

La présence de son ancienne employée ne peut pas être le produit du hasard, il doit maintenant l'admettre. En la découvrant à quelques mètres de lui, témoin privilégié de ce qui venait de se passer – de ce qu'il venait de faire ! –, Gilbert est d'abord resté pétrifié, incapable de réagir, assommé par la gravité de la situation.

Elle non plus n'a pas réagi.

Pas tout de suite.

Elle s'est contentée de le dévisager, et dans ses pupilles brillait une lueur accusatrice, un éclat horrifié. Il a fait un pas vers elle, mais à mesure qu'il avançait elle reculait d'autant, maintenant la distance entre eux. Quand il a ouvert la bouche pour lui parler, elle a soudain fait demi-tour et s'est mise à courir vers l'extrémité de la ruelle sans lui laisser le temps de prononcer le moindre mot. Il l'a appelée, tout de même, madame Houart, attendez, ce n'est pas ce que vous croyez, il faut qu'on parle ! Elle ne s'est ni retournée ni arrêtée. Alors il s'est mis à courir, lui aussi, espérant la rattraper pour... Pour quoi ? Il n'en savait rien, et cette ignorance a finalement eu raison de sa détermination, à quoi bon, que pouvait-il dire, s'il vous plaît, faites comme s'il ne s'était rien passé, comme si vous n'aviez rien vu, comme si...

Absurde !

Gilbert s'est arrêté au milieu de la ruelle, regardant Brigitte Houart s'éloigner puis disparaître au coin de la rue. Que fichait-elle là, bon

sang ? Pourquoi le suivait-elle ? N'avait-elle pas autre chose à faire de ses journées ?

Ben non, ricane une petite voix dans sa tête. Elle n'a plus de boulot !

Qu'est-ce qu'elle cherche, qu'est-ce qu'elle veut ?

À ton avis ? lui rétorque la même petite voix.

Gilbert domine un mouvement d'humeur. OK, elle lui en veut. Peut-être même veut-elle se venger. Reste à savoir ce qu'elle a vu exactement. Était-elle déjà là quand il a saisi Leroux par le cou et l'a serré de toutes ses forces ? Si c'est le cas, elle peut établir un lien entre lui et la collision du bus, lui faisant porter une certaine responsabilité dans la mort de Leroux.

L'homme d'affaires ferme les yeux.

Il réfléchit à toute vitesse. Combien de temps s'est-il passé entre la collision et l'instant où il a découvert sa présence ? Moins d'une minute ? Un peu plus ? Les choses se sont enchaînées très vite à compter du moment où il a agressé Leroux, deux minutes à peine. Étant donné la distance parcourue, Brigitte Houart était là depuis quelques minutes déjà. C'est sûr, elle a tout vu !

Pétrifié sur son siège, Gilbert tente de recouvrer son sang-froid. Il faut qu'il anticipe la réaction de l'ennemi. Qu'il se mette à sa place. Qu'il détermine le degré de rancune que lui porte Brigitte Houart.

Il se repasse la scène du licenciement, l'état d'esprit de son employée, ses espoirs, ses arguments. À mesure que l'entretien lui revient en mémoire, un frisson glacé lui électrise le dos. Il n'a fait preuve d'aucune indulgence. Elle l'a supplié de lui donner une seconde chance, c'est à peine s'il l'a écoutée. Si ses souvenirs sont bons, elle était en pleine instance de divorce et son ex-mari avait obtenu la garde des enfants. Elle ne s'avouait pas vaincue pour autant et tentait l'appel. Son statut de salariée était déterminant dans sa situation. Sans son travail, elle avait peu d'espoir de récupérer la garde de ses enfants. Pas de boulot, pas de gosses. En perdant son travail, elle perdait tout.

Il l'avait pourtant virée sans hésitation, sans pitié et sans préavis.

Gilbert se laisse aller contre son volant.

Il est coincé.

À moins que...

Reste à voir ce qu'elle va faire. Vengeance ou chantage, toute

la question est là. Si elle veut juste se venger, alors oui, en effet, il doit s'attendre à être inquiété. Si elle veut le faire chanter, ou faire pression sur lui pour récupérer son poste, il a peut-être encore une chance de s'en sortir.

Comment savoir ?

Peut-être doit-il prendre les devants ? Il la convoque afin de reconsidérer son cas et lui fait comprendre qu'un échange de bons procédés est envisageable dans leur intérêt à tous les deux. En résumé, il la réintègre dans l'équipe pour prix de son silence.

Sauf que...

Qui lui dit qu'elle ne va pas accepter son marché dans un premier temps pour ensuite le faire chanter et obtenir toujours plus de lui ? Qui lui dit qu'elle ne finira pas par témoigner contre lui, même s'il la réengage ? Avec ce qu'elle vient de voir, elle le tient !

Et maintenant, que faire ?

Gilbert a la sensation de se noyer. Il se débat comme un beau diable pour maintenir la tête hors de l'eau, sauf qu'une main glacée lui saisit la cheville et le tire inexorablement vers le fond.

La main de Brigitte Houart.

## CHAPITRE 41

Dans sa voiture, tandis qu'il roule en direction du théâtre, Jérôme ressasse son entrevue avec Micheline. Elle ne cesse de résonner en boucle dans sa tête, sans discontinuer, encore et encore, jusqu'à la nausée. Découvrir que sa belle-mère était au courant de tout, de son infidélité, de la dispute qui en a découlé, de l'état de Jeanne, de sa lettre de « suicide »...

La chute est vertigineuse, Jérôme n'en revient pas. Jamais il n'aurait imaginé sa belle-mère capable d'une telle manœuvre. Qui se cache réellement derrière cette femme aux formes généreuses qui transpire la bonté, le dévouement et la compassion ? La gentille maman qui, lors de leurs visites hebdomadaires, les attendait sur le seuil de sa porte pour les accueillir avec effusion ? La belle-mère compréhensive qui faisait tout pour le mettre à l'aise, « mon petit Jérôme » par-ci, « mon cher Jérôme » par-là ?

À la stupéfaction de lui découvrir une facette inconnue succède celle de la rancune de Micheline à son égard.

Et de sa détermination à ne pas lui faire de cadeau.

À mesure que Jérôme rumine, les images fluctuent : les traits de Micheline se tordent, sa voix se déforme, il bute sur la lueur d'ironie qui brillait dans ses yeux, ses doigts en forme de guillemets, la délectation avec laquelle elle lui a tout balancé, broyant entre ses mots quatre années de remords et de douleur. Il se voit soudain comme une limace sur laquelle, tout au long de l'interminable sommeil de Jeanne, elle a déversé des pincées de sel sans cesser de l'observer tandis qu'il se contorsionnait dans tous les sens.

La rancœur qu'il en conçoit lui déchire les tripes.

Et puis il y a cette réaction étrange, ce moment où il a évoqué la fragilité de Jeanne, liée à une éventuelle « blessure d'enfance ». Le rejet dont Micheline a fait preuve était pour le moins curieux.

Suspect, même.

En y repensant, le jeune homme ne peut s'empêcher d'en déduire qu'elle en sait plus que ce qu'elle veut bien avouer. Il se repasse la scène, les mots échangés, les attitudes, les regards. Quand il a exprimé ses doutes, Micheline est devenue fébrile, ses yeux se sont faits fuyants, elle ne tenait plus en place, soudain terriblement mal à l'aise.

Jérôme se morigène, comment a-t-il pu être aveugle à ce point ?

Peu à peu, ses déductions deviennent certitudes.

Sans oublier l'ardeur avec laquelle elle a défendu son mari, qui, pourtant, ne manque jamais une occasion de la rabaisser. Plus il y pense, plus il doit se rendre à l'évidence : sa belle-mère connaît les raisons qui permettraient de comprendre les accès d'angoisse et les crises d'hystérie de Jeanne. Un truc pas net qui s'est passé quand elle était adolescente.

Un événement que même Jeanne n'a jamais voulu lui raconter.

Le cœur de Jérôme, sanglé par l'amertume de ce constat, remonte jusque dans sa gorge. Pourquoi ne lui a-t-elle rien dit ? À quoi leur a été utile la passion qu'ils partageaient si ce n'est à déverser des cris et des larmes dès que l'un se détournait de l'autre ? Ce lien, cet amour, cette adoration, c'était une force avant tout, un pouvoir, une protection ! Pourquoi ne s'en est-elle pas servie ?

Et lui, au milieu de tout ça, à quoi sert-il ? Sérieux ? Il est qui, lui, si ce n'est un pauvre petit pion qu'on balade à l'envi sur l'échiquier de la perversion, pas le moins du monde conscient qu'il évolue dans un panier de crabes ? Jeanne d'abord, Gilbert ensuite, Micheline enfin.

« Vous avez clairement accusé Gilbert de relations incestueuses avec Jeanne ! » glapit la voix de Micheline dans l'habitacle de la voiture.

— Bien sûr que je l'ai accusé de relations incestueuses ! s'exclame Jérôme en parlant tout seul. Tu sais pourquoi, vieille sorcière ? Parce que c'est vrai ! Et toi, ma grosse ? Tu étais au courant, n'est-ce pas ? Tu savais et tu n'as pas bronché !

Jérôme s'étrangle, écoeuré.

Et Charlotte ? Elle aussi est au courant ? Elle aussi connaît la raison pour laquelle sa sœur, enfant secrète et introvertie, est devenue une femme tourmentée ? Ils ont tous leur part de responsabilité dans l'état de Jeanne ! Tous, ils lui ont fait du mal,



d'une manière ou d'une autre.

Il repense à sa lettre, celle qui annonce son suicide, les derniers mots qu'elle a écrits avant l'accident. Il en connaît les termes par cœur, tant il l'a lue et relue. À aucun moment elle ne fait réellement référence à sa tromperie. Elle parle de douleur, de trahison, de proche, de restes d'enfance. Elle parle de souvenirs...

Elle dit « tant pis », elle dit « adieu »...

Rien qui relie expressément ses mots à son infidélité. En lisant ces lignes, on peut tout à fait imaginer qu'elle évoque autre chose.

« Gilbert n'était pas là, il avait un repas d'affaires ou je ne sais quoi. Il n'est au courant de rien », la voix de Micheline résonne encore dans les rouages de ses réflexions.

De pensées en évocations, Jérôme ravale sa rancœur avant de prendre une décision : il va leur faire payer.

Et pour cela, il va se battre avec leurs propres armes.

## CHAPITRE 42

Le claquement de la porte d'entrée résonne encore dans la maison : Jérôme est parti avec perte et fracas, laissant Micheline dans la tourmente. Depuis, elle n'a pas bougé de sa place. Elle se tient raide sur sa chaise, le souffle court. Son imposante poitrine se soulève au rythme de ses doutes, les questions se succèdent dans son esprit, se transforment en problèmes, elle pressent qu'elle a fait une bêtise sans pour autant parvenir à en évaluer la gravité. Elle dresse mentalement une liste complète des conséquences possibles. Celles-ci lui apparaissent tantôt catastrophiques, tantôt sans importance. Elle peste contre elle-même, elle s'y est prise n'importe comment, quelle mouche l'a piquée de raconter que Jeanne était venue chez elle le soir de l'accident et n'avait aucune intention de se suicider ? C'était idiot de sa part, elle ne sait pas ce qui lui a pris.

Enfin si, elle sait.

Quand Jérôme a parlé de « blessure liée à l'enfance », elle s'est affolée. Elle n'a jamais été très forte pour dominer ses émotions, mais là, elle a complètement perdu les pédales. Elle a été pathétique. C'est d'autant plus stupide qu'il n'a rien de tangible hormis de vagues impressions. Si elle n'avait pas réagi, il n'y penserait sans doute même plus.

Une chose est certaine : Jeanne ne lui a rien dit. Elle a gardé le secret.

Micheline parvient peu à peu à réguler sa respiration et son rythme cardiaque. Elle se rassure tant bien que mal, se dit que Jérôme n'est pas plus avancé pour autant, qu'il ne peut rien déduire de leur échange.

De toute façon, le problème sera bientôt réglé.

Elle tourne la tête vers l'assiette du jeune homme, qui contient les restes de son repas. Il n'a pas mangé toute l'omelette, mais

la plupart des champignons n'y sont plus.

Avec la dose qu'elle lui a mise, il ne devrait pas survivre bien longtemps. Quarante-huit heures, tout au plus.

Le sort de Jérôme est scellé. Il ne posera plus de problème.

À présent, il ne lui reste plus qu'à neutraliser Gilbert.

Ensuite, plus personne ne se mettra entre elle et l'enfant de Jeanne.

Plus ou moins rassurée, Micheline se secoue : elle saisit l'assiette de Jérôme, la vide dans la poubelle avant de laver consciencieusement la vaisselle sous le jet d'eau chaude. Elle range ensuite le tout dans le lave-vaisselle.

Elle s'apprête à jeter le morceau d'omelette resté dans la poêle quand on sonne à la porte. Intriguée, elle suspend son geste, se passe les mains sous l'eau puis se dirige vers le hall. En ouvrant la porte, elle découvre Charlotte sur le seuil, les yeux rouges, le visage défait, un sac à dos en bandoulière.

— Je viens de quitter Guillaume, annonce-t-elle en pénétrant dans la maison.

Interdite, Micheline s'efface malgré elle, bousculée par la détresse de sa fille. Charlotte lâche son sac dans le vestibule, se dirige vers la cuisine et s'affale sur une chaise. Sa mère la suit. Elle ramasse le sac au passage, qu'elle range dans la penderie, sous les manteaux. Elle rejoint ensuite Charlotte dans la cuisine et cherche quelque chose à dire, ne trouve rien, reste plantée au milieu de la pièce sans savoir quoi faire.

— Je te sers une tasse de café ? finit-elle par demander.

Charlotte acquiesce, au grand soulagement de sa mère, qui peut s'activer.

— Tu veux en parler ? demande-t-elle encore tandis qu'elle remplit le percolateur d'eau et ajoute quatre doses de café dans le filtre.

— Il n'y a rien à dire. J'ai quitté Guillaume.

— Oui, mais... Quitté... quitté ? Ou quitté... quitté !

— Quitté... quitté !

Micheline garde un silence dubitatif.

— Et... Et votre rendez-vous ?

— Justement, je l'ai quitté en plein milieu du rendez-vous.

Charlotte ferme les yeux et se masse la nuque, relâchant la pression à laquelle elle a été soumise. Sa mère esquisse une grimace

circonspecte.

— C'est définitif, alors ?

— Je pense, oui.

— Tu te sens comment ?

Charlotte réfléchit un court instant.

— Pas trop mal, en fait. J'ai de la peine, parce que c'est une histoire qui s'achève. Mais je crois que c'est ce qui peut m'arriver de mieux.

Micheline ouvre un placard et en sort une tasse qu'elle dispose devant Charlotte.

— Et... tu vas faire quoi, maintenant ?

— Reprendre ma carrière de comédienne en main.

— Oui, mais... je veux dire, dans l'immédiat ?

— Reprendre ma carrière de comédienne en main.

La mère soupire, la fille aussi.

— Je n'en sais rien, maman, s'agace Charlotte. Je n'y ai pas encore pensé ! J'ai fait ça sur un coup de tête, sans vraiment réfléchir.

Elle s'interrompt, songeuse, avant d'ajouter dans un murmure :

— Même si je crois que c'est la chose la plus réfléchie que j'aie faite depuis longtemps.

— OK, réagit Micheline, qui parvient mal à dissimuler sa perplexité. Et sinon... Tu penses que tu...

Elle tourne autour du pot, sans réussir à formuler la question qui l'obsède. Charlotte lève sur elle un regard fatigué.

— Juste cette nuit, maman. Le temps de me retourner.

Micheline acquiesce vivement, oui, bien sûr, pas de souci, tu es la bienvenue !

Le café est prêt. Elle remplit la tasse de Charlotte, qu'elle lui présente ensuite. Puis, alors que la jeune femme trempe ses lèvres avec précaution dans le liquide brûlant, elle annonce :

— Je vais préparer ton lit.

À l'étage, Micheline commence par aérer la pièce qui fut autrefois la chambre de Charlotte. Tandis qu'elle rassemble les draps, couverture et taie d'oreiller rangés dans sa propre chambre, elle tente de faire le point. La présence de sa fille n'est pas gênante en soi, si tant est qu'elle ne s'éternise pas. Peut-être Micheline devra-t-elle adapter un peu ses plans, mais rien de très grave, du moins dans l'état actuel des choses. Elle tente de se rassurer comme elle peut. Au pire, si

Charlotte devait rester plus longtemps, Micheline repoussera tout d'un jour ou deux. Ou alors...

Le geste machinal, elle cogite et tergiverse, remet tout en question, envisage d'abandonner, s'agace, décide finalement que non, tout va bien, reprend espoir, ça ne change pas grand-chose, elle ne comptait de toute façon rien entreprendre avant demain. Une fois le lit fait, elle prend une grande inspiration, s'exhorte mentalement au calme et redescend au rez-de-chaussée.

— Ton lit est prêt, annonce-t-elle en pénétrant dans la cuisine. Tu peux monter tes affaires, si tu...

Micheline se fige.

Debout devant la cuisinière, fourchette dans une main et poêle dans l'autre, Charlotte avale une bouchée d'omelette aux champignons.

## CHAPITRE 43

L'image est improbable. Elle s'imprime dans le cerveau de Micheline, qui, d'abord, la rejette de façon viscérale. Peine perdue, Charlotte est là, devant elle, debout devant le fourneau, mangeant un autre morceau d'omelette qu'elle mâche avec lenteur, absorbée par ses pensées.

Micheline veut alors se jeter sur sa fille, lui arracher la fourchette des mains.

Pourtant, elle ne bouge pas. Une poigne glacée la cloue sur place.

Elle a envie de crier, mais son cri se ratatine au fond de sa gorge. Au même instant, des mots s'allument dans sa tête, une question surtout, qui tourne en boucle, qu'elle chasse d'un côté mais qui revient de l'autre, le genre de question qu'on ne peut ni éluder ni esquiver mais à laquelle on ne trouve pas de réponse.

Comment empêcher sa fille de manger une omelette destinée à tuer sans avouer ses intentions criminelles ?

Les secondes passent, meurtrières. Micheline fixe Charlotte, pétrifiée, indécise.

Sans se douter de rien, la jeune femme pique à nouveau sa fourchette dans la poêle, saisit une autre portion d'omelette qu'elle s'apprête à porter à sa bouche. Ses mouvements se décomposent, le temps se tord, ralenti par l'urgence, comme s'il voulait laisser à Micheline la possibilité d'en analyser tous les aspects. Elle voit la fourchette approcher des lèvres de sa fille, et déjà celles-ci s'entrouvrent, prêtes à happer la nourriture...

Micheline doit agir, maintenant, tout de suite, avant que Charlotte n'ingurgite une ration supplémentaire de poison. Malgré tout elle hésite encore, quelques miettes de seconde perdues, trois fois rien et pourtant déjà trop. Le poids des conséquences s'abat sur elle, sa conscience se débat, elle passe de son cœur à son cerveau, confuse et

hagarde, ne lui laissant de perspective que le K-O final.

Se voir hésiter de la sorte la consterne plus encore.

— Arrête ! crie-t-elle enfin, comme si elle s'arrachait à un sortilège.

La fourchette de Charlotte se fige dans l'air, si proche de sa bouche que les dents de métal touchent les lèvres. Micheline bondit, lui arrache le couvert d'une main, saisit la poêle de l'autre, en jette le contenu à la poubelle.

— Qu'est-ce qui te prend ? lui demande Charlotte, intriguée par son attitude épouvantée.

— Crache ! hurle encore Micheline. C'est du poison !

Charlotte se raidit, elle se précipite au-dessus de l'évier et s'enfonce l'index et le majeur jusqu'au fond de la gorge, cherchant à expulser ce qu'elle a déjà avalé.

Micheline la rejoint aussitôt pour l'aider, mais Charlotte la rejette farouchement.

— C'est quoi, ce truc ? vocifère-t-elle sans cesser de cracher. Ça va me faire quoi ?

Micheline tourne autour d'elle, prisonnière de sa propre angoisse.

— Je... Je crois que ça ira, balbutie-t-elle d'une voix sans timbre. Il n'en restait pas beaucoup.

— Tu crois ou tu es sûre ? hurle Charlotte entre deux crachats.

Toujours courbée au-dessus de l'évier, l'estomac retourné par le dégoût autant que par la panique, la jeune femme tente de régurgiter. Les secondes passent sans qu'elle parvienne à se faire vomir. Alors elle enfonce ses doigts plus loin, forçant son estomac à se contracter.

Enfin, la nourriture encore présente dans l'œsophage commence à remonter sous les convulsions. Au grand soulagement de sa mère, elle parvient à rendre des bouts d'omelette mâchée, qu'elle continue de cracher jusqu'à ce que son estomac soit vide.

— Dieu soit loué ! soupire Micheline en faisant un signe de croix.

Charlotte ouvre grand le robinet, avale de l'eau plus qu'elle ne la boit. Elle s'appuie ensuite sur l'évier, les mains posées sur chacun des deux bords, penchée au-dessus de la cuve. Alors seulement elle reprend son souffle.

Ensuite elle reste là, pantelante, crachant encore un peu tout en se passant de l'eau sur le visage.

Derrière elle, Micheline maîtrise les tremblements qui secouent toujours son corps et son cœur. Elle prend une grande inspiration puis rejette l'air dans un long souffle ténu.

La pression se relâche peu à peu.

Néanmoins, en repensant à ce qui vient de se passer, elle est prise d'un frisson : elle a hésité ! Elle sait qu'elle a hésité. Elle a vu sa fille ingurgiter une nourriture empoisonnée, et elle n'a pas bougé tout de suite. Elle a d'abord réfléchi. Elle a pesé le pour et le contre.

Comme toujours, elle a joué la prudence au lieu d'agir à l'instinct.

— C'était quoi, ça ? demande Charlotte en tournant vers elle un regard assassin.

Micheline se crispe. Elle cherche quelque chose à dire, quelque chose de plausible, quelque chose d'acceptable.

— Je me suis trompée ! s'exclame-t-elle comme si elle saisissait une bulle au vol.

Charlotte n'y croit pas une seconde.

— Tu ne te trompes pas, maman. Jamais. Tu es une experte en champignons !

— Ça faisait longtemps que je n'y étais plus retournée ! se justifie-t-elle d'une voix de petite fille prise en faute. J'ai confondu avec un cortinaire.

— Tu mens !

Voyant que ses arguments ne fonctionnent pas, Micheline tente de jouer les offusquées. Ses traits se courroucent, elle se drape dans sa dignité bafouée et fustige sa fille.

— Je t'interdis de m'accuser de mensonge ! glapit-elle, outrée.

— Tu ne m'interdis rien, maman ! s'énerve Charlotte à son tour. C'est fini, ça !

Elle la dévisage ensuite avec une répugnance mal contenue. Micheline tâche de soutenir son regard, mais la tension est trop forte, et le sien se fait fuyant.

La question de Charlotte cingle l'air :

— C'était pour qui ?

— Quoi ? se récrie Micheline, feignant de ne pas comprendre.

— L'omelette ! précise Charlotte. Tu l'as faite pour qui ?

— Pour personne, enfin ! proteste la mère, indignée. Je...

— Si tu l'as cuisinée, c'est que tu voulais que quelqu'un la mange ! continue la fille d'un ton accusateur.



La jeune femme se fige soudain. Elle laisse échapper une exclamation interdite tandis que ses yeux s'écarquillent. Puis elle porte sur sa mère un regard chargé d'horreur.

— Quelqu'un l'a déjà mangée !

— Mais non, enfin, qu'est-ce que tu racontes ! vocifère Micheline, à nouveau gagnée par la panique.

— Il n'en restait presque plus dans la poêle ! raisonne Charlotte pour elle-même. Ça veut dire...

Elle s'arrête, le verbe en suspens, le regard trouble, perdue dans les détours de ses réflexions. Puis elle se tourne vers sa mère :

— Qui est venu ce midi ?

— Personne !

— Jérôme ? avance-t-elle, pleine de soupçons. C'est Jérôme ?

Elle réfléchit à toute vitesse.

— Tu essaies de te débarrasser de Jérôme ? l'interroge-t-elle encore d'un ton accablant.

— Mon Dieu, non ! se défend Micheline en surjouant l'indignation. Comment peux-tu penser une chose pareille ?

Charlotte scrute sa mère, méfiante et révoltée. Celle-ci résiste tant bien que mal, elle sait que tout sonne faux chez elle, sa voix, ses yeux, son attitude, ses mots. Elle soutient pourtant le regard de sa fille et affiche un masque d'innocence auquel elle ne croit pas elle-même, persuadée que Charlotte l'a percée à jour. Tant pis. Elle n'est pas capable de mieux.

À son grand étonnement, la jeune femme capitule. Elle se détourne et fait quelques pas vers la porte de la cuisine.

— Je vais me reposer, dit-elle comme si le sujet était clos.

Micheline doit se dominer pour ne pas soupirer de soulagement.

— Tu veux que je t'aide à monter tes affaires ?

— Non, ça ira.

Elle suit néanmoins Charlotte jusqu'au vestibule, où la jeune femme récupère son sac. Tandis que celle-ci commence à monter les marches comme si toute forme d'énergie avait déserté son corps, Micheline s'arrête au pied de l'escalier et la regarde s'éloigner.

— Tu n'as besoin de rien ? demande-t-elle encore.

— Non, merci, répond la jeune femme sans se retourner.

Micheline attend qu'elle ait disparu sur le palier de l'étage avant de regagner la cuisine. Elle s'arrête pourtant au milieu du corridor,

absorbée par ses inquiétudes : elle sait que les prochaines heures vont donner raison à Charlotte. Et que celle-ci lui demandera des comptes.

Dans sa chambre, au premier étage, Charlotte se tient elle aussi debout, au milieu de la pièce, plongée dans d'intenses réflexions. Puis, prenant une décision, elle s'empare de son Smartphone et sélectionne le numéro de Jérôme dans son répertoire.

Au bout de la quatrième sonnerie, la messagerie se déclenche.

Charlotte soupire, attend que la voix de Jérôme ait fini de débiter son message d'accueil et laisse passer le bip.

— Jérôme, c'est Charlotte. Rappelle-moi dès que tu entends ce message, c'est urgent !

Elle coupe ensuite la communication et reste là, préoccupée, quelques longues secondes encore.

## CHAPITRE 44

Arrivé au théâtre, Jérôme marche au radar. Alors qu'il parcourt les corridors au pas de course, ça turbine à plein régime dans sa tête, il ne cesse de penser, de réfléchir, d'analyser, de se souvenir, de soupçonner, d'en déduire que, d'en vouloir à. Persuadé d'avoir identifié l'origine du problème, il rassemble dans sa mémoire toutes les pistes qui auraient pu le mettre sur la voie, les indices que Jeanne aurait laissés échapper, les appels au secours, les messages codés qu'il n'a pas su déchiffrer. Les souvenirs se réveillent, qu'il interprète aujourd'hui sous un éclairage nouveau, dont il n'est pas certain d'apprécier les nuances. Les regrets et les reproches le disputent à la rancœur, les « si j'avais su » se répètent en boucle, très vite suivis par les « j'aurais dû ».

— Bordel, Jérôme ! tonne le metteur en scène en le voyant débouler dans la salle. On n'y croyait plus !

— Désolé, se contente de répondre le jeune homme en pressant encore le pas. J'ai eu un impératif familial.

Il se hâte jusqu'à la scène, en coulisse, adossée contre un panneau, Marie relit son texte, brochure à la main. Il se dirige vers elle, elle relève la tête au moment où il entre dans son champ de vision.

— Tu étais où ? lui demande-t-elle, et il décèle dans sa question une pointe de lassitude.

— Je t'expliquerai tout à l'heure, murmure-t-il d'une voix fébrile. On se voit après la répétition ?

Marie réprime une grimace embarrassée.

— Ça va être difficile ce soir...

Jérôme ne dissimule ni son étonnement ni sa déception.

— Ah...

Il hésite à lui demander ce qu'elle fait, pressent que la question est déplacée, après tout elle fait ce qu'elle veut, elle n'a pas de comptes à

lui rendre.

— On peut y aller, là ? s'agace le metteur en scène depuis la salle.

Marie se redresse et contourne Jérôme, rejoignant aussitôt la scène. Le jeune homme décèle le changement d'attitude de la comédienne, la distance qu'elle instaure entre eux, le rejet instinctif qu'elle éprouve. Il veut la retenir, lui demander ce qu'elle a... Trop tard, elle est déjà sur scène.

— Jérôme ? tempête la voix du metteur en scène. Tu pourrais nous accorder un peu de ton précieux temps ?

— J'arrive.

À regret, il se défait de sa veste, qu'il abandonne dans les coulisses. Puis il rejoint sa partenaire sur scène.

L'après-midi s'étale et s'étire, tel un élastique dont on testerait les limites : il se distend à l'extrême, comme s'il n'allait jamais se rompre. Jérôme et Marie enchaînent les répliques, ils donnent corps aux personnages, ils incarnent leurs émotions et les traduisent à travers le prisme de leur talent.

Pendant la répétition, pourtant, Jérôme cherche le regard de Marie, à l'affût des signes de connivence qui, hier encore, les unissaient au-delà de leurs rôles. De son côté, Marie s'applique, attentive aux indications du metteur en scène. Elle s'emploie à incarner son héroïne sans se déconcentrer et, lorsqu'elle avoue ses sentiments à Fédor, il ne fait aucun doute que c'est Servane qui parle.

— Jérôme ! l'apostrophe le metteur en scène. Tu es parmi nous ?

— Oui, bien sûr !

— On ne dirait pas. Marie, tu veux bien reprendre en haut de la page ?

Marie s'exécute, ils reprennent quelques répliques plus haut et déroulent le fil de la scène. Jérôme est au supplice. Il sent bien que quelque chose ne va pas, que Marie le tient à distance. Elle ne réagit pas à ses regards soutenus, elle qui, d'ordinaire, lui rend toujours ses intentions, sourire fiévreux et œillades ardentes.

Enfin l'après-midi touche à son terme. Le metteur en scène annonce la fin de la répétition, au grand soulagement de Jérôme. Il a hâte à présent de retrouver Marie dans les coulisses et de lui demander ce qui se passe.

— Jérôme ! l'interpelle le metteur en scène au moment où celui-ci

s'apprête à quitter le plateau. Je peux te parler deux secondes ?

Un refus n'est pas possible. Jérôme contient sa surprise et son impatience et le rejoint dans la salle, au milieu des rangées de sièges des spectateurs.

— Je ne vais pas tourner autour du pot, attaque d'emblée l'homme de théâtre. Ta prestation n'est pas à la hauteur de ce que j'attends de toi.

Le comédien est sur le point de répliquer. Il ouvre la bouche, aussitôt stoppé dans son élan par le metteur en scène, qui, la main levée, lui intime le silence.

— Je ne veux pas d'excuses ! se presse-t-il d'ajouter avant que Jérôme ait prononcé le moindre son. On s'en fout du pourquoi, du comment, du parce que. Il se fait que, pour l'instant, tu es mauvais. Ça ne fonctionne pas. Tu es mou, il n'y a pas de rythme, pas d'intention, pas d'émotion. Je te le dis comme je le pense. Tout le monde a ses hauts et ses bas, j'en conviens. Je sais que tu traverses une période difficile, et je suis prêt à te laisser le temps de surmonter cette épreuve. Mais il ne faudrait pas que cette situation s'éternise. On est d'accord ?

Jérôme s'apprête une nouvelle fois à répondre. Pourtant, sa bouche se referme toute seule sans qu'il ait rien dit.

— On est d'accord ? répète le metteur en scène en plantant un regard impérieux dans celui du comédien.

Celui-ci hésite un quart de seconde à l'envoyer promener, à l'insulter ou peut-être même à lui assener un coup de boule en plein milieu du front...

L'urgence de retrouver Marie avant qu'elle ne quitte le théâtre le ramène à des réactions plus modérées.

— OK, pas de souci, se borne-t-il à lâcher.

Un peu surpris par la platitude de la réponse, le metteur en scène ne trouve rien à ajouter. Jérôme prend congé sans demander son reste. Il remonte la salle jusqu'aux portes donnant sur le hall d'entrée, pressé de parcourir le chemin qui mène aux coulisses par l'autre côté afin d'être certain de ne pas rater Marie.

En débarquant dans le hall, il remarque tout de suite l'homme au veston de tweed qui fait les cent pas devant le comptoir de la billetterie. À première vue bien bâti, il possède une certaine prestance, pour ne pas dire une élégance innée, large carrure,

mâchoire carrée, dos droit. Le cœur de Jérôme se serre, faisant naître en lui un désagréable pressentiment. Comme pour lui donner raison, Marie apparaît à l'autre bout du hall, arrivant directement des coulisses. Jérôme la voit s'avancer vers l'homme, lui sourire, lui demander s'il attend depuis longtemps.

— Je viens juste d'arriver, lui répond-il d'une belle voix grave et chaude.

Ils se font la bise. Une sur chaque joue. Puis l'homme lui demande si elle a faim. Elle répond en riant :

— Je suis affamée !

Et c'est vrai qu'elle semble affamée. Affamée de vivre, de rire et d'aimer.

L'homme la prend par le bras et l'emmène vers la sortie du théâtre. Au moment où ils longent le comptoir, Jérôme se cache précipitamment derrière un pilier. Marie passe devant lui, à quelques mètres à peine, sans le voir, sans même soupçonner sa présence.

Il reste là plusieurs minutes après qu'ils ont disparu, immobile, dissimulé aux regards des autres. Il voit le metteur en scène quitter le théâtre à son tour, puis le régisseur. Aucun d'eux ne remarque sa présence ni ne le salue. Il se sent mal.

Il se sent seul.

D'un geste machinal, il prend son Smartphone pour occuper ses mains, pour occuper son esprit, pour se donner une contenance. Pour atténuer cette sensation de solitude qui lui pèse sur l'estomac. Il l'allume et le consulte, découvre plusieurs notifications, un appel en absence et un message.

Charlotte a essayé de le joindre.

Dépité, Jérôme éteint son téléphone sans écouter ce que sa belle-sœur a à lui dire. De toute façon, il n'en a plus rien à faire. Tout ça ne le concerne plus. Et Charlotte est bien la dernière personne à laquelle il a envie de parler en ce moment.

« À LA PERTE DE CEUX QU'ON AIME, C'EST MOINS LEUR VIE QUI NOUS  
ÉCHAPPE QUE LEUR MORT QUI NOUS ENVAHIT. »

JEAN ROSTAND

## CHAPITRE 45

Pied au plancher, Gilbert file sur l'autoroute. La vitesse l'enivre, elle diffuse sa puissance jusque dans ses nerfs, elle grave sa force au cœur de ses muscles. Les mains soudées au volant, il ne fait qu'un avec sa voiture. Entre eux, la communion est parfaite. Il profite de chaque seconde de cette euphorie fugace, de cette sensation radieuse d'être en symbiose avec sa nature profonde : le mouvement, le rythme, une route à tracer, un but à atteindre. Il sait déjà que cette accélération sera le seul moment agréable de la journée : en effet, celle-ci s'annonce complexe.

Bientôt la sortie se profile, à moins d'un kilomètre. À contrecœur, l'homme d'affaires vérifie la circulation dans ses rétroviseurs avant d'enclencher son clignotant. Au moment de se déporter sur la bretelle, il hésite. Et s'il poursuivait son chemin ? S'il partait loin, tout droit, sans bifurquer, sans se retourner ?

L'espace d'une brève seconde, Gilbert ferme les yeux, savourant l'exaltant vertige de prolonger le voyage. Pas d'entrave, pas de destination, ne jamais s'arrêter, ne jamais arriver.

Quand il les rouvre, un panneau routier indique que la sortie n'est plus qu'à cinq cents mètres. Il jette un coup d'œil dans son rétroviseur central, un autre dans celui de droite. La voie est libre.

Son pied écrase toujours l'accélérateur.

Quatre cents mètres.

Le bruit du clignotant semble s'aligner sur les battements de son cœur. Ses doigts se referment autour du volant, ses paumes adhèrent à son cuir, il retient sa respiration...

Deux cents mètres.

À côté de lui, la sortie déroule sa bande discontinue.

— Et merde, grommelle-t-il.

Il relâche la pression tandis que son souffle s'échappe de sa bouche



en un soupir déçu. Puis il tourne à droite et quitte l'autoroute.

Dans les couloirs de l'entreprise, ça s'agite comme dans une ruche. Parvenu au cinquième étage, Gilbert sort de l'ascenseur. Trajet en ligne droite jusqu'à son bureau, rythmé par les saluts des employés, auxquels il répond par une série de hochements de tête dispensés au petit bonheur la chance. Quand il pénètre dans son antre, Valérie l'attend déjà, fidèle au poste, agenda dans une main, expresso dans l'autre.

— Bonjour, monsieur Mercier.

— Bonjour, Valérie.

Elle lui tend le café, qu'il saisit en déposant sa mallette sur son bureau.

— Avez-vous convoqué Mme Houart ? demande-t-il aussitôt.

— Son entretien est prévu à 9 h 30.

— Parfait. Que personne ne me dérange d'ici là.

— Dois-je faire venir Nicolas Degrave pour qu'il assiste à l'entrevue ?

Gilbert secoue la tête.

— Pas la peine.

Valérie le dévisage avec curiosité : de toute évidence, elle se pose mille questions sur la raison de cette convocation inattendue.

— Ce sera tout, déclare Gilbert en allumant son ordinateur.

Elle n'en saura pas plus.

Le nez plongé dans un rapport d'évaluation, Gilbert relit pour la quatrième fois la même ligne. À bout de nerfs, il consulte à nouveau sa montre : 9 h 35. Il pousse un soupir excédé, s'apprête à appeler sa secrétaire au moment où quelques coups retentissent à la porte du bureau. L'instant d'après, le battant s'ouvre, laissant apparaître Valérie. Celle-ci s'efface pour permettre à Brigitte Houart d'entrer dans la pièce.

L'ancienne employée n'a pas du tout la même attitude que lors de la première réunion. Elle s'avance vers Gilbert d'un pas plus assuré et porte aussitôt sur lui un regard arrogant. Il se lève, lui tend par-dessus son bureau une main qu'elle serre sans hésitation. Sa poigne, autrefois molle et moite, est aujourd'hui ferme et sèche. Puis il l'invite à prendre place en face de lui.

— Merci, Valérie, dit-il à l'intention de sa secrétaire, qui s'attarde dans la pièce.

Celle-ci hoche la tête à regret avant de disparaître derrière la porte.

Sitôt qu'ils sont seuls, Gilbert se tourne vers Brigitte Houart.

— Je vous offre un café ?

— Non, merci, décline-t-elle froidement.

Gilbert esquisse un bref mouvement du menton.

— Très bien ! Alors entrons dans le vif du sujet... Vous vous doutez de la raison pour laquelle je vous ai fait venir.

Brigitte Houart affiche une grimace ironique.

— J'en ai une vague idée...

— Et si je vous rendais votre place ?

L'ancienne employée éclate d'un rire chargé de mépris.

— Vous allez me rendre mes gosses, aussi ?

Les traits de Gilbert se tendent. La conversation prend la tournure qu'il redoutait. Il lui lance un regard appuyé, cherchant à deviner la nature de ses revendications.

— Vous ne vous en tirerez pas comme ça, crache-t-elle dans un rictus venimeux.

— M'en tirer comment ? demande-t-il d'une voix posée.

— Vous avez tué un homme, monsieur Mercier !

Gilbert feint l'indifférence.

— Je n'ai tué personne. Une dizaine de témoins l'ont vu se jeter tout seul sous les roues d'un bus. Vous n'avez aucune preuve. Ce sera ma parole contre la vôtre.

— Pour quelle raison je vous accuserais d'une chose pareille ?

— Je vous ai renvoyée de mon entreprise, vous cherchez à vous venger.

— Ne me prenez pas pour une idiote ! glousse-t-elle sans se démonter. Je me suis renseignée : le gars que vous avez poussé sous le bus travaillait dans l'hôpital où se trouve votre fille.

— Je ne l'ai pas poussé ! objecte sèchement Gilbert.

— Poussé, pas poussé, le résultat est le même ! rétorque Brigitte Houart avec détachement.

Puis, reprenant l'intonation douceuse de l'homme d'affaires, elle ajoute :

— Ce sera ma parole contre la vôtre.

Gilbert l'observe un bref instant.

— Si vous ne voulez pas retrouver votre boulot, qu'attendez-vous de moi ? se résout-il à demander à contrecœur. De l'argent ?

— Ça vous ferait quoi ? ricane-t-elle sans cacher son mépris. De l'argent, vous en avez tant que vous voulez. Ce que vous perdez d'un côté, vous le gagnez de l'autre. Moi, mes gosses, ce que je perds avec eux, je ne le récupérerai jamais.

L'homme d'affaires commence à s'impatienter.

— OK. Pas de boulot, pas d'argent... Pourquoi êtes-vous ici, alors ?

— Je veux pourrir votre vie comme vous avez pourri la mienne.

— Pardon ?

— J'ai perdu la garde de mes enfants et vous n'avez pas levé le petit doigt pour m'aider. Au contraire : vous m'avez enfoncé la tête sous l'eau. Je ne peux désormais les voir qu'un week-end sur deux et la moitié des vacances scolaires. J'ai compté : ça fait une centaine de jours par an. Moins d'un tiers du temps.

Ses mâchoires se contractent en une moue haineuse.

— Ajoutez à cela que je n'ai plus de boulot, donc je n'aurai strictement plus rien à faire deux cent soixante-cinq jours par an. Je dois trouver le moyen de m'occuper.

Elle se tait ensuite et le regarde avec insistance, ne laissant planer aucun doute sur la nature de ses intentions.

Gilbert garde le silence, lui aussi. Il analyse à toute vitesse les circonstances, les tenants et les aboutissants, ce qu'elle sait, ce qu'elle ignore, ce dont elle peut se servir, ce qui pourrait lui créer des ennuis. Il évalue les risques et dénombre ses atouts. Il décortique ses points forts et plus encore ses points faibles.

À mesure qu'il réfléchit, il se détend imperceptiblement.

— Parfait ! s'exclame-t-il soudain en se levant. Je crois dès lors que nous n'avons plus rien à nous dire.

À la tête que tire Brigitte Houart, il sait qu'il vient de prendre l'avantage.

— Veuillez quitter mon bureau..., ajoute-t-il en lui indiquant la porte d'un geste du bras.

Son ton ne trahit aucune animosité, au contraire. Il parle avec flegme, comme s'il balayait d'une pichenette un obstacle dérisoire.

L'ancienne employée demeure quelques secondes encore sur sa chaise, visiblement déconcertée par la tournure de l'entretien. Elle

hésite sur la conduite à adopter, semble finalement prendre la décision d'obtempérer. Elle se lève, hautaine, puis le toise d'un regard hostile.

— Vous le regretterez, persifle-t-elle en se dirigeant vers la porte.

— C'est ce qu'on verra, rétorque Gilbert.

Il décroche ensuite son téléphone et appuie sur un bouton. Valérie apparaît aussitôt.

— Si vous voulez bien raccompagner Mme Houart jusqu'à la sortie, lui demande-t-il d'une voix amène.

La secrétaire hoche la tête en signe d'accord. Elle invite l'ancienne employée à la suivre. Dépitée, celle-ci hésite. Gilbert ne perd pas une miette de sa réaction. Il sait que si elle part en le menaçant ou en l'injuriant, il ne risque pas grand-chose : la rage de ne pouvoir assouvir leur vengeance pousse en général les perdants à quelques extrémités verbales. Si, au contraire, elle sort sans rien ajouter, il devra se tenir sur ses gardes : ça signifiera qu'elle n'a pas dit son dernier mot.

Brigitte Houart se dirige à pas lents vers la porte, tournant le dos à Gilbert. Au moment de passer devant la secrétaire, elle s'arrête et pivote vers l'homme d'affaires. Celui-ci se tient toujours debout derrière son bureau. Leurs regards se jaugent. Celui de Gilbert s'éclaire d'une lueur amusée, celui de Brigitte le brave avec amertume. Elle ouvre la bouche...

Gilbert retient son souffle.

Après quelques secondes de flottement, les lèvres de Brigitte Houart se referment dans un pincement chargé d'animosité.

Puis, sans prononcer le moindre mot, elle tourne les talons et quitte la pièce.

## CHAPITRE 46

Une fois la voiture garée sur le parking de l'entreprise, Jérôme laisse échapper une plainte étouffée. Il porte la main droite à son épaule gauche, qu'il masse quelques instants tandis que ses traits se contractent en un misérable rictus. Il n'est pas au mieux de sa forme, aujourd'hui. Des douleurs musculaires, principalement au niveau de ses hanches et de ses épaules, sont apparues sans raison particulière. De plus, il a mal dormi. Il n'a pas arrêté de se tourner et de se retourner dans tous les sens toute la nuit sans trouver la bonne position. Pour couronner le tout, il est couvert de sueur depuis ce matin.

Il jette un œil cerné au bâtiment qui lui fait face. C'est une construction des années 2000, un édifice moderne et bien entretenu. Le hall spacieux et éclatant s'exhibe derrière de larges baies vitrées, si bien nettoyées qu'on pourrait croire qu'elles n'existent pas.

Derrière son pare-brise maculé de poussière et d'insectes écrasés, le jeune homme observe le terrain. Il repère le bureau de l'accueil, qu'il a peu de chances de réussir à dépasser. Les deux cerbères qui l'occupent lui sont inconnus, il ne peut pas jouer de son statut – très précaire depuis les récents événements – de gendre de Gilbert Mercier. Et même s'il se faisait annoncer auprès de lui – ce à quoi il ne tient pas plus que ça –, il doute que son beau-père accepterait de le recevoir.

Qu'importe.

Il baisse les yeux sur le siège passager : une enveloppe y est posée, dont il s'empare. Puis, grimaçant de douleur, il s'extraît avec difficulté de son véhicule. Un vertige le saisit au moment où il se redresse, qui se transforme aussitôt en nausée, le forçant à prendre appui sur le capot de la voiture.

Que lui arrive-t-il ? Il a dû choper un virus, un truc costaud, une saloperie bien tenace. Étourdissement, douleurs musculaires, suées, ça

ressemble à la grippe, ça ! Peut-être même a-t-il de la fièvre ?

— C'est bien le moment ! murmure-t-il d'une voix d'outre-tombe.

Jérôme porte la main à son front sans pourtant constater de chaleur significative. Alors il déglutit, lâche le capot et se met en route.

Après avoir poussé la large porte en verre et s'être avancé dans le hall d'entrée jusqu'au bureau d'accueil, il se sent complètement épuisé.

— Je peux vous aider ?

La réceptionniste lui adresse un sourire engageant. Jérôme hoche la tête et lui tend l'enveloppe.

— J'aimerais remettre ça à M. Mercier, au cinquième étage.

— Vous êtes attendu ?

— Non, mais vous pouvez la lui transmettre ? Vous dites que c'est de la part de Jérôme Delacre.

— Vous permettez un instant ?

— C'est assez urgent, il l'attend pour ce matin, ment-il avec aplomb.

Elle hoche la tête d'un air entendu, décroche le combiné de son téléphone et compose un numéro à trois chiffres. En attendant que la communication s'établisse, elle saisit l'enveloppe posée sur le comptoir, sur laquelle le nom de Gilbert figure en lettres capitales. Jérôme ferme les yeux quelques secondes, cherchant à dominer le supplice lancinant qui malmène ses muscles depuis cette nuit.

— Un courrier pour M. Mercier ! annonce soudain la réceptionniste dans le combiné du téléphone.

Jérôme attend. Dans son dos, une femme traverse le hall d'un pas furieux. Ses talons claquent sur le sol, leur écho se répercute aux quatre coins de la réception, attirant sur elle les regards. Le jeune homme se retourne. Tout en suivant sa trajectoire, il remarque sa mèche de couleur rose. Elle se déhanche au rythme de sa colère et vitupère toute seule, éparpillant sur son passage une succession de noms d'oiseaux.

— Je vous remercie, dit la réceptionniste, détournant l'attention de Jérôme.

Elle raccroche et se tourne à nouveau vers lui.

— Je le fais monter tout de suite, dit-elle en exhibant le courrier qu'elle tient entre son pouce et son index.

Elle l'observe ensuite plus attentivement.

— Vous allez bien, monsieur ?

Jérôme acquiesce, mais ses traits disent tout le contraire. Son visage se contracte malgré lui, il serre les dents pour ne pas gémir, il a la sensation que son corps va se décomposer en mille morceaux.

— Monsieur ? demande encore la réceptionniste.

— Ça va, ça va, s'agace-t-il en s'éloignant déjà.

Il repart vers la porte d'entrée, puis vers le parking, pressé de s'affaler sur le siège de sa voiture et de se laisser aller quelques instants. Il ne sait même pas s'il sera capable de répéter, aujourd'hui.

Il n'a qu'une idée en tête : rentrer chez lui et agoniser sous sa couette.

## CHAPITRE 47

Gilbert se tient devant la fenêtre de son bureau, les mains dans les poches. En contrebas, la silhouette de Brigitte Houart serpente à travers les véhicules dans le parking. L'homme d'affaires la suit des yeux jusqu'à ce qu'elle disparaisse dans sa voiture. Il n'est pas mécontent de la façon dont les choses se sont déroulées, même si les intentions de cette folle ne le rassurent pas vraiment. Du moins a-t-il neutralisé le danger pour un moment. À la réflexion, Brigitte Houart ne peut pas grand-chose contre lui. Elle pourrait bien sûr attirer l'attention sur lui, ce dont il se passerait bien, d'autant que les flics l'ont déjà en ligne de mire. Il doit pourtant se méfier : d'après le regard qu'elle lui a lancé avant de quitter le bureau, elle n'en restera pas là.

Quelques coups frappés à la porte le sortent de ses pensées. Il se redresse instinctivement et se compose une attitude conquérante et résolue.

— Entrez !

Valérie pénètre dans la pièce. Elle tient une lettre à la main.

— Votre gendre a déposé ceci pour vous, dit-elle en s'avancant vers son patron, l'enveloppe tendue vers lui.

Les sourcils de Gilbert se contractent d'incompréhension. Il prend le courrier qu'elle lui tend. Puis la secrétaire l'interroge du regard, doit-elle faire autre chose ? Gilbert la congédie d'un mouvement de la tête.

Resté seul, il revient vers son bureau et s'y installe. Il décachette ensuite la lettre qu'il se met à lire. À mesure que les mots se révèlent, au fil des phrases, ses traits se décomposent, ses yeux s'agrandissent, son souffle se fige.

« Gilbert,



*Je vous fais parvenir la lettre que Jeanne a écrite la nuit de son "accident". Prenez-en connaissance, elle éclairera pour vous d'un jour nouveau la façon dont les faits se sont déroulés. En vérité, Jeanne n'a pas eu d'accident, elle a tenté de se suicider.*

*Cette lettre me hante depuis quatre années. Je l'ai lue et relue tant de fois, j'en ai fait tellement d'interprétations que je ne savais plus quel sens lui donner. Ce n'est qu'à la lueur des récents événements que j'ai commencé à comprendre ce qu'elle cherchait à me dire.*

*Aujourd'hui, tout me paraît clair ! À la lecture de ce courrier, il est évident que Jeanne cachait une blessure dont l'un de ses proches était responsable.*

*Si je vous ai caché cette information depuis tout ce temps, c'est pour plusieurs raisons. De façon plutôt instinctive dans un premier temps : je n'y comprenais rien, j'étais malheureux, j'étais perdu. Je ne savais pas quoi faire de cette lettre, j'avais peur que le corps médical, s'il apprenait qu'elle avait voulu mourir, ne déploie pas autant d'efforts pour la maintenir en vie. Ensuite par honte, je l'avoue. Découvrir que l'amour que l'on porte à quelqu'un n'est pas assez puissant pour lui donner la force de vivre, c'est...*

*Je n'ai pas de mots pour décrire ce que je ressens.*

*Voici la lettre de Jeanne, votre fille, dont vous avez brisé l'existence à jamais.*

*J'ai décidé aujourd'hui de transmettre l'original aux enquêteurs, ils en tireront les conclusions qui leur sembleront pertinentes.*

*Jérôme. »*

Les mains tremblantes, Gilbert extrait de l'enveloppe une autre lettre qu'il déplie avec fébrilité. C'est une photocopie, sur laquelle il reconnaît sans peine l'écriture de sa fille.

*« Comment survivre à une telle douleur ? Je me sens broyée au plus profond de moi-même. Impossible de m'en relever. Jamais. Être trahie par un proche est la pire des épreuves. Quand les bases sont pourries, rien de bon ne peut plus en sortir. Je n'en peux plus des mensonges et des secrets, se taire pour sauver les apparences,*

*sourire alors qu'on en crève. Je n'en peux plus de ceux qui disent m'aimer alors qu'ils me blessent sans cesser de sourire. Je n'en peux plus de ceux qui savent et ne disent rien. Je n'en peux plus de ce silence qu'on m'impose depuis tant d'années, pour ne pas faire de vagues et rester dans le rang. C'est fini, je n'y crois plus. Je refuse désormais d'être victime de la perversion des autres.*

*Tant pis.*

*Adieu. »*

La stupeur le laisse pantois. Il lit et relit les feuillets sans rien y comprendre, les mots jaillissent du papier, les lettres l'agressent, les phrases se contorsionnent sous ses yeux. Un suicide ? Impossible ! Il n'y croit pas ! Jeanne n'était pas du genre à se suicider ! Elle aurait pu tuer, ça oui. Mais pas se suicider !

Gilbert tente de s'agripper aux maigres certitudes qu'il possède encore. Elles sont comme des anguilles qui lui glissent entre les doigts, le laissant perdu, hébété, exsangue. Son cœur se déchaîne sans qu'il parvienne à en apaiser la cadence. Au contraire, il s'affole de plus en plus, à mesure que la gravité de la situation pénètre sa conscience. Les accusations de Jérôme lui glacent le sang, la lettre de Jeanne le jette dans une profonde détresse, l'appréhension le gagne, le ceinture, l'asphyxie. Sa main se crispe, il la porte à son torse, il a la sensation que sa poitrine explose. Il tente de respirer, son souffle se bloque, plus moyen de happer la plus petite particule d'air. Alors, vacillant sur son siège, dans un réflexe de survie, il fouille dans ses poches, fébrile, trouve ses médicaments, prend un comprimé qu'il gobe plus qu'il ne l'avale.

Les secondes qui suivent sont dominées par son rythme cardiaque. Pendant d'interminables secondes, son cœur ressemble à un cheval enragé que l'on tente de dompter : il rue, se dresse, se cabre. Il se cogne dans tout. Puis, peu à peu, enfin, la bête se calme. Elle commence à s'épuiser, perd de sa force, retrouve bientôt un tempo moins soutenu. Gilbert parvient à prendre une grande goulée d'air, comme s'il émergeait à la surface de l'eau après une trop longue apnée.

— Monsieur Mercier ? l'interpelle Valérie en passant la tête dans l'embrasure de la porte. Vous allez bien ?

Il tourne vers elle un regard ahuri, comme si sa question était déplacée. En le découvrant pâle et cireux, la secrétaire s'inquiète.

— Ça fait trois minutes que je frappe, vous ne répondez pas... Vous...

— Foutez-moi la paix ! aboie-t-il, ne laissant à la pauvre femme que le temps de refermer la porte.

Il lui faut encore un bon quart d'heure pour recouvrer ses esprits, reprendre possession de son corps, dompter les élans de son cœur. Puis, s'emparant des deux lettres, il les range dans sa poche et quitte son bureau.

## CHAPITRE 48

Charlotte coupe la communication après deux heures de discussion avec Guillaume. Deux heures à tenter d'expliquer ce qui ne s'explique pas, à trouver des mots pour traduire le chaos du cœur, la confusion des pensées, le désordre des émotions. Elle se sent à la fois vide et tendue, plus fragile qu'une coquille d'œuf, presque transparente. Elle a tant parlé qu'elle a la sensation de n'avoir plus une seule parole en stock. Sa réserve est vide, plus un son, plus un souffle, pas même un sanglot. Et malgré tout ce qu'elle a dit, malgré les mots alignés, les phrases qui s'enchaînent, les idées qui se succèdent, malgré tout ça, Guillaume n'a rien compris. Il n'a pas compris pourquoi elle le quittait ni pourquoi elle ne supportait plus le Resto. Il n'a pas compris pourquoi elle ne voulait plus d'enfants.

À sa décharge, elle-même ne comprend pas encore très bien cette nécessité impérieuse qui l'a saisie dans le bureau de l'obstétricienne, celle de prendre ses jambes à son cou et de fuir loin de cette histoire. Tout ce qu'elle sait tient finalement en peu de mots : elle a soudain éprouvé cette sensation effrayante de se tromper de chemin, de ne pas être à sa place. Elle a ressenti cette force qui l'a poussée à partir, cette évidence qu'elle n'avait plus rien à faire là. Elle a surtout eu la certitude de ne pas vouloir d'enfants.

Ni maintenant, ni plus tard.

Ni avec Guillaume, ni avec aucun autre homme.

Elle en est à présent certaine.

Au même moment, à quelques kilomètres de là, Jérôme introduit la clé dans la serrure de la porte de son appartement. Le battant s'ouvre, il pénètre dans le vestibule. Son calvaire s'est encore amplifié depuis tout à l'heure, le laissant dans un état d'abattement qui commence à l'inquiéter. Sitôt qu'il bouge les épaules ou le bassin, ses

muscles se déchirent. Chaque mouvement est un supplice, marcher est devenu une torture. Comme si ça ne suffisait pas, les nausées et les sueurs se font de plus en plus intenses. Il est perpétuellement en nage, enduit de la tête aux pieds d'une pellicule moite, collante, désagréable. Il a des bouffées de chaleur puis, quelques secondes plus tard, il grelotte, complètement frigorifié.

Le jeune homme se déchausse, se traîne ensuite jusqu'à sa chambre et se laisse tomber sur son lit. Le soulagement espéré n'est pas au rendez-vous. Lorsqu'il s'étend sur le dos, ses hanches lui font souffrir le martyr. Il se tourne donc sur le côté... Ce sont alors ses épaules qui lui tirent un gémissement de douleur.

Avec force précautions, il saisit son Smartphone, glissé dans la poche arrière de son pantalon, et sélectionne le numéro du metteur en scène. Chaque mouvement accroît sa souffrance, avec cette terrible impression que son supplice redouble de minute en minute. Le doigt en suspension, il maîtrise un sanglot de douleur et attend quelques secondes que le mal s'estompe. Puis il établit la communication.

Le Smartphone de Charlotte, lui, est posé sur la table de chevet, juste à côté d'elle. La jeune femme s'étire, ses muscles se détendent, ils lui arrachent une plainte du tréfonds de son corps, comme un grincement. Elle est seule chez ses parents. Son père est au boulot, sa mère à l'hôpital.

Son père gagne de l'argent, sa mère perd son temps.

Elle reste là quelques instants, immobile, à l'affût du silence et du néant. Juste être seule, ne plus parler, ne plus penser. Quelque chose pourtant la taraude, comme un moustique qui bourdonne à l'oreille, que l'on chasse sans cesse mais dont on ne parvient pas à se débarrasser. Agacée, elle reprend son téléphone et l'allume. Son pouce caresse l'écran, fait défiler les interfaces, ouvre des applications, consulte ses notifications.

Alors seulement elle comprend ce qui la tourmente : Jérôme ne l'a pas rappelée comme elle le lui avait demandé. Il n'a ni donné suite à son appel ni répondu à son message.

— Jérôme, bon sang, où es-tu ? Ça fait une demi-heure qu'on t'attend !

À l'autre bout de la ligne, le metteur en scène domine mal son

agacement.

— Je suis malade, Sam ! se justifie le jeune homme d'une voix mal assurée. Je... Je crois que je ne vais pas pouvoir venir aujourd'hui.

— Bordel, Jérôme ! Tu préviens seulement maintenant ? Marie est prête, elle poireaute depuis tout à l'heure... Comme tout le monde ici, d'ailleurs !

Les récriminations du metteur en scène laissent de marbre Jérôme, tout entier concentré sur sa douleur.

— Je suis désolé, je... Ça ne va pas du tout, Sam. Je ne sais pas ce que j'ai. Je crois que j'ai besoin de dormir, là. Ça ira mieux demain.

Un silence chargé de reproches fait écho à ses lamentations.

— Désolé..., dit-il encore dans un souffle.

— Tu te rappelles ce qu'on s'est dit hier ? lui remémore le metteur en scène d'un ton chargé de menaces et de griefs.

— J'y peux rien, Sam, tente Jérôme en grimaçant sous l'assaut d'une nausée de plus en plus envahissante.

Un soupir lui répond.

— Bon... Soigne-toi. On se voit demain.

Puis la communication se coupe.

Jérôme lâche son téléphone et se laisse aller contre sa couette. Il a parfaitement perçu la mise en garde du metteur en scène, qui provoque chez lui un mélange de crainte et de colère. Ce rôle, il y tient, il est son passeport pour une carrière plus ambitieuse, il doit tout faire pour être à la hauteur. La première est dans trois semaines, le metteur en scène peut encore décider de changer de comédien. Ce serait risqué, mais, le connaissant, il le sait prêt à tout pour porter ce projet le plus loin possible.

À cette pensée, Jérôme tente de se lever. Mais alors qu'il se redresse et prend appui sur ses coudes, une tempête se déchaîne dans son crâne, malmenant son assise. Il manque de perdre l'équilibre, agrippe le cadre du lit, s'y accroche comme à une bouée de sauvetage.

Le jeune homme demeure là durant d'interminables secondes, retenant son souffle ainsi qu'une furieuse envie de vomir. Il ne peut s'empêcher de penser à Jeanne, se laissant peu à peu divaguer et, dans un délire paranoïaque, se demande s'il n'est pas en train de subir ses foudres vengeresses.

On dirait que, même dans le coma, Jeanne parvient encore à contrôler sa carrière.

Outre la souffrance physique, le poids de la solitude l'étreint. Il regarde autour de lui, les murs nus qui délimitent sa chambre, l'atmosphère désincarnée de la pièce, sans chaleur, sans âme. Il se sent accablé, abandonné de tous, sans personne pour veiller sur lui. Il reste là un long moment, étendu sur son lit. Ou peut-être quelques instants seulement. Les heures elles-mêmes s'emmêlent les pinceaux dans leur course, et Jérôme perd peu à peu la notion du temps. Il sombre bientôt dans un profond sommeil auquel même la sonnerie de son téléphone ne parvient pas à l'arracher.

Sur l'écran d'accueil s'affiche le nom de Charlotte Mercier.

## CHAPITRE 49

Micheline somnole à côté du lit de Jeanne quand la porte de la chambre s'ouvre sans discrétion. Elle sursaute, lâche le livre qu'elle tenait à la main, découvre Gilbert sur le seuil, note aussitôt son aspect défait, son regard bouleversé, son teint cireux.

— Gilbert..., l'interpelle-t-elle en se levant. Qu'est-ce que... Tu vas bien ?

Tandis qu'elle contourne le lit pour le rejoindre, l'homme d'affaires plonge la main dans sa poche et en sort les deux lettres.

— Jeanne a voulu se suicider ! rugit-il en agitant les feuillets sous le nez de sa femme.

Celle-ci le considère, effarée.

— De quoi parles-tu ?

— Ce n'était pas un accident ! C'est écrit là, de sa propre main !

Il pointe du doigt la lettre de Jeanne, dont Micheline s'empare pour la parcourir en diagonale.

— Elle a écrit ça le soir de l'accident, continue-t-il, hors de lui.

— Où l'as-tu eue ? demande Micheline, soudain glaciale.

— Jérôme. Il me l'a fait parvenir tout à l'heure au bureau. Avec ceci, ajoute-t-il en tendant l'autre feuille.

Micheline la prend à son tour et en lit le contenu, cette fois avec attention.

— Sale petite ordure ! murmure-t-elle en arrivant au bout de la lettre.

— Je ne comprends pas de quoi il parle ! s'énerve Gilbert. Je peux t'assurer que...

Il s'interrompt. Rien que l'idée de devoir se défendre, se disculper, promettre, jurer, tenter de persuader, parvenir à convaincre... Ça le rend dingue.

— Les flics vont sauter sur l'aubaine ! poursuit-il en serrant



les dents. Cons comme ils sont, ils vont croire ce fatras d'absurdités ! C'est du pain bénit, pour eux ! En plus, j'ai refusé le prélèvement d'ADN ! Tu parles qu'ils vont...

— Il n'y a rien d'explicite là-dedans ! le coupe sèchement Micheline. Ils ne peuvent rien faire avec ça !

— Ce n'est pas la question, Micheline ! s'impatiente Gilbert. Bien sûr qu'il n'y a rien d'explicite. C'est une lettre à laquelle tu peux donner l'interprétation qui t'arrange ! Le problème, c'est que ces histoires-là, ça cause plus de dégâts qu'on ne croit. Même si je suis innocenté par la suite, le mal sera fait ! Ce genre d'accusation, c'est comme la gale : tu ne t'en débarrasses jamais complètement. Ça te poursuit pendant des années. Je serai toujours celui qui a été soupçonné d'inceste. Et tu sais ce qu'on dit : « Il n'y a pas de fumée sans feu »... Je ne peux pas me permettre d'être impliqué là-dedans !

Micheline exhibe les feuillets devant lui.

— Si tu décortiques la lettre de Jeanne, tu verras qu'elle ne sous-entend rien du tout ! C'est une mise en scène, Gilbert ! Même si Jérôme la transmet aux flics, tu ne risques rien !

Gilbert l'interroge du regard. Micheline affronte son mari, le visage fermé. Le terrain sur lequel elle s'aventure est miné, elle le sait. Elle réfléchit à toute vitesse et commence à comprendre les intentions de Jérôme. Elle avait d'abord pensé qu'il voulait confirmer cette stupide histoire d'inceste. Elle réalise maintenant qu'il n'en est rien : Jérôme veut simplement la forcer à révéler la présence de Jeanne chez eux cette nuit-là, afin qu'elle puisse réfuter la thèse du suicide.

Il veut lui faire payer le calvaire de ces quatre dernières années.

Sans se douter un instant des déductions de Micheline, Gilbert arpente la chambre de long en large.

— La seule façon de me sortir de là, c'est de faire le test ADN, déclare-t-il gravement. Je n'ai plus le choix.

Micheline se raidit.

— Tu m'excuseras, poursuit-il en se plantant devant elle, mais je vais demander à Goossens de pratiquer l'avortement de Jeanne dès que possible. Je veux qu'on procède au plus vite à la comparaison des ADN !

— Pourquoi ? s'exclame-t-elle aussitôt. Tu m'as promis d'attendre la fin du délai légal !

— Tu rigoles ? s'étrangle Gilbert. Tu crois que j'ai le temps

d'attendre la fin du délai légal ? Dès que les flics auront lu la lettre, je ne leur donne pas une heure pour venir m'embarquer !

— Puisque je te dis que tu ne risques rien ! s'énervé Micheline en perdant son sang-froid. Cette lettre ne repose sur rien !

— Moi, je le sais ; toi, tu le sais ! Pas les flics ! Ils ne vont pas faire dans le détail, crois-moi ! Ils vont se contenter d'y voir la preuve de leurs déductions à deux balles. Pour l'instant, je suis leur principal suspect !

Puis, devant la mine consternée de sa femme :

— Tu peux m'expliquer ce que ça change ?

Micheline sent la situation lui échapper. Elle cherche une réponse, un argument à opposer à Gilbert, quelque chose qui tienne suffisamment la route pour le faire changer d'avis...

— C'est... C'est comme si on allait l'arracher à mon propre ventre, dit-elle dans un souffle.

— Ton ventre ? s'étonne Gilbert, ahuri.

— Oui ! s'entête Micheline. J'ai l'impression que Dieu m'offre la chance unique de revivre une grossesse à travers le ventre de Jeanne et que...

— Arrête ! la somme-t-il en levant une main agacée. Tu deviens complètement folle, ma pauvre Micheline !

Celle-ci tressaille et déglutit avec difficulté, consciente de faire pire que bien. Elle tente de faire le point, de trouver un autre moyen d'empêcher Gilbert d'aller parler à Goossens.

— Tu... Tu comptes y aller quand ? demande-t-elle, tendue.

— Là, maintenant, tout de suite ! Je me suis renseigné à l'accueil avant de monter, il est dans son bureau. On n'a qu'à y aller ensemble !

— Je... Non ! s'exclame Micheline sans plus rien maîtriser de son affolement. Non, je ne peux pas !

Gilbert la dévisage, interloqué.

— Tu ne peux pas ? répète-t-il, incrédule. Pourquoi ?

— Je ne me sens pas bien, balbutie-t-elle.

Il la considère d'un air suspicieux.

— Qu'est-ce que tu as ?

Puis, constatant la pâleur de son teint :

— Nausées matinales ? se gausse-t-il, plein de dédain.

— On était d'accord pour le lui dire au terme du délai légal ! vitupère Micheline sans relever son sarcasme.

— Mais on s'en fout du délai légal ! explose Gilbert, ulcéré. Tu ne vas tout de même pas me dire que tu t'accroches toujours à cette histoire de deuil à la con ? Bordel, Micheline, je joue mon honneur, ma réputation et ma liberté !

Micheline est complètement perdue. Elle regarde Gilbert, hébétée, incapable de mettre de l'ordre dans ses pensées. Rien ne se passe comme prévu, les événements se précipitent sans qu'elle puisse se raccrocher à ce qu'elle avait planifié.

Elle doit à présent intervenir dans l'urgence. Agir à l'instinct. Elle n'a plus le temps de réfléchir, analyser la situation, peser le pour et le contre. Elle doit se jeter dans la bataille sans avoir le temps d'examiner chaque point de vue...

— Qu'est-ce qui te prend, bon sang ? s'emporte à nouveau Gilbert.

Elle ne cesse de le regarder, immobile, comme si elle le voyait pour la première fois. Elle n'avait pas prévu de passer à l'acte maintenant, surtout pas ici, à l'hôpital, au milieu de tous ces médecins, ces infirmiers, ces appareils. Elle cherche encore le moyen de s'en tenir à son plan, s'accroche désespérément à la perspective hypothétique que tout va rentrer dans l'ordre, comme par magie... Pourtant, Gilbert n'en démord pas. Elle continue de le fixer, pantoise, son esprit ne cesse de repousser l'évidence, elle n'est pas prête, incapable d'agir dans l'immédiat, c'est au-dessus de ses forces.

— Micheline ! crie-t-il soudain, la ramenant brutalement à la réalité. Tu te réveilles, oui ?

La pauvre femme tressaille. Elle comprend qu'elle n'a plus le choix.

— Je suis réveillée, Gilbert, dit-elle dans un état second.

— Parfait ! Allons voir Goossens !

Elle semble capituler et se dirige vers la chaise sur laquelle elle a posé son sac en entrant. Ça creuse un vide en elle, sensation angoissante que son cœur ralentit inexorablement, qu'il peine à propulser son sang dans ses veines et que celui-ci s'épaissit d'instant en instant.

Tandis qu'elle se force à rassembler ses idées, elle s'empare de son sac, l'ouvre et fouille à l'intérieur. Elle en ressort une plaquette de comprimés, les siens, de la Digoxine, un puissant cardiotonique qui stimule son cœur lorsque celui-ci se fait paresseux. Elle hésite à prendre un cachet, se secoue, allons, Micheline, ce n'est pas le moment de flancher ! Alors elle range la plaquette dans la poche

de son gilet, là, à portée de main, et se tourne vers Gilbert.

— Non, dit-elle simplement.

— Quoi, non ?

— Non, nous n'allons pas voir Goossens.

Gilbert pousse un soupir excédé.

— Tu me fatigues, Micheline !

Pour toute réponse, elle se poste devant la porte de la chambre. Ses gestes sont saccadés, ses mouvements lourds, elle a l'impression de peser une tonne. Malgré tout, elle affronte son mari les yeux dans les yeux.

— Nous n'allons pas voir Goossens car tu n'as strictement rien à dire, Gilbert !

— Pardon ?

— La décision de faire avorter Jeanne ou non..., précise-t-elle d'une voix sans timbre. En vérité, tout cela ne te concerne pas.

— Qu'est-ce que...

Gilbert s'interrompt et observe sa femme avec une attention nouvelle. Le temps semble se figer. Ils se tiennent face à face, Micheline le scrute en retour et, dans son regard, une lueur hostile fait frissonner Gilbert de la tête aux pieds. A-t-il jamais vu autant d'aversion dans ses traits quand elle le dévisage ?

Les battements de son cœur scandent sa stupeur, le forçant à prendre appui sur le dossier du fauteuil tout proche. Quelque chose l'alerte et l'inquiète, est-ce l'attitude de Micheline, la façon dont elle se tient, campée devant cette porte comme si elle en était l'impitoyable cerbère ?

Au moment où elle ouvre la bouche, il pressent qu'elle va l'anéantir.

— Tout cela ne te concerne pas parce que Jeanne n'est pas ta fille, articule-t-elle distinctement sans le lâcher du regard.

## CHAPITRE 50

Dambrose frappe deux coups à la porte du bureau de Perrac avant d'entrer sans attendre de réaction. En effet, Perrac est au téléphone, elle lui fait signe de patienter deux secondes. Lorsqu'elle coupe la communication, elle l'interroge du regard.

— J'ai une bonne et une mauvaise nouvelle, lui annonce-t-il. Je commence par laquelle ?

Perrac soupire. Elle prend le temps de réfléchir et semble vraiment hésiter. Dambrose s'impatiente.

— Capitaine, je finirai de toute façon par vous dire les deux, donc...

— La bonne ! décide-t-elle.

— Un mec s'est fait choper par un bus, hier matin, près du centre commercial. Et devinez qui c'est ?

La policière secoue la tête, marquant son ignorance.

— Leroux ! annonce Dambrose, victorieux.

— Non ! s'exclame-t-elle, soudain radieuse. Enfin une bonne nouvelle ! Il était temps.

— Vous voulez la mauvaise ?

— J'ai le choix ?

— Il est mort.

— Merde ! Mort comment ?

— Je vous l'ai dit, chopé par un bus. Sauf que les circonstances sont plutôt bizarres. Les témoins ont raconté qu'il s'était littéralement jeté sous les roues du bus. Comme s'il avait voulu se suicider.

La policière garde le silence, perdue dans ses pensées. Puis elle se dirige vers son bureau, se saisit d'un dossier qu'elle ouvre, qu'elle feuillette ensuite, dont elle extrait une page enfin. Elle la parcourt en diagonale.

— C'est l'homme de ménage qui a disparu des radars depuis

l'annonce du viol, murmure-t-elle, songeuse.

— On dit « technicien de surface », maintenant, lui fait remarquer Dambrose.

Perrac ne relève pas.

— Il est où, en ce moment ? lui demande-t-elle.

— À la morgue de l'hôpital.

— OK. On ne peut plus l'interroger, mais on peut lui prélever de l'ADN. Je m'occupe de la réquisition auprès du juge d'instruction pour le prélèvement. Vous, vous prenez Triviat avec vous et vous creusez cette histoire de suicide. On se retrouve ici quand c'est fait.

## CHAPITRE 51

— Jeanne ? répète Gilbert dans un murmure ahuri. Pas ma fille ?

Cette phrase est tellement inattendue, abrupte et dénuée de sens qu'il esquisse d'abord un sourire incrédule. En revanche, une souffrance aiguë explose dans sa poitrine, comme si, alors que son cerveau n'avait pas encore accrédité l'information, son cœur l'avait en revanche déjà parfaitement intégrée. S'ensuit une sensation d'oppression si forte qu'il en a le souffle coupé. Il écarquille les yeux, de surprise autant que de douleur, il veut parler, prévenir Micheline qu'il ne se sent pas bien, qu'il souffre, qu'il...

Micheline continue comme si elle ne voyait rien. Sa voix est mal assurée, elle tremble sous le coup de l'émotion, mais elle poursuit, vaille que vaille.

— Si les enquêteurs te soupçonnent d'inceste, Gilbert, c'est parce qu'ils ont compris que Jeanne avait vécu un traumatisme durant son adolescence.

De quoi parle-t-elle ? Gilbert tente de décrypter ce qu'elle cherche à lui dire, mais il est incapable de donner le moindre sens à ce discours sans queue ni tête.

— Là où ils se trompent, c'est qu'il ne s'agit ni d'inceste ni de pédophilie, poursuit encore Micheline. Nous savons toi et moi que ta libido est inexistante depuis de nombreuses années.

À présent, le cœur de Gilbert bat de manière anarchique. L'homme d'affaires ouvre la bouche, il veut donner l'alerte, appeler au secours... Rien ne sort si ce n'est un misérable borborygme. Une sensation de brûlure se répand au centre de son thorax, à la manière d'un venin foudroyant. Il plonge la main dans sa poche, que ses doigts fouillent, à la recherche de ses comprimés, fébriles, moites, ils trouvent la plaquette, s'en saisissent.

— Il faut dire à leur décharge que c'est à la mode, remarque-t-elle

dans la foulée. Dès qu'un traumatisme est décelé, on pense tout de suite à ça. Ton côté grande gueule, ton besoin maladif de tout contrôler et ton refus de te faire prélever un peu d'ADN ont achevé de les convaincre.

Elle hausse les sourcils avant d'ajouter :

— Je t'avoue que ça m'a bien arrangée que tu refuses de faire le prélèvement ADN : les flics auraient découvert que tu n'avais pas le moindre ADN en commun avec le fœtus. Pas de paternité mais même pas de grand-paternité non plus. Ça aurait fait mauvais genre !

À mesure qu'elle parle, Micheline prend de l'assurance. Sans doute l'état de son mari n'est-il pas étranger à la confiance qui la gagne peu à peu. En face d'elle, le pauvre homme tente désespérément de détacher un comprimé de la plaquette, mais ses mains tremblent, ses doigts se tétanisent, il ne parvient pas à coordonner ses mouvements. Il perd peu à peu ses moyens, soudain vulnérable, lui le leader-né, qui ne conçoit les échanges humains qu'en termes de rapports de force et de prises de pouvoir.

— Attends, je vais t'aider, lance Micheline en lui retirant la plaquette des mains.

On dirait qu'elle ne peut pas s'empêcher de le seconder. Même en le menant à sa perte, elle est là, à côté de lui, aimable et complaisante.

Les habitudes ont la vie dure.

Pourtant, tout en manipulant la plaquette, elle se détourne et, avec discrétion, s'empare de ses propres médicaments enfouis dans sa poche. Elle en extrait ensuite un comprimé qu'elle tend à Gilbert. Le geste vacillant, il cherche à s'en saisir.

— Bref ! s'exclame-t-elle dans un soupir désabusé. L'important dans tout cela, c'est que tu saches que Jeanne n'est pas ta fille. Et que par conséquent tu n'as strictement rien à dire concernant sa grossesse et la possibilité d'une IVG.

Elle le dévisage quelques instants, cherchant à s'assurer qu'il a bien compris ce qu'elle vient de lui dire...

L'homme d'affaires semble bloqué, comme si un rouage s'était coincé et l'empêchait de poursuivre son mouvement.

Micheline soupire.

— Tu te souviens quand elle avait seize ans ? lui demande-t-elle avec une douceur un peu étrange. Elle est subitement devenue nerveuse, agressive, impatiente, du jour au lendemain, sans



explication. Elle s'énervait pour un rien, surtout vis-à-vis de moi, du moins pendant une période. Tu te rappelles ?

Gilbert peine toujours à porter le comprimé jusqu'à ses lèvres. Sans attendre de réponse, Micheline le lui prend une seconde fois des mains et l'enfourne directement dans sa bouche.

— En fait, elle venait d'apprendre que tu n'étais pas son père.

Tout en parlant, elle se dirige vers la table de nuit et s'empare d'un verre d'eau, avec lequel elle revient vers lui.

— Elle a commencé à avoir des doutes à cause de son cours de bio, poursuit-elle en l'aidant à déglutir. Ils avaient appris les facteurs de l'hérédité et les différents groupes sanguins. Nous sommes tous les deux du groupe O, comme Charlotte, d'ailleurs, c'est logique. Seule Jeanne est du groupe A. Elle a vite compris que quelque chose clochait. Elle m'a posé des questions... Au début, j'ai nié, je lui ai dit qu'il y avait des exceptions. Mais tu la connais, elle n'a rien lâché. Son prof de bio lui a confirmé qu'il était impossible qu'un individu du groupe A soit issu de deux personnes du groupe O.

Micheline marque une pause. Devant elle, Gilbert arbore à présent un teint gris pâle. Son visage est particulièrement ravagé, la douleur creuse de profonds cernes autour de ses yeux, ceux-ci luisent d'une lueur vacillante, à l'image de sa conscience.

— Elle a d'abord cru que nous l'avions adoptée, précise-t-elle ensuite. Ça a été un choc, je ne te le cache pas. J'avais beau démentir, elle n'en démordait pas, convaincue que je lui mentais. Sa réaction a été violente, elle nous a rejetés en bloc, tous les deux. Cette idée m'était insupportable. Alors je lui ai dit la vérité. Toi, bien sûr, tu n'as rien vu. Tu étais tellement absent que tout ça t'a échappé. Jeanne est soudain devenue distante, d'abord avec moi, ensuite avec toi, mais tu n'as rien remarqué. Tu as mis ça sur le compte de l'adolescence. Alors que c'était une enfant secrète et réservée, elle est devenue agressive, excessive, parfois même hystérique... Mais ça non plus, ça ne t'a pas intrigué.

À présent, Micheline sent la tension se relâcher. Le plus dur est passé. Tout se déroule comme prévu, elle n'a plus qu'à laisser les choses suivre leur cours et s'assurer que personne n'entre dans la pièce. Elle prend appui contre le battant de la porte et s'y adosse de tout son poids.

— Je me souviens, un soir, à l'issue d'un de ses nombreux éclats,

alors qu'elle avait quitté la table à grand fracas, tu as juste fait remarquer qu'elle attrapait un caractère de cochon. Puis tu as ajouté en rigolant : « C'est bien ma fille ! » J'étais sidérée par ton aveuglement !

Ça y est, Gilbert a avalé son comprimé. L'étau qui enserme sa poitrine est toujours aussi écrasant, mais la prise du médicament semble l'apaiser un peu. Pourtant, son cœur continue de se déchaîner sans faiblir. Le cachet met quelques minutes à faire son effet, il le sait. Il tente de respirer, mais chaque prise d'air se solde par un implacable blocage. Il ne parvient pas à retrouver son souffle.

Indifférente à son calvaire, Micheline reprend :

— Tu veux savoir qui est le père de Jeanne ?

Elle se tait durant une brève seconde, comme si elle lui laissait l'occasion de deviner puis de répondre.

— Je ne suis même pas sûre que tu te souviennes de lui, dit-elle dans un murmure. Grégoire Demougeon, ça te rappelle quelque chose ? Il a vécu pendant trois ans dans la maison d'en face, celle qu'occupe aujourd'hui Bernadette Soyer. Un grand homme aux cheveux châtain foncé. Non ? Avec des favoris plutôt fournis. Ça ne te dit rien ?

Elle attend qu'il réagisse. Devant elle, Gilbert se cambre de plus en plus, son teint est d'une pâleur mortelle, ses yeux exorbités. Sa bouche, grande ouverte, produit des sons étranges, à la fois haletants et gutturaux.

— Ça a été une belle histoire, ajoute-t-elle, les yeux perdus dans le vague de ses souvenirs. Chercheur en biologie, héritier des laboratoires Demougeon. Un homme sensible et profond. Marié. Malheureux en amour, comme moi. Ça n'a pas duré bien longtemps, quelques semaines seulement, durant lesquelles nous nous sommes réconfortés dans les bras l'un de l'autre. Quand je suis tombée enceinte, il a pris peur. Il a fini par déménager peu avant la naissance de Jeanne.

La main de Gilbert se crispe sur sa poitrine, il tente de crier, mais aucun son ne sort. Son cœur n'est plus qu'une longue et interminable contraction, sur le point de rompre.

— Je t'avoue que moi non plus, pendant pas mal de temps, je n'ai pas su de qui Jeanne était la fille. Elle était mon portrait craché. Elle ne ressemblait ni à toi ni à Grégoire. Elle ne ressemblait qu'à moi. Elle

était ma fille.

Elle soupire, laissant l'émotion s'immiscer dans les fissures de son armure, et son expiration se teinte d'une nostalgie infinie.

— C'est peut-être pour ça que je l'ai toujours préférée, malgré moi. Charlotte était ta fille, Jeanne la mienne.

Gilbert tente de parer au plus pressé : il se concentre sur sa poitrine plus que sur le discours invraisemblable de Micheline et guette les effets du comprimé, qui tardent à se manifester. Pire, son cœur semble s'agiter plus encore.

— Tu n'es pas obligé de me croire, continue Micheline, mais c'est ma seule et unique infidélité, précise-t-elle ensuite gravement.

Le pauvre homme se tend de la tête aux pieds, la douleur ne cesse de s'amplifier. Elle irradie jusque dans son bras gauche et une partie de sa nuque. Pour ne rien arranger, à la terrible oppression qu'il éprouve s'ajoute maintenant un sentiment de peur intense. Il happe l'air comme un poisson hors de l'eau, on dirait que son corps entier est soumis à une interminable crampe.

— Là aussi, tu n'as rien remarqué, se rappelle-t-elle, un peu amère. J'ai pu m'abandonner à d'autres bras sans m'inquiéter de rien. Ce n'était que justice, finalement, puisque toi non plus tu ne t'inquiétais de rien.

Elle dit ça sans reproche, sans arrogance et sans regret.

L'état de Gilbert se dégrade de seconde en seconde. Il vacille de plus en plus : les martèlements de son muscle cardiaque atteignent maintenant leur vitesse limite. Ses traits sont figés dans une expression de souffrance intense, ses lèvres sont grises, ses yeux hallucinés fixent un point fictif connu de lui seul...

Bientôt, il s'écroule par terre, la main droite toujours crispée sur sa poitrine.

— Tu te souviens de la petite broche en forme de « G » que je portais à l'époque, prétendument pour « Gilbert » ?

Elle le regarde tandis qu'il agonise à ses pieds.

— C'était en vérité pour « Grégoire ».

Puis elle hausse les épaules.

— Mais ça non plus, tu ne l'as pas remarqué.

## CHAPITRE 52

Charlotte sort de la bouche de métro en grimpant les marches quatre à quatre. Elle perd ensuite quelques précieuses secondes à se repérer dans la rue. C'est la première fois qu'elle se rend chez Jérôme : un an après l'accident, le jeune homme s'est résolu à déménager, incapable de rester dans l'appartement qu'il partageait avec Jeanne. Trop de souvenirs, de cris, d'amour, de rires, de pleurs, de haine. Il a attendu le plus longtemps possible avant de prendre cette douloureuse décision. Le montant du loyer, qu'il avait du mal à assumer seul, a achevé de le convaincre de partir.

Charlotte marche d'un bon pas jusqu'à l'intersection suivante, où elle devrait normalement trouver la rue du Hautbois. En avisant la plaque sur le mur, elle étouffe un juron : c'est la rue des Cymbales. Rien à voir avec le hautbois ! Les cymbales éclatent, le hautbois s'élève. Les cymbales sont des coups, le hautbois une caresse. Charlotte s'impatiente. Elle sort son Smartphone, ouvre le GPS, y entre l'adresse de Jérôme, « rue des Tanneurs », perpendiculaire à la rue du Hautbois. Puis elle se remet en route, téléphone à la main, brandi devant elle comme une boussole.

Quelques minutes plus tard, elle trouve enfin la bonne rue, accélère encore le pas, passe devant les immeubles en surveillant la progression des numéros. Parvenue devant le numéro cinquante, elle s'arrête et déchiffre les noms sur les sonnettes. Celui de Delacre lui apparaît à côté de la mention « troisième étage ».

Charlotte enfonce le bouton et patiente d'interminables secondes.  
Pas de réponse.

Elle réitère aussitôt son geste. En attendant une hypothétique réaction, elle regarde autour d'elle, détaille les voitures garées à proximité, tente de repérer celle de Jérôme. Elle la localise très vite un peu plus loin. Cette fois, pas de doute, Jérôme est chez lui ! Alors

pourquoi ne répond-il pas ?

À présent, Charlotte s'acharne sur la sonnette, une manière d'avertir son beau-frère qu'elle sait qu'il est là. Ensuite, elle attend, que peut-elle faire d'autre ? Par acquit de conscience, elle reprend son Smartphone, sélectionne son numéro, laisse les sonneries pulser dans l'appareil. La messagerie finit par se déclencher.

Charlotte met fin à la communication en pestant.

Tandis qu'elle tourne en rond sans trop savoir quoi faire, une dame sort de l'immeuble, déverrouillant la porte d'entrée. La jeune femme se précipite dans le hall. Elle découvre un escalier qui s'élève autour d'une cage d'ascenseur, comme un serpent enroulé autour de sa proie. Sans perdre de temps, elle se précipite dans l'escalier, dont elle grimpe les marches quatre à quatre jusqu'au troisième étage.

Deux portes se présentent sur le palier. Hors d'haleine, elle frappe à celle de droite. Pas de réponse. Elle tente alors celle de gauche et découvre le prénom inscrit sur le chambranle : « Rachid ». Elle revient à celle de droite, sur le montant duquel elle tambourine.

— Jérôme ! C'est moi, Charlotte ! Ouvre, s'il te plaît !

Puis elle se tait et plaque son oreille contre la porte.

À l'intérieur, rien de bouge. Pas un bruit.

Un silence de mort.

Dépitée, elle tergiverse, quelques instants seulement, au terme desquels elle reprend son Smartphone et, d'un geste déterminé, compose cette fois le numéro d'urgence.

Au bout de trois sonneries, une voix féminine lui répond.

— Il faut venir tout de suite ! s'exclame-t-elle d'une voix malgré tout maîtrisée. Mon beau-frère a besoin de soins, de toute urgence. Il est enfermé chez lui et je ne peux pas entrer.

— Qu'est-ce qui vous inquiète, madame ? lui demande la voix à l'autre bout de la ligne.

— J'essaie de le joindre depuis hier, il ne répond pas à mes appels. Là, je suis devant sa porte, j'ai beau frapper, il ne vient pas ouvrir.

— D'accord, lui concède la standardiste. Mais pour quelle raison pensez-vous qu'il a besoin de soins ?

Charlotte hésite. Elle ne peut tout de même pas raconter que sa mère l'a empoisonné avec une omelette aux champignons...

— Il m'a laissé un message en me disant qu'il allait mal, décide-t-elle soudain pour parer au plus pressé.

— Vous pensez à un suicide ?

— C'est possible ! En plus, sa voiture est garée en bas, dans la rue.

— Je vous envoie les secours, ponctue la voix, cette fois avec fermeté.

## CHAPITRE 53

Micheline est pétrifiée. Elle se tient debout adossée à la porte, sans quitter Gilbert des yeux. Tout entière rivée au spectacle de son mari étendu par terre, elle se tait, muette de stupeur. Celui-ci ne bouge plus. Ses traits cireux se sont figés dans une expression de douleur intense. Micheline ignore s'il respire encore, mais elle sait que, dans ce genre de situation, il peut être sauvé pendant plusieurs minutes, même après que le cœur a cessé de battre.

Elle doit attendre encore un peu avant de donner l'alerte.

Les secondes s'égrènent avec une lenteur désespérante, rythmées par le bruit des machines de Jeanne. Jamais le temps n'a semblé si long. Micheline doit se faire violence pour ne pas bondir hors de la chambre et hurler à pleins poumons, tant se trouver dans la même pièce que le corps inerte de Gilbert la bouleverse.

Elle regarde Jeanne.

Celle-ci repose dans son lit, la tête tournée vers ses parents. Si ce n'étaient ses paupières closes, il semblerait à Micheline que sa fille a assisté à la scène.

Un frisson d'angoisse la traverse. Elle observe plus attentivement le visage de la jeune femme, y cherche le signe d'une réaction, aussi minime soit-elle... Si Jeanne se réveillait maintenant, pourrait-elle témoigner de ce qui vient de se passer ?

Micheline tente de dominer les assauts d'épouvante qui l'assaillent. Entre le lit de Jeanne et le corps de Gilbert étendu par terre, elle a la sensation de mourir tant elle se sent oppressée.

Elle manque d'ailleurs de le faire lorsque, dans son dos, la poignée de la porte s'abaisse soudain.

Micheline sursaute d'effroi. Quelqu'un essaie d'entrer. Quelqu'un va découvrir Gilbert sur le sol et tout mettre en œuvre pour le sauver. Cette personne découvrira également qu'elle, sa propre épouse, n'a

rien fait pour le secourir.

Dans un mouvement de panique, la pauvre femme a tout juste le temps de bondir dans le cabinet de toilette attenant à la chambre et de rabattre la porte sur elle. Le battant ne se ferme pas tout à fait, laissant un jour de quelques centimètres, à travers lequel Micheline peut voir la porte de la chambre s'ouvrir et une jeune infirmière pénétrer dans la chambre.

Plongée dans la pénombre de la pièce aveugle, Micheline se sait hors de vue. Elle tremble de tout son corps et se force à ne pas trahir sa présence, les yeux rivés sur l'infirmière, qui découvre à présent le corps de Gilbert.

Micheline ferme les paupières : ça y est, il va être secouru.

Elle s'attend à ce que l'infirmière donne l'alerte, cherchant déjà une explication qui justifiera sa présence ici. La première qui lui vient à l'esprit est qu'elle était aux toilettes quand Gilbert a eu son malaise. Elle doit s'astreindre à parler de malaise, elle n'est pas censée savoir que le cœur de son mari s'est affolé. Elle tente de se rassurer en inventant que tout est allé très vite, qu'elle n'a rien pu faire, ignorant même qu'il se sentait mal...

Dans la chambre, tout est calme.

L'absence de bruit et de réaction pousse Micheline à rouvrir les yeux.

Elle découvre l'infirmière debout devant Gilbert, immobile, les yeux rivés sur le corps inerte.

Micheline fronce les sourcils. Bizarrement, cette femme ne réagit pas, elle reste là, sans rien faire, sans esquisser le moindre geste pour porter secours à Gilbert.

Le temps s'écoule dans un silence étrange.

Toujours dissimulée derrière la porte du cabinet, Micheline en est réduite à épier la jeune infirmière, de plus en plus intriguée par cette attitude équivoque : tandis qu'un homme est en train de mourir sous ses yeux, elle le regarde froidement, sans bouger le petit doigt.

Puis, sans crier gare, alors qu'elle semble avoir été transformée en statue, dans un mouvement à la fois souple et énergique, l'infirmière se penche sur Gilbert et lui crache au visage.

Le bruit du crachat fait sursauter Micheline, dont les yeux s'écarquillent, exprimant autant l'ahurissement que la répulsion. Abasourdie par ce geste, elle détaille l'infirmière avec une attention



plus soutenue : c'est une jolie rousse au visage constellé de taches de rousseur qu'elle a déjà croisée à plusieurs reprises dans le service.

Si ses souvenirs sont bons, elle s'appelle Rose.

Rose continue de fixer Gilbert.

— Ça, c'était de la part de toutes les mères porteuses, éructe-t-elle avec mépris. Et ça...

Elle lui assène un violent coup de pied dans les parties...

— ... c'est de ma part et de celle de mon mari !

Rose reste encore quelques instants debout devant Gilbert sans rien faire d'autre que le toiser. Puis elle tourne les talons et sort de la chambre en claquant la porte derrière elle.

## CHAPITRE 54

Quelques minutes après avoir appelé l'ambulance, Charlotte perçoit déjà au loin la sirène, dont les décibels augmentent à mesure qu'elle approche. La jeune femme tourne en rond sur le palier du troisième étage, tambourine pour la énième fois à la porte, histoire de faire quelque chose, n'importe quoi, même si ça ne sert à rien. Elle plaque ensuite son oreille contre le battant, à l'affût du moindre bruit.

À l'intérieur, tout est calme.

Elle anticipe l'intervention des secours, presumant qu'ils seront obligés d'enfoncer la porte pour pouvoir pénétrer à l'intérieur de l'appartement. L'espace d'un instant, elle se met à douter.

Et s'il n'était pas là, tout simplement ? Si, pour une raison ou une autre, il avait pris le métro en laissant sa voiture ici ? Si elle s'était fait des films, envisageant le pire, alors qu'il n'avait jamais ingurgité le moindre champignon ?

S'il allait en réalité très bien et qu'elle était sur le point de faire défoncer sa porte sans raison valable ?

L'avertisseur des secours se rapproche. De murmure lointain il y a un instant, il est devenu une longue plainte lancinante parfaitement audible. Dans quelques minutes, ils seront au bout de la rue.

— Jérôme ! hurle-t-elle soudain. Si tu es là, fais du bruit, n'importe quoi, mais manifeste-toi !

Elle se fige ensuite, se colle une nouvelle fois contre la porte, à l'affût d'un signe, aussi infime soit-il.

De l'autre côté du battant, le silence est total.

Toujours dissimulée dans le cabinet de toilette, Micheline est pétrifiée. La scène à laquelle elle vient d'assister la laisse pantoise, cette femme qui a craché au visage de Gilbert agonisant, avant de lui assener un violent coup de pied et de sortir calmement de la pièce

comme si de rien n'était. Cette infirmière qui a pris la décision de laisser mourir un homme à terre, sans esquisser le moindre geste pour lui venir en aide.

Ses pensées s'affolent dans sa tête, entre les raisons qui ont poussé Rose à agir de la sorte et l'attitude à adopter. Que doit-elle faire à présent ? Gilbert est-il déjà mort ? N'est-il pas suspect de traîner dans ce cabinet alors que l'infirmière a constaté que, hormis Gilbert, il n'y avait personne dans la pièce ?

Comment justifier son propre comportement si elle attend encore avant de donner l'alerte ?

Micheline manque de se sentir mal. Elle appréhende de retourner dans la chambre, le corps de Gilbert l'épouvante. De plus, hormis cette scène complètement surréaliste avec l'infirmière, elle n'avait pas prévu d'être directement confrontée à son crime. En vérité, elle comptait annoncer la nouvelle à son mari au téléphone un matin, lorsqu'il serait au volant de son bolide, entre la maison et son bureau. Avant son départ, elle lui aurait donné un comprimé de Digoxine à la place de son médicament, comme elle l'a fait à l'instant. Elle augurait ensuite que, en pleine conduite, le choc d'apprendre que Jeanne n'était pas sa fille lui aurait été fatal d'une manière ou d'une autre : si son cœur avait tenu bon, si Gilbert n'avait pas perdu connaissance, s'il s'était montré encore capable de maîtriser son corps, une collision aurait sans doute apporté l'issue que Micheline escomptait.

À présent, elle doit se rendre à l'évidence : les choses ne se passent pas du tout comme prévu.

Alors qu'elle se sent peu à peu submergée par ses émotions, entre la panique, le dégoût et le doute, la pauvre femme commence à perdre pied. Bientôt, elle n'y tient plus. En proie au marasme de son affolement, elle sort du cabinet, se hâte jusqu'à la porte de la chambre, l'ouvre et pousse un long cri d'horreur.

La sirène hurle maintenant dans la rue, juste au pied de l'immeuble. Charlotte décide de descendre à la rencontre des pompiers et de leur expliquer que, en vérité, elle n'est sûre de rien et que, peut-être, elle se trompe. Elle ne voudrait pas qu'ils défoncent la porte pour rien. En même temps, elle...

La jeune femme cède à la panique. Elle a agi à l'instinct, sans penser aux conséquences. À présent, il est trop tard pour se rétracter,

elle entend déjà les secours pénétrer dans l'immeuble et monter l'escalier à toute vitesse. L'espace d'un instant, elle songe à prendre la fuite, à grimper à son tour vers les étages supérieurs et à attendre là, planquée quelque part. Sauf qu'elle a utilisé son téléphone pour contacter le Samu, son numéro s'est affiché, il ne leur sera pas compliqué de la retrouver.

— C'est vous qui avez appelé ? s'informe un urgentiste en atteignant le palier.

À contrecœur, Charlotte acquiesce. L'homme porte à la main une valise de secours. Il lui demande si elle a besoin d'aide, déjà prêt à ouvrir sa mallette pour lui prodiguer les premiers soins. Cette fois, la jeune femme secoue la tête et se contente de pointer du doigt la porte de l'appartement de Jérôme. Deux pompiers les rejoignent tandis que, au rez-de-chaussée, deux policiers investissent les lieux à leur tour. Charlotte est bien forcée de s'expliquer :

— C'est mon beau-frère. J'essaie de le joindre depuis hier, il ne répond pas. J'ai l'impression qu'il a besoin d'aide, mais je ne peux pas l'affirmer à cent pour cent. C'est juste qu'il ne répond pas à mes appels et...

— Où se trouve-t-il, maintenant ?

— Là, dans son appartement.

Le pompier consulte brièvement l'un des policiers, qui marque son accord d'un hochement de tête. Puis il tambourine à la porte.

— Monsieur...

Il se tourne vers Charlotte et l'interroge du regard.

— Delacre, l'informe Charlotte.

— Monsieur Delacre ? Vous allez bien ?

— Ça fait quinze minutes que je frappe, soupire Charlotte. Il ne répond pas.

L'ambulancier attend quelques instants, l'oreille aux aguets. Personne ne répond. L'un des pompiers s'avance vers la porte.

— OK. On entre.

Une fois l'alarme donnée, Gilbert est rapidement pris en charge par le personnel hospitalier. Masque à oxygène, massage cardiaque, une infirmière est penchée sur lui et met tout en œuvre pour le réanimer. Elle effectue les gestes de secours à même le sol, avec une application toute professionnelle, sans la moindre précipitation. Les secondes se

succèdent, calées sur ses mouvements, une série de pressions exercées sur la cage thoracique dans un tempo régulier, cherchant à faire repartir le cœur de l'homme d'affaires.

Celui de Micheline, d'ordinaire plutôt fainéant, bat cette fois avec fureur. Elle observe les réactions de Gilbert, pour l'instant inexistantes. Ses traits sont tirés, elle retient son souffle dans une prière muette, terrifiée à l'idée qu'il puisse en réchapper.

S'il revenait à lui, tout espoir serait perdu, pour elle, pour le bébé de Jeanne, et sans doute même pour Jeanne.

Le temps n'en finit plus de s'allonger, on dirait qu'il joue avec ses nerfs, bien décidé à lui faire endurer à fond chaque seconde de cette infernale attente. Elle sursaute soudain lorsque la porte s'ouvre à grand fracas, laissant passer un lit d'hôpital poussé par un aide-soignant.

L'infirmière interrompt son massage, tandis que le nouvel arrivant place le lit parallèlement au corps de Gilbert. Il enclenche ensuite un mécanisme qui descend la couche au niveau du sol. Puis, dans une coordination parfaite, l'infirmière et l'aide-soignant soulèvent l'homme d'affaires, le tenant l'un par les épaules, l'autre par les chevilles, avant de le glisser sur la couche et de l'emmener.

Micheline leur emboîte aussitôt le pas.

Elle trotte à présent dans les couloirs de l'hôpital, suivant Gilbert, comme à son habitude, le regard égaré par l'angoisse autant que par l'incertitude.

— Il... Il va s'en sortir ? demande-t-elle d'une voix étranglée.

— Il est trop tôt pour le dire, madame, lui répond l'aide-soignant.

— Vous pourrez le dire quand ? insiste-t-elle encore.

Le jeune homme garde le silence, trop occupé à diriger le lit à travers le dédale des allées de l'hôpital. Micheline s'apprête à répéter sa question quand, toujours accompagné de son escorte, le lit débouche dans un nouveau couloir. Aussitôt, une infirmière qu'elle ne connaît pas surgit devant elle comme si elle venait d'émerger du sol.

— Vous ne pouvez pas passer, madame, l'informe-t-elle en l'empêchant d'aller plus loin.

Micheline suit Gilbert des yeux par-dessus son épaule tandis qu'il s'éloigne, étendu sur sa couche.

— Mais... Je...

Puis elle tourne un regard halluciné vers l'infirmière.

— C'est mon mari, glapit-elle en désignant Gilbert.

— Ne vous inquiétez pas, tente de la rassurer l'infirmière. Nous ferons tout ce qui est en notre pouvoir pour le sauver.

Dans l'immeuble de Jérôme, au troisième étage, les pompiers ont ouvert la porte. Celle-ci n'est plus qu'un battant fracturé, transpercé en son centre, dont on a arraché les lattes sur une surface d'un mètre carré. Le palier est jonché d'éclats de bois.

À l'intérieur de l'appartement, il règne un silence oppressant. Personne ne s'est manifesté au cours de l'intervention. Les secouristes s'engagent dans le logement et passent de pièce en pièce. Charlotte entre à leur suite, à pas lents, comme si elle pénétrait dans un sanctuaire.

En découvrant les lieux, elle est saisie d'un malaise dont elle ne s'explique pas tout de suite l'origine. Elle regarde autour d'elle, le hall d'entrée, puis le salon, observe l'ameublement, remarque l'absence de décoration, pas de cadres aux murs, un éclairage au néon, impersonnel et froid, des étagères sur lesquelles traînent quelques livres ainsi qu'un ou deux bibelots, sans ordre, sans âme. Alors elle comprend : elle ne reconnaît rien du mobilier qui appartenait autrefois à sa sœur, du moins au couple que formaient Jeanne et Jérôme, rien de la façon dont celle-ci aménageait leur intérieur, confortable et douillet, chaleureux, un endroit dans lequel on se sentait tout de suite bien. Le logement fonctionnel qu'elle découvre n'a rien à voir avec Jeanne.

L'effroi la saisit. Et si elle s'était trompée ? Si ce n'était pas l'appartement de Jérôme ? Si elle avait demandé aux urgentistes de défoncer la porte de quelqu'un qu'elle ne connaît pas ?

— Par ici ! crie soudain l'un des ambulanciers.

Charlotte se dirige aussitôt du côté où la voix a retenti et pénètre dans une chambre à coucher, pièce exiguë dans laquelle le lit prend toute la place. La vision qu'elle découvre lui glace le sang. Un homme est étendu en travers du lit, le visage tourné vers la porte. Malgré ses traits figés, malgré son teint livide, malgré ses lèvres décolorées, malgré son regard vide, elle reconnaît tout de suite Jérôme. L'un des ambulanciers a déjà saisi son poignet, à la recherche d'un pouls. Le temps se cristallise une nouvelle fois, chacun attend le verdict.

Au bout d'une trentaine de secondes, l'urgentiste secoue lentement

la tête.

Charlotte a la sensation que le sol s'ouvre sous ses pieds.

Dans la salle d'attente du service des urgences, Micheline a pris place sur une banquette. Elle se tient raide, les genoux serrés l'un contre l'autre, le dos droit, le visage impénétrable. Elle attend. Une infirmière lui a assuré qu'on l'informerait dès que possible de l'état de santé de son mari.

— Une chance que ça lui soit arrivé ici ! a-t-elle commenté, se voulant rassurante.

Micheline n'a pas réagi. Elle s'est contentée de la fixer de ce regard vide, que toute émotion a déserté.

Ça fait maintenant une heure et demie qu'elle patiente là, sans bouger. Elle surveille du coin de l'œil les aiguilles de l'horloge murale, la trotteuse qui rythme l'attente d'un dénouement, sans trop savoir si elle doit l'espérer ou plutôt le craindre.

Plusieurs minutes s'écoulent encore, dix-sept pour être précis, même si, pour Micheline, le temps s'emmêle les pinceaux, entre le passé et le présent, entre le rêve et la réalité, entre l'espoir et le désespoir. L'aide-soignant qui avait emmené Gilbert au service des urgences apparaît alors dans l'encadrement de la porte de la salle d'attente.

— Il est hors de danger ! déclare-t-il en se dirigeant vers elle.

Micheline a la sensation que le sol s'ouvre sous ses pieds.

« L'APPROCHE DE LA MORT TERRIFIE, MAIS SI LE NOUVEAU-NÉ AVAIT  
CONSCIENCE DE L'APPROCHE DE LA VIE, IL SERAIT TOUT AUSSI  
TERRIFIÉ. »

CHARLIE CHAPLIN



## CHAPITRE 55

Assises l'une à côté de l'autre dans la salle d'attente, Micheline et Charlotte regardent droit devant elles. Un certain docteur Legrand va bientôt les recevoir afin de leur rendre compte de l'état de Gilbert et de les informer des soins spécifiques qu'il nécessite. Le silence plane dans la pièce, miné par un doute lancinant, une hésitation, comme si la situation pouvait basculer au moindre souffle.

Un souffle qui s'exhale bientôt sous la forme d'un soupir.

— Je n'ai rien pu faire, gémit Micheline. Quand je suis sortie du cabinet de toilette, il était déjà à terre. J'ai aussitôt été chercher du secours, mais...

Elle laisse sa phrase en suspens, pour traduire sa détresse, ou peut-être simplement pour donner à Charlotte l'occasion d'intervenir.

Celle-ci ne desserre pas les dents.

Micheline pousse un nouveau soupir, cette fois nettement plus sonore.

— Si je n'étais pas allée aux toilettes à ce moment-là..., ajoute-t-elle comme pour elle-même.

Charlotte ne bronche toujours pas. Ses lèvres sont obstinément fermées, son regard est fixe, taciturne, sa mâchoire crispée.

— Et encore, nous avons eu de la chance ! poursuit Micheline sur ce ton catastrophé dont elle use quand elle envisage le pire. Tu imagines si c'était arrivé pendant qu'il conduisait ? Je n'ose même pas y penser !

Elle marque une pause, paraissant suivre le fil de ses idées. Puis :

— Au moins, ici, il a directement été pris en charge.

Charlotte se tait. Elle regarde toujours droit devant elle, immobile et muette. Elle semble abîmée dans une réflexion intense, une méditation, presque un recueillement.

— Tu m'écoutes ? s'impatiente Micheline.

Devant l'absence de réaction de sa fille, elle commence à perdre patience. Charlotte n'est pas comme d'habitude. C'est à peine si elle a salué sa mère quand elle l'a rejointe à l'hôpital. Elle s'est assise sur un siège de la salle d'attente, s'est mise à fixer le mur d'en face et n'a plus bougé d'un cil.

Micheline s'apprête à interpellier sa fille une nouvelle fois quand la porte de la salle d'attente s'ouvre. Un homme vêtu d'une blouse blanche y pénètre et se dirige aussitôt vers elles. Il est grand, le sommet du crâne légèrement dégarni alors qu'il ne doit pas avoir plus de quarante ans.

— Madame Mercier ? demande-t-il en les dévisageant tour à tour.

Micheline et Charlotte se lèvent de concert.

— Oui ? répondent-elles en chœur.

Le médecin ne se laisse pas déconcerter. Il serre la main de chacune d'elles, en commençant par Micheline. Puis il les invite à le suivre dans son bureau. Elles lui emboîtent le pas jusqu'à une pièce en bout de couloir, dont il pousse la porte.

Une fois installé, il fait face à ses interlocutrices en croisant les doigts de ses deux mains devant lui.

— J'ai une bonne et une moins bonne nouvelle, annonce-t-il d'emblée. La bonne nouvelle, c'est que le pronostic vital de M. Mercier n'est plus engagé.

Micheline exprime son soulagement en murmurant un « Merci, mon Dieu ! » fébrile et intense. Charlotte ne réagit pas.

— La moins bonne, c'est que son accident a occasionné quelques dégâts, poursuit-il d'un ton plus sombre. La présence de toxines non éliminées pendant l'arrêt cardiorespiratoire a saturé certaines de ses fonctions vitales pendant de trop nombreuses minutes. Il en a découlé une paralysie des membres, en particulier les membres inférieurs. Pour l'instant, ils ne répondent à aucun stimulus. Pour le reste, nous sommes toujours en train de faire des tests. Ce sont des séquelles relativement importantes, car elles peuvent être fortement handicapantes.

— C'est-à-dire ? demande Micheline, dont la voix exprime cette fois une sincère inquiétude.

Avant de répondre, le médecin la considère avec une gravité non dissimulée.

— Pour bien comprendre ce qui s'est passé, madame Mercier,

il faut que vous sachiez que le cœur est le moteur de notre organisme. Sa fonction est de pomper le sang à travers le corps, d'apporter l'oxygène et les nutriments dont nous avons besoin et de remporter les déchets. Un arrêt cardiaque est également un arrêt circulatoire. Tous les organes peuvent donc en souffrir, y compris le cerveau.

— Vous voulez dire que...

— À ce stade, je ne veux ni ne peux encore rien dire. Je cherche juste à vous prévenir des conséquences que risque d'occasionner l'arrêt cardiaque de votre mari. Sachez seulement que si le cœur est le moteur de notre corps, le cerveau, lui, en gère toutes les fonctions. On le compare souvent à un ordinateur. Lors d'un arrêt cardiaque, le sang n'irrigue plus le cerveau et, au-delà d'un certain laps de temps, cinq à six minutes en général, le tissu cérébral s'abîme. C'est ainsi que des lésions apparaissent.

— La crise cardiaque de mon mari n'a pas duré plus de cinq minutes ! s'exclame Micheline, comme si sa version des faits pouvait y changer quelque chose.

— Détrompez-vous, madame Mercier, réfute le médecin. L'arrêt cardiorespiratoire semble avoir duré une dizaine de minutes, peut-être même un peu plus. Malgré tout, vous pouvez considérer qu'il a eu de la chance. L'intervention s'est faite rapidement, dans les meilleures conditions possible. C'est la raison pour laquelle nous voulons rester optimistes. Il n'empêche qu'il est de mon devoir de vous informer clairement de la situation afin que vous puissiez vous préparer à toutes les éventualités.

— Vous pensez que son cerveau a été atteint ?

— Sans vouloir jouer les oiseaux de mauvais augure, c'est plus que probable. Mais là non plus, nous ne pouvons pas encore nous prononcer sur l'étendue des séquelles. Les lésions cérébrales se manifestent différemment d'une personne à l'autre. Par exemple, des changements peuvent apparaître dans le contrôle du mouvement, les sensations, les perceptions, parfois même les sentiments ou le cours de la pensée. Sans vous donner de faux espoirs, dans l'état actuel des choses, il réagit bien aux stimuli cérébraux. En revanche, les espoirs sont plus minces pour tout ce qui concerne la mobilité.

— La mobilité ? bredouille Micheline en portant sur le médecin un regard plein de détresse.

Le docteur Legrand pousse un soupir aussi bref que discret,

marquant plus sa compassion qu'un quelconque agacement.

— Ce que j'essaie de vous expliquer, madame Mercier, c'est que, durant les prochaines semaines, peut-être même les prochains mois, votre mari aura certainement besoin d'une assistance pour la plupart de ses activités. Des activités qui, vous vous en doutez, seront fortement réduites. Bien évidemment, il devra suivre des séances de rééducation, tant physique que cérébrale, mais il est encore trop tôt pour...

— Qu'entendez-vous par « une assistance pour la plupart de ses activités » ? le coupe Micheline d'une voix de plus en plus étranglée.

— Manger, s'asseoir, se coucher, aller aux toilettes...

Micheline tourne la tête vers Charlotte. Celle-ci est rivée au médecin, le regard fixe, les traits figés. Elle n'a pas prononcé le moindre mot depuis qu'elles se sont retrouvées dans la salle d'attente.

— Charlotte...

Charlotte ne bouge pas. Micheline attend qu'elle réagisse, un signe quelconque, n'importe quoi... La jeune femme ne la regarde même pas. Désorientée, Micheline revient au docteur Legrand.

— Comment... Comment va-t-il faire pour vivre au quotidien ?

— Il va se faire aider, lâche le médecin sur le ton de l'évidence.

— Par qui ? glapit Micheline.

Surpris par la question, le docteur Legrand met quelques instants à répondre.

— C'est à vous d'en décider. Il existe des services ainsi que des personnes qui s'occupent de ce genre de patients : des infirmiers, des aides-soignants, des bénévoles, des membres de la famille...

— Toi, ajoute alors Charlotte en tournant enfin vers sa mère un visage glacial.

Micheline jette à sa fille un coup d'œil ahuri.

— Moi ? répond-elle dans un hoquet épouvanté.

## CHAPITRE 56

En sortant du bureau du docteur Legrand, Charlotte et Micheline se dirigent en silence vers les ascenseurs. Elles parcourent les couloirs à pas lents, chacune perdue dans ses pensées. Si la mère semble assommée par la situation, la fille conserve une attitude offensive. Elle regarde toujours droit devant elle, et son visage exprime une fermeté nouvelle, empreinte de colère.

Parvenue devant les portes de l'ascenseur, Micheline manque de vaciller. Elle se rattrape in extremis à sa fille. Charlotte laisse sa mère retrouver son équilibre sans esquisser le moindre geste pour lui venir en aide. Micheline se dirige ensuite avec prudence jusqu'aux sièges disposés un peu plus loin pour les visiteurs, avant de s'y affaler avec la sensation d'avoir échappé au pire des dangers.

— Charlotte..., gémit-elle, anéantie. Je... Je ne te reconnais plus ! Tu ne ressens donc rien ?

La jeune femme lève un sourcil dédaigneux et laisse tomber sur sa mère un regard chargé de mépris.

— C'est toi qui me poses cette question ?

Stupéfaite par le ton hargneux de sa fille, Micheline ne sait quoi répondre. Charlotte en profite pour la toiser d'un œil accusateur.

— Jérôme est mort, se contente-t-elle d'annoncer.

Micheline a ce drôle de rictus, comme si elle n'avait pas le courage de feindre la surprise. Elle détourne les yeux et reste là, prostrée, sans plus bouger.

— Nous savons toi et moi qu'il est mort par empoisonnement. Il n'a pas survécu à ta fabuleuse omelette aux champignons.

— Ça reste à prouver, murmure Micheline.

— C'est moi qui ai appelé les secours, poursuit Charlotte. Ils sont arrivés trop tard, Jérôme était déjà décédé.

Elle attend quelques secondes avant d'ajouter :

— J'ai demandé une autopsie.

Micheline ne peut s'empêcher d'esquisser un sourire narquois.

— Je ne risque rien, dit-elle avec une apparente indifférence. Les champignons sont digérés depuis longtemps. Ils ne font effet que trente à soixante-douze heures après l'ingestion. Il s'agit d'une espèce qui a tardé à être identifiée comme toxique, car il est très difficile d'établir un lien entre le champignon et le décès de celui qui l'a mangé. Même s'ils font une autopsie, ils ne trouveront aucune trace des champignons.

— Sauf si je te dénonce...

Micheline tourne la tête vers Charlotte. Elle la dévisage, et son sourire se fige imperceptiblement.

— Tu ne ferais pas ça ! s'exclame-t-elle, incrédule.

— Tu veux parier ?

Micheline scrute les traits de sa fille. Celle-ci affronte son regard, et le sien se fait glacial. Elles se jaugent, l'une et l'autre sur leurs gardes, la mère cherchant dans le visage de sa fille un reste d'amour, un fragment de tendresse.

Le souvenir d'une enfant qui, autrefois, prenait plaisir à se presser contre elle.

Aujourd'hui, elle ne voit dans ce même regard qu'un rejet viscéral, un dégoût profond.

Charlotte, elle, découvre le vrai visage d'une femme qu'elle a autrefois adorée. Une femme qui, pourtant, ne l'a pas désirée. Une femme qui, avant même de lui donner la vie, a souhaité sa mort.

Une femme qui, aujourd'hui, a délibérément tué un homme.

— La crise cardiaque de papa..., lâche-t-elle de cette voix sans timbre qui glace le sang de sa mère. C'est... C'est toi ?

Micheline est bouleversée. Elle mesure – trop tard – le prix à payer pour garder l'enfant de Jeanne envers et contre tous. Trop anéantie pour réagir, elle hausse les épaules dans un mouvement agacé.

— Ne dis pas de bêtises !

Charlotte l'observe avec attention.

— Je te propose un marché, déclare-t-elle finalement.

Micheline l'interroge du regard.

— Je ne dis rien à la police, poursuit la jeune femme comme si la chose était entendue.

Sa mère ne la quitte pas des yeux. Elle attend la contrepartie.

— En échange, nous allons trouver Goossens et tu lui demandes de procéder sans délai à l'avortement de Jeanne.

— Tu n'y penses pas ! s'exclame Micheline, dont le cœur bondit dans sa poitrine.

Charlotte glousse avec lassitude. Elle considère à présent sa mère avec tant d'aversion qu'il est difficile pour Micheline de ne pas la prendre au sérieux.

— Je ne te laisse pas le choix, maman, réplique-t-elle d'une voix implacable. J'ignore si tu as la moindre responsabilité dans l'état de papa. Peut-être ne le saura-t-on jamais. Ça restera entre toi et ta conscience. Le plus drôle, c'est que la seule personne qui pourrait te dénoncer, c'est Jeanne. Autant dire que tu ne risques pas grand-chose.

Elle s'interrompt et inspire longuement.

— Ce dont je suis certaine, en revanche, reprend-elle après quelques secondes de silence, c'est que tu as tué Jérôme. Je n'ose même pas imaginer comment tu as pu en arriver là. Alors, à moins que tu me tues, moi aussi, je te promets que tu ne verras jamais cet enfant. Soit tu refuses mon marché, je te dénonce à la police et tu finiras tes jours en prison. Soit tu demandes à Goossens de procéder à l'avortement de Jeanne.

Elle se tait un court instant avant d'ajouter :

— C'est à prendre ou à laisser.

UN MOIS PLUS TARD



## CHAPITRE 57

L'assiette déborde d'une purée grumeleuse couleur brocoli. L'odeur en confirme l'origine, il s'agit en effet de brocolis mélangés à des pommes de terre écrasées. De-ci de-là, des lamelles de jambon agrémentent de traits rosâtres la masse verte et compacte. Une cuillère s'y plante bientôt et en extrait une portion.

— Ouvre la bouche, ordonne Micheline en présentant la cuillère devant les lèvres closes de Gilbert.

Elle patiente quelques secondes à peine, puis, comme il n'obtempère pas, elle tente de forcer le passage en pressant avec insistance le couvert contre sa bouche. Au contact du métal, Gilbert entrouvre les lèvres dans un mouvement qui tient plus du réflexe que de l'acceptation. Micheline en profite pour enfoncer la cuillère à l'intérieur de sa bouche. Elle l'incline ensuite de telle manière que, quand elle la retire, la majeure partie de son contenu, raclé par ses dents, atterrisse sur sa langue.

Puis elle réitère l'opération.

Tandis qu'elle effectue sa tâche, de façon machinale, Micheline domine sa détresse. Ça fait une semaine que Gilbert est rentré à la maison et, déjà, elle n'en peut plus. Entre les visites de l'aide familiale qui vient chaque matin le sortir de son lit et, chaque soir, l'y remettre, celles du kiné pour les séances de rééducation et celles de l'aide-soignant pour sa toilette, sa vie est devenue un enfer. Malgré l'efficacité des services mis en place, elle a la sensation d'être désormais à la fois recluse et envahie.

Cette maison, autrefois son territoire, est à présent devenue sa prison.

La présence permanente de Gilbert la rend malade, la façon dont il se tient, celle dont ses yeux fixent le néant, son insupportable immobilité. Son odeur, surtout, lui donne la nausée. Sans compter ses

grognements qui, parfois, se transforment en gémissements sans qu'on sache exactement ce qu'il cherche à exprimer. Et puis ce lit, placé dans un coin du salon pour plus de commodité, dont l'imposante structure dénature complètement la pièce...

La cuillère passe une fois de plus de l'assiette aux lèvres de Gilbert. Par intermittence, il referme la bouche et déglutit, quand l'amas de purée encombre trop sa bouche. Avaler lui prend un temps infini, une éternité durant laquelle Micheline attend, le geste figé, la cuillère en suspension dans les airs. Rien ne sert de chercher à accélérer le processus, elle a déjà tenté le coup, c'est pire. La dernière fois, Gilbert s'est étranglé, il s'en est fallu de peu qu'il ne s'étouffe. Micheline a dû lui faire tout recracher, glisser les doigts dans sa gorge, elle en garde un souvenir odieux, d'autant que, bien entendu, rien de fâcheux ne peut lui arriver, Charlotte tiendrait sa mère pour personnellement responsable du moindre problème et informerait aussitôt les autorités compétentes des soupçons qu'elle nourrit à son égard. De la même façon, Micheline ne peut envisager ni divorce ni séparation. Charlotte veut que sa mère paie pour son crime, d'une manière ou d'une autre.

C'est sa peine, sa sanction, son châtement.

La crise cardiaque de Gilbert n'a pas eu que des conséquences neurologiques. Si l'arrêt cardiorespiratoire a en effet attaqué la zone pariétale du cerveau, entraînant une paralysie totale des membres inférieurs et partielle des membres supérieurs, il a également atteint la zone de Broca, dans le lobe frontal, responsable du traitement du langage. Gilbert parvient à émettre des sons, mais il ne sait plus parler. Il est comme un petit enfant, désormais incapable de s'exprimer. En revanche, il a conservé ses facultés mentales. C'est difficile à croire à première vue : la vacuité de son regard ne reflète qu'un insondable néant. Pourtant, d'après le docteur Legrand, son activité cérébrale est toujours vaillante.

L'ironie de la situation ne manque pas d'interpeller Micheline : au contraire de celui de Jeanne, le cerveau de Gilbert fonctionne encore très bien. Son corps, par contre...

— On est toujours puni par là où on a péché, aime-t-elle lui rappeler, en particulier pendant qu'elle le nourrit (quelles meilleures circonstances pour illustrer la dépendance absolue à laquelle il est aujourd'hui soumis ?). C'est toi, n'est-ce pas, qui encensais la toute-

puissance du cerveau au détriment de celle du cœur ?

Elle lui adresse un sourire bienveillant.

Est-ce elle, ou le regard de Gilbert se fait-il alors à la fois hostile et douloureux ?

Pour autant, s'occuper de Gilbert en général et le nourrir en particulier est une épreuve quotidienne, un calvaire qu'elle supporte de moins en moins. D'autant qu'elle a de nombreuses fois rêvé d'accomplir ces mêmes gestes, se figurant cette assiette remplie de panade dont elle ressortirait une pleine cuillère pour nourrir un bébé aux joues roses et rebondies.

En levant les yeux sur Gilbert, elle ne peut réprimer une grimace de dégoût : le nourrisson s'est transformé en vieillard, et le rêve en cauchemar.

Le pire dans tout cela, c'est que le temps qu'elle passe à s'occuper de Gilbert empiète considérablement sur celui qu'elle consacrait autrefois à Jeanne. Elle ne peut à présent se rendre au chevet de sa fille qu'une ou deux heures par jour, elle qui, auparavant, passait la majeure partie de sa journée auprès d'elle.

En lui imposant cet ignoble chantage, Charlotte a doublé sa peine.

Micheline tente de se consoler en se disant que ce calvaire vaut toujours mieux que la prison, la vraie.

Pourtant, parfois, elle doute. La seule concession que Charlotte a bien voulu lui accorder est qu'elle s'adjoigne une auxiliaire de vie. Micheline s'est renseignée auprès des différents services d'aide et des structures mises en place par l'hôpital. Elle a ainsi pris contact avec une dame qui, ayant eu vent de ses besoins, s'est proposée pour s'occuper de Gilbert. Après l'avoir rencontrée et s'être entretenue avec elle, elle l'a embauchée pour une assistance quotidienne, tous les jours de la semaine entre 13 et 16 heures.

Micheline jette un œil à l'horloge murale de la cuisine. Il lui reste environ quinze minutes à tenir avant son arrivée. Elle pourra ensuite prendre quelques heures pour elle, un laps de temps que, d'ordinaire, elle met à profit pour se rendre au chevet de sa fille.

Pour Jeanne, finalement, rien n'a vraiment changé, si on excepte bien sûr l'interruption volontaire (si l'on peut dire) de grossesse. Alors que la jeune femme est, d'une certaine manière, à l'origine de tout ce chaos, de son côté la vie a repris son cours : Jeanne est toujours allongée dans son lit, immobile et silencieuse. Pourtant, Micheline ne

peut s'empêcher de trouver quelque chose de rassurant à cette perpétuité statique. Peut-être parce que, au-delà de son « état d'éveil non répondant », Jeanne est l'unique témoin de ce qui s'est réellement passé dans sa chambre, entre ses deux parents. Un témoin inconscient sans doute, un témoin qui n'a rien vu...

Mais peut-être a-t-elle entendu ?

Comment savoir ?

Certains jours, Micheline est prise d'angoisse. Si Charlotte connaît sa responsabilité dans la mort de Jérôme, Jeanne, elle, sait peut-être le rôle qu'elle a joué dans l'état de Gilbert. Micheline n'est pas certaine que sa cadette serait aussi clémentine envers elle que l'a été son aînée.

Là aussi, le destin est ironique. Elle qui, pendant quatre années, a prié Dieu pour le retour de Jeanne se prend aujourd'hui à prier pour qu'elle ne se réveille jamais.

Peut-être est-ce là sa véritable peine : n'avoir plus rien à espérer.

Avoir désormais tout à craindre.

Quand elle est auprès de sa fille, dans le silence de leurs tête-à-tête, Micheline s'interroge parfois sur ce corps qui fut l'arène d'un combat entre la vie et la mort. Il renvoie une forme d'immortalité, puisque la Grande Faucheuse semble le fuir. La présence du bébé avait donné un sens à cette existence qui n'en avait plus en dehors du réflexe de vivre pour vivre, animant les rouages tant qu'ils seraient en état de fonctionner. Elle avait pourtant dû se résoudre à donner son accord pour cette IVG, contrainte et forcée par Charlotte, qui voyait en cet enfant l'usurpateur de celui qu'elle n'aurait jamais.

Le jour de l'avortement a été un moment éprouvant pour Micheline. Comme si elle perdait Jeanne pour la seconde fois. Elle a eu la sensation qu'on lui arrachait les tripes à mains nues, fouillant dans ses viscères et les broyant. Elle est restée chez elle toute la journée, seule, effondrée. Il lui semble même qu'à la seconde où le cœur de l'enfant a cessé de battre, le sien s'est figé dans sa poitrine.

L'espace d'un instant, elle a cru qu'il l'abandonnait à son tour. Elle a fermé les yeux, déjà résignée, après tout à quoi bon ? Le silence s'est fait autour d'elle, emplie d'une résonance spectrale, comme si le monde s'éloignait peu à peu, avec discrétion, sur la pointe des pieds. Elle s'est sentie presque bien. Apaisée. Sereine. Enfin.

À sa grande surprise, son cœur s'est remis en mouvement, lentement d'abord, comme s'il se donnait encore la possibilité de changer d'avis et de tirer sa révérence une fois pour toutes. Il est pourtant reparti pour de bon, elle en a presque été étonnée.

Avec l'interruption de grossesse, la police a enfin pu effectuer le prélèvement d'ADN sur le fœtus et le comparer avec ceux des différents membres du personnel hospitalier, ainsi qu'avec ceux de Gilbert et de Jérôme.

Les deux hommes ont rapidement été mis hors de cause : leurs ADN ne présentaient pas la moindre concordance avec celui du fœtus. Si, pour Jérôme, la chose était logique, dans le cas de Gilbert, elle interpella les deux policiers. Ils en ont conclu ce qu'il y avait à en conclure et sont passés à autre chose. Cette histoire-là ne les concernait pas.

En revanche, les enquêteurs ont bel et bien identifié le coupable : un technicien de surface qui travaillait depuis plusieurs mois au service de rééducation, un certain Francis Leroux. Un homme perturbé qui, selon les rumeurs, avait des pulsions nécrophiles. Il semble qu'il ait violé Jeanne régulièrement pendant plusieurs semaines jusqu'à ce que sa grossesse soit découverte.

Micheline a du mal à concevoir une telle abomination.

Comment une telle chose est-elle possible ?

Comment une femme fragile et vulnérable, dépourvue de tout moyen de défense, incapable de parler de surcroît, peut-elle être profanée de la sorte sans que personne le sache d'une part, réagisse d'autre part ?

Le monde est-il devenu fou ?

Les hommes ont-ils perdu tout sens commun ?

Comment peuvent-ils avoir encore ce genre de comportement aujourd'hui, au <sup>xxi</sup><sup>e</sup> siècle ?

Comment peuvent-ils réduire une femme dans l'incapacité physique et morale de se défendre au statut d'objet dont on peut user à sa guise ?

Une poupée gonflable ? Est-ce cela que sa fille, son enfant, son trésor, est devenue ?

Des animaux ! Plus elle y pense, plus elle en est convaincue : ce genre d'hommes se rapproche plus de l'animal que de l'être humain.

Il faut être complètement dérangé pour faire une chose pareille et y prendre du plaisir ! C'était d'ailleurs le cas de ce garçon : d'après ce qu'elle a compris, il semble qu'il était plutôt demeuré, considéré par ses collègues et les autres membres du personnel comme complètement idiot.

Seul un homme au bagage intellectuel déficient est capable d'une telle ignominie.

Heureusement, Dieu, dans Sa grande bonté, a rendu justice et corrigé le criminel : l'homme a trouvé la mort dans une collision avec un bus. Il semble d'ailleurs, d'après les témoins, qu'il se soit lui-même jeté sous les roues du véhicule. La police a conclu à un suicide. De là à faire le lien avec les viols à répétition, il n'y avait qu'un pas, que Micheline, comme les enquêteurs d'ailleurs, a allègrement franchi.

Elle n'en doute pourtant pas : le geste désespéré de cet homme est l'œuvre de Dieu. Lui seul est assez puissant pour pousser un tel individu à affronter la responsabilité de ses actes et à s'offrir à la justice divine.

Depuis, l'amour qu'elle porte à Dieu s'est encore amplifié.

Au travers des prières qu'elle Lui adresse, elle L'encense et Le remercie chaque jour davantage. C'est également ce qui lui permet de tenir le coup et de supporter son calvaire.

La sonnerie de la porte d'entrée la tire de ses pensées. En revenant à elle, Micheline réalise que Gilbert bave. Son menton est maculé de purée de brocolis. Sans cacher son dégoût, elle l'essuie rapidement. Puis elle se presse d'aller ouvrir. Ce coup de sonnette, c'est l'annonce de sa libération.

En rejoignant l'entrée, elle jette un rapide coup d'œil au miroir du hall. Sa nouvelle coupe de cheveux la surprend encore, courte, un peu sauvage, difficile à ordonner. Elle remet quelques mèches en place avant de poursuivre sa route jusqu'à la porte.

La femme qui se tient sur le seuil de la maison la salue avec chaleur. Micheline lui rend son sourire et s'efface aussitôt pour la laisser passer.

— Il n'a pas encore fini son déjeuner, l'informe-t-elle tandis que sa visiteuse se débarrasse de son manteau. Vous pouvez terminer de lui donner à manger ? Ça me permettrait de partir tout de suite. C'est

de la purée de brocolis, aujourd'hui.

— Pas de souci, répond aussitôt la nouvelle venue. Je m'en occupe, ne vous inquiétez pas.

Elles se rendent ensuite jusqu'au salon, où Gilbert attend dans son fauteuil.

À leur entrée, l'homme d'affaires s'agite soudain. Il se balance d'avant en arrière et pousse des grognements chaotiques.

— Vous avez remarqué comme il vous accueille toujours avec beaucoup d'énergie ? note Micheline. Je suis sûre qu'il vous apprécie beaucoup.

— Je l'espère, répond l'auxiliaire de vie.

Micheline se tourne ensuite vers Gilbert, auquel elle s'adresse :

— Oui, je sais que tu es content de la voir. D'ailleurs, c'est Mme Houart qui va achever de te donner à manger, OK ?

## CHAPITRE 58

La pièce ressemble à une salle de classe : spacieuse, impersonnelle, le sol carrelé de tomates hexagonales en terre cuite rouge, et jusqu'aux murs peints en un vert d'eau délavé par les années. Une estrade court sur toute la largeur du fond, devant laquelle le directeur de casting a placé sa caméra. Lui-même s'est installé derrière une table en formica, « vintage », comme on dit aujourd'hui de ces meubles auxquels l'usure donne un style.

À son entrée, Charlotte salue les deux hommes qui la reçoivent, le directeur de casting, flanqué de son assistant.

Un peu nerveuse, la jeune femme se présente, Charlotte Mercier, enchantée. Elle serre la main de l'un, puis de l'autre, adresse ensuite un sourire franc à chacun et les regarde droit dans les yeux. C'est un des conseils dispensés par un jeune acteur dans un tutoriel qu'elle a visionné sur YouTube : « Comment réussir son casting ? » (la vidéo date d'il y a quatre ans et le jeune acteur n'a manifestement pas encore réussi de casting, mais certains de ses conseils étaient judicieux).

On lui désigne ensuite l'estrade, sur laquelle elle est priée de monter pendant que le directeur de casting effectue quelques réglages sur sa caméra.

Charlotte se place aussitôt à l'endroit indiqué. Puis elle attend. Derrière la table en formica, l'assistant parcourt rapidement son CV.

— Vous avez trente et un ans ? demande-t-il sans lever le nez de la feuille.

Charlotte confirme.

— Je viens de les avoir, précise-t-elle.

— Vous n'avez rien fait depuis deux ans...

— Non, en effet, répond-elle avec aplomb. J'étais partie. J'ai voyagé.



L'assistant lève cette fois son visage vers elle et la regarde avec un soudain intérêt.

— Ah oui ? Où ça ?

Charlotte hausse les épaules.

— Asie et Amérique du Sud.

— Super ! Vous avez visité les chutes d'Iguaçu ?

— Bien sûr ! s'exclame Charlotte sur le ton de l'évidence.  
Impressionnant !

— J'y suis allé il y a cinq ans... Un de mes plus beaux voyages.

Charlotte hoche la tête à plusieurs reprises. Elle se garde pourtant bien d'ajouter quoi que ce soit.

Un silence concentré s'installe pendant quelques instants, durant lequel le directeur de casting, ayant visiblement achevé les réglages sur sa caméra, revient se placer du côté de l'assistant.

— OK, Charlotte ! décide-il. On va se jouer une petite scène, comme ça, entre nous. Pas de stress, tout le monde est bien. Tu te sens bien ?

— Très bien ! assure-t-elle en esquissant un sourire parfaitement maîtrisé.

— Super ! Voici la scène en question...

Il tend à Charlotte deux feuilles agrafées. La jeune femme vient les prendre avant de remonter sur l'estrade. Elle parcourt rapidement les dialogues sans vraiment les lire, tandis que le directeur de casting lui résume la situation.

D'après ce qu'elle comprend, elle interprète une secrétaire en proie à la tyrannie de son patron. C'est une scène à deux personnages, une femme et un homme.

Comme le lui stipule l'assistant, c'est un projet ambitieux, complètement dans l'air du temps, qui dénonce le harcèlement des femmes sur leur lieu de travail. L'originalité du scénario repose sur l'alternance de deux points de vue, celui de la femme et celui de l'homme, non pas pour légitimer celui-ci, mais pour dénoncer les rouages d'une société qui est partie prenante dans le processus de maltraitance des femmes.

Charlotte acquiesce, le regard concerné et le sourire entendu.

Ensuite, le directeur de casting lui donne quelques précisions sur la psychologie de son personnage. Il développe en quelques mots sa « backstory » ainsi que l'état psychique dans lequel il se trouve au

moment de la scène.

Il lui demande ensuite si elle a bien tout compris et si elle a des questions à poser.

— Je peux lire les dialogues une ou deux fois avant de me lancer ?

L'assistant ne cache pas son impatience.

— Oui, mais vite, alors. On a encore beaucoup de filles à voir.

Cette précision donne un coup de stress à Charlotte, qui hoche la tête en signe de compréhension, même si la phrase « On a encore beaucoup de filles à voir » résonne comme une fausse note. Elle se garde d'en faire la remarque, bien que ça la démange, tout comme de lâcher un coup d'œil ironique ou une réflexion détournée sur l'ambition de ce projet tellement original...

Elle survole les lignes sans vraiment les intégrer.

Au bout d'une minute, elle leur fait savoir qu'elle est prête. Le directeur de casting vient se replacer à côté de sa caméra. Il la met en marche et...

— Qui me donne la réplique ? s'informe-t-elle.

— C'est moi, lui dit l'assistant.

La jeune femme dissimule mal sa surprise mais se garde bien de faire la moindre remarque. Elle se lance donc, puisque c'est elle qui entame le dialogue. À chaque réplique, l'assistant enchaîne sur le ton monocorde des gens qui lisent le nez plongé dans leur texte.

Toute seule sur scène, Charlotte endure malgré elle le naufrage. Son interprétation est épouvantable : elle bute sur les mots, son intonation est fausse, elle ne sait pas quoi faire de ses mains, ses bras, ses jambes, elle se tient comme une cruche, plantée au milieu de l'estrade...

Parvenue au bout des deux feuillets, elle pose sur les deux hommes un regard critique.

— On peut la refaire ? demande-t-elle d'une voix désolée mais énergique.

— Je crois que ça vaut mieux, en effet, répond le directeur de casting, magnanime. On va dire que c'était un coup pour rien.

\*

En sortant de la salle quelques minutes plus tard, Charlotte n'a aucun doute sur la suite qui sera donnée à son audition. Elle referme la porte derrière elle avec cette sensation d'avoir elle-même sabordé

le radeau sur lequel elle dérive depuis une éternité.

Pourtant, étrangement, elle n'éprouve ni dépression ni regret.

Elle sait qu'elle s'est plantée. Le souvenir de sa prestation, le regard que lui a lancé l'assistant au moment où elle a achevé sa seconde tentative, la façon dont les deux hommes l'ont congédiée, tout ça n'a fait que confirmer, si besoin en était encore, la certitude qu'elle ne sera jamais rappelée pour ce rôle.

Pourtant, un sentiment plus fort recouvre la désolation d'avoir raté le coche. Pour la première fois depuis des mois, elle s'est sentie à sa place. Alors non, elle ne sera pas retenue, elle va devoir repartir à la chasse aux castings, aux rôles, aux projets, peut-être même refaire des stages, mais qu'importe.

Malgré son échec, elle sait qu'elle n'a pas perdu son temps : elle a la conviction inébranlable qu'un jour, un de ces rôles sera pour elle. Cette certitude est sa vraie victoire.

Aujourd'hui, pour la première fois depuis quatre ans, elle ne doute plus.

Une fois la porte refermée derrière elle, Charlotte s'avance dans le couloir pour rejoindre la sortie. Une trentaine de jeunes femmes patientent sur son trajet, appuyées contre le mur ou assises par terre, la regardant passer, scrutant l'expression de son visage, cherchant à savoir si, pour cette concurrente, les choses se sont bien déroulées.

À celles qui croisent son regard, Charlotte adresse un sourire serein.

# Épilogue

---

Stores baissés, lampe éteinte, la chambre est plongée dans la pénombre, laissant les ombres se fondre les unes dans les autres. Seules les machines ronronnent à la gauche du lit, dont les voyants éclairent faiblement le corps inerte, silhouette diffuse aux contours imprécis. Les signaux sonores rythment les battements d'un cœur qu'accompagne le souffle paisible du respirateur. Un grand calme règne dans la pièce, à peine troublé par les allées et venues ainsi que les éclats de voix que l'on perçoit en provenance du couloir, juste derrière la porte.

Dans le lit, Jeanne repose. Étranger à l'animation qui pulse à quelques mètres à peine, son corps poursuit sans relâche son inlassable tâche.

Vivre.

Survivre.

Sa poitrine se soulève avec la régularité d'un métronome. Chaque inspiration annonce un nouveau défi, chaque expiration le relève. Ses membres gisent sur le matelas, posés là comme des accessoires inutiles, abandonnés à leur torpeur.

Sur son visage, l'immobilité de ses traits trahit son absence.

Pourtant, dissimulée par l'obscurité environnante, la commissure de ses lèvres frémit soudain. Le mouvement est si ténu que, même en pleine lumière, on aurait du mal à le remarquer. C'est un minuscule tremblement, à peine un frisson.

Ensuite, pendant quelques secondes, plus rien ne bouge.

Mais alors qu'on pourrait mettre ce bref mouvement sur le compte d'une illusion, il se manifeste à nouveau, plus net, plus franc. Sa pommette droite tressaille à son tour, à deux reprises, comme un soir d'été juste avant l'orage.

Au même moment, à l'autre bout du corps, c'est son orteil qui sursaute.

Et tandis qu'un rayon de soleil force le barrage d'une lamelle de store mal placée, Jeanne ouvre lentement les yeux.

# Remerciements

---

Merci à toi, Gérard, pour ce fait divers que tu m'as raconté un soir à l'apéro et, alors que j'avais déjà entamé la rédaction d'un autre roman (une bonne soixantaine de pages, tout de même !), j'ai éprouvé l'urgence et le besoin impérieux de raconter cette histoire.

Merci à toi, Laurent Philipparie, pour ton indéfectible présence et ton aide indispensable.

Merci à vous, Anne-Sophie Kersten et Florence Hainaut, pour m'avoir permis de rencontrer témoins et autres spécialistes qui ont patiemment répondu à mes questions. Merci d'ailleurs à Marc-Antoine et à sa famille d'avoir partagé avec moi leur histoire, leurs émotions, leurs doutes, leurs espoirs et leurs désespoirs.

Merci à vous, docteur Zine, pour les précieuses informations médicales qui m'ont permis de ne pas raconter trop de bêtises.

Et puis merci à toi, maman, comme ça, pour rien, ou peut-être tout simplement parce que, sans toi, ce roman n'existerait pas.

© Belfond, 2020.

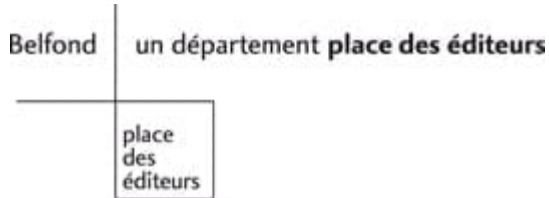


Image couverture : © Frank and Helena/Getty Images - Conception couverture :  
Ipanema - Photo auteure : © Melania Avanzato

EAN : 978-2-7144-9317-0

*Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).*